



ALPHONSE DAUDET

Deuxième
13

THÉÂTRE

— TROISIÈME SÉRIE —

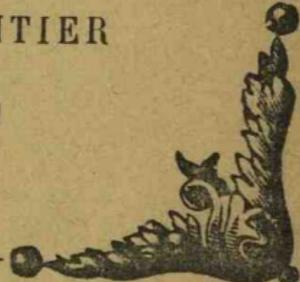
SAPHO — JACK — LE NABAB

DEUXIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

—
1904



THÉÂTRE

1856

OUVRAGES D'ALPHONSE DAUDET

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHEQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

Fromont jeune et Risler aîné (mœurs parisiennes), ouvrage couronné par l'Académie française (95° mille).

Le Nabab (mœurs parisiennes), avec une déclaration de l'auteur (104° mille).

Numa Roumestan (84° mille).

Sapho, mœurs parisiennes (100° mille).

Le Petit Chose, histoire d'un enfant.

Lettres de mon Moulin.

Contes du Lundi. — Nouvelle édition revue et considérablement augmentée.

Les Amoureuses. POÈMES ET FANTAISIES, 1857-1861.

Théâtre. — PREMIÈRE SÉRIE — **L'Arlésienne** — **Les Absents** — **L'Œillet blanc** — **Le Sacrifice** — **La Dernière Idole** — **Le Frère aîné** (5° mille)..... 1 vol.

DEUXIÈME SÉRIE — **La Lutte pour la Vie** — **L'Obstacle** — **Numa Roumestan** (2° mille) 1 vol.

Dans la collection Polychrome.

Le Trésor d'Arlatan, avec de nombreuses aquarelles de Laurent Desrousseaux..... 1 vol.

Petite Bibliothèque-Charpentier, format in-32 de poche
à 4 fr. le volume

CONTES CHOISIS

AVEC DEUX EAUX-FORTES PAR EDMOND MORIN

DU MÊME AUTEUR

JACK, 2 volumes (Dentu).

TARTARIN DE TARASCON (Dentu).

ROBERT HELMONT (Dentu).

LES FEMMES D'ARTISTES (Lemerre).

TARTARIN SUR LES ALPES (Marpon et Flammarion).

LA BELLE NIVERNAISE (édition illustrée).

LES ROIS EN EXIL (Dentu).

546. 1617
15242973(3)

ALPHONSE DAUDET

THÉÂTRE

TROISIÈME SÉRIE

SAPHO — JACK — LE NABAB

PARIS

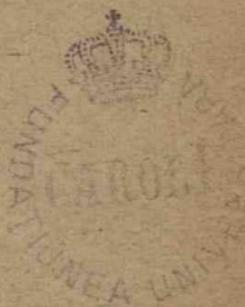
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1906

400801



C/953



Biblioteca Centrală Universitară
B. S. T. I
Cota 81 200
Inventar C108 004

B.C.U. Bucuresti



C108004

A RÉJANE

Avec ma profonde admiration.

A. D.

SAPHO

PIÈCE EN CINQ ACTES

Représentée pour la première fois au théâtre du GYMNASÉ
le 18 décembre 1885

Et reprise au GRAND-THÉÂTRE le 12 novembre 1892.

Collaborateur : M. ADOLPHE BELOT

PERSONNAGES

1885

JEAN GAUSSIN	MM.	DAMALA.
CÉSAIRE		RAYNARD.
DÉCHELETTE		LANDROL.
CAUDAL		LAGRANGE.
DE POTTER		DUQUESNE.
LA BORDERIE		DEMEY.
M. HETTÉMA		LIBERT.
LE PÈRE LEGRAND.		MARTIN.
FANNY LEGRAND. .	M ^{mes}	JANE HADING.
DIVONNE		GRIVOT.
IRÈNE VITALIS. . .		MONTCHARMONT.
M ^{me} HETTÉMA		DESCLAUZAS.
ROSARIO SANCHEZ.		MARNI.
ALICE DORÉ		DARLAUD.
LE PETIT JOSEPH. .		STELLA.
FRANCINE.		NETTY.

1892

MM. MARQUET.		<i>7. Buit</i>
MONTBARS.		<i>1. P. Buis</i>
GUITRY.		<i>P. S. Buis</i>
CALMETTES.		<i>L. Buis</i>
PAUL RENEY.		<i>E. Buis</i>
LUGNÉ-POÉ.		<i>J. Buis</i>
MONTCAVREL.		
SCHUTZ.		
M ^{mes} RÉJANE.		<i>L. St. Buis</i>
TESSANDIER.		<i>J. Buis</i>
PARIZE.		
LERICHE.		
CLAUDIA.		
AIMÉE MARTIAL.		
GEORGETTE.		
KESLY.		

De nos jours.

SAPHO

ACTE PREMIER

L'appartement de Jean Gaussin à Paris. — Cabinet de travail. — Quelques vieux meubles de Provence, clavecin à droite, table de travail à gauche ; au fond, grands rideaux s'écartant sur une antichambre qui ouvre droit sur le palier. Une porte latérale à droite conduit à la chambre à coucher. — A gauche, une fenêtre. Une cheminée lui fait face. — Grand désordre d'emménagement ; au milieu de la pièce, une caisse qu'on déballe. — Une photographie encadrée, représentant un paysage et qu'on n'a pas encore placée, attend appuyée contre les pieds du clavecin, bien en vue des spectateurs. — La scène au jour tombant.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN GAUSSIN, L'ONCLE CÉSAIRE

(Gaussin perché sur une chaise, au fond, un marteau à la main, enfonce des clous dans la muraille. L'oncle Césaire, en manches de chemise tournant aussi le dos au public, s'active au déballage de la caisse sur laquelle on lit en grosses lettres noires : « TRÈS FRAGILE » Jean Gaussin, rue d'Amsterdam, Paris. »)

GAUSSIN, sans se retourner, secouant une de ses mains.

Aïe !

CÉSAIRE, continuant à déballer.

Qu'est-ce que c'est ?

GAUSSIN.

Rien, mon oncle... Un coup de marteau sur les doigts.

CÉSAIRE.

Encore... Ah ! tu n'es pas fort comme tapisier. Cela se comprend : un attaché au ministère des Affaires étrangères, un aspirant consul.

GAUSSIN, qui vient de donner un nouveau coup de marteau.

Cette fois, le clou est solide ! (Se tournant, descendant de sa chaise et se dirigeant vers la grande photographie, qu'il regarde avec amour.) Notre chère maison de Château-neuf, nos vignes, nos bois de myrtes... Je veux l'avoir toujours près de mes yeux ; le travail en sera meilleur. (Soulevant le cadre.) Diable ! mais c'est lourd... Un coup de main, mon oncle.

CÉSAIRE, devant la caisse.

Attends un peu... Je crois que je la tiens.

GAUSSIN, s'approchant.

Quoi donc ?

CÉSAIRE.

Laisse... Tu vas voir... Elle était au fond.

GAUSSIN, regardant.

Ah ! Sapho... La Sapho de Caoudal.

CÉSAIRE.

Oui, nous avons pensé te faire plaisir... Un souvenir de ton pauvre père.

GAUSSIN.

C'est vrai, je me rappelle... il l'avait toujours dans son cabinet de travail.

CÉSAIRE, retournant la statuette.

Elle est émoustillante, la petite... c'est encore un peu jeunet ; les bras, les épaules manquent de chair. (L'air important.) Du dix-huitième, le sculpteur Caoudal ?

GAUSSIN, riant.

Non, mon oncle, moderne, tout ce qu'il y a de plus moderne... Et s'il vous entendait, il ferait une fière grimace.

CÉSAIRE.

Ah ! tu sais, moi, les beaux-arts !... Je ne connais que la culture de mes vignes... J'ai sauvé les vins du Midi avec la submersion... Ça suffit à la gloire d'un homme.

GAUSSIN, posant la statue sur le piano.

Mon ami Caoudal est un grand artiste, membre de l'Institut.

CÉSAIRE.

Ton ami !

GAUSSIN.

Oui, j'ai eu l'honneur de lui faire vis-à-vis cet hiver, dans un cancan à tout casser.

CÉSAIRE, stupéfait, indigné.

Le cancan ! Un membre de l'Institut !

GAUSSIN.

Oui, mon oncle.

CÉSAIRE.

Le vrai cancan, comme on le dansait autrefois au Prado ?

GAUSSIN.

Vous avez donc connu le Prado, mon oncle ?

CÉSAIRE.

Té, si je l'ai connu ! C'est-à-dire que j'y allais tous les soirs, il y a du temps, quand j'habitais l'hôtel Cujas avec l'ami Courbebaisse. (S'échauffant.) Quelles noces, mon bon, quelles bordées, dans ce temps-là !... Et notre entrée au Prado pendant la mi-carême ! Courbebaisse en chicard, sa petite Mornas en Melpomène, un déguisement qui lui a porté chance puisqu'elle est devenue grand premier rôle tragique à Capdenac... Moi, je promenais un chiffon du quartier, connu des contemporains sous le nom de Pellicule, une mâtime qui chantait la gaudriole entre hommes, et vous envoyait le mot salé, mon bon, comme la jambe, té !... (Il fait le geste.)

GAUSSIN.

Mon oncle... ma tante !

CÉSAIRE, effrayé, puis se rassurant.

Outre, farceur !... elle n'est pas encore là, ta tante... Pourquoi me fais-tu des peurs ?... Elle est allée au couvent de l'Assomption chercher notre filleule, la petite Irène, qui va partir tout à l'heure avec nous.

GAUSSIN.

Irène Vitalis... Vous l'emmenez décidément ?

CÉSAIRE.

Comment faire ? On ne pouvait pas la laisser

seule à Paris, cette enfant... La mère morte, son père, le commandant, parti aux colonies pour des années... Divonne a dit: « Prenons-la chez nous. Elle me remplacera un peu mon petit Jean », car tu as été de tout temps comme un fils pour elle, et ton départ de la maison, il y a deux ans, lui laisse toujours le même vide.

GAUSSIN.

Chère tante Divonne !

CÉSAIRE, s'essuyant les yeux.

Oh ! oui, va !... une sainte, un trésor, que le ciel nous a donné là. (Vivement, très gai, presque égrillard.) Dis donc, mon gaillard, déjà deux ans de Paris... Tu as dû t'en payer du femellan.

GAUSSIN.

Du femellan ?

CÉSAIRE.

Bé, oui... des petites femmes... Tu ne sais donc plus ta langue ?

GAUSSIN, riant.

Ma foi, mon oncle, je me suis surtout occupé de mon droit. Je ne connais personne. J'ai vécu à Paris, mais je ne suis pas devenu Parisien.

CÉSAIRE.

Pas moins, je m'imagine, que ce n'est pas dans la cour de l'École que tu en as pincé un avec ton académicien.

GAUSSIN.

Non. Ça, c'est chez Déchelette.

CÉSAIRE.

Le nôtre ? L'ingénieur ?

GAUSSIN.

Oui. Déchelette de Châteauneuf-des-Papes, où il a toujours conservé par superstition son petit domaine à côté du nôtre ; je l'ai rencontré, par hasard, il y a trois mois, et je suis allé à une de ses soirées pour voir, une fois...

CÉSAIRE.

Déchelette à Paris ! Il ne construit donc plus de chemins de fer dans l'Hindoustan ? Quand ton père était consul à Cachemire, il me semble que c'est là qu'il l'avait rencontré...

GAUSSIN.

Oui, mon oncle... mais Déchelette, dans ce métier de constructeur qu'il continue au loin, a toujours vécu plus libre et plus riche que ne l'était mon pauvre père, et, chaque année, pour se remettre de dix mois de chaleurs tropicales, de fatigues, de nuits sous la tente, il vient passer quelque temps ici, dans son hôtel de la rue de Rome, où il s'entoure de gens d'esprit, d'artistes, de jolies filles, demandant à la civilisation de lui donner en quelques semaines l'essence de ce qu'elle a de montant et de savoureux.

CÉSAIRE, émerveillé.

Comme il entend la vie, le monstre ! Il s'amuse pour tout le temps perdu.

GAUSSIN.

Oh ! il s'amuse... à froid, avec une tranquillité imperturbable... toujours ce demi-sourire endormi et bon enfant que vous connaissez.

CÉSAIRE.

A froid... à froid... Mais quand il y a des dames ?

GAUSSIN.

Oh ! les femmes ne l'occupent guère... Il a pour elles un mépris d'homme d'Orient, fait d'indulgence et de politesse... Aucune ne peut se vanter de l'avoir attaché plus d'un jour.

CÉSAIRE.

Oui, j'aime assez ça... Le changement... est-ce que ce n'est pas ta méthode, à toi, petit ?

GAUSSIN.

Si fait, mon oncle... J'ai une peur des liaisons qui durent...

CÉSAIRE.

Mais des autres, de celles qui ne durent pas, tu as dû en avoir ?

GAUSSIN.

Oh ! vous savez... C'est toujours la même histoire, le même type, brasserie ou skating, quelquefois jeune et jolie, mais invariablement bête, vulgaire d'instinct et de propos...

CÉSAIRE.

Tu badines ?... Mais de mon temps...

GAUSSIN.

Une seule... La femme fellah... Celle-là ne ressemblait pas aux autres...

CÉSAIRE.

Femme fellah? Une étrangère!

GAUSSIN.

Oh! non... Parisienne, très Parisienne

CÉSAIRE, s'animant.

Actrice?

GAUSSIN.

Je ne crois pas.

CÉSAIRE.

Jolie?

GAUSSIN.

Non... Mieux que cela.

CÉSAIRE.

Boufre! Une belle charpente, hé?

GAUSSIN, montrant la statuette.

Celle de Sapho.

CÉSAIRE.

Bigre! Et elle s'appelle?

GAUSSIN.

Fanny Legrand.

CÉSAIRE, cherchant.

Fanny Legrand! Attends un peu, que je me rappelle.

GAUSSIN, riant.

Oh! ne cherchez pas, mon oncle... Ce n'est pas de votre temps...

Tu crois ?

CÉSAIRE.

GAUSSIN.

J'en suis sûr. Je l'ai rencontrée chez Déchelette, à un bal masqué... Elle avait un costume étrange, un grand sac de soie bleue, où sa taille ondulait... voilée jusqu'ici... on ne voyait que ses yeux et ses bras... Des yeux!... Des bras !

CÉSAIRE.

Et tu as été pris tout de suite... Le coup de foudre, qué? comme moi, avec Pellicule.

GAUSSIN.

Non, j'avais peur... Trop bizarre, trop de masque... Et ces pendeloques en fer qui se heurtaient sur son front. Quelque chose me criait : « N'y va pas. »

CÉSAIRE.

Et tu y es allé... naturellement.

GAUSSIN.

Je ne sais comment cela s'est fait... Nous avons quitté le bal ensemble, et, à quatre heures du matin, nous étions devant l'hôtel d'étudiants où je demeurais alors, rue Jacob.

CÉSAIRE.

De la rue de Rome au quartier Latin! Elle a dû trouver la route un peu longue.

GAUSSIN, s'animant à mesure que ses souvenirs lui reviennent.

Non, mais l'escalier un peu haut... quatre étages, c'était dur. « Voulez-vous que je vous

porte?... » demandai-je en riant. Elle m'enveloppa d'un regard méprisant et tendre, un regard d'expérience qui semblait dire : « Pauvre petit! » Alors je l'emportai dans mes bras... tout le premier étage, d'une haleine.

CÉSAIRE.

Quel souffle!... Ah! tu es bien de ton Midi, toi!

GAUSSIN.

Le second étage fut plus long, sans agrément; la belle s'abandonnait, se faisait plus lourde à mesure. Au troisième palier, je râlais comme un déménageur de pianos, pendant qu'elle ronronnait chattement, sa tête dans mon cou : « Oh! m'ami, que c'est bon, qu'on est bien! » Aux dernières marches, tout tournait, les murs, la rampe, les fenêtres. C'était comme si je montais un escalier de rêve : « Déjà! » dit-elle en arrivant. Moi j'aurais dit : « Enfin!... » si j'avais pu parler... Sans souffle, les deux mains sur ma poitrine qui éclatait...

CÉSAIRE.

Tu sais, petit, c'est tout une leçon d'histoire, cette montée d'escalier.

GAUSSIN.

Oui... j'y ai souvent pensé.

CÉSAIRE.

Et ta dame, qu'en as-tu fait? Elle n'est pas revenue?

GAUSSIN.

Si, de loin en loin, comme un oiseau qui entrerait dans une chambre... Je ne sais rien de sa vie, je ne lui ai pas livré la mienne. D'ailleurs, je pense que c'est fini. J'ai quitté l'hôtel de la rue Jacob sans la prévenir, sans dire ma nouvelle adresse.

CÉSAIRE, marchant, très animé.

Ah! ces Parisiennes... Quel attrait, quel montant! Té, vois-tu, si je n'avais pas aimé ta tante, ma chère Divonne, comme je l'aime, si je ne lui devais pas tant... pauvre ange... Si seulement j'étais venu à Paris sans elle! Car enfin, j'étais bien de force à t'installer à moi tout seul, à te mettre dans tes meubles. Mais elle a de la méfiance, Divonne. Il faut dire que c'est un peu ma faute... Mes confidences sur Pellicule, tu comprends.

GAUSSIN.

Comment, mon oncle? Vous lui avez parlé de...

CÉSAIRE.

Bé, oui... Tu sais ce que c'est. Les premiers temps du mariage, on parle trop, on se vante. La femme ne dit rien, mais elle prend des notes; et puis après, elle vous les présente. Crac! On est bouclé.

DIVONNE, au dehors.

Par ici, Irène.

GAUSSIN.

Chut! Voilà ma tante... Pour de bon, cette fois.

CÉSAIRE.

Et nous qui sommes là à bavarder! Vite, attrape ça d'un bout. (Ils prennent la photographie chacun d'un côté et montent tous deux sur une chaise.)

SCÈNE II

LES MÊMES, DIVONNE, IRÈNE

DIVONNE, apparaissant au fond chargée de paquets.

Irène ne porte rien.

C'est nous... Bou Diou! quelle villasse que ce Paris! On n'en finit pas plus d'arriver. Il y a de quoi devenir chèvre. (Regardant autour d'elle.) Comment! Voilà où vous en êtes... Tout n'est pas encore en place! Mais nous prenons le train dans une heure... La voiture est en bas... Les malles chargées... Hou! les paresseux.

CÉSAIRE, accrochant le tableau avec Gaussin.

Gronde pas, Divonne... C'est fait... Tout est déballé. (Ils descendent de leurs chaises.)

GAUSSIN.

Bonjour, ma tante.

DIVONNE, l'embrassant.

Bonjour, garçon. (Montrant Irène.) Bé, et celle-là, tu ne l'embrasses pas?

GAUSSIN.

Comment! Mais...

DIVONNE.

Bé, oui, la petite Irène, que tu faisais jouer

il y a six ans. Elle est grandie, hein! et devenue bravette. Un peu réfréjon, mais ça s'échauffera au bon soleil. (Caussin fait un pas. Irène recule. Mouvement de gêne.)

IRÈNE.

Bonjour, monsieur Jean.

DIVONNE.

Et dîner? Avez-vous au moins diné, mes hommes?

CÉSAIRE.

Sur le pouce... en déballant, en accrochant... mais toi, ma Divonne?

DIVONNE.

Oh! nous avons un grand panier. Nous mangerons dans le train. Pas vrai, petite?

IRÈNE.

Je n'ai pas faim, moi. (A part.) Merci... un panier comme des paysans.

CÉSAIRE, à Divonne.

Viens voir sa chambre, si le lit fait bien.

DIVONNE.

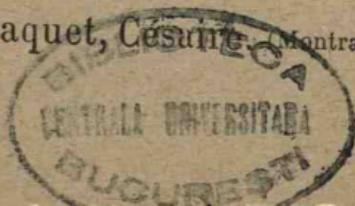
Ah! oui... Et puis, que j'allume sa lampe. J'ai acheté des mèches, du sucre; un tas de choses qui lui manquaient.

GAUSSIN.

Oh! ma tante ..

DIVONNE.

Prends le paquet, Césaire. (Montrant la caisse au milieu)



108004

de la pièce.) Et cette caisse, est-ce que tu vas la laisser là ?

CÉSAIRE.

Non, ma Divonne, non ; je l'emporte. (Ils sortent tous deux en trainant la caisse.)

SCÈNE III

GAUSSIN, IRÈNE

GAUSSIN, assis près d'Irène.

Quelles bonnes gens ! Quels braves cœurs ! Je vous envie d'aller vivre avec eux, là-bas, sous ce beau ciel clair, dans nos myrtes et nos pins de Provence. Cela doit vous faire une grande joie.

IRÈNE.

De là joie... Je ne sais pas.

GAUSSIN.

Vous êtes pourtant née là-bas. Je vous ai fait souvent jouer dans les oseraies du Rhône. Vous rappelez-vous le bateau du père Abrieu, nos courses par les îles, et au retour, pour monter la côte, la petite mule, Blanquette, avec ses grelots, que je menais par la bride, dans les chemins de lavande et de serpolet ?

IRÈNE.

Ah ! oui, Blanquette... (Elle rit, puis, très sérieuse.) C'est bien loin tout ça.

GAUSSIN.

Bien loin... Mon Dieu! Quelle vieille dame!...

(Il lui prend les mains, qu'elle retire.)

IRÈNE.

J'ai seize ans et demi, monsieur Jean.

GAUSSIN.

C'est vrai. Seize ans et demi! La cour des grandes. Cela vous ennuie donc de la quitter que vous voilà si triste, si... réfréjon, comme dit ma tante?

IRÈNE.

Je ne suis pas triste, mais j'ai peur.

GAUSSIN.

Peur!

IRÈNE.

Oui, de me trouver bien seule là-bas. Votre mère était si bonne... Elle m'aimait comme sa fille... La maison me semblera grande, maintenant qu'elle n'y est plus.

GAUSSIN.

Je comprends : c'est Divonne qui vous effraye avec son parler brusque et son bonnet de paysanne. Ne vous en défendez pas ; à la maison aussi, on a été longtemps avant de la connaître, avant de l'accepter. Pensez donc : un Gaussin d'Armandy épousant Divonne Abrieu, la fille d'un batelier du Rhône... « Cette femme n'entrera jamais chez moi, » disait mon père, en apprenant le mariage de Césaire. Elle y est entrée pourtant, et, si la maison est encore debout, si mes parents

ont eu une fin de vie paisible et sûre, si moi-même j'ai pu continuer mes études, suivre cette carrière de consul de tradition dans notre famille, c'est à Divonne que nous le devons. Non, voyez-vous, ce qu'il y a de dévouement, d'abnégation, de bonté intelligente sous ce fichu d'artisane, ce qu'elle a fait de son Césaire, cet enfant, cette tête brûlée, comme elle l'a discipliné, remis dans la voie... Nos vignes mouraient. Elle les a guéries. On dit : « L'invention de Césaire, la submersion des vignobles. » Mais c'est elle qui a trouvé cela, et elle a persuadé à ce grand fou, à tout le monde que c'était lui. Elle est si modeste, si discrète, avec ses dehors bruyants. (Se levant, allant à la photographie de Châteauneuf et prenant par la main Irène qui se laisse faire et conduire vers le fond.) Tenez, Irène, approchez-vous... Dans le peu de jour qui nous reste, regardez ce paysage.

IRÈNE, souriant.

Oh ! je reconnais... c'est Châteauneuf... La maison est en avant, plantée sur la côte.

GAUSSIN.

Et Divonne ? Vous ne la voyez pas ?... Eh bien ! elle est là, pourtant ; là, derrière, la paysanne au grand cœur, aux mains vaillantes. Et c'est elle qui tient ces pierres debout, par l'effort de sa volonté.

IRÈNE, très sérieuse.

Maintenant, je la vois, monsieur Jean, et je vous remercie de me l'avoir montrée.

GAUSSIN.

Vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi votre père vous a confiée à elle?

IRÈNE.

Oui, et je comprends aussi combien j'étais solte. Figurez-vous que, tout à l'heure, au parloir, j'étais gênée, j'avais honte auprès d'elle à cause de sa coiffe. Dans la rue, en marchant, je me tenais raide. Mais c'est fini de cette vanité enfantine. Je vous promets de l'aimer autant que j'aimais votre mère. Et pour la peine, laissez-moi vous embrasser bien fort, monsieur Jean, comme vous vouliez le faire tout à l'heure.

(Ils s'embrassent.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, CÉSAIRE, DIVONNE

DIVONNE, rentrant avec la lampe allumée, s'arrête sur le seuil de la porte, se retourne vers Césaire qui la suit, et montrant Jean et Irène enlacés.

Té! La voilà qui l'embrasse... Quand je disais qu'elle dégèlerait, mademoiselle Réfréjon.

IRÈNE, joyusement.

Oui, c'est fait, Divonne. J'ai mon coup de soleil.

CÉSAIRE.

Pardi! C'est dans le sang. Tu es du Midi comme nous autres.

DIVONNE, posant la lampe sur la table.

Petit, voilà ta lampe. C'est celle du grand

salon. Tu te la rappelles? Elle est vieille, mais elle est bonne. Ils voulaient m'en faire prendre une dans un magasin, une à double courant d'air. Comme j'ai dit au marchand : « Chez nous, ça éteint les lampes les courants d'air. Ici ça les fait donc marcher? Bou Diou! quelle vil-
lasse! » Là, maintenant j'ai fait mon tour, j'ai tout vu. La fenêtre est bien fermée. Son lit est bon. Sa couverture est faite... Il n'y a plus qu'à s'embrasser et à partir.

GAUSSIN.

Mais, ma tante, je vais vous accompagner à la gare.

DIVONNE, très émue.

Non, non. Nous t'avons assez dérangé de ton travail. Et puis, merci, si je me mettais à pleurer devant tout le monde! Je ne veux pas donner la comédie à ces Parisiens. Ils se sont déjà assez moqués de mon petit bonnet.

CÉSAIRE, haut.

Oh! moi, je suis bien sûr de ne pas pleurer. Les séparations, ça me connaît. (Bas à Gaussin.) Quand il a fallu me séparer *avé* Pellicule...

DIVONNE, allant à Gaussin.

Allons, adieu, embrasse-moi.

GAUSSIN, s'élançant vers la porte.

Mais permettez que... Au moins jusqu'en bas, jusqu'à l'escalier.

DIVONNE, le retenant et l'asseyant à sa table.

Pas du tout, il faut que je te laisse là, à ta table, bien installé... Tes livres, ta lampe. Attends que je la remonte... C'est comme ça que je veux te voir, quand je penserai à toi; courageux, travailleur, gardé des tentations vilaines de la rue par tous ces souvenirs de notre maison, ces meubles de famille qui te parleront de nous. C'est pour ça que j'ai tenu à ce que tu ne sois plus en garni. Adieu, mon enfant bien-aimé. Écris-nous souvent, de bonnes, de longues lettres. (A Césaire qui embrasse Gaussin.) Allons, embrasse-le vite et prends le panier.

IRÈNE.

Non, non. C'est moi qui le porte, le panier; si, c'est moi. Au revoir, monsieur Jean.

GAUSSIN.

Au revoir, petite Irène.

CÉSAIRE, penché vers Gaussin.

Tu sais, petit... si tu as des histoires de femmes, écris-les-moi poste restante.

DIVONNE, brusquement.

Césaire!... ne l'attends pas.

CÉSAIRE.

Mais je ne l'attends pas, je lui donne encore un bon conseil avant de m'en aller. (Il sort avec Irène.

Divonne sort à reculons.)

DIVONNE, envoyant un baiser à Gaussin qui s'est retourné.

Adieu! mon garçon. (Il fait un mouvement.) Reste...

reste... (Avec un geste enveloppant.) Je te regarde... et je t'emporte. Adieu!

SCÈNE V

GAUSSIN, seul.

Tout ce que j'aime est parti; me voilà seul... plus seul qu'auparavant, maintenant que je les ai vus, qu'ils m'ont apporté cette bonne tiédeur de la vie de famille. (Il se lève, va à la fenêtre et fait des signes, puis il reste immobile un instant.) Oh! ce Paris... Il fait peur! Tant de monde et personne à soi... (Allant brusquement à sa table.) Allons! Il n'y a que le travail... Brrr! J'ai froid au cœur. — « Rapports entre les indigènes et les étrangers. Chapitre VI. Des litiges. » — Elle est gentille, cette enfant. « Au revoir, monsieur Jean. » Ah! qu'il doit faire bon là-bas, dans les roches... Allons! allons! (Il lit et prend des notes. On frappe à la porte du fond. Occupé à feuilleter des livres, il n'entend pas. La porte s'ouvre. Une femme paraît.)

SCÈNE VI

GAUSSIN, FANNY LEGRAND

FANNY entre et referme, puis s'avance vers Gaussin, lève son voile et, d'une voix très douce.

Bonjour, m'ami.

GAUSSIN.

Fanny!

FANNY.

Mais oui, Fanny. Vous vous croyez encore à votre hôtel que vous laissez la clé sur la porte?

(Elle pose la clé sur la table.)

GAUSSIN.

Comment!... Vous!

FANNY.

... Vous pensiez que c'était fini, que vous étiez débarrassé de moi? (Souriant.) Oh! non... si je ne suis plus venue, c'est... Pardon. Laissez-moi m'asseoir. Les jambes me tremblent... c'est que je savais l'arrivée de vos parents. Je ne voulais pas vous gêner... Mais je guettais tout le temps... Je vous ai vu quitter votre hôtel, vous installer ici... Tout à l'heure j'étais dans la rue... Ils sont passés devant moi en pleurant... J'ai compris qu'ils s'en allaient pour tout de bon, et je suis montée... C'est votre sœur, cette jolie enfant?

GAUSSIN.

Non. La fille d'amis à nous, d'un officier de marine qui nous l'a confiée en s'en allant.

FANNY.

Et cette grande personne avec son fichu clair, sa coiffe provençale? C'est gentil, cette coiffe.

GAUSSIN.

Ma tante Divonne, qui m'a élevé. Elle et son mari, voilà les seuls parents qui me restent.

SAPHO

FANNY.

Et ils sont venus à Paris vous installer?...
Vous êtes bien ici.

GAUSSIN.

Oui, pour faire mon stage d'élève consul,
pour passer les trois ans réglementaires avant
mon départ; je me trouve mieux qu'à l'hôtel.

FANNY, avec intérêt.

Vous ne partez que dans trois ans?

GAUSSIN.

Dans trois ans.

FANNY.

Et où irez-vous?

GAUSSIN.

Où l'on m'enverra... très loin... Mais, d'ici là,
il faut travailler... Je n'ai pas une minute à
perdre.

FANNY.

Je comprends, je vous dérange. J'aurais mieux
fait d'être plus fière, de ne pas venir... Si vous
croyez... Je me le disais bien, tout à l'heure, en
montant... Mais je n'ai pas pu... C'est comme
une folie. (Se levant.) Alors je vous gêne? Il faut
que je m'en aille, n'est-ce pas?

GAUSSIN.

Non. J'ai quelquefois travaillé lorsque vous
étiez là.

FANNY.

Merci! Je vais me mettre dans un coin. Je

vous regarderai, sans dire un mot... Je sais ce que c'est. (Elle quitte chapeau, manteau, les pose et regardant autour d'elle.) Ils sont jolis... très jolis ces vieux meubles... Et ce grand paysage que représente-t-il? (Geste d'atelier.) Ça a du caractère.

GAUSSIN, assis et feuilletant un livre.

Notre maison là-bas, nos champs, nos vignes, et, plus loin, le Rhône qui les baigne.

FANNY, très sérieuse.

On serait bien pour s'aimer là. (S'approchant du clavier et apercevant la statue de Sapho, étonnée, inquiète.) Tiens! vous avez ça, vous?

GAUSSIN.

La Sapho de Caoudal? Oui, c'est joli, n'est-ce pas? (Elle garde le silence. Il se lève, la rejoint et souriant.) Tu ne sais pas une chose?

Quoi?

FANNY.

Regardé ça.

GAUSSIN.

Eh bien?

FANNY.

GAUSSIN.

Je trouve qu'elle a de toi cette Sapho.

FANNY, négligemment.

Possible... Je n'aime pas la sculpture, pas pas plus que ceux qui en font. Les artistes sont des détraqués, des compliqués qui racontent toujours plus de choses qu'il n'y en a. (Plus bas, tristement, comme à elle-même.) Ils m'ont fait beaucoup

de mal. (Vivement.) Allons, allons, travaille, je ne voudrais pas te déranger.

GAUSSIN.

Pourtant, l'art, c'est beau... Rien de tel pour embellir, élargir la vie.

FANNY, marchant vers lui, son visage tout près du sien.

Vois-tu, m'ami, ce qui est beau, c'est d'être simple et droit comme toi, d'avoir vingt ans et de bien s'aimer. (Il s'est un peu retourné, ils sont face à face et se regardent un instant. Mais Fanny, brusquement.) Travaille donc!

GAUSSIN, lisant.

« En pareil cas, le devoir de consul... »

FANNY, regardant autour d'elle.

Oh! le bon vieux clavecin. (Elle fait courir ses doigts dessus.)

GAUSSIN.

Un meuble de famille encore, celui-là.

FANNY.

Il n'est pas trop faux pour avoir tant voyagé.

(Fredonnant un vieil air des *Echos de France*.)

L'autre jour, m'allant promener
J'entendis chanter un berger.

Qui disait à sa bergère :

« Ah! mon mal ne vient que d'aimer
Car vous ne m'aimez guère. »

GAUSSIN.

Comme tu chantes bien! Tu as été au théâtre?

FANNY.

Oui, mais pas longtemps... je m'ennuyais...

Ne t'occupe donc pas de moi... Je ferme le piano, puisqu'il te distrait.

GAUSSIN.

Non, non... J'adore la musique en travaillant... Elle m'aide, elle me berce.

FANNY.

Alors, écoute. (Elle joue une ritournelle.)

GAUSSIN, se retournant.

Mais c'est un air de chez nous... Qui te l'a appris?

FANNY.

Tu me l'as chanté un soir. Chut! travaille...
(Chantant.)

O Magali, ma tant aïmado,
Mete la teste au fenestroun;
Escouto un pau a questo aubado
Di tambourin et di viouloun.
Es plén d'estelo aperamoun
L'auro es toumbado,
Maï lis estélo paliran
Quand té veiran.

(Pendant cette chanson, Gaussin fasciné se lève et marchant sur la pointe des pieds remonte la scène, vient se placer derrière Fanny. Tout en chantant sans s'interrompre, elle a suivi des yeux son manège. Il se penche sur elle au dernier mot de la chanson.)

FANNY.

Est-ce bien?

GAUSSIN.

Tu sais donc le provençal?

FANNY.

Ah! ce n'est pas difficile; Je t'aime tant! (Ils

s'embrassent. Fanny tressaille sous ce baiser, puis se lève et s'arrachant brusquement de l'étreinte.) **Adieu !**

GAUSSIN.

Comment, adieu !

FANNY.

Ah ! oui, j'aime mieux tout de suite... Plus tard, je ne pourrais plus.

GAUSSIN, la retenant, lui prenant les mains.

On t'attend donc chez toi ?

FANNY.

Je t'ai déjà dit que j'étais libre, que j'étais seule chez moi. (Elle hausse les épaules et rit.) Mais au fait je n'en ai plus de chez moi... Tout vendu, meubles, linge, bibelots... Et c'est toi qui en es cause. (Gaussin fait un signe d'étonnement. Elle continue, tout près de lui, les deux mains sur son épaule.) Oui, toi, m'ami... Depuis que je t'ai connu, ce luxe qui m'entourait m'est devenu odieux... Tu ne m'en disais rien... tu ne me parlais jamais de mon existence... Mais j'ai compris que c'était cela qui te gênait, qui t'empêchait de m'aimer en plein... Alors je me suis débarrassée de tout et j'étais venue pour te dire : « Me voilà, sans rien, sans personne, veux-tu de moi ? » Et puis, je n'ai pas osé. (On frappe à la porte violemment et on appelle.)

VOIX, au dehors.

Fanny ! Fanny !... Ouvre-moi...

GAUSSIN.

Comment ? Qui se permet ?... (Il va pour ouvrir.)

FANNY, le retenant.

Attends! Je sais ce que c'est; n'y va pas... Un malheureux, un fou, qui s'acharne après moi. Il m'aura vu monter. (Mouvement de Gaussin.) Je t'en prie.

LA VOIX, au dehors emportée.

Fanny! (Sanglotante.) Fanny!

(Un silence. Une lettre passe sous la porte, et des pas s'éloignent, descendant l'escalier. Fanny, après un signe à Gaussin, se baisse, ramasse la lettre, puis joyeuse.)

FANNY.

Il est parti! (Elle ouvre la lettre, la parcourt et la tend à Gaussin.) Tiens, quand je te disais que j'étais libre.

(Gaussin hésite à lire. Elle insiste du geste.)

GAUSSIN, lisant.

« Je sais que tu es là... Depuis une heure, je suis en bas. Je t'attends, je pleure. »

FANNY, riant, penchée sur son épaule.

Que c'est bête un homme qui pleure!... Et la fin, tu vas voir.

GAUSSIN, lisant.

« Reviens, je pardonne tout, j'accepte tout... Mais ne pas te perdre, mon Dieu, ne pas te perdre! »

FANNY, lisant par-dessus l'épaule de Gaussin, le coude sur son épaule et fredonnant.

« Ne pas te perdre!... » On en ferait une romance.

GAUSSIN, se retournant.

Tu as bien tort de te moquer. Cette lettre est horriblement triste. (Il la lui tend, elle la froisse et la jette à terre.)

FANNY, câline.

Tu me trouves méchante?... Mais toutes les femmes sont ainsi, vois-tu : elles n'ont d'entrailles que pour leur amour. Et toi, tu es le mien, mon roi, mon tout. (L'étreignant dans ses bras.) Ah ! si tu voulais... si tu voulais que je reste... que je reste tout à fait ici, près de toi. (Il ne répond pas. Elle continue, tour à tour enjouée, tendre, le caressant des mains, du regard, de la voix.) D'abord, tu n'es plus à l'hôtel, tu as un ménage maintenant... Il faut quelqu'un pour le tenir... Je serais ta femme, ta servante... Oui, ta servante... On n'est pas fier quand on aime... A deux, la vie n'est pas plus chère... Avec ce que tu dépenses en une fois au restaurant je ferais aller ta maison trois jours. D'abord, tu sais que je suis très forte en cuisine. Tu verras, j'ai un tas de recettes.

GAUSSIN, riant.

Dans quoi les ferons-nous, tes petits plats ? Je ne suis pas outillé... Je n'ai rien.

FANNY.

La belle affaire ! Je connais des maisons où l'on trouve, pour pas grand'chose, à prix de fabrique, une batterie de cuisine complète : les quatre casseroles en fer, la cinquième émaillée pour le chocolat du matin... Jamais de cuivre ! c'est trop long à nettoyer... Et la faïence anglaise pour les assiettes ! C'est ça qui est solide et pas cher.

GAUSSIN.

Mâtin ! Quelle expérience !

FANNY.

Tu veux bien, dis?... Est-ce que ce n'est pas tentant ce que je te propose? Voir demain, à ton réveil, une bonne petite ménagère, soignée et coquette... sur le pont... les manches retroussées, un grand tablier blanc... C'est gentil, allons!

GAUSSIN.

Mais... oui, c'est gentil...

FANNY.

Et puis, songe donc, si tu tombais malade... Dans ces moments-là, c'est triste d'être seul!... Moi, je ne te quitterais pas d'une seconde... (Après l'avoir regardé du coin de l'œil.) Je te veillerais le jour, la nuit... Tu ne m'entendrais pas remuer.... Et les tisanes! Personne ne sait les faire comme moi... On en boit, même en bonne santé, par gourmandise. Tu ne réponds pas?... Voyons, qu'est-ce qui te retient? Tu as peur?... (Emphase comique.) Une chaîne trop dure à briser... Mais, puisque tu dois partir, dans trois ans, quand tu seras consul... Tu es bien sûr de te débarrasser de moi à ce moment-là.

GAUSSIN.

Et si je n'en avais plus le courage?

FANNY.

Comment veux-tu? Nous y serons préparés depuis longtemps... La brisure se fera toute seule, sans secousse. (Il s'est assis depuis quelques instants. Elle se penche vers lui, prend sa tête à deux mains.) Laisse-toi

donc aimer, va. C'est si bon et si rare. (Le sentant qui s'abandonne sous son baiser.) Tu veux, n'est-ce pas? Oui, oh! que je suis contente! (Elle s'éloigne toute joyeuse; puis, avec ivresse.) Voyons, voyons, qu'est-ce qui nous manque pour entrer en ménage?

GAUSSIN.

Oui. Qu'est-ce qui nous manque?

FANNY, courant à l'armoire du fond et l'ouvrant.

Qu'y a-t-il là-dedans? Des verres... des tasses... Ce n'est pas assez... Ah! un sucrier... Mâtin! il est majestueux... Une urne funéraire!... Et pas de pince à sucre. Mais c'est la première chose que j'achèterai. N'est-ce pas, m'ami? On ne peut pas se mettre en ménage sans une pince à sucre.

GAUSSIN, riant.

Certainement.

FANNY.

Continuons l'inspection. Qu'est-ce que tu as comme pièces? D'abord ceci... puis ta chambre...

GAUSSIN.

Et une cuisine.

FANNY.

Tu as une cuisine!

GAUSSIN.

Oui, dont je voulais faire un débarras.

FANNY.

Tu as une cuisine et tu ne me le disais pas, mais c'est complet!... Allons voir. (Elle prend ia

lampe.) Attends... Avant, il faut nous enfermer.
Prends la clé.

GAUSSIN, joyeux.

C'est cela, enfermons-nous. (Ils vont au fond, Gaussin tourne la clé.)

FANNY, l'éclairant, la lampe haute.

Encore un tour, m'ami, encore un... Ferme bien... Soyons bien chez nous. (Elle pousse la porte pour s'assurer de la fermeture.) Là!... Ça y est!...

ACTE DEUXIÈME

Restaurant champêtre à Ville-d'Avray. — Au fond, la porte du jardin, deux montants verts dressés sur un petit escalier de trois marches et réunis par une large enseigne; puis les étangs qu'on aperçoit derrière une haie. — Des tables rustiques, quelques-unes nappées, le couvert mis. — A gauche, un peu en recul, un arbre de Robinson dans la fourche duquel est un pavillon avec table servie. — A droite, un grand chalet, ouvert, faisant cabinet particulier, glaces et patères.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCINE, puis DÉCHELETTE et ALICE DORÉ

(Au lever du rideau, deux ou trois tables du jardin sont occupées par des couples. Le grand chalet faisant cabinet particulier est fermé et les stores sont baissés. Le cabinet dans l'arbre laisse voir un monsieur assis devant une table, tournant le dos au public, le veston très serré à la taille, avec un petit chapeau de campagne coquet, les cheveux de derrière la tête clairsemés, mais très pommadés, très lissés.)

FRANCINE, essoufflée, chargée d'assiettes, à un monsieur et à une dame qui payent l'addition et vont partir.

Là-bas (Elle montre le fond.), les étangs et les bois de Ville-d'Avray. Par ici (Elle montre la droite.), les bois de Marnes. (Saluant.) Bonjour, monsieur et madame. Tâchez de pas vous perdre. (Elle rit.)

UNE VOIX, à droite dans le pavillon.

La bonne!

FRANCINE, allant vers la droite.

Voilà!

UNE VOIX, dans le jardin.

Francine!

FRANCINE, faisant un pas à gauche.

On y va! (Regardant au fond.) Allons, bon, encore du monde... Qu'est-ce qu'il y a donc, aujourd'hui? C'est pourtant pas dimanche... Oh! ce gueux de printemps!... (Elle pose ses assiettes et va vers une des tables où on l'a appelée. — Entrent par le fond Déchelette et Alice Doré, toilette voyante très ouverte. — Déchelette, teint hâlé, jaune, barbe noire semée de gris, simplement mis.)

DÉCHELETTE, sur la porte du restaurant, à Alice.

Si nous déjeunions là? C'est peut-être un peu rustique...

ALICE, doucement, joyeuse.

Oh! moi, tout me va. Je suis si heureuse d'être à la campagne! (Ils entrent.)

DÉCHELETTE.

Vous y allez rarement?

ALICE.

Oui. Je n'ai jamais le temps. On soupe... et on se lève si tard.

FRANCINE, accourant.

Monsieur et madame désirent une table dans le jardin?

DÉCHELETTE.

Un cabinet, plutôt. (Il montre le chalet de droite.) Tenez, celui-là.

FRANCINE.

Il est pris et retenu... même que je suis assez

ennuyée... Mes autres vont venir, et ceux-là ne s'en vont pas.

DÉCHELETTE, se tournant à gauche.

Eh bien! là-haut, dans l'arbre, le petit pavillon.

FRANCINE.

Il est occupé... voyez. (Elle montre Caoudal tournant toujours le dos, le coude sur la table, la tête dans ses mains.)

DÉCHELETTE.

Alors, servez-nous dans le jardin. (A Alice.) Vous voulez bien, mon enfant?

ALICE.

Ce que vous voudrez, monsieur.

FRANCINE.

Que servirai-je à monsieur et à madame?

DÉCHELETTE, à Alice.

Commandez.

ALICE.

Ah! c'est trop fatigant. Vous savez bien mieux que moi. (Tandis que Déchelette parle à la bonne, regardant dehors.) La jolie vue qu'on a sur les étangs! Comme cette eau est claire! (Regardant à gauche.) Ah! des poules...

DÉCHELETTE, à la bonne.

Surtout, qu'on mette un peu d'ail dans les tomates; je suis du Midi. (La bonne s'éloigne.)

ALICE, se retournant.

Vous n'avez pas d'accent.

DÉCHELETTE.

Je l'ai semé sur les routes... Il y a si longtemps que je cours !

ALICE.

Vous êtes peut-être voyageur de commerce ?

DÉCHELETTE, riant.

Quelque chose comme cela...

ALICE.

Il ne m'irait guère, ce métier-là... Moi qui aime tant ne pas bouger... Dites donc, monsieur, pendant qu'on fait notre déjeuner, si nous allions voir les poules ?

DÉCHELETTE.

Allons. (A part.) Elles aiment toutes les poules. Pourquoi? (Il s'éloigne par la gauche avec Alice. Ils ont laissé leurs affaires sur la table choisie par eux pour leur déjeuner. Le store du chalet se lève. Gaussin paraît à la fenêtre, et derrière lui Fanny assise, grignotant la fin du dessert.)

SCÈNE II

GAUSSIN, FANNY, dans le chalet. FRANCINE, UN MONSIEUR, dans l'arbre. DES COUPLES, devant des tables.

GAUSSIN, à la croisée du chalet, appelant.

Garçon ! garçon !

FRANCINE, accourant, une cafetière à la main.

Eh ! le voilà, le garçon.

GAUSSIN.

Le café, allons !

FRANCINE.

Je l'apporte. (S'approchant de la fenêtre.) Monsieur, pstt!... monsieur, est-ce que vous ne vous en irez pas bientôt?

GAUSSIN, étonné.

Pourquoi cela?

FRANCINE.

C'est que... je vais vous dire... Ce chalet est réservé... une société qui doit venir... J'aurais pas dû le donner... Si vous restez là, ça va me faire des histoires avec le patron.

FANNY vient s'accouder au balcon à côté de Gaussin.

Eh bien! prenons le café au jardin.

FRANCINE.

Oh! oui, madame... Je vais vous arranger une petite table... (A Fanny qui sort.) Venez voir, tenez, là, dans ce coin. C'est plein de soleil.

FANNY.

Bien. (A Gaussin.) Ne lui faisons pas avoir d'en-nuis, à cette enfant... Elle est si amusante... Elle rit toujours.

FRANCINE, versant le café.

Oh! moi, il faut que je rie... J'ai une frimousse pour ça... Mais j'ai pas de chance. J'peux pas trouver une place rigolo, à mon idée.

FANNY.

Comment! on ne rit pas ici?

FRANCINE.

Oh! malheur... Il n'y a pas plus triste que ces endroits d'amusement. Ceux qui viennent avec leurs dames, ils se font de l'œil et du pied, ils se disent des affaires tout bas... Ceux qui viennent seuls sont d'un noir!... Tenez, il y en a un là-haut, dans l'arbre... Il me fait de la peine... On ne voit que son dos, mais si vous voyiez sa tête! J'sais pas si c'est l'air de la campagne, mais vrai!... Ce n'est pas encore mon type, cette place-là.

FANNY.

Pourquoi n'en cherchez-vous pas une autre?

FRANCINE.

Mais je n'ai pas le temps de chercher... Il n'y a que moi de garçon ici... Faut que j'sois partout.

TROIS VOIX, à la fois, de divers côtés.

Francine! La bonne! Garçon!

FRANCINE.

Vous les entendez... (A Gaussin et à Fanny, leur montrant la table appêtée sous la fenêtre du chalet.) Là, vous êtes servis... Vous serez comme chez vous. (Courant et criant.) Voilà! voilà! (Elle sort.)

SCÈNE III

FANNY, GAUSSIN, LE MONSIEUR dans l'arbre.
FRANCINE, allant et venant.

(Fanny est déjà assise et se penche pour boire son café. Gaussin en s'asseyant l'embrasse dans le cou.)

FANNY.

Prends garde!

GAUSSIN.

Puisque nous sommes chez nous.

FANNY.

Tu n'as pas honte... Un vieux ménage!

GAUSSIN.

Oh! un vieux ménage...

FANNY.

Pense donc! il y a un an de notre rencontre au bal chez Déchelette.

GAUSSIN.

Un an! Comme ça passe.

FANNY.

Te rappelles-tu cette soirée? Moi, tout m'en est resté, jusqu'aux moindres détails : l'odeur des jasmins dans la véranda où nous étions assis, la valse qui tournait devant nous à travers un réseau de branches vertes, de lianes, et nos premières paroles, à voix basse, pendant que les violons jouaient. — Comment vous appelez-vous? — Jean! — Jean tout court? — (Avec un peu

d'accent.) Jean Gaussin. (Riant.) T'assure, tu l'as dit comme ça. — Quel âge? — Vingt-quatre ans. — Artiste? — Non, madame. — Ah... tant mieux! — Et à partir de ce moment, j'aurais voulu te prendre, t'emporter bien loin pour que les autres ne t'aient pas.

GAUSSIN, riant.

C'est ce que tu as fait, il me semble. Tu m'as pris et tu m'as bien gardé...

FANNY.

Oh! pas assez. Je te veux encore plus à moi, et voilà pourquoi j'ai eu cette idée de campagne. Vivre tous deux dans une petite maison, bien perdus, bien seuls... Paris, vois-tu, j'en ai toujours peur... Il y a tant de méchants, tant de gens qu'empoisonne le bonheur des autres.

GAUSSIN.

Je crois que là... (Il montre la droite.) notre bonheur sera à l'abri... En plein bois... Cet ancien pavillon de chasse.

FANNY, tout en buvant son café.

Et tu verras, je ferai du jardinage... Je suis très forte.

GAUSSIN.

Mais tu sais tout... On dirait que tu as eu dix existences et je n'en connais pas une...

FANNY.

Que veux-tu?... Quand on s'aime bien, on n'a le temps de rien se dire. D'abord, ma vie, je ne

me la rappelle pas... Elle commence le jour où je t'ai connu... Et il n'y aura plus rien quand tu ne seras plus là. (Brusquement.) Alors, c'est décidé, nous louons ?

GAUSSIN, gaiement.

Nous louons.

FANNY.

Vois comme ce sera charmant. En sortant du bureau, tu sautes dans le train, et moi, je vais t'attendre à la gare, avec un grand chapeau de paille et mon ombrelle japonaise... Nous revenons tous deux par le bois, bien serrés, dans les chemins verts... où le soleil s'en va... C'est si joli... des bruits d'oiseaux partout, des petits lapins qui détalent. Et cette bonne odeur de l'été qui vous caresse et vous grise.

GAUSSIN.

Oh ! je n'ai pas besoin de l'été. (Il lui prend la main et veut l'attirer à lui.)

FANNY.

Non, non, soyons sérieux... Allons chez les Hettéma...

GAUSSIN.

Les Hettéma ?... Ah ! oui, nos anciens voisins... Oh ! je n'y vais pas, moi.

FANNY.

Pourquoi donc ?

GAUSSIN.

Ça me gêne.

FANNY.

Mais nous leur devons une visite... C'est M^{me} Hettéma qui m'a indiqué cette maison... Et puis, c'est elle qui doit nous trouver quelqu'un dans le pays, pour nous servir.

VOIX, dans le jardin.

Garçon ! garçon !

FRANCINE.

Voilà... voilà...

FANNY.

Mais au fait, cette petite, ça lui irait peut-être, d'entrer chez nous... Elle cherche une place rigolo... On ne pleure pas, chez nous... On ne s'y dispute pas souvent, n'est-ce pas ?

GAUSSIN.

Ils demeurent loin, ces Hettéma ?

FANNY.

A deux pas, au bord de l'étang.

GAUSSIN.

Eh bien, j'aime mieux t'attendre ici.

FANNY.

Pourquoi ?

GAUSSIN.

Tu comprends... dans notre situation... ce sont de bons bourgeois... des gens mariés... Pourquoi ris-tu ?

FANNY.

Rien, rien... Tu as raison... J'irai sans toi.

Seulement fais-moi un petit bout de conduite... Je ne peux plus marcher qu'à ton bras... Tu ne sais pas ce que c'est, pour la femme qui aime, donner le bras, cette chose si simple.... Il y a une joie, une fierté, comme un besoin de montrer son bonheur à tout le monde et de crier à celles qui vous le mangent des yeux : Essayez donc un peu de venir me le prendre...

SCÈNE IV

CAUDAL, DÉCHELETTE, FRANCINE, ALICE

(Le monsieur, qui dans son arbre mangeait silencieux, se redresse, s'étire de dos, puis se retourne, et s'étire de face, montrant les moustaches cirées de Caoudal.)

CAUDAL.

Ah ! que c'est bête d'être seul. (Criant.) La bonne ! Eh bien, ce dessert ?

FRANCINE, qui revient.

On y va, monsieur. (A Déchelette et à Alice qui rentrent.) Monsieur et madame sont servis.

CAUDAL jette à travers les branches un coup d'œil au-dessous de lui, dans le jardin.

Je ne me trompe pas... C'est lui... avec une femme... Pas mal la petite. (Criant.) Bonjour, Déchelette !

DÉCHELETTE, cherchant.

Hein ! Qui est-ce qui m'appelle ?

CAUDAL.

C'est moi, Caoudal, là-haut.

DÉCHELETTE.

Ah ! j'y suis... Je vous vois... Bonjour !

CAUDAL.

Bonjour ! Vous êtes à Paris ?

DÉCHELETTE.

Oui, d'hier.

CAUDAL.

Et déjà en compagnie !... Mâtin ! Vous ne perdez pas de temps. (A Alice.) Bien l'honneur, mademoiselle... Dites donc, j'ai envie de descendre déjeuner avec vous... Je m'ennuie comme un hibou dans mon arbre.

DÉCHELETTE.

Descendez, cher ami.

CAUDAL, à la bonne,

Déménagez-moi ; je vais habiter le rez-de-chaussée.

ALICE, à Déchelette.

Nous étions si bien tous les deux... Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

DÉCHELETTE.

Un homme célèbre... Un sculpteur, décoré, palmé, de l'Institut.

ALICE.

C'est donc ça qu'il est si chauve, qu'il marche si raide !

DÉCHELETTE.

N'allez pas le lui dire, au moins.

CAOUDAL, après lui avoir serré la main, regardant le déco etage d'Alice.

C'est frais, ça embaume, une vraie pelouse...
C'est pour vous changer de vos femmes de là-bas en peau de maroquin ? (A la bonne, qui vient de descendre de l'arbre en apportant une bouteille entamée et un couvert.)

C'est cela, sur cette table, près de mademoiselle.

(A Alice.) Vous permettez ?

ALICE.

Certainement, monsieur.

DÉCHELETTE, à Caoudal, lui montrant une friture qu'on vient d'apporter sur la table.

Nous commençons.

CAOUDAL, mélancolique.

Moi, je finis.

DÉCHELETTE, à Alice.

Servez-vous donc ! (A Caoudal.) Vous venez souvent ici ?

CAOUDAL.

Non, un caprice qui m'a pris ce matin. Maria est partie, je suis veuf depuis quinze jours... Ça m'a laissé assez tranquille dans les premiers temps... Mais aujourd'hui, en entrant à l'atelier, je me suis senti fainéant comme tout... impossible de travailler... Alors j'ai lâché mon groupe et je suis venu déjeuner à la campagne... Fichue idée, quand on est seul ! Un peu plus je larmoyais dans ma friture... Ah ! c'est bête d'être vieux !... (Se tournant vers Alice.) N'est-ce pas, mademoiselle ?

ALICE, tout en mangeant.

Moi, j'aime mieux les vieux. Ils parlent avec plus de douceur.

DÉCHELETTE.

C'est pour moi que vous dites ça ? (Gaussin rentre par le fond.)

ALICE.

Je ne vous trouve pas vieux, vous.

SCÈNE V

LES MÊMES, GAUSSIN

DÉCHELETTE, apercevant Gaussin.

Tiens ! vous voilà ?

GAUSSIN, le reconnaissant.

Ah ! monsieur Déchelette. (S'inclinant devant Caoudal.)
Monsieur Caoudal...

CAOUDAL.

Bonjour, jeune homme.

GAUSSIN, à Déchelette.

Depuis quand de retour ?

DÉCHELETTE.

D'hier... On va bien, là-bas, à Châteauneuf ?

GAUSSIN.

Très bien... Ils sont venus, cet hiver... Césaire, Divonne...

DÉCHELETTE.

Vous allez déjeuner ?

GAUSSIN.

Merci, c'est déjà fait.

CAOUDAL.

Mettez-vous là tout de même, belle jeunesse, et prenez quelque chose.

FRANCINE.

Eh ben, oui, prenez quelque chose. (Gaussin commande à la bonne.)

DÉCHELETTE, à Gaussin qui s'est assis.

Vous n'avez pas envie de retourner un peu au pays? Nous irions ensemble... Je compte finir mon congé dans ma vieille baraque de Château-neuf-des-Papes, si le mistral l'a laissée encore debout. (Ils continuent à causer bas.)

CAOUDAL, à Alice, montrant Gaussin.

Est-il beau, cet animal-là!

ALICE, mangeant.

Oui, monsieur, très beau.

CAOUDAL.

Dire que j'ai eu cet âge et que je frisais encore plus que ça.

ALICE, étonnée, regardant sa tête dénudée.

Vous frisiez?

CAOUDAL.

Oui, petite, je frisais. On ne le croirait pas? Ah! la jeunesse... la jeunesse...

DÉCHELETTE, souriant.

Toujours votre marotte?

CAUDAL.

Mon cher, ne riez pas... Tout ce que j'ai, tout ce que je suis... les médailles, les croix, l'Institut, le tremblement, je le donnerais pour ces cheveux-là et ce teint de soleil. (Il allume un cigare.)

DÉCHELETTE, à Gaussin.

Vous habitez par ici?

GAUSSIN.

Pas encore, mais bientôt... une petite maison en face, dans les bois de Marnes.

CAUDAL.

J'imagine que vous n'y serez pas seul, hé?

DÉCHELETTE, vivement.

J'espère bien que si. Rien n'est plus mauvais pour les jeunes gens. On ne sait jamais pour combien de temps on s'embarque... Puis, il faut se séparer, et, quand on a du cœur, c'est atroce.

CAUDAL.

C'est vrai qu'on se quitte toujours...

DÉCHELETTE.

Il n'y a qu'une méthode : la mienne... Pas de lendemain.

ALICE, tristement.

Ah!

DÉCHELETTE, montrant Alice.

Ainsi, voilà mademoiselle que je vous présente. Je vous dirais bien son nom, mais diable emporte si je me le rappelle!

ALICE.

Alice Doré, monsieur.

DÉCHELETTE.

Eh bien, Alice Doré et moi, nous sommes des amoureux sans lendemain. Et personne ne pleurera. Pas vrai, mon enfant ?

ALICE, avec un soupir.

Puisque vous le dites, monsieur...

GAOUDAL, à Gaussin.

C'est égal, ne l'écoutez pas, jeune homme. Aimez, si le cœur vous en dit, au risque de souffrir, au risque de pleurer, comme moi tout à l'heure... Aimez, il n'y a que ça de bon dans la vie... Le reste...

ALICE, à elle-même.

Que c'est gentil! Qu'ils disent de belles choses!... Je n'ai jamais entendu parler de l'amour comme ça.

(La bonne se précipite au-devant de Rosa, qui entre par le fond suivie de de Potter, et à quelque distance de La Borderie. — Rosa, teint bistré, face dure, quarante-cinq ans. Toilette très riche, mais disparate, exotique; beaucoup de bijoux. — De Potter, très soigné de tenue, marchant raide, la tête haute, portant le manteau de Rosa, son ombrelle et un petit chien havanais. — La Borderie, déjà marqué, une rosette à la boutonnière, un peu honteux, se glisse le long des tables.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROSA, DE POTTER, LA BORDERIE,
FRANCINE

FRANCINE, respectueusement à Rosa.

Par ici, madame, par ici. le chalet... Je vous l'ai gardé... Ah! ah!

ROSA.

Bien, bien, petite. (Durement à de Potter.) Passe-moi Bichito et va chercher le coussin dans le canot; tu oublies tout.

DE POTTER, lui tendant le chien, très doux.

Voilà, chère amie.

LA BORDERIE, à de Potter.

Je vais avec vous, de Potter.

ROSA, tendre, embrassant Bichito.

Pauvre chien chéri à sa maîtresse... Tu as chaud... Il t'a secoué... Il est si brutal. (Elle entre dans le chalet.)

GAUSSIN, à Déchelette et à Caoudal.

Qu'est-ce que c'est que cette dame?

CAOUDAL, à Déchelette, montrant Gaussin.

Il ne la connaît pas!... Est-il jeune, hein? (A Gaussin.) Rosario Sanchès. Rosa de son nom de fête, Espagnole d'Oran, ancienne dame des chars à l'Hippodrome, propriétaire du château de Marnes et du musicien de Potter.

GAUSSIN, stupéfait.

De Potter... le grand musicien?...

CAOUDAL.

Lui-même.

GAUSSIN.

Mais elle n'est plus jolie, cette Rosa?

CAOUDAL.

Elle ne l'a jamais été.

De l'esprit?

GAUSSIN.

CAOUDAL.

A peu près autant qu'une... perruche espagnole, dont elle a du reste le plumage.

GAUSSIN.

Alors son succès?

CAOUDAL.

Elle le doit à sa cravache, et à sa façon de mener les hommes comme elle menait ses chevaux du cirque... hop!

DE POTTER, revenant du fond et passant devant eux avec le coussin.

Tiens, Caoudal... Déchelette... Ça va bien?

ROSA, du chalet, criant.

Tatave!

DE POTTER.

Voilà, chère amie. (Un peu gêné, hâtant le pas.) Je vous quitte. Au revoir. Une affaire...

DÉCHELETTE, le regardant s'éloigner.

Pauvre garçon... on la connaît, son affaire...

CAOUDAL, apercevant La Borderie qui se glisse dans les tables.

Ah! qu'elle est bonne! La Borderie est aussi de la bande.

GAUSSIN.

Le poète? L'auteur du *Livre de l'Amour*?

CAOUDAL.

Parbleu! Il espère que nous ne le verrons pas.
(Criant.) La Borderie!

LA BORDERIE, s'avancant.

Pardon. Je ne vous avais pas aperçus.

CAOUDAL.

Farceur... avoue donc que tu te cachais.

LA BORDERIE, sec.

Pourquoi?

CAOUDAL.

La poésie doit aimer la jeunesse... (Montrant le chalet.) Et dame!...

LA BORDERIE, roulant nerveusement une cigarette.

Je vis avec les gens de mon âge, mon cher...
Je ne suis pas comme toi. (Montrant Gaussin et Alice.) Toi,
tu oublies trop que tu es un ancêtre.

CAOUDAL, piqué, se redressant.

Moi! Par exemple!

LA BORDERIE.

Médaille de 1850. C'est une date, mon bon.

CAOUDAL., à Alice, cambrant sa taille à côté de la Borderie.

Je vous prie de nous regarder, mademoiselle,
et de nous dire franchement qui est l'ancêtre de
nous deux.

DÉCHELETTE, à Alice.

Ne répondez pas, Alice, c'est trop grave.

ALICE, à demi-voix à Déchelette en émiettant du pain.

Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?
Voulez-vous que j'aille porter du pain aux
poules?

DÉCHELETTE.

Allez, mon enfant, allez.

ALICE, sortant par la droite.

Petit ! petit !

CAOUDAL, poursuivant son idée.

Médaillé de 1850... cinquante-cinq ans dans trois mois... Qu'est-ce que cela prouve ? Tant que le cœur reste jeune, sacrebleu ! il chauffe et remonte toute la carcasse. J'en appelle à mademoiselle. (Il se retourne et n'apercevant plus Alice.) Tiens ! Elle n'y est plus. C'est dommage ! Ça m'amusait les yeux de la regarder, c'te bête à bon Dieu ! (Il s'éloigne de la table en cherchant Alice.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins ALICE et CAOUDAL

LA BORDERIE, bas à Déchelette et regardant du côté du chalet.

Si je pouvais rester avec vous... De Potter m'a amené passer la journée avec Rosa, mais je commence à en avoir assez... Des disputes, des scènes ! J'ai bien envie de les planter là.

ROSA, dans le pavillon.

C'est ta faute... je t'avais dit d'écoper le canot. Le bas de ma robe est tout mouillé.

DE POTTER.

Je n'ai pas eu le temps.

ROSA.

Tais-toi... ne raisonne pas... Tu sais que je n'aime pas cela. Et puis, occupe-toi de la pâtée

de Bichito... Pas de croûte, tu sais... Ça lui fait mal.

DE POTTER.

J'y vais, mon amie.

De Potter passe très raide dans son col empesé et va parler à Francine. Rosa seule dans le chalet s'attife devant la glace, tire de ses poches des petits peignes, du rouge pour les lèvres et se maquille.)

GAUSSIN, regardant de Potter.

Comment! c'est là de Potter... Mais je le croyais marié?

DÉCHELETTE.

Oui, marié, des enfants... Il paraît même que sa femme est jolie. Cela ne l'a pas empêché de retourner...

LA BORDERIE, allumant une cigarette.

Et vous avez vu comme on le traite.

GAUSSIN.

Il y a longtemps que ça dure.

DE POTTER, très froidement, derrière eux.

Vingt ans! (Mouvement à la table.) Oui, il y a vingt ans que, revenant d'Italie après mes trois années de prix de Rome, je suis entré à l'Hippodrome, un soir, et que je l'ai vue debout, dans son petit char, au tournant de la piste, m'arrivant dessus le fouet en l'air, avec son casque à huit fers de lance et sa cotte d'écailles d'or... Ah! si on m'avait dit!... D'abord, ce fut sans importance, on en riait chez moi... puis la chose devenant sérieuse, on voulait nous séparer. — Essayons du voyage, dit ma mère. Je voyageai, car je sen-

tais le danger, moi aussi, et je voulais fuir. Je revins et je la repris. Alors je me suis laissé marier... La grâce, le charme, la jeunesse... Et, trois mois après, j'abandonnai lâchement le nouveau ménage pour l'ancien. Aussi, quelle folie de vouloir faire de moi un mari et un père!... J'étais né l'amant de Rosa, je le suis resté... Un vice qui vous a pris au bon moment, qui vous tient bien, on ne s'en dépêtre jamais. (A Gaussin.) Voilà, jeune homme. (Il se dirige vers le chalet.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, puis CAUDAL et ALICE

GAUSSIN.

C'est effrayant.

DÉCHELETTE.

Je connais un pauvre diable qu'un de ces amours de rencontre a mené encore plus bas que de Potter.

CAUDAL, qui vient de s'approcher.

Flamant, n'est-ce pas?

DÉCHELETTE.

Tout juste. Vous savez, Caoudal, j'ai idée d'adresser une pétition au ministre de la Justice. Faut qu'on lui remette une partie de sa peine, à ce malheureux!

GAUSSIN.

Qu'est-ce que c'est que ce Flamant?

DÉCHELETTE.

Un graveur que nous avons connu dans le temps. Amoureux fou d'une femme, il a fait de faux billets de banque pour pouvoir continuer à vivre avec elle.

LA BORDERIE, à Déchelette.

Moi, mon cher, je vous préviens que je ne signerai pas votre pétition. Je ne veux accepter aucune solidarité avec ce drôle.

CAOUDAL, violemment.

Et moi, Déchelette, je signerai des deux mains.

DÉCHELETTE, nerveux.

En effet, je trouve que cinq ans de prison, le nom perdu, la vie détruite, c'est assez payer cher un moment de passion et de folie.

ALICE, derrière Déchelette, appuyée des deux mains sur son épaule.

Monsieur, je vous aime bien, vous êtes un brave homme.

DÉCHELETTE.

Pauvre petite ! Ça la change.

(Dans le chalet, Francine vient d'apporter les premiers plats du déjeuner.)

ROSA.

Et La Borderie ? (Appelant.) Ohé ! le poète !

CAOUDAL, goguenard, à La Borderie.

Tu entends ? Elle t'appelle... Heureux homme.
(Secouant la main de La Borderie qui s'en va navré.) Du courage, vieux, du courage !

ROSA, voyant arriver La Borderie.

Ah ! enfin, vous voilà... on va déjeuner...
Tatave baisse les stores, ça fait mal aux yeux.

FRANCINE, qui s'en va en riant.

Baisse les stores, Tatave... Non, vrai... Il a encore plus à faire que moi, celui-là. (Le store baissé du chalet, on ne les voit plus. On ne fait que les entendre de temps en temps.)

SCÈNE IX

GAUSSIN, DÉCHELETTE, CAUDAL,

ALICE DORÉ, sur la scène,

LA BORDERIE, DE POTTER, ROSA, dans le chalet.

DÉCHELETTE.

A propos de Flamant, et la femme, qu'est-elle devenue ?

CAUDAL.

Sapho ? Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas vue depuis votre bal de l'an dernier. (Se retournant vers Gaussin.) Mais, au fait, c'est ce jeune homme qui nous en donnera des nouvelles. Ils sont partis ensemble, ce soir-là ; et, quelque temps après, je les ai rencontrés chez Langlois mangeant des raisins dans la même assiette.

GAUSSIN, stupéfait.

Moi... Sapho ?

CAUDAL.

Eh oui ! Sapho... Fanny Legrand, voyons.

ALICE.

Je crois bien. Elle est assez connue !

GAUSSIN, répétant, très troublé.

Sapho... Fanny Legrand...

CAUDAL.

Ça dure encore ? Hein ?

GAUSSIN, vivement, très ému.

Non, non ! Il y a longtemps que c'est fini.

CAUDAL.

Ah !... Une jolie fille ! Elle était superbe à votre bal, dans sa tunique de fellah... Mais c'est à dix-huit ans qu'il fallait la voir, quand elle m'a posé ma figure... fine, le front solide, la bouche en arc, des épaules encore un peu maigres, mais cela allait bien à la brûlure de Sapho... Ah ! c'est une de celles qu'on n'oublie pas... Ce qu'il y avait, dans cette femme-là, ce qu'on tirait de cette pierre à feu, de ce clavier où ne manquait pas une note !... Toute la lyre, comme disait La Borderie.

GAUSSIN, très ému, la bouche sèche.

Comment ! La Borderie aussi ?

CAUDAL.

Et j'en ai assez souffert... Deux ans que je l'aimais, deux ans que je m'épuisais pour satisfaire à tous ses caprices. Maîtres de chant, de piano, de cheval... Est-ce que je sais ? Et quand je l'ai eu bien polie, ciselée, taillée en pierre

fine, La Borderie, ce bellâtre astiqueur de rimes, est venu me la prendre chez moi, à la table amie où il s'asseyait tous les dimanches.

DÉCHELETTE.

Ah! vous avez toujours au cœur cette vieille rancune d'amour?

CAOUDAL.

Toujours! D'ailleurs, sa canaillerie ne lui a pas profité... Quel enfer!... Quand on allait chez eux, on la trouvait un bandeau sur l'œil, lui la figure sabrée de griffes.

ALICE.

Dame! oui... ça arrive quelquefois.

CAOUDAL.

Mais, le beau, c'est quand il a voulu rompre. Elle s'accrochait, le suivait partout, l'attendait couchée en travers de son paillason... une pitié!... Et comme fin finale... remerciement à cette jolie fille qui lui avait donné le meilleur de sa jeunesse et de sa beauté, il lui a versé sur la tête un volume de vers haineux, baveux, d'imprécations, de lamentations... *le Livre de l'Amour*, son plus beau livre, du reste. (Gaussin écoute, immobile, la tête basse, vibrant à chaque mot.)

DÉCHELETTE, d'une voix douce et pleine d'une pitié infinie.

Quelle atroce chose que ces ruptures! On a vécu des années ensemble. On s'est tout dit, tout donné. On a pris des façons d'être, de parler, même des traits l'un de l'autre. On se tient de la

tête aux pieds. Puis, brusquement, on se sépare, on s'arrache... Comment font-ils? Comment a-t-on ce courage?

ALICE.

Oui !

DÉCHELETTE

Moi, jamais je ne pourrais... Oui, trompé, outragé, sali de ridicule et de boue, la femme pleurerait, me dirait : Reste ! Je ne m'en irais pas... Et voilà pourquoi je tiens à ma devise : Pas de lendemain.

ALICE.

Méchant.

CAOUDAL.

Pas de lendemain !... pas de lendemain !... Vous en parlez à votre aise, mon cher... Il y a des femmes... Sapho, par exemple !... quand elle aime, elle se cramponne... Elle a le goût du ménage ; la popote, le métal anglais, le jardinage.

GAUSSIN, à part.

Oui, c'est bien elle.

CAOUDAL.

Du reste, pas de chance dans ses installations... Après nous, le beau Flamant, le graveur, l'ancien modèle, car elle a toujours eu la folie du talent ou de la beauté.

GAUSSIN, faisant de grands efforts pour être calme.

Ce Flamant, dont vous parliez tout à l'heure...

CAOUDAL.

Oui, c'est pour elle qu'il a fait de faux billets

de banque. Découvert, coffré presque aussitôt, il fut condamné à dix ans... Elle, son innocence ayant été reconnue et hautement reconnue, elle en fut quitte pour six mois de prévention... Vous rappelez-vous, Déchelette, comme elle était jolie sous son petit bonnet de prison ? Et crâne, pas geignarde, fidèle à son homme jusqu'au bout.

DÉCHELETTE.

Oui, je la vois encore, lui envoyant des baisers par-dessus les tricornes des gendarmes, et criant d'une voix à attendrir les pierres : « T'ennuie pas, m'ami... Les beaux jours reviendront... Nous nous aimerons encore. »

GAUSSIN, à lui-même.

M'ami ! m'ami !

CAOUDAL.

Depuis, tout à fait lancée, elle a pris le monde des artistes en horreur et j'ai passé bien du temps sans entendre parler d'elle, jusqu'au jour où je l'ai retrouvée chez vous avec ce beau garçon. Je me suis dit : « Voilà ma Sapho repincée ! » Mais ça n'a pas duré, je vois... Elle sera peut-être retournée chez son père, Legrand, le cocher... Ah ! elle est partie de bas, la pauvre fille !

GAUSSIN, écoeuré, furieux.

Mais c'est du poison qu'on me donne à boire ici... (Il jette son verre et se lève.)

CAOUDAL.

Qu'est-ce qui lui prend ? Il est toqué...

ALICE.

Ce n'est pourtant pas un artiste.

DÉCHELETTE.

Qu'est-ce que vous avez, Gaussin ?

GAUSSIN.

J'ai... J'ai que je vous ai menti, que cette femme dont vous parlez... oui, depuis un an, je vis avec ça... sans le savoir, par exemple. (Avec rage.) Sapho ! Sapho ! Ah ! je vais joliment balayer toute cette infamie.

CAOUDAL.

Voyons, voyons, jeune homme... Vous n'allez pas la punir de ma maladresse... J'ai parlé un peu trop librement devant vous... Mais c'est du passé tout cela.

GAUSSIN.

M'ami ! m'ami... Le même nom, la même caresse que pour moi, à ce Flamant, à ce misérable !...

CAOUDAL.

Mais enfin, avez-vous quelque chose à lui reprocher, vous, personnellement ? Si vous ne connaissez rien de sa vie, c'est que vous ne l'avez pas voulu. Maintenant, que ses amants soient trop célèbres, que vous souffriez de voir leurs portraits à toutes les vitrines... ben quoi ! ça prouve qu'elle avait du goût. Ah ! je vous trouve bien sévère, bien jeune...

DÉCHELETTE, se levant.

Ce n'est pas cela qu'il faut lui dire, Caoudal...

Il faut lui dire que s'il ne s'en va pas maintenant, après tout ce qu'il vient d'apprendre, il ne s'en ira jamais... Ces choses-là, quand elles ne tuent pas l'amour, elles l'exaltent, le fortifient, en font un martyr à deux qui ne finit pas. Il voulait partir, laissez-le... Il n'aura pas une occasion meilleure d'échapper au sort de de Potter... C'est ce qui l'attendait avec Sapho. (Brouhaha dans l'intérieur du chalet.) Tenez, écoutez-les là-dedans.

DE POTTER, sortant du chalet, le chapeau sur la tête, agitant sa canne.

Je n'en veux plus. C'est fini !

ROSA, sur la porte du chalet et se penchant au dehors.

Va donc voir chez ta femme si j'y suis...

DE POTTER.

Ma femme !

FRANCINE, accourant.

Ah ! veine ! un petit attrapage...

LA BORDERIE, essayant de le retenir.

Voyons, voyons, de Potter...

DE POTTER.

Non, non, je m'en vais ! (Il s'éloigne.)

CAOUDAL.

Faux départ, mon bonhomme.

DÉCHELETTE.

Il ne peut plus s'en aller, c'est trop tard... (A Gaussin.) Pour vous, mon fils, il serait encore temps.

GAUSSIN.

Oui, oui, vous avez raison... Tout est fini entre elle et moi... Je ne veux plus la voir... Elle peut retourner chez nous, je n'y serai plus... Adieu, Déchelette.

CAOUDAL.

Sans rancune, jeune homme ?

GAUSSIN, rageusement.

Comment donc ! mais je vous remercie, au contraire. (Il sort très vite.)

SCÈNE X

DÉCHELETTE, CAOUDAL, ALICE, ROSA,
LA BORDERIE, FRANCINE, puis DE POTTER

LA BORDERIE.

Voyons, Rosa, voyons.

ROSA.

Laissez-moi... laissez-moi...

LA BORDERIE.

Quelle journée !

ROSA, embrassant Bichito.

Pauvre chéri ! Il n'y a que toi... Embrassez votre belle maîtresse...

LA BORDERIE, à Rosa qui s'est assise.

Il vous reviendra votre Tatave... Il vous reviendra.

ROSA, changeant de ton.

Si vous croyez que j'en doute ! (Apparition de de Potter.)
Tenez ! le voilà, ça n'a pas été long.

(De Potter s'avance, très raide, très droit, énergique, et, sans dire un mot, va s'asseoir à côté de Rosa, son chapeau sur la tête, sa canne entre les jambes. Rosa, silencieuse comme lui, le regarde du coin de l'œil et lève les épaules. La Borderie, pendant ce temps, a rejoint Déchelette, Caoudal et Alice, qui regardent de loin la scène muette de réconciliation.)

DÉCHELETTE, qui a suivi des yeux le manège de de Potter.

Décidément, mon système est encore le meilleur. (Criant.) L'addition !

CAOUDAL.

Vous partez ?

DÉCHELETTE.

C'est l'heure du train.

ALICE.

Déjà !

DÉCHELETTE.

Oui. C'est fini. On ferme.

ALICE, très timidement à Déchelette.

Monsieur, voulez-vous être bien gentil ? Finissons cette journée ensemble... Vous êtes si bon. Je n'ai jamais été si heureuse.

DÉCHELETTE, hésitant.

C'est que... c'est complètement contraire à mes principes...

CAOUDAL.

Mais si, mais si, il veut bien... et j'en suis... J'ai besoin de m'égayer un peu... Nous cueillerons des cèpes dans le bois, puis dîner à Saint-

Cloud, et retour le soir par le bateau... La noce, quoi!

ALICE.

Ah! le bateau... quelle chance!

CAOUDAL.

Vrai! elle n'est pas difficile à nourrir.

(Pendant ces derniers mots, Fanny est entrée avec un paquet de grandes fleurs sur les bras et va droit à la table où elle a pris le café avec Gaussin.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, FANNY

FANNY, entrant.

Comment! Il n'est plus là! Où est-il passé?

CAOUDAL, l'apercevant.

Tiens, Sapho!

FANNY.

Caoudal!

LA BORDERIE.

Bonjour, Sapho!

FANNY.

La Borderie!

CAOUDAL.

Quoi donc? on ne reconnaît plus les amis?

FANNY.

Bonjour. (Bas.) Les a-t-il vus?... Leur a-t-il parlé?

CAOUDAL.

Qu'est-ce que tu viens faire ici?

SAPHO

FANNY.

Rien, tu vois; je me promène.

LA BORDERIE.

Toute seule?

FANNY.

Mais oui. Toute seule.

CAOUDAL.

C'est comme moi. Tu étais veuve, tu es venue faire dire un bout de l'an aux étangs de Ville-d'Avray... On a tant de souvenirs enterrés par tous ces bois!

FANNY.

Caoudal, écoute donc. Non, non, rien, merci. (A part.) Ils m'en veulent trop, tous; ils ne me diraient rien.

DÉCHELETTE.

C'est vrai qu'elle est étonnante, cette Sapho! Je ne l'avais pas vue depuis la nuit de mon bal; elle est rajeunie de dix ans.

LA BORDERIE.

Ça se gagne, la jeunesse, en fréquentant les petits jeunes.

CAOUDAL, à Fanny.

Mais qu'est-ce que tu cherches? On dirait que tu as perdu quelque chose.

ALICE.

Il faudrait lui dire que son monsieur est parti.

CAOUDAL.

Laissez-la donc cuire un peu dans sa fièvre...

Qu'elle sache à son tour comme c'est bon d'être lâché...

FANNY, à la bonne.

Mais il vous a dit qu'il allait revenir?

FRANCINE.

Non, madame; il a payé sa note et s'en est allé vers la gare, vite, comme quelqu'un qui aurait peur de manquer le train.

FANNY.

Et il ne vous a rien laissé pour moi?

FRANCINE.

Rien de rien. Maintenant, peut-être qu'à ces messieurs...

FANNY.

Ah! il leur a parlé?

FRANCINE.

Ils ont causé tout le temps ensemble, même qu'il avait l'air bien en colère.

FANNY.

En colère... Je comprends alors. Ah! les lâches! les lâches!

CAOUDAL.

A qui en as-tu?

FANNY.

A vous tous, et vous savez bien pourquoi. Mon bonheur vous a fait envie; cet enfant qui m'aimait, vous vous êtes vantés, vous avez fait les beaux devant lui; vous lui avez dit mon nom...

Sapho, un nom de fête écrit sur toutes les glaces des restaurants, et toujours souligné de quelque ordure... Ne mentez pas, vous lui avez tout dit!

CAOUDAL.

Je te jure, mon enfant, que je ne savais pas...

FANNY, enragée.

Parce que je t'ai quitté, voilà comme tu te venges!... Qu'est-ce que tu veux? Je te trouvais laid, démoli; mais regarde-toi donc, vieux jeune premier.

LA BORDERIE.

Attrape, mon oncle.

FANNY.

Et toi, vipère, tu ne m'as pas fait assez de mal? Il t'en restait donc encore de ton venin de mauvais poète?... *Le Livre de l'Amour*, trois francs cinquante chez Lemerre. Voilà l'auteur.

ROSA.

Tu es servi.

FANNY.

C'est comme celle-là...

ROSA.

Moi!

FANNY.

Jalouse de tout ce qui est jeune, de tout ce qui est beau, de tout ce qu'elle n'a jamais eu. Ah! tu peux la maquiller ta peau de grosse orange; tu peux la parfumer pour deux, toi et ton Bichito qui empeste.

ROSA.

Mais je n'ai rien dit, voyons.

FANNY.

Toi ou les autres... vous avez parlé, vous l'avez fait fuir... cet amour qui était ma vie, que je cachais comme un trésor, tout au fond de mon cœur... Ah! tas de sales bêtes... (Elle vient tomber sur une chaise, la tête enfoncée dans ses bras, sur une table.)

ROSA.

Voyons! voyons! Je parie qu'il n'est pas bien loin, ton innocent. Et puis, tu es jeune, toi... Celui-là parti...

FANNY.

C'est celui-là que j'aimais.

CAOUDAL.

Ah! cette Sapho, toujours la même.

FANNY.

Tu te trompes, mon cher, plus la même du tout, ta Sapho! Tu m'avais donné ce nom de passion, de folie; cherche m'en un autre, parrain, et cherche-le moi bien maintenant, cynique et dur, pas un nom d'amour surtout, finie la mythologie... Je ne veux plus aimer; je jure de...

CAOUDAL, lui montrant Gaussin.

Ne jure pas et regarde.

FANNY, s'élançant.

Ah! m'ami...

CAOUDAL.

Couic! Dans le sac, le petit jeune homme.

LA BORDERIE.

Tu la connais, cette histoire-là.

DE POTTER.

Je te crois. C'est la mienne.

DÉCHELETTE.

Et l'exemple n'a servi à rien, comme toujours.

ACTE TROISIÈME

L'intérieur de Jean Gaussin et de Fanny Legrand à la campagne, dans les bois de Marnes. — Une grande pièce faisant partie d'un ancien rendez-vous de chasse; à droite, large et haute cheminée. — Le mobilier du premier acte, la vieille armoire à panneaux peints, la table de travail, divan. — Porte vitrée au fond; de chaque côté, une large et haute fenêtre à petits carreaux. — Rideaux d'andrinople rouge, croisés et relevés. — Après la porte, un petit perron sur un jardinet séparé du bois par une barrière très basse.

SCÈNE PREMIÈRE

FANNY, GAUSSIN, LE PETIT JOSEPH,
FRANCINE

(Fanny, toilette de campagne, Gaussin, en chapeau de paille et en vareuse, étendu tout de son long sur le divan, à moitié somnolent tient à la main un livre qu'il ne lit pas. Le petit garçon, endimanché d'un complet de la « Belle-Jardinière », joue avec un doigt sur le piano : *Allons, chasseur, vite en campagne!*)

FANNY, devant un grand panier de provisions, à Francine.

Francine, vous avez bien tout mis dans le panier?

FRANCINE, assise.

Je crois que oui, regardez.

FANNY.

Les cannes à pêche sont là... Où est la boîte d'hameçons?

FRANCINE, sans bouger.

Devant vous, sur la table.

FANNY.

Ah ! oui. (Elle met la boîte d'hameçons dans le panier, et souriant à Francine.) Eh bien, ma fille, vous ne vous plaindrez pas que votre nouvelle place est fatigante ?

FRANCINE.

Dame ! Je me repose pour tout le temps que j'ai trimé.

FANNY.

Et puis, c'est rigolo, ici.

FRANCINE.

Ah ! rigolo ... S'il n'y avait que madame !... Mais monsieur est d'un noir...

FANNY, qui a fermé le panier.

Bien, bien. Allez toujours porter ceci sous le hangar, si ce n'est pas trop vous demander... (Pendant que Francine s'éloigne, Fanny passe derrière Gaussin, et penchée sur lui.) Tout de suite, à quoi penses-tu ?

GAUSSIN.

Moi ? à rien.

FANNY.

Je n'aime pas quand tu rumines tout seul comme ça. (Lui soufflant gentiment sur le front.) Frrr ! voilà. C'est parti. (Elle va au fond.)

GAUSSIN, appelant.

Joseph ! (L'enfant s'interrompt et se retourne, la tête basse, farouche, impatient.) Joseph, viens ici.

FANNY, à l'enfant avec douceur.

Va donc, puisqu'il t'appelle...

JOSEPH, bas, à Fanny.

J'l'aime pas... I va me gronder... I gronde toujours.

FANNY.

Viens avec moi.

JOSEPH.

Oh ! avec toi, ménine, je veux ben.

FANNY, le conduisant par la main à Gaussin.

Il est gentil, n'est-ce pas, notre petit d'adoption ? Il n'y a qu'un mois que nous l'avons, et on l'aime comme si c'était à nous... Tu regardes son costume... Vingt-cinq francs à la « Belle-Jardinière ». Ça n'est pas cher.

GAUSSIN.

Non, je regarde ses poches. (A Joseph, en lui montrant ses poches qui sont énormes.) Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

JOSEPH.

Il y a ren.

FANNY, riant.

Y a ren !

GAUSSIN, retirant des objets qu'il nomme à mesure.

Des pommes de terre, une betterave, des carottes.

JOSEPH.

C'est pas moi.

GAUSSIN.

Tu as encore maraudé dans les champs... Sais-tu comment ça s'appelle ce que tu as fait là, espèce de petit sauvage ? Réponds, voyons !

JOSEPH.

Chez nous, on disions : faire sa denraie.

FANNY, éclatant de rire.

Il est amusant, avec sa denrée.

GAUSSIN.

Ah ! vraiment... faire sa denrée ? Eh bien, nous, nous appelons ça : voler.

JOSEPH.

Voler !... J'sais pas ce que c'est.

GAUSSIN.

Les gendarmes te l'apprendront.

JOSEPH, souriant.

Ah ! Les gendarmes... J'vas pus vite que leu chevaux.

FANNY.

Mais, laisse-le donc... Il a été élevé au fond des bois, dans une hutte de charbonnage... Nous l'apprivoiserons peu à peu. Allons, embrasse-le...

JOSEPH, se jetant dans les bras de Fanny.

J'aime mieux toi, ménine.

GAUSSIN.

Ménine !... Qu'est-ce qu'il veut dire avec sa ménine ?

FANNY.

Sa grand'mère ; tu sais bien, la première nuit que nous l'avions, il pleurait tout seul dans son petit lit près du nôtre : « Guerlaude mi, ménine, guerlaude mi, ménine. » A la fin, nous avons compris que le pauvre petit appelait sa grand'mère morte, et lui demandait de le bercer, de le guerlauder. Tu l'aimais bien, chéri, ta ménine ?

JOSEPH.

Oh ! oui... Elle me donnions tout ce qu'elle avait... Nous faisons toujours notre denraie ensemble, dans les champs, dans les bois. Une fois les forestiers nous ont donné une chasse... Oh ! mais une chasse... Oh ! oui, je l'aimions ben, la bonne grand'mère. Quand j'avions mal un pso...

GAUSSIN, étonné.

Un pso ?

FANNY.

Un peu, voyons.

JOSEPH.

A mettait sa main d'sus mon mal, je guérissions tout de suite. (Se tournant vers Fanny dont il prend la main, qu'il frôle contre sa joue.) T'es comme grand'mère, toi ; mais t'as la main pus douce.

FANNY, poussant Joseph dans les bras de Gaussin.

On ne peut pas résister à ça.

GAUSSIN, songeur, regardant l'enfant qu'il tient devant lui.

A qui ressemble-t-il ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ? (Après un silence, le repoussant.) Ah ! tiens, va-t'en...

JOSEPH, bas.

Eh ben ! et ma denraie ? C'est pus moi qui l'a volée, alors ; c'est eux ! (Il retourne au piano et reprend son : *Allons, chasseur, vite en campagne !*)

FANNY, roulant une cigarette.

Quelle heure est-il ? (Jetant les yeux sur un vieux coucou pendu dans un coin.) Deux heures. Les Hettéma seront bientôt là.

GAUSSIN.

Les Hettéma... Ils viennent donc ?

FANNY.

Mais oui... nous avons organisé une grande partie de pêche sur l'étang. Est-ce que cela t'ennuie d'être avec eux ?

GAUSSIN.

Non.

FANNY, se rapprochant.

Ils ne sont pas forts, mais ce sont de bonnes gens... Et puis, enfin, il faut bien voir quelqu'un.

GAUSSIN.

Tu as raison, seulement...

FANNY.

Quoi ?

GAUSSIN.

Une chose m'ennuie : ils nous croient mariés légitimement comme eux... Il faudrait les prévenir.

FANNY, riant et lui prenant la tête.

Pauvre chéri ! Il n'y a que toi pour des naïvetés pareilles... Ils le savent bien, va, que nous ne sommes pas mariés. Et puis, qu'est-ce que ça peut leur faire ?

GAUSSIN.

Comment ? Est-ce qu'ils ne le seraient pas, eux ?...

FANNY.

Mariés ? Oh ! si... on ne peut mieux mariés... M^{me} Hettéma est une des gloires du quartier

Latin d'il y a vingt ans... Oui, mon petit, dans les provinces les plus reculées, des générations d'avocats, de parfaits notaires, parlent encore de cette bonne fille qu'on appelait Pellicule.

GAUSSIN.

Comment ! Pellicule ?

FANNY.

Tu vois, tu la connais, toi aussi.

GAUSSIN.

Oui, de réputation. (A part, levant les bras au ciel.) Ah ! mon oncle. (Haut.) Ainsi, cette M^{me} Hettéma si pimêche, pour qui les romances ne sont jamais assez sentimentales, ni les mots assez distingués...

FANNY.

Parfaitement...

GAUSSIN.

Et lui, si tranquille, si sûr de son bien-être !

FANNY.

Il n'est pas jaloux du passé, celui-là. Il n'est pas comme toi. Il ne se ronge pas.

GAUSSIN, sombre.

Ah ! non... (Irrité, s'adressant au petit Joseph, qui continue toujours à jouer son air.) Mais tais-toi donc ! Il est insupportable, ce gamin, avec son tapotement.

FANNY.

Va jouer au jardin, Joseph.

JOSEPH.

Oui, ménine. (Il se sauve, après avoir repris sa denrée.)

SCÈNE II

FANNY, GAUSSIN

FANNY.

Tu es trop dur pour cet enfant, qu'est-ce qu'il t'a fait? Tu ne l'aimes donc pas?

GAUSSIN, se levant brusquement.

Eh bien ! non. Il me vient toutes sortes d'idées sur lui.

FANNY.

Lesquelles?

GAUSSIN.

On ne connaît pas sa mère, et par moments je me figure...

FANNY.

Moi? T'es bête, je te l'aurais dit; tu sais bien que je n'aime pas mentir... Ne recommence donc pas à te dévorer pour des niaiseries.

GAUSSIN.

C'est si drôle, cette adoption, ce petit Morvandiau que tu nous mets sur les bras.

FANNY.

Tu sais pourtant dans quelles circonstances nous l'avons pris, je te l'ai racontée vingt fois, cette histoire. On l'élevait au Morvan, chez sa grand'mère. Elle meurt. Des mariniers ramènent le petit pour le remettre à ses parents. Mais plus personne. La mère morte et le père... parti... on ne sait où... Voilà le pauvre enfant sans pain ni vêtements, à la rue. Je t'ai demandé : « Si

nous le prenions avec nous ? » Tu as consenti, et maintenant...

GAUSSIN.

C'est que ce sera pour toi une lourde charge dans la vie, ma pauvre fille... Quelle complication quand je serai parti !

FANNY.

Tu te trompes, Jean ; ce sera quelqu'un à qui parler de toi, un compagnon pour ma solitude, un but à mon existence, si dure quand je ne t'aurai plus... Cet enfant fera de moi une mère, et moi je ferai de lui un homme : je lui apprendrai à connaître la vie, à ne jamais mentir et à se garder de l'amour... à moins qu'il ne rencontre une Fanny (Souriant.) s'il en reste encore. Allons, méchant, tu nous feras donc toujours souffrir de ta jalousie ? Epargne-nous, je t'en prie. On s'épuise à la fin. (Penchée sur lui.) Puisque c'est mort tout ça, que je n'aime que toi, qu'il n'y a plus que toi au monde...

GAUSSIN, lui prenant les mains et la regardant dans les yeux.

S'il était mort, comme tu le dis, tout ce passé, tu ne le garderais pas précieusement sous clef. (Mouvement de Fanny.) Oui, là... dans l'armoire.

FANNY.

Tu sais donc ?

GAUSSIN.

Ces lettres, ces portraits...

FANNY, après un combat, résolument.

Si je les brûle devant toi, me croiras-tu après ?

GAUSSIN.

Je t'en défie... Tu y tiens trop...

FANNY.

Tu m'en défies? Tu vas voir... (Elle court à l'armoire, en retire un coffret de laque, et revenue vers Jean.) Tiens! déchire, brûle, c'est à toi! (Comme il hésite et regarde sans y toucher, elle court à la cheminée et dit.) Allons, donne, que je jette tout ça au feu!

GAUSSIN.

Non! attends. (Plus bas, comme honteux.) Je voudrais... je voudrais lire.

FANNY, près de lui.

Pourquoi! Tu vas te faire mal, encore.

GAUSSIN.

Pas plus de mal que lorsque je les rencontre ceux qui ont écrit toutes ces pages enflammées... Tu ne sais pas les rages qui me prennent, les envies de sauter dessus, de leur manger la figure en pleine rue.

FANNY.

Comme tu nous rends malheureux!

GAUSSIN.

Oh! oui, bien malheureux... Mais comment faire? Je ne peux pas... Je ne peux pas... Si je te disais... Dans tes phrases, dans tes gestes, je retrouve quelque chose de tous ces hommes que tu as aimés... Quand tu parles d'art, de sculpture, avec ton joli coup de pouce : Caoudal. Tu fumes : La Borderie et son éternelle cigarette.

FANNY.

Voyons, voyons, sois raisonnable.

GAUSSIN.

Laisse-moi, je veux lire. (Haut, avec une ironie déchirante.) *Matin*, quelle passion! Quel est donc cet enragé? Ah! le poète... Voilà des vers :

Pour animer le marbre orgueilleux de ton corps,
O Sapho, j'ai donné tout le sang de mes veines.

(Parlé.) *Phraseur*, va!

FANNY, lui prenant la main.

Tu as raison, il n'y a rien sous cette belle musique.

GAUSSIN.

Alors, pourquoi? pourquoi?

FANNY.

J'étais si jeune, je ne savais pas.

GAUSSIN, lisant une autre lettre.

Mais, enfin, dans quel but as-tu gardé ces lettres?

FANNY.

Mon Dieu, je n'en sais rien... Peut-être la signature.

GAUSSIN.

C'est vrai... Tous connus, tous célèbres. Une collection d'autographes!... (Tirant un autre paquet de lettres du coffret.) Ah! ah! voilà Caoudal, maintenant. Ton parrain, celui qui t'a donné ton nom de Sapho. Un joli cadeau qu'il t'a fait là... Sapho! un nom qui à force de rouler des siècles s'est

encrassé de légendes immondes et, d'un nom de déesse, est devenu... D'abord, tu sais, il est affreux son bronze de Sapho.

FANNY.

Mais oui, ça ne tient pas. Donne, donne.

GAUSSIN, lisant les lèvres tremblantes, puis avec un grand sanglot.

« Je t'aime comme jamais je n'ai aimé une autre femme. » Mais qu'est-ce qu'ils avaient donc tous pour être après toi comme ça?

FANNY.

Finis, je t'en prie.

GAUSSIN.

Ah! ah! un portrait... Qui est-ce? Jeune, beau... Flamant le faussaire, n'est-ce pas?... Je m'en doutais... Et voilà ses lettres.

FANNY.

Ne lis pas, ne lis pas, va.

GAUSSIN.

Laisse, laisse. (Lisant tout haut.) « Tu es bonne d'être venue, ma Fanny... Comme tu étais jolie, en face de mon vêtement de prisonnier, dont j'avais si grande honte. » (Haut.) Mais c'est de sa prison qu'il t'a écrit cela, et il n'y a pas longtemps. Tu as donc continué à le voir?

FANNY.

De loin en loin... par charité...

GAUSSIN.

Même depuis que nous nous connaissons?

FANNY.

Oui, une fois, une seule, au parloir... On ne les voit que là.

GAUSSIN, ironique.

Ah! tu es une bonne fille... Enfin, il n'était pas célèbre, celui-là. Ce n'est pas pour la signature que tu as gardé ces souvenirs?

FANNY.

Donne, donne. (Elle prend la lettre et la jette au feu.

GAUSSIN, lui tendant la photographie.

Et le portrait?

FANNY, suppliante.

Le portrait aussi? Tu veux?

GAUSSIN.

Et toi? Tu l'aimes donc toujours.

FANNY.

Non, puisque je t'aime... Mais ce malheureux m'a donné plus que sa vie, son honneur. Il m'a adorée jusqu'à la folie, jusqu'au crime... Il me semble que c'est une lâcheté que tu me fais commettre.

GAUSSIN.

Garde alors...

FANNY, fébrilement.

Tiens! (Elle déchire le portrait avec rage et le jette au feu). Et à présent, tu ne seras plus jaloux, tu ne me tortureras plus de ces choses?...

GAUSSIN.

Non, plus jamais... C'était ça, vois-tu, qui

m'étouffait... Tout le jour, là-bas, à Paris, j'y pensais, je te voyais fouillant ce coffre, relisant ces lettres... Ah!

FANNY.

Mais puisqu'il n'y a que toi dans mon cœur... Et de ce vilain passé il ne reste plus que des cendres.

GAUSSIN.

Oui, je te crois, je suis guéri, je t'aime! (Ils sont debout, s'étreignant; à la porte de la cuisine apparaît Francine.)

SCÈNE III

LES MÊMES, FRANCINE

FRANCINE.

Madame.

FANNY.

Quoi donc? (Gestes de Francine.) Parlez.

FRANCINE.

Il est là.

FANNY.

Ah! (Brusquement.) Bien, très bien. J'y vais. (Francine sort.)

SCÈNE IV

FANNY, GAUSSIN

GAUSSIN.

Qui est là? Où vas-tu?

FANNY.

Attends... Ce n'est rien... Je te dirai.

GAUSSIN, terrible.

Non, non, tout de suite, je veux... savoir... je veux...

FANNY.

Ah! tu vois bien que tu n'es pas guéri. Quelle mauvaise pensée te vient encore? C'est mon père qui est là.

GAUSSIN.

Ton père?

FANNY.

Oui, papa Legrand, le cocher, qui vient voir sa fille. Je n'ai pas pu l'empêcher. Il est à pied, sans le sou, plus très jeune avec ça...

GAUSSIN.

Où est-il?

FANNY.

Dans le jardin.

GAUSSIN

Va le voir, va lui parler.

FANNY.

Tu ne veux pas qu'il entre?

GAUSSIN.

Mais c'est que...

FANNY.

Oh! tu ne le gêneras pas...

GAUSSIN.

C'est moi qui serai gêné.

FANNY.

Pourquoi?

GAUSSIN, bas, amèrement.

Au fait, oui, pourquoi? Il fait partie du ménage... (Haut.) Va le chercher.

FANNY.

Oh! que tu es bon! Je t'adore. (Appelant.) Papa! papa!

(Entre le père Legrand dans sa vieille lévite de cocher de grande remise, aux boutons de métal arrachés, avec ses cheveux blancs de Polichinelle; sur sa face rose et tuméfiée, des airs de pochard majestueux et son fouet à la main qu'il porte comme un cigare.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PÈRE LEGRAND, puis FRANCINE

LE PÈRE LEGRAND, à sa fille.

Bonjour, comment qu'ça va?...

FANNY, embrassant son père.

Bien, et vous?

LE PÈRE LEGRAND.

Pas mal, le coffre est encore solide.. Toujours bon fouet, bonne mèche, comme je dis... seulement, c'est le commerce qui ne va pas. Si on avait besoin d'un bon cocher au mois par ici, ça ferait joliment mon affaire. Non, non, laisse, Nini, il n'y a que moi qui touche à mon fouet. J'en ai soin comme une nourrice. (Il va poser respectueusement son fouet dans un coin et le cale avec précaution.)

FANNY, bas à Gaussin.

Dis-lui un mot...

GAUSSIN.

Je voudrais bien, je cherche... (Fanny et Gaussin se regardant gênés. A ce moment, on entend au loin le son d'un cor de chasse.)

FRANCINE.

Madame... Voici les Hettéma... On va s'amuser. C'est ça des rigolos comme je les aime... Oh!...

(Le ménage Hettéma paraît au fond, arrivant par l'allée praticable. Ils sont coiffés de gigantesques chapeaux de paille, vêtus de flanelle rouge, chargés de filets, d'éperviers, d'engins de pêche. M^{me} Hettéma a un cor de chasse en sautoir; Hettéma, de la barbe partout, jusque dans les yeux. Quand il parle, on dirait qu'il en a dans la bouche.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LES HETTÉMA, JOSEPH

MADAME HETTÉMA, entre en chantant, minaudière et sentimentale. Hettéma la suit.

J'aime entendre la rame
Le soir battre les flots,
J'aime le cerf qui brame...

(S'interrompant.)

Bonjour, les bébés.

GAUSSIN, à part, présentant madame Hettéma.

La Pellicule de mon oncle!

FANNY, montrant le père Legrand.

Mon père.

LE PÈRE LEGRAND.

Bonjour. Comment qu'ça va?

MADAME HETTÉMA.

Pas mal, et vous, papa?

LE PÈRE LEGRAND.

Oh moi!... toujours bon fouet, bonne mère, comme je dis.

MADAME HETTÉMA.

Je vois que vous êtes en famille.

GAUSSIN.

En famille... effectivement.

MADAME HETTÉMA.

Nous arrivons un peu tard, il a fallu arroser le jardin avant de partir... Ce soir, nous serions trop fatigués.

HETTÉMA, dans sa barbe.

Oh! l'arrosage... C'est bon! (Les yeux hors de la tête.)
J'en ai mis trente-deux aux flageolets.

GAUSSIN.

Trente-deux quoi?

HETTÉMA.

Des arrosoirs, donc.

MADAME HETTÉMA, minaudant.

Et moi, quatorze aux balsamines!

FANNY.

Allons, partons... Tout est prêt... Papa, vous venez avec nous... Vous porterez les paniers, avec Joseph et Francine.

LE PÈRE LEGRAND.

Ça va.

GAUSSIN, à part.

Ah! la bonne vient aussi... C'est complet.

LE PÈRE LEGRAND.

Dis donc, Nini, t'as donc un gosse, maintenant?... Tu dois être contente, toi qui n'avais jamais pu en décrocher un.

FANNY.

Oh ! celui-là n'est pas à nous... C'est toute une aventure, on te racontera ça en route ; allons, partons.

MADAME HETTÉMA, à Fanny et à Gaussin qu'elle prend par la main.

Attendez, mes enfants ; avant tout, convenons d'une chose. Dès qu'on est ensemble, vous êtes toujours à vous aguicher, vous lardiller, vous reprocher un tas d'affaires... Il n'y a pas une minute de sécurité... On est au piano ; j'attaque une romance :

Mais je l'entends qui soupire dans l'ombre...

Ou bien :

Veux-tu venir au pays des cabanes ?...

V'lan ! une scène, des larmes, et le piano fermé... Plus de romance... On se met à table, on découvre la soupière ; c'est l'heure des expansions, des bonnes effusions du cœur. Et vous choisissez juste ce moment-là pour vous expliquer, pour vous dévorer. « Tu as fait ci, tu as été là... Tu as regardé celui-ci, tu as parlé à celle-là ». D'abord c'est choquant. Vous dites de vilains mots qui blessent les oreilles délicates... Et puis, c'est si inutile de remuer le passé. Mon Dieu, le passé, tout le monde a le sien... Les

plus austères, les plus pures... On a toujours eu ses petites misères... turellement...

FANNY, très gaie.

Oh ! soyez tranquille. Maintenant, c'est fini... Nous n'avons plus de raisons pour nous disputer.

LE PETIT JOSEPH, venant du fond.

Ménine, voilà la pluie.

TOUS.

La pluie !...

FRANCINE.

Malheur ! pour une fois qu'on allait s'amuser...

FANNY, riant, aux Hettéma.

En voilà un arrosage... Si vous l'aviez prévu, vous n'auriez pas pris tant de peine.

HETTÉMA.

Tout de même, voisine... J'arrose pour mon plaisir... Si la pluie vient par-dessus, tant mieux ! La terre n'en est que plus contente.

MADAME HETTÉMA.

Et elle vous a des effluves... C'est suave.

FANNY.

Ah ! vous êtes de vrais campagnards, vous autres. (Montrant Gaussin.) Ce n'est pas comme lui... Il parle déjà de rentrer. Il a peur de l'hiver, ici.

HETTÉMA.

L'hiver ! C'est là qu'il fait le meilleur. On revient de Paris, mouillé ; on trouve un bon feu,

la lampe allumée, la femme qui attend, la soupe qui embaume, et sous la table une paire de sabots remplis de paille.

MADAME HETTÉMA, minaudant.

Oh! monsieur Hettéma.

HETTÉMA, continuant, épanoui.

Non, voyez-vous, quand on s'est fourré une bonne platée de choux et de saucisses...

MADAME HETTÉMA, minaudant.

C'est si bon d'avancer son fauteuil au coin du feu pendant que le grésil tinte aux vitres, de boire son café arrosé d'un petit caramel...

HETTÉMA.

Et de piquer un chien en face l'un de l'autre.

MADAME HETTÉMA, choquée.

Pas de gros mots, monsieur Hettéma. (Continuant.) Alors, je dessers, je prépare la couverture, le moine; on se couche, le lit est tiède, et ça vous fait partout le corps une chaleur, un bien-être...

HETTÉMA.

Comme si on entrait tout entier dans la paille de ses sabots...

GAUSSIN, à part.

Et dire que, sans Divonne, mon oncle serait probablement dans ces sabots-là.

FANNY, à Gaussin.

Hein, crois-tu? La jalousie du passé ne le tourmente pas, lui?

GAUSSIN.

Je crois bien, ils sont trop. Et puis, c'est un philosophe. Moi, je n'en suis pas encore là. (Coup de sonnette à la petite porte du jardinet.)

FANNY.

Tiens ! on sonne. Ça doit être le facteur. (Regardant à la fenêtre.) Mais non...

DÉCHELETTE, dans le jardin.

Hé ! Gaussin...

GAUSSIN, à Fanny.

Déchelette !

DÉCHELETTE.

La pluie nous a surpris en plein bois... Peut-on s'abriter un moment ?

Alice et lui sont serrés l'un contre l'autre, abrités sous un grand par-dessus anglais.)

GAUSSIN.

Je crois bien ! Entrez donc.

MADAME HETTÉMA.

Ils sont charmants. On dirait la vignette d'une de mes romances.

« Une fleur pour réponse. »

Je pars, adieu Marie,

Je pars, hélas ! demain.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DÉCHELETTE, ALICE DORÉ

DÉCHELETTE, entrant et coupant la romance.

On m'avait dit que vous habitiez toujours par ici, mais je n'espérais pas. ..

FANNY.

Trop heureux de vous offrir un abri. (Saluant Alice.)
Madame.

DÉCHELETTE.

Ma petite Doré, avec qui je suis venu faire
mes adieux aux bois de Marnes.

GAUSSIN.

Je vous croyais parti depuis longtemps.

DÉCHELETTE.

En effet, j'ai prolongé mon séjour cette fois...
Un peu de fatigue... (Regardant Alice en souriant.) de pa-
resse...

FANNY, s'approchant.

Permettez-moi de vous présenter nos voisins,
monsieur et madame Hettéma. (A Alice.) Des gens
mariés.

ALICE, confuse.

Des gens mariés... Ah! mon Dieu!

MADAME HETTÉMA, minaudant.

Monsieur... Madame...

LE PÈRE LEGRAND.

Bonjour, comment qu'ça va?

FANNY.

Mon père. Et voilà notre petit Joseph.

DÉCHELETTE.

L'enfant que vous avez adopté, je savais l'his-
toire.

GAUSSIN.

L'histoire?

DÉCHELETTE.

C'est très gentil, ce que vous avez fait là, ma chère Fanny.

FANNY, vivement, lui coupant la parole.

Oui, oui... (A Joseph.) Va jouer, mon enfant... Mais vous êtes tout mouillés. (A Alice.) Approchez-vous donc du feu, madame. (Elle jette un fagot dans la cheminée.)

HETTÉMA.

Avec tout ça, qu'est-ce qu'on fait, en attendant que la pluie cesse?

FRANCINE, résolument.

Ben oui, qu'est-ce qu'on fait? J'ai fini le journal.

MADAME HETTÉMA, timidement.

Un peu de musique?...

TOUT LE MONDE.

Non, non, pas de musique.

MADAME HETTÉMA.

Alors, voulez-vous les jeux innocents? C'est gentil, c'est convenable.

GAUSSIN, à part.

Oh! Pellicule...

FRANCINE.

Les jeux innocents!... C'est pas des jeux pour tout le monde. Dites donc, madame, une partie de tonneau, sous le hangar?

FANNY.

Si vous voulez.

MADAME HETTÉMA.

On étouffe dans les maisons.

HETTÉMA.

Allons, venez, papa.

LE PÈRE LEGRAND.

Faut que je prenne mon fou t avant. (Ils sortent.)

FRANCINE, les suivant.

Attendez, je vais vous donner les palets... Il n'y a que moi qui sais où ils sont.

FANNY, allant vers le fond.

En êtes-vous, Déchelette? Une partie de tonneau.

DÉCHELETTE.

Non, merci, j'aime mieux me chauffer.

SCÈNE VIII

GAUSSIN, DÉCHELETTE, ALICE DORÉ

(Ils sont tous les trois auprès de la grande cheminée. Déchelette et Alice se chauffent les pieds aux dernières lueurs du fagot. Gaussin debout cause avec eux.)

DÉCHELETTE.

Vous n'avez rien pour Châteauneuf, Gaussin? J'y serai dans deux jours. Avant de m'embarquer à Marseille, je veux passer quelques heures au pays, revoir ma bicoque. Je donnerai de vos nouvelles à Césaire et à Divonne... A moins que vous ne préféreriez m'accompagner.

GAUSSIN.

Oh! non, je ne pourrais pas. Alors vous partez demain?

DÉCHELETTE.

Je serais même parti aujourd'hui, sans une fantaisie d'Alice qui a voulu retourner encore une fois à ce restaurant, là-bas, où vous nous avez rencontrés.

GAUSSIN.

Oui, je me rappelle... Il y a trois mois.

ALICE.

Le 12 juillet .. un jeudi... Ah! la belle journée!

GAUSSIN.

A propos, Déchelette, et votre fameuse devise?

DÉCHELETTE.

Quelle devise?

GAUSSIN.

« Pas de lendemain! » Il me semble que cette fois...

DÉCHELETTE.

Moi! pas du tout. La petite était gentille, très douce, nous nous entendions bien... Mais c'est tout. Il n'y aura pas de rupture... A peine une quitterie, comme disaient nos grand'mères.

ALICE, tristement.

Une quitterie.

DÉCHELETTE.

Demain, je monte en sleeping, et la petite

retourne à son logement de la rue La Bruyère qu'elle a toujours conservé.

ALICE, doucement.

Troisième au-dessus de l'entresol... Tout ce qu'il y a de plus commode pour se fiche par la fenêtre. (Elle se lève et sort de son air un peu las et indifférent.)

SCÈNE IX

GAUSSIN, DÉCHELETTE

GAUSSIN, regardant Alice s'éloigner.

Que dit-elle donc?

DÉCHELETTE.

Ne faites pas attention... des phrases, comme elles en ont toutes... Elle voudrait que je l'em-mène. Me voyez-vous avec une femme, là-bas, sous la tente? Le désert, les fièvres, les nuits de bivouac... Puis, c'est cela, pour le coup, qui serait contraire à mes principes... Je ne veux pas m'enfoncer, finir comme... de Potter.

GAUSSIN.

Vous alliez dire : comme moi.

DÉCHELETTE.

Le fait est que vous y êtes, mon pauvre ami, et jusque-là!

GAUSSIN.

J'en sortirai, soyez tranquille.

DÉCHELETTE.

Vous croyez?

GAUSSIN.

Dans un an.

DÉCHELETTE.

Ah! oui, le consulat... Mais aurez-vous le courage de partir, de partir seul?... C'est qu'elles s'accrochent, parfois.

GAUSSIN.

Les autres, mais pas Fanny... Elle m'aidera, si la force me manque...

DÉCHELETTE.

Vous avez peut-être raison. Heureusement pour vous, Fanny est une autre créature que Rosa... Brave fille, en somme... Un bon camarade... Elle a de ces élans...

GAUSSIN.

Oui, c'est vrai, elle a beaucoup de cœur. (Frappe d'une idée subite et regardant Déchelette bien en face.) Ainsi, tenez, ce qu'elle a fait pour ce petit Joseph... La grand'mère morte, le père...

DÉCHELETTE.

Eh bien, oui, le père à Mazas encore pour deux ans.

GAUSSIN, changeant de figure.

Flamant?... Parbleu! j'en étais sûr.

DÉCHELETTE.

Comment?

GAUSSIN, appelant.

Fanny!... Fanny!...

FANNY, du dehors.

Voilà! (Elle entre par le fond, souriante.)

SCÈNE X

LES MÊMES, FANNY

GAUSSIN, saisissant Fanny par les poignets, l'entraîne.

Et tu dis que tu n'es pas menteuse... que tu n'as jamais menti... Oh! le joli niais... Comme on a dû rire de moi, ici!...

FANNY, effarée.

Mais...

GAUSSIN.

C'est le fils de cet homme que tu me fais embrasser depuis un mois... que tu me reprochais de ne pas aimer?

FANNY, tremblante, regardant Déchelette.

Pardonne-moi, Jean, je n'ai pas pu refuser à ce malheureux... Que de fois l'envie me tenait de te l'avouer! Je n'osais pas... j'avais peur que tu ne le renvoies, le pauvre petit... Tu étais si jaloux de Flamant!...

GAUSSIN, avec un rire de dédain.

Moi, jaloux de ce misérable!... Allons donc!

FANNY.

Jean, c'est mal... Tu m'avais tant promis...

GAUSSIN, la regardant dans les yeux.

Oui, misérable!... C'est un misérable!

FANNY, exaspérée.

Ce misérable m'a tout donné, et toi tu as accepté tous mes sacrifices.

GAUSSIN.

Tes sacrifices!... (A Déchelette qui veut s'éloigner.) Non, non, restez, Déchelette... soyez témoin... (A Fanny.) Qu'est-ce que tu m'as sacrifié?... Ta position, n'est-ce pas? Parlons-en, de ta position. Elle était si jolie, ta position! Ton avenir? Celui d'une Rosa...

FANNY.

Je t'ai donné ma vie.

GAUSSIN.

Et tu m'as perdu la mienne... Depuis deux ans tu m'as éloigné de tout ce que j'aime, de tout ce que je respecte... Depuis deux ans, je je n'ai pas pu aller voir les miens une fois... Si je leur écris, c'est une scène... Ah! je dis tout... tant pis!... Et le milieu dans lequel tu me fais vivre... Cette bonne qui vient de la guinguette et qui est notre amie... Ces Hettéma... Cette femme...

FANNY, ricanant.

Un ménage légitime, mon cher, et de tous ceux que j'ai connus, c'est encore le plus propre.

GAUSSIN.

Et la famille que tu m'as donnée, pour remplacer celle dont tu me prives... Ce père, cet enfant... le fils d'un voleur!...

FANNY.

Ah! tu sais... Ma famille vaut la tienne. Parlons-en, de la tienne! L'oncle Césaire, le submersionniste, ce mari imbécile. Elle a dû

lui en faire voir, la belle Divonne, avec sa petite coiffe et son air effronté.

GAUSSIN.

Fanny, je te défends...

FANNY.

Va donc; des bords du Rhône ou d'ailleurs, nous sommes toutes les mêmes. Et puis, il y a l'ingénue aussi, celle qu'on te garde, qui mijote pour toi. (Avec l'accent provençal.) Au bon soleil de la Provence!...

GAUSSIN.

Quelle honte! Ah! c'est trop... Emmenez-moi, Déchelette... Emmenez-moi...

FANNY.

File donc... Il y a assez longtemps que tu le dis... Retourne à ton pays de sauvages et ne nous assomme plus de tes myrtes et de tes vignes, de tes tambourins et de tes cigales.

GAUSSIN.

Sois tranquille, va... (Appelant.) Francine!... Francine!... Ma malle?

FANNY.

Tu cherches ta malle?... Attends, mon petit.
(Elle ouvre la porte de la chambre et s'y précipite.)

GAUSSIN, frémissant, à demi-voix à Déchelette.

La scène de Rosa... Vous rappelez-vous?... C'est la même.

DÉCHELETTE.

Mais de Potter est resté.

GAUSSIN.

Je ne suis pas un de Potter.

FANNY, rentrant avec une malle qu'elle traîne.

Tiens! la voilà, ta malle. En a-t-elle une touche! Aussi vieille que le château de tes aïeux, avec le grand Rhône qui le baigne... Oh! ce Rhône!... en voilà un fleuve dont j'aurai entendu parler...

GAUSSIN, furieux.

Cause toujours... (Il court à l'armoire.)

FANNY, l'écartant, violente.

Laisse, est-ce que tu sais où sont tes affaires? Je serai plus vite débarrassée. (Elle ouvre l'armoire à deux battants, puis s'arrête très émue.) Ah! Dieu! si c'est possible, moi qui avais si bien rangé tout cela, ce matin... Je voudrais la voir, l'armoire de ta Divonne, à côté de celle-là. Je les connais, les femmes du Midi, pour tenir le linge... Toi qui es si coquet. Tu m'en donneras des nouvelles.

GAUSSIN.

Il faut en finir. (Il prend dans l'armoire une pile de chemises, qu'il jette violemment dans la malle.)

FANNY, pleurant.

Oh! il abîme tout. (Rageuse.) Ah! c'est comme ça... Eh bien! oui, finissons-en. (Elle lui jette tout à poignées.) Tiens, tes mouchoirs!... Tiens, tes cravates! C'est Divonne qui te les mettra maintenant. Ce n'est plus moi... Oui, quand tu allais en soirée : « Oh! je t'en prie, ma petite Fanny. » Et moi,

la bête, j'étais là, à cravater monsieur, à me donner du mal!... C'est ta paysanne, qui s'y entendra... Je vois ça d'ici... de grands bouts jusqu'aux oreilles... Monsieur Nicolas.

GAUSSIN, rangeant dans la malle à mesure que les effets tombent,

Tu voudrais que je réponde, mais je ne dirai rien.

DÉCHELETTE.

Pauvres enfants!

FANNY, lui jetant le coffret aux lettres.

Et ça... mets ça aussi... Il ne me sert plus, ce coffret... J'avais là toute ma vie, mes souvenirs, ma jeunesse... Tu m'as tout fait brûler, déchirer... Oh! comme je le regrette... Ils valaient mieux que toi, tous, oui, même ce Flamant!...

GAUSSIN, furieux.

Eh bien! va le retrouver. (Jetant le coffret avec dégoût.)
Et garde ça pour y mettre ses lettres... avec le visa de Mazas... Moi je m'en vais...

FANNY.

Eh! va-t'en... Ce n'est pas moi qui te retiens...
Décampe, bourgeois! (Fanny est debout, haletante devant l'armoire vide, Gaussin, à genoux, ferme, boucle la malle.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, TOUT LE MONDE

MADAME HETTÉMA, éplorée.

Encore une scène?

DÉCHELETTE.

Seulement, cette fois, je crois que c'est la bonne.

ACTE QUATRIÈME

Le domaine des Gaussin d'Armandy, au bord du Rhône. C'est la photographie vivante, agrandie, qu'on a vue au premier acte, pendue dans l'appartement de Jean Gaussin. — Tout en haut, dominant le paysage, la tour de l'ancien château des Papes, le village à ses pieds. — Un peu plus bas, la maison des Gaussin, à demi paysanne et seigneuriale. — Au-dessous, des vignes en pente, des bois de pins, d'oliviers, de myrtes, étincelant sous un ciel doré dans une après-midi splendide.

L'action se passe au bas de la propriété, dans une sorte de rond-point où finit la culture et où commence la vraie campagne. — A droite, une fontaine en briques rouges. — Petits chemins de campagne, à droite, à gauche et au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

(Césaire entre, s'éponge le front, s'évente avec son chapeau.)

CÉSAIRE, seul.

Quelle heure est-il? Voyons le soleil. Eh! cinq heures... Voilà le moment de prendre son vermouth. (Il regarde vers le fond, puis à droite, puis à gauche, pour voir s'il est bien seul, prend un verre sous le banc, s'approche du réservoir et tire une ficelle qui amène une bouteille de vermouth, toute ruisselante.) Au frais! Dans l'eau de source. Je crois que c'est trouvé, ça! (Il s'installe, débouche la bouteille avec ses dents.)

VOIX DE DIVONNE, au loin très aiguë.

Césaire!

CÉSAIRE, effrayé.

Boufre, ma femme! (Rassuré.) La maison est

loin, on ne peut pas me voir. (Il commence à se verser du vermouth.)

VOIX DE DIVONNE, qui se rapproche.

Césaire!

CÉSAIRE.

C'est qu'elle vient par ici... (Il pose le verre et la bouteille, se lève et crie.) On y va, mon ange.

VOIX DE DIVONNE.

Où es-tu donc?

CÉSAIRE, sans bouger.

A la fontaine. Te dérange pas, mon trésor, j'arrive.

VOIX DE DIVONNE, très rapprochée.

Est-ce que Jean est par là?

CÉSAIRE.

Mais non, il est dans les champs avec Irène.

DIVONNE.

Vraiment, avec Irène?

CÉSAIRE, à part.

Ah! mon Dieu... La voilà... vite... (Il bouche la bouteille, la redescend dans l'eau, va pour boire son vermouth, puis se ravisant.) Diable! c'est que je vais sentir. (Il jette son vermouth dans la fontaine, cache le verre et se redresse juste au moment où Divonne apparaît. A part.) Coquin de sort, il était temps.

SCÈNE II

CÉSAIRE, DIVONNE

DIVONNE, entrant, un tricot à la main.

Qu'est-ce que tu fais là ?

CÉSAIRE.

Tu vois, ma Divonne. Je me repose au bon de l'air. J'ai tant couru. Je viens de visiter la vigne, tous nos nouveaux plants. Nous aurons une récolte superbe, vé !

DIVONNE, haut, comme à elle-même, flairant du côté de l'abreuvoir.

Ça sent le fort, ici...

CÉSAIRE.

Le fort, je ne trouve pas. Mais toi, ma caille, tu voulais quelque chose ?

DIVONNE.

Te donner le courrier qui arrive ; il y a une lettre pour Jean.

CÉSAIRE, joyeusement, lui prenant le courrier des mains.

Et mes cartes !

DIVONNE, debout, travaillant.

Des cartes ?

CÉSAIRE, défaisant le paquet.

Oui, des cartes de visite que je me suis fait faire en Avignon, avec tous mes titres. Tu comprends, quand je vais en tournée. (Lisant avec emphase.)
« Césaire Gaussin d'Armandy, président de la

Société des Submersionnistes de la vallée du Rhône, membre du Comité central d'étude et de vigilance, délégué départemental de la Ligue vinicole, etc., etc. » (Montrant la carte à sa femme.) C'est joli, n'est-ce pas ? C'est bien gravé ?

DIVONNE.

Il faudra demander à Jean. Moi, je ne m'y connais pas beaucoup, dans les écritures...

CÉSAIRE.

Tu te connais en tout, ma belle chatte. Quand je pense que c'est de toi, cette idée de submersion qui me vaut tous ces honneurs. C'est toi qu'ils auraient dû nommer président ; c'est toi qui...

DIVONNE.

Allons, tais-toi, grand simple ! (Césaire se mouche, s'essuie les yeux.) Est-ce que l'on parle de ça, quand on s'aime bien ?... Devine qui j'ai rencontré tout à l'heure devant la porte.

CÉSAIRE.

Je ne sais pas.

DIVONNE.

Déchelette.

CÉSAIRE.

L'ingénieur ?

DIVONNE.

Oui, il est dans le pays.

CÉSAIRE.

Et il n'est pas venu nous voir ?

DIVONNE.

Je ne sais pas ce qu'il a. Il m'a dit bonjour de

loin sans s'arrêter, et une mine ! Des traits tirés ! Des yeux comme un loup ! Encore un à qui l'air de Paris n'a pas fait de bien.

CÉSAIRE, souriant.

Tu crois vraiment qu'il y a un mauvais air à Paris ?

DIVONNE.

Regarde notre enfant, comme il nous revient changé. Il n'est plus le même. Il est triste. On sent qu'il se ronge, et quand vous lui parlez, il répond sans penser, en sursaut... Ah ! je le vois bien, il s'est passé quelque chose dans sa vie. D'abord, pourquoi nous est-il venu brusquement comme ça ? De quoi a-t-il peur ? On dirait qu'il se sauve. Voyons, qu'est-ce qu'il y a ? — Tu le sais. (Césaire cligne de l'œil.) Quelque mauvaise femme, hé ?

CÉSAIRE.

Eh bien, oui. Tu as deviné, finaude. Il avait une liaison, la corde au cou, depuis deux ans ; mais il a rompu, c'est fini.

DIVONNE.

Tu crois ?

CÉSAIRE.

J'en suis sûr. Elle lui écrit tous les jours... (Montrant une lettre du paquet.) Té, c'est encore d'elle, ceci. Mais il ne répond pas. Il n'ouvre pas même les lettres, pour ne pas s'attendrir. Il me les passe et c'est moi qui les lis.

DIVONNE.

Toi?... Oh ! mon Dieu !

CÉSAIRE.

Oh ! tu sais, pas de danger. Ça ne se gagne pas par correspondance... Et puis, je suis bronzé... J'en ai tant vu de ces sirènes, du temps où j'étais à l'hôtel Cujas avec Courbebaisse, la Mornas et une petite du quartier...

DIVONNE.

Bon, bon, garde tes histoires...

CÉSAIRE.

Du reste, je dois dire que cette personne s'est toujours très bien tenue avec Jean ; et, depuis son départ, elle s'est mise au travail avec beaucoup de courage... C'est très beau.

DIVONNE.

Qu'est-ce que tu trouves là de très beau ? Faut bien travailler pour vivre.

CÉSAIRE.

Oh ! pas ce genre de personnes-là.

DIVONNE serre son ouvrage.

Comment ! C'est donc une rien du tout avec qui notre Jean demeurerait ?

CÉSAIRE.

Mon Dieu, tu comprends... Avant de le connaître, elle avait un peu cascadé.

DIVONNE, étonnée.

Cascadé ?

CÉSAIRE.

C'est vrai, je lui parle *parisiëin*. Je veux dire

qu'elle n'avait pas toujours été convenable.
(Avec emphase.) Mais l'amour l'a réhabilitée...

DIVONNE.

Je ne comprends pas, c'est des trop grands mots pour m'entrer dans la tête. Seulement, écoute, Césaire. Tu sais comme on dit chez nous : « Le malheur dure plus que celui qui l'amène. » Si c'est vraiment comme tu racontes, si Jean a tiré cette femme de la boue, il s'est peut-être sali à cette triste besogne. Possible qu'il l'ait rendue meilleure et plus honnête, mais le mauvais qui était en elle a peut-être gâté notre enfant jusqu'au cœur. Ah ! ce Paris... ce qu'on lui donne et ce qu'il nous renvoie...

CÉSAIRE.

Laisse donc, va ! Jean est un brave garçon. Mettons qu'il ait perdu un peu le fil. Il fera comme Césaire. Il n'aura qu'à rencontrer une Divonne pour revenir dans la route et tenir l'aiguillon droit. Té, regarde, je crois qu'il est en train de la trouver, sa Divonne. (Il lui montre Irène et Jean qui s'avancent gaiement.) Hein !

DIVONNE.

Tu crois ?

SCÈNE III

LES MÊMES, IRÈNE, GAUSSIN

IRÈNE, apercevant Césaire et Divonne.

Tiens ! vous êtes là ? Nous venons de courir deux heures les lagunes, le grand tour.

GAUSSIN.

Ah ! tante Divonne, que c'est bon ! comme on respire ! Tout est bleu !... Cette lumière, ce vent frais dans la figure... Quelle différence avec le ciel boueux de là-bas ! Il y a longtemps que je n'ai été si heureux.

DIVONNE, joyeuse.

Vrai ?

CÉSAIRE, à part, montrant Irène qui mouille son front à la fontaine.

Et mon vermouth?... Elle va trouver la bouteille.

IRÈNE.

Ça va mieux... Je rentre à la maison.

GAUSSIN.

Vous rentrez, Irène?... déjà ? On est si bien ici.

IRÈNE.

Il faut bien que je rentre. Voyez comme le vent m'a arrangée. Je vous ferais trop peur. J'ai l'air de la Tarasque.

GAUSSIN, riant.

Je ne trouve pas.

IRÈNE.

Attendez-moi, je reviens.

DIVONNE, qui a rejoint Irène.

Je remonte avec toi, petite.

IRÈNE, bas.

Marraine, vous avez vu : il y a une bouteille dans la fontaine.

DIVONNE.

Oui, oui. Mais je fais semblant de ne pas la voir. Tu sais, mon enfant, pour bien tenir ce qu'on tient, il faut laisser tout de même un peu de large.

SCÈNE IV

GAUSSIN, CÉSAIRE

GAUSSIN, regardant Irène s'éloigner, à demi-voix.

Limpidité, douceur, lumière!... Pas de passé, celle-là, toute pour l'avenir.

CÉSAIRE, qui pendant ce temps s'est approché de la fontaine avec son verre et a tiré de l'eau la bouteille.

Veux-tu faire comme moi, Jean? Un coup de vermouth... Il est un peu arrogant, mais du vrai.

GAUSSIN.

Merci.

CÉSAIRE.

Tu comprends, Divonne me défend d'aller au café, et voilà avec quoi je le remplace. Elle n'y voit que du feu, ta pauvre tante. (Il remet tout en place et revient vers Jean.) Dis donc, garçon, il me semble que le moral se remonte, hein?

GAUSSIN.

En effet, je vais mieux, bien mieux. Quand je songe à la vie que je menais, à toutes les misères, à toutes les bassesses dont cette passion est faite, il me semble sortir d'une fièvre pernicieuse, comme on en gagne dans les marais.

CÉSAIRE.

C'est depuis que tu ne lis plus les lettres de Sapho... Quelle bonne idée j'ai eue !

GAUSSIN.

Oh ! oui, ces cris, ces appels déchirants se reprenant toujours au même mot : Viens ! Viens !... Quelquefois sous l'enveloppe une fleur, la dernière de notre petit jardin, là-bas, où tout doit être mort maintenant. J'ai beau ne plus l'aimer, j'en avais le cœur broyé... Mais le plus terrible, ç'a été à Paris, à l'hôtel, pendant que j'attendais Déchelette qui ne se décidait jamais à partir et qui a fini par me laisser m'en aller seul.

CÉSAIRE.

Il est arrivé de ce matin. Il va venir ici bien certainement...

GAUSSIN, distrait.

Ah ! (Continuant.) Elle avait appris que j'étais là, et venait tous les jours pour essayer de me voir. J'entendais son souffle derrière la porte : « Jean, ouvre-moi !... » Oh ! cette voix humble et brisée.... « Jean... » Puis un gros soupir, et son pas qui descendait l'escalier marche à marche, lentement, comme si elle attendait que je la rappelle. Il m'en a fallu du courage ! Je pleurais comme elle, moi aussi. Mais je sentais que si j'ouvrais, j'en avais pour la vie. (Les dents serrées.) Et je ne voulais pas.

CÉSAIRE.

Enfin, c'est fini. Te voilà débarrassé. Elle en a

quitté d'autres, tu la quittes... C'est naturel... D'autant plus que tu te retires en vrai gentilhomme.

GAUSSIN.

Grâce à vous, mon oncle; des services pareils, on les paye avec de l'amitié qui ne finit plus.

CÉSAIRE.

Bah! laisse donc. Qu'est-ce que cela? Les vignes vont bien. Nous aurons plus de cent pièces de vin cette année... Et puis, tu sais, dans les vieilles comédies, c'est toujours l'oncle qui paye la rançon des neveux tombés aux mains des Teurs.

GAUSSIN.

Oui, seulement, j'ai bien peur qu'elle ne refuse... Ce n'est pas une femme comme les autres... L'argent n'a jamais compté pour elle... C'est peut-être sa réponse, cette lettre que vous avez là...

CÉSAIRE.

Bien possible. Les fonds sont partis depuis trois jours... Elle pourra faire des belles phrases, elle ne rendra pas l'argent... Je les connais, tu penses. (S'interrompant et montrant Déchelette qui traverse le fond.) Té, pardi, j'étais sûr qu'il allait venir. (Déchelette s'approche, pâle, changé, triste.)

SCÈNE V

GAUSSIN, CÉSAIRE, DÉCHELETTE

CÉSAIRE.

Et adieu, monsieur Déchelette. (Gaiement.) Ça va

bien, là-bas... Paris, les boulevards, le femellan?... (Il s'arrête interdit devant la pâleur et la tristesse de Déchelette.

DÉCHELETTE.

Bonjour... Bonjour...

GAUSSIN, à Déchelette.

Vous avez été souffrant, cher ami? Je vous trouve changé.

DÉCHELETTE.

Moi? Non, je ne sais pas.

GAUSSIN.

Peut-être le chagrin d'avoir laissé là-bas... C'est dur...

DÉCHELETTE.

Ah! oui, ma petite Doré... Elle était gentille, n'est-ce pas? Et douce, pas gênante. Un joli mouton... Nous ne faisons guère de bruit à nous deux. Comme elle disait bien, de sa voix tranquille : « Emmène-moi, Déchelette, ne me laisse pas seule!... Je ne pourrais vivre sans toi... » Mais nous sommes forts, nous autres, on ne nous entortille pas.

CÉSAIRE.

Pardi! (Montrant Gaussin.) Je ne suis pas fâché que vous disiez cela devant lui.

GAUSSIN.

Ç'a été terrible, hein? Comment avez-vous fait?

DÉCHELETTE.

C'est bien simple. Un petit programme dressé

d'avance et que j'ai suivi fidèlement. La veille de mon départ... car enfin, il fallait partir, depuis le temps que je le disais et que je le prêchais aux autres... je lui ai payé un bon dîner et je l'ai conduite au théâtre. Tout cela bien convenu. Elle paraissait contente, me tenait la main tout le temps et murmurait : « Je suis bien, je suis bien. » Puis je l'ai ramenée chez elle, à son troisième de la rue La Bruyère. Nous étions tristes tous deux... sans parler. J'avais dit que je n'entrerais pas et je ne suis pas entré. On s'est quitté sur le palier, bons amis. En descendant, le cœur un peu gros, j'entendis qu'elle me criait quelque chose comme : « mn, mn, mn... plus vite que toi. » Mais je n'ai compris qu'en bas... dans la rue... sur le pavé...

GAUSSIN.

Comment?... Sur le pavé?... Elle s'est...

DÉCHELETTE.

Tuée... comme elle l'avait dit devant vous... fichée par la fenêtre. Elle est morte une heure après, sans un mot, sans une plainte, me fixant de ses prunelles d'or. Très pâle, avec un peu de sang sur la tempe, elle était encore jolie, si douce, mais comme je me penchais pour essayer cette goutte de sang qui revenait constamment, son regard m'a semblé prendre une expression terrible. Une malédiction que la pauvre fille me jetait. Depuis, je suis là, pensant toujours à la même chose. J'essaye d'échapper à ce regard qui

m'accuse; car, enfin, c'est moi qui l'ai tuée! Qu'est-ce que ça me faisait, je vous demande, de rester encore quelque temps, ou de l'emmener, la pauvre enfant?... Non, l'orgueil, l'entêtement d'une parole dite; je n'ai pas cédé et elle est morte, morte de moi qui l'aimais pourtant. Voyons, mes amis, vous me connaissez, je ne suis pas méchant... C'est un peu fort tout de même que j'aie pu faire une chose pareille! (Instant d'émotion générale. Brusquement, essuyant ses yeux.) Allons, où est Divonne? Je m'embarque demain... Je ne veux pas partir sans l'avoir vue...

CÉSAIRE.

Mais nous montons avec vous, monsieur Déchelette.

DÉCHELETTE.

Non, non, merci. Je me suis remué à vous raconter tout ça... Je vais marcher un peu... tout seul... (Il s'éloigne.)

GAUSSIN.

Hein! ces ruptures... c'est pourtant vrai qu'elles peuvent en mourir...

SCÈNE VI

CÉSAIRE, GAUSSIN

CÉSAIRE.

Allons, allons, tu ne vas pas te fourrer ces idées-là dans la tête. Mais, mon ami, elle ne s'est pas tuée à cause de la rupture, cette petite Doré.

Il me semble que je la vois, une triste, une indolente. La vie l'ennuyait, elle a pris ce prétexte-là comme un autre... Déchelette est bien naïf de croire que c'est pour lui... Si toutes les femmes mouraient quand on les quitte, il n'en resterait plus une, alors... Tiens! Je ne sais pas ce qu'est devenue Pellicule après moi... Mais je parie tout ce que tu voudras qu'elle n'est pas morte. Tu comprends, c'est pas à moi qu'on les raconte, ces histoires-là. Té! veux-tu un autre exemple? Quand Courbebaisse a lâché sa Melpomène pour se marier, c'est moi qui me suis entremis, et je t'ai mené ça!... Jusqu'au moment du mariage, la Mornas a tout ignoré. Le matin du grand jour, un 15 août... oh! je me souviens de la date... je l'emmène à Ghaville... Censé que Courbebaisse devait nous rejoindre pour déjeuner. Sur le coup de midi, à l'instant précis où il entrait à l'église derrière le suisse, j'é tire ma montre et je dis gravement à Paola... elle s'appelait Paola de son petit nom... — « Midi, c'est fait. — Quoi donc? — Il est marié! — Qui? — Courbebaisse. — V'lan! » — Ah! mon ami, quelle gifle, la crise de nerfs, les sels, le lit, le médecin. C'est comme dans les duels, il faut toujours un médecin dans ces affaires-là... J'en ramenait un... A cent pas de l'auberge, des cris, du monde, tout le village sous la fenêtre. Ah! mon Dieu, elle s'est tuée. — Ah! vaï, tuée!... Elle était au balcon et chantait la *Marseillaise* à toute gorge, roulée dans un drapeau tricolore de la fête...

GAUSSIN, riant.

C'est très drôle.

CÉSAIRE.

Très drôle, moins la gifle... Et voilà, mon garçon, comment s'est terminée la liaison de Courbebaisse, et comme elles se terminent toutes, onze fois sur dix... Je ne te dirai pas que tout a été fini d'une fois... Après dix ans de fers, il faut toujours compter un peu de surveillance. Mais le plus fort était fait... C'est comme pour toi... Je crois que la crise touche à sa fin... Il y a déjà quelque chose de plus doux, de résigné dans ses lettres. (Il commence à décacheter la lettre.)

GAUSSIN.

Ah! ne me la montrez pas.

CÉSAIRE.

N'aie pas peur... Je regarde seulement. (Avec un bond.) Miséricorde!

GAUSSIN.

Quoi donc?

CÉSAIRE.

Jamais de la vie, par exemple!

GAUSSIN.

Mon oncle...

CÉSAIRE.

En voilà un aplomb...

GAUSSIN.

Mais enfin...

CÉSAIRE.

Elle arrive. (Regardant la lettre.) « Je quitte Paris ce

soir. » C'est-à-dire hier soir... La voiture d'Avignon est rendue à Châteauneuf à cinq heures... Sapho doit être ici.

GAUSSIN, très pâle, très ému.

Je ne veux pas la voir... à aucun prix.

CÉSAIRE.

J'y vais, moi, je lui parlerai.

GAUSSIN.

Oui, oui, je vous le demande.

CÉSAIRE.

A-t-on jamais vu! .. Relancer ainsi les gens! Attends un peu, ma fille; je vais te flanquer la gendarmerie après les jambes...

GAUSSIN.

Ah! mon oncle...

CÉSAIRE.

Mais non, mais non... C'est une façon de parler... Fie-toi à moi... Allons, attends-moi là... Elle sera vite expédiée... (Il sort par la droite.)

SCÈNE VII

GAUSSIN, seul.

Je savais bien que cet envoi d'argent la ferait bondir. Maintenant, la voilà. Elle est venue. Qu'espère-t-elle, puisque je ne l'aime plus? Je suis libre pourtant, il n'y a pas de pacte entre nous. Parce que nous nous sommes rencontrés,

suis-je condamné à la garder toujours?... Pauvre fille! venir de si loin et s'en aller sans me voir!... Quelle cruauté! (Il fait un pas, puis s'arrête.) Oui, mais si j'y vais, suis-je sûr de revenir? Elle va prier, pleurer... Aurai-je la force de résister à ses larmes?... Mon Dieu! mon Dieu! (Il tombe accablé sur son banc.)

SCÈNE VIII

IRÈNE, GAUSSIN

IRÈNE, qui s'est approchée doucement de lui.

Qu'est-ce que vous avez, Jean?

GAUSSIN, bas.

Irène (Haut.) Moi, rien... rien...

IRÈNE.

Regardez-moi, voyons... Oh! pas ces yeux-là. Ce sont vos méchants yeux que vous aviez en arrivant, un air de dire: Qu'est-ce qu'elle veut? Elle m'ennuie cette petite fille...

GAUSSIN.

M'ennuyer, vous! Oh! chère enfant. Mais je ne suis bien que quand vous êtes là... Alors, seulement, ma fièvre tombe, l'angoisse de mon cœur s'apaise, se desserre...

IRÈNE.

Vous voyez bien que vous souffrez. Je l'ai compris dès le premier jour... Dites-moi ce que vous avez, Jean...

GAUSSIN.

Oh! non, pas à vous...

IRÈNE.

Je suis pourtant bien votre amie, et depuis longtemps... Aussi loin que je regarde en arrière dans ma vie, je vous vois et je ne vois guère que vous...

GAUSSIN, tressaillant.

Que moi?

IRÈNE.

Vous autres, les garçons, ce n'est pas la même chose. On se distrait. On oublie. Mais une jeune fille, il ne lui arrive rien; et maintenant, comme quand j'étais toute petite, si j'avais une peine, c'est à vous que je la confierais... Pourquoi ne pas faire la même chose?

GAUSSIN.

Écoutez alors... Le mal dont je souffre est le mal des âmes faibles, une lâche pitié qui les paralyse, les... Mais non, c'est impossible, je ne peux rien dire... ne me demandez rien. Seulement votre main, votre chère petite main dans les miennes. (Lui prenant la main.) Il me semble que tout le bonheur de mon existence est là, que je le tiens.

IRÈNE.

Tenez-le donc bien fort, qu'il ne vous échappe pas.

GAUSSIN.

Comment? Pour toujours, Irène?

IRÈNE.

Pour toujours, si vous voulez.

GAUSSIN.

Vous m'aimez donc ?

IRÈNE.

Oui... Il n'y a pas longtemps que je le sais.. depuis ce matin... En pensant à vous, je me suis surprise à dire tout haut : « Mais je l'aime ! je l'aime!... » Et c'est comme ça que je l'ai appris.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CÉSAIRE

CÉSAIRE, qui entre bouleversé.

Jean.

GAUSSIN, brusquement debout.

Mon oncle ?

CÉSAIRE, apercevant Irène.

Ah ! tu es là, toi ? Monte vite vers Divonne.

IRÈNE.

Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

CÉSAIRE.

Il y a du monde là-haut... M. Déchelette...

IRÈNE.

Ah ! il est arrivé ?

CÉSAIRE, impatienté.

Va vite. Nous allons venir... Mais va donc

(Irène sort après avoir regardé Gaussin.)

SCÈNE X

LES MÊMES, moins IRÈNE

CÉSAIRE, s'essuyant les yeux.

Ah! mon ami.

GAUSSIN.

Vous l'avez vue?

CÉSAIRE.

Je crois bien que je l'ai vue. J'en pleure encore. Quelle femme!... Quels accents!... C'est une sainte, je te dis...

GAUSSIN.

Mais comment?

CÉSAIRE.

Tout est fini, et sans gifles; seulement, elle veut te parler.

GAUSSIN.

Ah! mais non.

CÉSAIRE.

Un mot, tu comprends, rien qu'un mot... Je n'ai pas pu refuser.

GAUSSIN, résolu.

Bien... Où est-elle?

CÉSAIRE.

Elle vient par les vignes.

GAUSSIN.

Ici?... Mais vous n'y songez pas?...

CÉSAIRE.

Laisse donc ! Je connais mon affaire. Partout ailleurs on vous aurait vus. Ici vous êtes loin de tout. Ta tante et Irène sont là-haut avec Déchelette... Je vais les rejoindre et les retenir, qu'on ne vous dérange pas. La voilà, je te quitte. (Il fait un pas pour s'éloigner.) Tu es sûr de toi, au moins ? Pas de faiblesse, pas de folie !

GAUSSIN.

Oh ! ne craignez rien, mon oncle. J'avais peur, il y a un instant... Mais maintenant je suis fort.

CÉSAIRE, à part.

Plus fort que moi, bien sûr. (Il sort.)

SCÈNE XI

FANNY, GAUSSIN

(Fanny, qui s'avance lentement, regarde autour d'elle, aperçoit Gaussin, va vers lui, très vite, comme pour lui sauter au cou, s'arrête à un pas. Ils se regardent un moment en silence.)

FANNY.

Pardonne-moi d'être venue, Jean. On ne se quitte pas sans un adieu. Et puis ça me faisait trop de peine de songer que tu étais parti fâché, sur une scène.

GAUSSIN.

Fâché ? Non... Nous avons eu d'heureux moments ensemble. Je ne me souviens que de ceux-là.

FANNY.

Tu ne m'en veux plus, bien vrai ?

GAUSSIN.

Bien vrai.

FANNY.

Oh ! que tu es bon ! que je suis contente ! J'avais tellement peur en venant vers toi... Tu veux bien que je me repose un peu ? (Elle va pour s'asseoir sur le banc où était Irène.)

GAUSSIN, vivement.

Oui, mais pas là. (Avec douceur.) Ici, vous serez mieux.

FANNY.

Ah ! tu dis vous. (Elle s'assied.) C'est que je suis lasse, vois-tu... J'ai tant souffert, tant pleuré, depuis ton départ. Je ne sais pas comment je vis encore... Tu dois me trouver changée, vieillie. Songe que c'est une brisure horrible et si brusque, si inattendue... depuis le temps qu'on se connaissait, qu'on vivait serrés l'un contre l'autre... méchant !

GAUSSIN, l'interrompant.

Vous êtes à Ville-d'Avray, toujours ?

FANNY.

Où veux-tu que j'aïlle ? Je n'ai la force de rien. Je suis là comme après une mort, un incendie ; je pleure, j'attends, ne sachant à quoi me prendre. Quelquefois, le matin... mais les premiers temps seulement, plus maintenant... je me réveillais toute joyeuse : « C'est aujourd'hui, il va revenir... » Pourquoi ? Rien... une idée... Alors, je mettais ma plus belle robe, j'arrangeais mes cheveux comme tu les aimais, et jusqu'au soir, jusqu'au dernier filet de lumière, je restais le

front contre la vitre, guettant le bruit de ton pas dans la ruelle... la petite sonnette du jardin. Fallait-il être folle!

GAUSSIN.

Et votre père?

FANNY.

Il est parti; les Hettéma ne viennent plus, je suis seule.

GAUSSIN.

Vous avez l'enfant?

FANNY.

Oui, j'ai l'enfant. Je lui en veux. C'est lui qui est cause de tout.

GAUSSIN.

Il faut rentrer à Paris, ce serait trop triste, l'hiver.

FANNY.

Oh! non, laisse-moi là-bas. Notre petite maison m'enveloppe de toi. D'abord, qu'est-ce que je ferais à Paris? J'ai le dégoût de cette vie, de ce passé qui t'éloigne... Je n'en veux plus. J'ai été à toi, ta femme; j'entends rester tienne à jamais, garder le goût de tes caresses. C'est bien drôle, n'est-ce pas? Sapho vertueuse!... Mais pas pour toi... Et, alors, pense, quel supplice! Tous les deux, dans Paris, car tu vas y revenir... et ne pas se voir! Tu te sens donc bien fort, dis? Moi, j'aurais beau te promettre, je ne pourrais pas, on ne verrait que moi dans ton escalier... Il vaut mieux que je reste là-bas. Seulement, écoute... Je comprends que notre vie à deux t'ait pesé

trop. Trop de choses te blessaient, t'effrayaient.. Je te tirais trop en bas, sans le vouloir... Je sais tout cela, m'ami... mais enfin, sans vivre toujours ensemble, on pourrait n'être pas perdu l'un pour l'autre. Si tu venais me voir de temps en temps, pour m'acclimater? Tu viendras, dis? La petite maison se fera belle, il n'y aura que nous deux. C'est une charité que je te demande... pour un bout de temps encore... une petite place dans ton cou, ma place, quand tu me portais dans l'escalier, tu sais, m'ami?

GAUSSIN.

Oui, je sais, mais ce n'est pas possible. (Il se dégage doucement.)

FANNY, se rapprochant.

Pourquoi?

GAUSSIN.

Si je venais une fois, je ne m'en irais plus.

FANNY, féline.

Tu crois?

GAUSSIN, éclatant.

Tu n'en as donc pas assez, malheureuse, de notre collier de torture? Tu veux reprendre cette vie de soupçons, de rongement, de basse jalousie? Tu ne comprends donc pas que nous ne pouvons que souffrir l'un par l'autre?

FANNY, les larmes dans la voix.

Mais je ne t'ai rien fait. Du jour où je t'ai connu, je t'ai aimé fidèlement, j'ai été à toi toute, cherchant toujours à te faire de moi une joie nouvelle.

GAUSSIN, entre ses dents.

Et le passé?

FANNY.

Ah! cet affreux passé... Ce n'est pas ma faute pourtant... A moins de m'arracher!... (Elle fait un geste.)

GAUSSIN.

Ni ta faute ni la mienne. C'est le malheur de nos existences de s'être rencontrées trop tard.

FANNY.

Mais, avec le temps, tout s'efface.

GAUSSIN.

Oui, chez les Hettéma, le bétail accouplé, où l'amour tient si peu de place... Seulement la lâche habitude et le vice entré dans les os. Nous, ce qui nous attendait, je vais te le dire... Il y a des pays d'Orient où, quand la femme a mal fait, on la coud vivante avec un chat, dans une peau de bête toute fraîche. Puis on lâche le paquet sur la plage, hurlant et bondissant en plein soleil. La femme miaule, le chat griffe, tous deux s'entre-dévorent, pendant que la peau se racornit, se resserre sur cette horrible bataille de captifs. C'était cela notre existence... Je n'en ai pas voulu, je n'en veux pas.

FANNY.

Moi, elle ne m'effrayait pas; souffrir avec toi, par toi, c'était bon encore.

GAUSSIN, redevenu froid.

D'ailleurs, il y a une raison plus forte que tout

à notre rupture... Je rentre à Paris, mais seulement pour quelques jours. On m'a nommé plus tôt que je ne pensais. Je vais partir.

FANNY.

Partir?

GAUSSIN, gêné.

Oui, Hédouin, tu te rappelles... celui dont je devais avoir la place...

FANNY, anxieuse.

Eh bien?

GAUSSIN.

Il est malade, il quitte son poste.

FANNY.

Et alors?

GAUSSIN, hésitant un peu.

Alors, comme c'était mon tour...

FANNY.

Assez, ne mens plus... tu ne sais pas, d'abord! Le vrai, c'est que tu te maries. Il y a assez longtemps que ta famille te travaille. Ils ont tellement peur que je ne te reprenne, que je t'empêche d'aller chercher le typhus ou la fièvre jaune... Enfin les voilà contents, et la demoiselle à ton goût, j'imagine. Jobard, qui croit encore aux ingénues, comme s'il y avait des ingénues. Tu es venu lui faire la cour, n'est-ce pas? Eplucher des pâquerettes avec la petite, comme on dit chez vous? (Rire amer.) Ah! ah! elle m'amuse, ton histoire d'Hédouin!... Elle m'amuse... (Les poings devant la figure.) menteur! Lâche! menteur!

GAUSSIN.

Va, va, injurie-moi... Je t'aime mieux ainsi...
Tu es moins dangereuse...

FANNY, à ses pieds.

Non, non, ce n'est pas vrai, m'ami... Je suis folle, je souffre... Alors je dis des choses... Tu ne pars pas, n'est-ce pas? Ce n'est pas fini à jamais entre nous?

GAUSSIN.

C'est fini. (Il veut se lever, elle le force à reprendre sa place, et devant lui, de tout près, l'étreignant de ses yeux, de son souffle, avec des caresses enfantines, les mains sur sa figure, dans ses cheveux, sur sa bouche.)

FANNY.

Non, ne dis pas cela, attends, laisse-toi aimer. Tu le regretteras. Crois-tu que cela se retrouve deux fois dans la vie d'être aimé comme je t'aime? Oui, oui, tu partiras, tu te marieras, mais plus tard. Tu as le temps. Tu es jeune; moi, bientôt je serai finie, et alors nous nous quitterons tout naturellement. Mais d'ici là nous n'avons pas encore épuisé toutes nos joies, toutes nos ivresses. Deux ans, qu'est-ce que c'est? Souviens-toi comme nous avons été heureux... Nous le serions encore si tu le voulais, dis? Tu te détournes, tu ne réponds pas. Oh! je voudrais dormir, et que tout ça ne soit qu'un rêve.

GAUSSIN.

Tais-toi, tais-toi... tu me fais mal.

FANNY.

Grâce! Pitié! Je t'aime, je n'ai que toi... Mon

amour, ma vie, ne me quitte pas... Qu'est-ce que tu veux qu'elle devienne, la triste créature qui a dormi si longtemps près de ton cœur? Fanée, flétrie, comme tu me laisses... mais regarde-la donc, ma pauvre figure fripée de larmes... Ce n'est plus de l'amour que je te demande, c'est un peu de pitié pour le chien qui t'aimait, que tu pouvais battre, qui te serait resté fidèle jusqu'à la mort...

GAUSSIN.

Voyons... Il le faut... Sois raisonnable.

FANNY.

Oh! comme il me parle. Comme il est fort, lui. C'est fini... Il ne m'aime plus... Tout est noir maintenant. Je suis perdue. Au secours! Au secours!

(Elle se laisse aller à terre, dans le jour qui tombe, sans force, sans parole. Rien que des sanglots, des cris, puis des larmes, une longue plainte d'enfant, et de temps en temps un « Oh! » profond et sourd comme devant quelque chose d'horrible qu'elle chasse et revoit toujours.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, CÉSAIRE, DÉCHELETTE

CÉSAIRE, s'avançant dans l'ombre avec Déchelette,

Jean... Où êtes-vous?

GAUSSIN.

Emmenez-la! Emmenez-la! Je n'en puis plus.

DÉCHELETTE, se baissant vers Fanny.

Relevez-vous, mon enfant... Allons, prenez mon bras.

FANNY, convulsionnée de gros soupirs.

Emportez-moi, loin, bien loin... Oh! oh!...
Jean! mon Jean!

(Pendant que Déchelette l'emmène, Jean sanglote dans les bras de Césaire.)

ACTE CINQUIÈME

Le même décor qu'au troisième acte, le petit rendez-vous de chasse dans les bois, mais à moitié démeublé, dénudé, sans rideau. — Par terre, une malle, un sac de voyage, cartons, paquets ficelés, prêts au départ. — L'armoire ouverte et vide. — Dans la grande cheminée, quelques tisons qui s'éteignent. — Par la porte du fond, par les hautes fenêtres à petits carreaux qui n'ont plus leurs jolies tentures, se montre un lugubre paysage d'hiver, le jardin frissonnant, les bois dépouillés, tout blancs de neige. — Fanny en toilette de route, debout près de la cheminée, achève de boucler un sac de voyage. — M^{me} Hettéma, en fanchon de dentelle, des socques aux pieds, est assise sur le canapé. — Francine, en sabots, balaye le perron.

SCÈNE PREMIÈRE

FANNY, MADAME HETTÉMA, FRANCINE

FANNY, posant sur la malle le sac de voyage.

Voilà, tout est prêt. (Appelant.) Francine!

FRANCINE, déposant son balai.

Madame?

FANNY.

Vous vous rappelez bien, n'est-ce pas? Les quelques meubles qui restent, le lit, le divan, la table, par petite vitesse.

FRANCINE.

Bien, madame. Et les malles?

FANNY.

Elles partent avec moi. Allez prévenir l'homme

du chemin de fer. (Rappelant Francine qui sort.) Et l'écri-
teau?

FRANCINE.

Oh! j'l'ai mis c'matin. Seulement, avec ce
temps-là, qu'est-ce que vous voulez qui passe?
Y a que les corbeaux qui l'verront. (Elle sort en refer-
mant la porte du fond.)

SCÈNE II

FANNY, MADAME HETTÉMA

MADAME HETTÉMA.

Alors, c'est décidé. Vous partez?

FANNY.

Je pars.

MADAME HETTÉMA.

Pas besoin de vous demander où vous allez...
M. Jean vous a écrit, vous allez le rejoindre.

FANNY.

Jean? ma foi, non, c'est fini. Quinze jours sans
nouvelles. Il ne pense plus à moi. Qu'est-ce que
vous voulez? On ne peut pas les tenir à la chaîne.
Il suit sa route, ce garçon. Il a raison. Je n'ai pas
le droit de lui en vouloir.

MADAME HETTÉMA, se levant et croisant ses bras.

Enfin, convenez que vous êtes une drôle de
créature... Avec vous, il y a toujours du nou-
veau, toujours des surprises... Vous êtes revenue
du Midi dans un état, dans un désespoir! Le mal
qu'on a eu pour vous empêcher de faire des
bêtises! Vous vous rappelez cette scène? Le petit

Joseph qui vient nous chercher au milieu de la nuit : « Au secours ! Venez vite, ménine veut mourir. » Et les cris, les larmes, le laudanum... Sans nous, il y avait dans les journaux un fait divers de plus... C'est M. Hettéma qui n'aurait pas été content, lui qui déteste tant la publicité ! Aujourd'hui, nouvelle histoire... On ne pleure plus, on part sans même laisser son adresse à ses bons voisins.

FANNY.

Oui, c'est vrai... Une étrange créature... Je ne me connais pas moi-même... Des choses me poussent ; je vais, les bras tendus, sans savoir... J'ai fait ça toute ma vie.

MADAME HETTÉMA.

Sans doute, sans doute, vous êtes toute de passion... Mais ça n'a qu'un temps, les aventures romanesques... Il faut s'arrêter ; il faut relayer, monseigneur, comme disait... l'autre. A votre place, je songerais au repos, au vrai repos, le mariage... Un bail pour la vie, avec un brave homme, pas très fort surtout, à qui vous feriez une grâce en l'épousant, jolie comme vous êtes...

FANNY, avec un mouvement.

Un brave homme ne m'épouserait pas.

MADAME HETTÉMA.

Et bien ! et moi?... Est-ce que M. Hettéma ne...

FANNY.

Il ne savait pas peut-être, M. Hettéma ?

MADAME HETTÉMA.

Eh! si, parfaitement, il savait. Seulement il a eu le tact d'oublier.

FANNY.

Mais moi, je n'oublierais pas. On m'a trop dit ce que j'ai été. Je m'en souviendrais toujours, maintenant.

MADAME HETTÉMA.

Vous! Allons donc! D'abord, ma chère, un des dons précieux de la femme, c'est le manque absolu de mémoire. Elle est toute à l'heure présente, sans jamais regarder ni devant ni derrière... Et puis, si vous saviez, le mariage... Quel coup d'éponge sur l'ardoise! Ainsi, moi... Chut! la bonne.

SCÈNE III

LES MÊMES, FRANCINE

FRANCINE, larmoyant.

Madame, l'homme du chemin de fer sera là dans une demi-heure.

FANNY.

Qu'est-ce que vous avez, ma pauvre fille?

FRANCINE.

C'est si malheureux de perdre une bonne maîtresse comme ça!... J'fais qu'pleurer depuis ce matin...

FANNY

Il ne faut pas vous désoler, mon enfant...

Vous trouverez quelque chose dans le pays...
 J'ai dit un mot à M^{me} Hettéma. Elle est presque
 décidée à vous prendre.

MADAME HETTÉMA.

Seulement, il y a la question de moralité. Oh !
 là-dessus, M. Hettéma... (A Francine.) Enfin, vous
 viendrez nous voir, nous en causerons. (A Fanny.)
 Allons, adieu, vilaine mystérieuse!... Est-ce que
 vous daignerez nous donner de vos nouvelles?
 (Sourire de Fanny.) C'est que je vous aime beaucoup,
 et vous allez me manquer. Pas à M. Hettéma,
 par exemple... Il aime tant son repos, et toutes
 ces histoires lui ont causé tant d'agitation!
 Enfin, il va pouvoir jouir de la campagne, et
 rentrer dans la paix de ses sabots. (Se retournant vers
 la chambre où est entrée Fanny.) Adieu, adieu, mignonne!
 (Elle s'en va en fredonnant.)

Notre vaisseau va quitter cette plage.

Oh ! bien longtemps je serai sans vous voir.

SCÈNE IV

FRANCINE, seule, campée au milieu du théâtre.

Les Hettéma ! les Hettéma ! Est-ce bien ça qui
 me convient ? C'est vrai qu'ici c'était pas bien
 rigolo depuis quelque temps. En avons-nous eu
 des affaires ? Mais madame était si bonne enfant !
 Tandis que les autres, là-bas, avec leur moralité...
 C'est que j'aime à rire, moi, y a pas... (Elle s'avance
 sur le perron pour balayer. Regardant dehors.) Tiens ! quelqu'un

qui s'arrête pour voir notre écriteau... Il va peut-être louer... Entre donc, serin! c'est pas cher et c'est confortable. (Montrant le décor.) Surtout dans ce moment-ci. Ah! mais il entre, il se décide. (Avec un cri.) Tiens! on dirait... Pas possible!

SCÈNE V

GAUSSIN, FRANCINE

(Gaussin entre effaré, regarde Francine, les malles, tout le désordre.)

GAUSSIN.

Qu'est-il arrivé? Où est-elle?

FRANCINE.

Ah ben! par exemple...

GAUSSIN.

Mais parle donc.

FRANCINE.

En v'là une affaire! (Courant à la porte de la chambre qui est fermée.) Madame!...

VOIX DE FANNY.

Quoi donc?

GAUSSIN.

Fanny! (Soupir de soulagement.) Ah!

FRANCINE.

C'est monsieur.

VOIX DE FANNY.

Qui, monsieur?

SCÈNE VI

LES MÊMES, FANNY

(Fanny ouvre la porte. Elle tient une toque et, sur le bras, un grand manteau de fourrure.)

FANNY, stupéfaite.

Comment!... C'est vous?

FRANCINE.

En voilà une surprise! (Elle sort sur un geste de Fanny.)

GAUSSIN, les deux mains sur sa poitrine.

Ah! que j'ai eu peur... Cet écriteau, cette maison ouverte... J'ai cru à quelque grand malheur.

FANNY.

Un malheur?

GAUSSIN.

Oui... l'histoire de cette petite Doré qui ne me sortait plus de la tête... Mais je vois que tu ne prends pas les choses aussi tragiquement qu'elle.

FANNY.

Tu te trompes, Jean; j'ai essayé de mourir, je n'ai pas pu. On m'a arrêtée, ma main tremblait. Peut-être la peur de devenir laide... Oh! cette petite Alice, comment a-t-elle eu le courage?

JEAN.

Et tu t'en vas. Tu déménages?

FANNY.

Oui... vous m'aviez dit...

GAUSSIN.

C'est toi qui dis vous, maintenant?

FANNY.

Tu m'avais dit que je serais trop seule. L'hiver, le froid...

GAUSSIN.

Tu n'as donc plus le petit?

FANNY,

Non... On est venu le chercher.

GAUSSIN.

Qui?

FANNY, baissant la voix, hésitant.

Son père.

GAUSSIN, bas, également.

Ah! il est donc sorti de?...

FANNY.

Il a obtenu sa grâce. Je croyais que tu le savais...

GAUSSIN, févieux.

Moi! Est-ce que je m'occupe de ce monsieur?... Alors, en sortant de prison, il est venu te voir et il emmène son enfant? Où vont-ils?

FANNY.

Au Morvan, dans son pays.

GAUSSIN, vivement.

Et toi, tu vas le rejoindre... Ah! quelle bonne farce!... Moi qui ai tout brisé là-bas, qui revenais le cœur serré, avec la même vision obsédante, la peur de te trouver morte... Voyons, sois franche. Quand est-il venu chercher son enfant?

Hier.

FANNY.

Et il est parti?

GAUSSIN.

FANNY.

Ce matin... Il neigeait... Il a passé la nuit sur cette chaise...

GAUSSIN.

Tu mens... Ce n'est pas là qu'il a passé la nuit. (Montrant la chambre.) C'est là... dans ta chambre.

FANNY.

Je te jure que non, Jean... Et après, quand cela serait! Est-ce que je savais que tu allais revenir? Je t'ai assez prié, pourtant... J'ai assez pleuré!... Alors, n'espérant plus te revoir, trop lâché pour me tuer, qu'est-ce que ça pouvait me faire, tout le reste?

GAUSSIN, bégayant de colère.

Et puis le bouquet du baigne!... C'est ça qui t'a semblé bon... Ah! misérable. (Il lève la main sur elle comme pour l'écraser.)

FANNY, lui sautant au cou avec un sourd grondement de joie et de victoire.

M'ami, m'ami, tu m'aimes encore!... Si... si... tu m'aimes, ne t'en défends pas... Tu es venu par pitié, je le sais bien, mais ce n'est plus de la pitié que tu as dans les yeux, c'est de l'amour, je t'en réponds. (Longue étreinte.)

GAUSSIN, se dégageant après un silence.

Et alors... que devenons-nous?

FANNY.

Décide.

GAUSSIN.

C'est tout décidé. Il y a un poste de consul vacant au Brésil... Je vais le demander, et je t'emmène... Nous partirons avant huit jours. Pas besoin de défaire les malles.

FANNY.

Et ton mariage?

GAUSSIN.

Tais-toi... Tu sais bien que si je me mariais je te reviendrais toujours. Pour faire un ménage à la de Potter? Allons donc! Si bas que je sois tombé, je n'en suis pas encore là... D'ailleurs, pourquoi me marier? Toutes les joies de la vie à deux sont finies; je les ai usées et épuisées avec toi.

FANNY, après un temps, elle roule une cigarette.

Pauvre bébé, va!... C'est loin ce pays que tu dis?

GAUSSIN.

Très loin... Dans l'Amérique du Sud... Tu hésites?

FANNY.

Pourquoi me dis-tu ça?

GAUSSIN.

C'est ta cigarette. Quand tu fumes, ça ne va pas... Tu cherches toujours quelque chose.

FANNY, jetant sa cigarette.

Non. Je pense à ce malheureux qui va m'attendre,

Où est-il?

GAUSSIN.

FANNY.

A Paris... Il règle quelques affaires... Nous devons partir ensemble.

GAUSSIN.

Il faut lui écrire que tu ne peux pas, que tu as changé d'idée. (Les dents serrées.) Et s'il n'est pas content...

FANNY.

Oh! ce n'est pas un homme bien terrible, va! Il a passé toute la nuit à pleurer sur mon épaule... (Bas.) Il n'y a pas de quoi se monter la tête.

GAUSSIN.

Écris... et fais porter la lettre. (Il s'assied devant la cheminée.)

FANNY.

Tu as froid... Attends que je rallume le feu... Chauffe-toi m'ami... Est-ce que tu n'as pas faim?... Je te trouverai bien par là, dans une armoire...

GAUSSIN.

Non, merci. (Grelottant.) C'est bon, le feu! Cette nuit en wagon, la course, tant d'émotions... Je suis brisé.

FANNY.

Si tu te reposais un peu?

GAUSSIN.

Non, non... Fais ta lettre, d'abord.

FANNY.

Je vais la faire... Étends-toi donc sur le divan,

il vient de ton pays; tu te rappelles? Tout petit, tu y as fait de bonnes siestes... (Elle rapproche le divan et l'oblige à s'asseoir dessus.) Comme ça... là... Attends, tu seras mieux.

GAUSSIN, allongé.

Ne t'en va pas... Laisse un instant ton bras sous ma tête... Ah! que je suis lâche!... (Bas, à demi endormi.) La lettre...

FANNY.

Oui, tout à l'heure... Dors, dors... (Quand elle le voit endormi, elle se lève, va chercher son maryland, roule une cigarette, fume, rêveuse, debout devant le feu, sa robe relevée, chauffant un de ses pieds. Puis, après être restée longtemps songeuse dans la fumée, elle jette vivement sa cigarette d'un grand geste résolu, prend le buvard, l'encrier, s'assied sur la malle et écrit très vite, lisant à demi voix.) « Eh bien! non, je ne pars pas, Jean. C'est
« une trop grande folie dont je ne me sens pas
« la force. Pour des coups pareils, mon pauvre
« ami, il faut la jeunesse que je n'ai plus ou
« l'aveuglement d'une passion folle qui nous
« manque à l'un comme à l'autre. Il y a quelques
« jours, je ne dis pas. Un signe de toi m'aurait
« fait te suivre de l'autre côté de la terre...
« (Le regardant.) Car je t'ai aimé passionnément...
« et j'ai souffert comme jamais pour m'arracher
« de toi!... Mais ça use, vois-tu, un amour pa-
« reil... Maintenant, je ne peux plus. Tu m'as
« trop fait vivre, trop fait souffrir; je suis à bout!
« Dans ces conditions, la perspective de ce grand
« voyage, de ce déménagement d'existence me
« fait peur. »

GAUSSIN, endormi.

Fanny... la lettre... Flamant.

FANNY.

(Elle écrit.) « Et ne te figure pas que ce soit à
 « cause de ce malheureux. Pour lui, comme
 « pour toi et tous les autres, c'est fini, craqué...
 « Mon cœur est mort... Mais il reste cet enfant
 « dont je ne peux plus me passer et qui me
 « ramène auprès du père... Je te l'ai dit, mon
 « pauvre petit, j'ai trop aimé, je suis rompue...
 « A présent, j'ai besoin qu'on m'aime à mon
 « tour, qu'on me choie et qu'on me berce ;
 « celui-là ne me verra jamais de rides ni de
 « cheveux blancs, et s'il m'épouse comme il en
 « a l'intention, c'est moi qui lui ferai une grâce.
 « Compare... Surtout pas de folies, n'essaye pas
 « de me revoir... Tu ne pourrais pas... Te voilà
 « libre, sois heureux... Retourne à ta famille et
 « marie-toi... Tu n'entendras plus parler de
 « moi... Jamais... Adieu! » (Après avoir écrit, elle pose la
 lettre bien en évidence sur la chaise. A ce moment, la porte s'ouvre,
 Francine entre avec un homme d'équipe

SCÈNE VII

LES MÊMES, FRANCINE, UN HOMME D'ÉQUIPE

FANNY, debout, montrant Gaussin.

Chut! (Elle hésite un instant; puis, avec un geste vers la malle
 donne l'ordre muet : **Enlevez!** L'homme, aidé de Francine, emporte
 la malle et les paquets. Ils sortent sans dire un mot. Alors Fanny prend

vivement son manteau, son chapeau, revient vers la lettre et écrit en post-scriptum ces mots qu'elle dit tout haut : **Un baiser, le dernier, dans le cou, m'ami.** Elle jette un dernier regard sur Gaussin, et sort précipitamment par la porte du fond qu'elle referme. On la voit se perdre dans la neige de la campagne désolée et le rideau tombe sur Gaussin toujours endormi.)

JACK

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Odéon,
le 14 janvier 1881.

PERSONNAGES

AMAURY DARGENTON	MM. LAFONTAINE.
RIVALS, médecin.	POREL.
JACK, 20 ans	CHELLES.
HIR, docteur.	FRANÇOIS.
LABASSINDRE, 6 ^e basse à l'Opéra	ODEZENNE.
LANDOUZIE, critique influent. . .	COMAGLIA.
MORONVAL, publiciste, ancien maitre de pension.	SICARD.
DASPRE, sculpteur.	REBEL.
CASIMIR, facteur.	BOUDIER.
SCHUBART, poète satirique. . . .	LAFERTÉ.
CALDELAR, fabuliste.	FRÉVILLE.
UN DOMESTIQUE.	FARRÉ.
IDA DE BARANCY.	M ^{mes} CÉLINE MONTALAND.
LA MÈRE ARCHAMBAUT, ser- vante.	GROSNIER.
CÉCILE, petite-fille de Rivals . . .	R. SISOS.
DELPHINE DU GARD, invitée. . . .	JULIEN.
MADAME CALDELAR, invitée. . . .	DAVYLE.
UNE FLEURISTE.	NOÉMIE.
UNE PAYSANNE.	CAROLINE.

JACK

ACTE PREMIER

Une propriété près du village d'Étiolles, sur la lisière de la forêt de Sénart. — Le théâtre représente une salle à manger de campagne, rustique, artistique, élégante, très ensoleillée. Bahut surchargé de vieilles faïences, cheminée monumentale, grand fauteuil Henri II; sur une colonne, le buste du maître de la maison, le poète Dargenton, le cou nu, les cheveux au vent, l'air inspiré, faisant pendant au buste de Goëthe. Au fond, une véranda laissant voir le jardin. Porte à droite et à gauche, escalier extérieur, en bois ouvré, menant aux étages supérieurs. — Au lever du rideau, la mère Archambaut met le couvert.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE ARCHAMBAUT, UN FACTEUR
DE CAMPAGNE

LE FACTEUR, se montrant à la fenêtre jusqu'à mi-corps.

Salut bien, mère Archambaut, la compagnie...

Les journaux de M. Dargenton. (Il jette les journaux sur une table.) Y en a t-y... y en a t-y...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! c'est pas d'trop... Y en faudrait six fois autant, tellement que le temps l'y dure, à la cam-

pagne... Un verre de vin, m'sieu Casimir? (Elle lui verse à boire.)

CASIMIR.

Pourquoi donc pas? Faut ça pour combattre le chaud... (Il boit.) Ah! c'est heureux, les riches, de pouvoir s'ennuyer comme ça à leur aise... car enfin v'là beau temps qu'ils sont à Etiolles, vos bourgeois, mère Archambaut?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Approchant les sept ans... c'est l'année que mon pauv' défunt, qu'était encore garde forestier, a eu son attaque... Ils sont venus voir après la forêt avec leur petit garçon... M. Dargenton disait qu'il voulait un coin ben seul, ben sauvage, que le remuement de la ville était contraire à ses écritures. Alors je leur z'y ai indiqué c'te maison-ci qu'était à louer, à l'orée du bois.

CASIMIR, gravement.

C'est un homme qui travaille de la tête, paraît?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Il travaille! il travaille!... Y n'en fait pas lourd, allez!... Depuis tant d'années que j'suis à son service, je commence à le connaître... Quand il s'enferme là-haut, dans son espèce de chapelle où qu'il y a du vitrage en couleur... Oh! il travaille drôlement... Une fois, j'ai mis mon œil à la serrure... pas par curiosité, ben sûr. Eh bien, il était couché tout du long sur un grand coussin qu'il a.

CASIMIR.

Il dormait.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Y dormait en fumant... une longue affaire de pipe en tortillon qui était là à terre à côté de lui... Encore une invention dans le genre de ce grand fauteuil-là (Elle s'assied dedans) et de ce latin qu'il a mis au-dessus de sa porte... Je vous dis que c'est pas un homme comme les autres, m'sieur Dargenton... Mais le plus drôle, c'est que pendant qu'il est là-haut à tirer sur sa pipe, madame est tout le temps à dire : « Chut!... faisons pas de train, monsieur travaille! » Quand je dresse la table (Revenue au-dessus de la table), elle me fait mettre une couverture sous la nappe, crainte que le bruit de la vaisselle le dérange dans ses idées!

CASIMIR.

Une couverture sous la nappe! Y a que ces Parisiens de Paris pour inventer le diable.

(Il lui rend le verre.)

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! le service n'est pas toujours commode... non pas que ça soye un mauvais homme, mais c'est un homme qui se ronge tant qu'il s'ennuie... (Posant le verre sur la console du fond.) Faut voir quand ses journaux de Paris sont un peu en retard... Il est là, sur la route, qui vous guette, qui marronne... Je ne sais pas quel plaisir il y trouve, à ses journaux... Presque toujours il y a sur la feuille des affaires qui ne lui conviennent pas. Alors, c'est des humeurs, des colères... sa crise, comme il l'appelle... tout ça retombe sur la pauv' mame

Argenton et sur moi... Quand nous avons encore not' petit Jack, c'était lui qui endurait tout, le pauv' enfant!... (Elle regarde en dehors.) Tiens! on dirait la voiture du docteur...

CASIMIR, regardant au dehors.

Ma foi, oui, voilà M. Rivals avec M^{lle} Cécile qui arrivent de ce côté.

LA MÈRE ARCHAMBAUT,

Comment! mam'zelle Cécile aussi?

CASIMIR.

Oui, il l'emène quelquefois avec lui dans ses tournées... c'est sa consolation, à ce pauvre homme.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, face au public.

Ah! bonnes gens! en ont-ils eu des malheurs dans cette maison-là... et pas mérités, pour sûr!
(Elle va ouvrir la porte du fond.)

CASIMIR, à la fenêtre, parlant sur la scène vide.

C'est vrai qu'ils en ont eu plus que leur compte... Ben le bonjour, mère Archambaut, la compagnie... (Il disparaît.)

SCÈNE II

LA MÈRE ARCHAMBAUT, CÉCILE,
RIVALS, du fond, à droite.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, debout sur la porte.

Entrez donc, entrez donc, mam'zelle Cécile...
(Ils paraissent.) C'est un vrai hasard de vous voir vers chez nous.

CÉCILE.

Ah! je n'ai plus le temps, ma bonne Archambaut. Je fais des visites avec grand-père... et puis j'ai la maison à tenir.

RIVALS, descend un peu avec Cécile.

Et c'est tenu, je vous en réponds. Bonjour, bonjour, la mère. Vous la trouvez grandie, hein?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Et que ça l'y va ben de grandir. La v'là quasi en âge de se marier.

CÉCILE.

Ah! mais non... Nous sommes trop bien tous deux comme nous sommes.

RIVALS, ému.

Vrai!... tu ne t'ennuies pas trop toute seule, près de ton vieux bonhomme?

CÉCILE.

Oh!

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Dites donc, mam'zelle Cécile, vous rappelez-vous quand vous veniez jouer ici avec not' petit Jack?... Seigneur Dieu! que vous étiez-t'y gentils!... et ben faits l'un pour l'autre, ma fine, oui!

CÉCILE, descend un peu.

Oh! je pense souvent à lui, mère Archambaut.

RIVALS.

Elle y pense toujours... C'est bien pour cela qu'elle ne veut plus venir ici. La maison lui fait trop de peine.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Dieu de Dieu... Un amour de petit blondin fignolet qu'était né pour être ouvrier comme moi pour être duchesse. (Rivals va et vient au-dessus, examine la table qui est préparée.) Dire qu'ils l'ont envoyé dans les usines!

CÉCILE.

Comme il doit être malheureux!

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! si j'avais été sa mère, jamais on n'aurait vu ça... non, qu'on n'aurait pas vu ça... Mais j'ai pas eu la chance d'avoir d'enfant, moi, mon homme non plus.

RIVALS, brusquement, revenu à sa place.

Mère Archambaut?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Monsieur Rivals?

RIVALS, montrant le couvert.

On n'a pas l'air bien malade, ici... Pourquoi m'a-t-on fait venir?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

M'en parlez pas... c'est m'sieur Dargenton qu'a encore eu sa crise à c'matin... Mais v'là madame.

SCÈNE III

LES MÊMES, IDA, toilette excentrique.

IDA, descendant l'escalier.

C'est vous que j'entends, docteur? Et moi qui

meurs d'impatience de vous voir. (A la mère Archambaut, d'un air de reine.) Pourquoi n'annoncez-vous pas, ma chère?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, ouvrant des yeux.

Si ou plaît? (Reste au fond à ranger.)

CÉCILE.

Nous arrivons à l'instant, madame.

IDA, à Cécile, l'embrassant.

Bonjour, mon enfant... C'est de votre faute si je ne vous aime plus, je ne vous vois pas assez... Vous regardez ma robe. N'est-ce pas que c'est original?... Nous avons du monde aujourd'hui... Monsieur Dargenton reçoit.

RIVALS.

Il reçoit?...

IDA.

Oui, il se décide à reprendre son milieu intellectuel. Je ne lui suffis pas, moi... Vous comprenez, je ne suis, comme il dit, qu'une pauvre cervelle d'oiseau... Oh! cet isolement est tout ce qu'il y a de plus mauvais pour lui... Ah! docteur, il se mine, il se tue, et il me le cache!

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Des idées, m'ame Argenton, des idées que vous vous faites là... Il est tout le temps pendu à la huche... Encore ce matin après sa crise, j'y ai vu se couper une tartine grande comme ça!... Et des pipes... en fume-t-il de ces pipes! C'est vrai que le temps l'y dure à la campagne, et qu'il a plus de tête que de bras, ben sûr, vot' mari...

Mais c'est égal, faut pas vous tracasser tout de même!...

IDA.

Vous parlez comme une paysanne... Est-ce vous qui pouvez comprendre ces terribles luttes artistiques... (La mère Archambaut remonte.) Quand moi, qui suis dans l'intimité de son génie, j'ai peine à les imaginer. Oh! docteur, ce qu'il a dépensé de nerfs pour sa *Fille de Faust*, c'est incroyable!

RIVALS.

La *Fille de Faust*?... Ah! oui, son grand drame.

CÉCILE.

Il doit être très avancé?...

IDA.

Oh! c'est fini... c'est fini... sauf quelques retouches à faire à la scène...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, redescendant.

C'est pas trop tôt... depuis le temps qu'il s'enferme avec, et qu'on n'ose pas remuer dans la maison...

IDA.

Savez-vous seulement, avant de parler en l'air, comme vous le faites, combien Goëthe, le grand Goëthe (Reculé d'un pas, montré le buste.) que voici...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! je le connais ben, depuis le temps que je l'époussette.

IDA.

Savez-vous combien il a mis pour son *Faust*?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ma fine, non.

IDA.

Il a mis dix ans, lui.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ben, il a dû en fumer, de ces pipes!

IDA, haussant les épaules.

Il faut la plaindre, docteur. (La mère Archambaut remonte, passe au-dessus et achève de mettre le couvert, tout en écoutant ce qui se dit.)

RIVALS.

Si nous montions près de notre malade... Je n'ai pas grand temps, je vous dirai... Je conduis ma petite-fille à Corbeil...

IDA.

Mais, docteur, M. Dargenton n'est pas là... Il est allé au-devant de ses amis... deux intelligences!

RIVALS.

Oh! alors, ce n'est pas bien grave...

IDA.

Très grave, au contraire... Cette crise de ce matin a été terrible... Et c'est Jack qui en est cause.

RIVALS et CÉCILE.

Jack?

IDA.

Si vous saviez ce qui se passe... L'enfant a encore fait des siennes...

CÉCILE.

Ah! mon Dieu! quoi donc?

IDA.

Un coup de tête... On n'imagine pas... Il n'est plus à Indret... Il a quitté l'usine.

CÉCILE, vivement.

Oh ! quel bonheur ! (Va à droite.)

LA MÈRE ARCHAMBAUT, au-dessus de la tête.

Une vraie chance, dame !

IDA, stupéfaite, à Cécile.

Mais vous n'y pensez pas?... Mais c'est épouvantable... (Cécile revient.) Tout un avenir perdu... M. Dargenton est dans un état ! Songez donc ! après toute la peine qu'il s'est donnée pour le faire entrer à ces forges, et justement c'est un de ces messieurs que nous attendons qui nous avait procuré cette place... (Rivals remonte.) Qu'est-ce qu'il va dire, quand il saura?... Ah ! cruel enfant, que de mal tu m'as fait depuis que tu es au monde !

CÉCILE, s'approchant d'Ida.

S'il vous a fait du mal, madame, c'est bien sans le vouloir. Il vous aime tant !

IDA.

Je sais bien qu'il m'aime, mon Jack, mais pourquoi n'est-il pas raisonnable aussi?... Pourquoi ne veut-il rien faire?... Enfin, le voilà dans la marine maintenant !

RIVALS, descend.

Dans la marine !...

IDA.

Mais oui... Il s'est fait... comment dit-il ça...

chauffeur... à bord du... Je ne sais plus, moi..
sur un vaisseau... Vous allez voir sa lettre.

(Remonte.)

RIVALS, à demi-voix.

Pauvre petit martyr.

IDA, cherchant de tous côtés.

Qu'est-elle donc devenue, cette lettre... je n'ai plus ma tête à moi... (Redescendant, cherchant toujours.)
Oui, chauffeur... c'est à n'y pas croire, n'est-ce pas?... C'est que j'en ai vu, moi, de ces chauffeurs... quand je suis revenue d'Algérie avec lord Peambock. Lord Peambock, le parrain de Jack. Car Jack... vous savez... son nom s'écrit à l'anglaise... par un k... c'est bien plus distingué. Du reste, lord Peambock, pour la distinction... Eh bien, ces chauffeurs, voyez-vous, c'est laid, c'est noir... ça boit de l'eau-de-vie... Et dire que mon Jack... Ah! la voilà, cette lettre.

RIVALS, tendant la main.

Voyons!

IDA, retenant la lettre.

C'est que M. Dargenton ne serait peut-être pas content que je vous montre... Mère Archambaut, regardez-donc sur la route si ces messieurs ne viennent pas.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, qui est au fond.

Oui, madame. (A part.) Si c'est pas une calamité! Le petit Jack sur les navires!... (Elle descend sur le chemin.)

RIVALS, lisant.

« C'est bien contre l'idée de te causer de la

peine que je suis parti de l'usine, mais vois-tu, ma chère maman, malgré le courage et la bonne volonté, je ne valais rien pour la lime. Je n'aurais jamais fait qu'un mauvais ouvrier. Et voilà que j'ai vingt ans. Il faut que je me décide à gagner des journées d'homme. La chauffe, c'est dur, mais c'est plus avantageux. Et puis j'aurai devant moi l'idée de te revoir, qui me soutiendra. Tu es toujours là, va, ma pauvre maman, n'importe où que je sois, ne te tourmente pas. C'est toujours toi maman, et c'est toujours moi ton chéri, qui t'aime avec tout son cœur. **ЖАК**, chauffeur à bord du *Cydnus*. »

IDA.

Chauffeur ! le fils d'un marquis... car le père de Jack... (Se reprenant.) Mon premier mari était marquis... marquis de l'Epan, une grande famille. Il est mort chef d'escadron... S'il avait vécu, il serait certainement général aujourd'hui, et mon Jack à Saint-Cyr, c'était mon rêve, Saint-Cyr... Les jours de sortie, il aurait accompagné sa mère. L'uniforme est gentil, plus gentil que celui de Polytechnique, n'est-ce pas ? Ils ont de petites plumes au shako.

RIVALS, brusquement, lui rendant la lettre.

Il faut rappeler votre enfant, madame. Retirez-le de là. C'est trop affreux !...

CÉCILE.

N'est-ce pas, grand-père ?

IDA.

Je le voudrais bien, mon Dieu !... Mais M. Dar-

genton consentira-t-il ? Cette lettre l'a tellement froissé...

RIVALS.

Jack n'a plus que sa mère... C'est à vous seule d'agir.

IDA.

Oh ! docteur, je vous jure que M. Dargenton... C'est une grande âme, allez ! Il a tout fait, tout essayé... Mais pourquoi Jack n'a-t-il pas voulu ?

RIVALS.

Non, madame, non. M. Dargenton n'a pas fait ce qu'il devait. Il s'est trop souvenu que cet enfant n'était pas son fils.

IDA.

Oh ! docteur, qu'est-ce que vous dites-là ? Vous allez me faire pleurer. Oui, c'est vrai, c'est affreux... Oui, vous avez raison... Il faut qu'il revienne. Oh ! vous m'aidez, n'est-ce pas, docteur ? Vous savez, nous autres pauvres femmes, nous ne comptons pas. Vous parlerez à M. Dargenton. Vous avez beaucoup d'influence sur lui... Moi, quand il me regarde, je ne sais plus... Cet œil de génie, cette parole qui tombe de haut... je n'ose pas... Mon Dieu ! mon Dieu ! rendez-moi mon Jack.

RIVALS.

Oh ! il ne demande pas mieux que de vous le rendre. Dieu n'aime pas que les petits soient loin des mères..., mais avant tout, il faut qu'elle veuille, cette mère.

IDA.

Eh bien, je vous promets de vouloir, de vouloir énergiquement, cette fois.

CÉCILE.

Oh ! madame, Jack sera si bien près de vous.

IDA.

Puisque je vous promets, mignonne ; seulement, c'est vous qui parlerez, n'est-ce pas, docteur, mon petit docteur ?

RIVALS, remontant.

Certainement, et aujourd'hui même.

IDA, un peu effrayée,

Ah ! vraiment?... Aujourd'hui. Déjà.

RIVALS.

Je vais conduire Cécile à Corbeil, et au retour... pas de grand homme qui tienne ! Il faudra bien qu'il m'écoute... mais vous...

IDA, résolument.

Vous serez content de moi, vous verrez. (A Cécile.) Au revoir, mignonne. (Elle l'embrasse.) Est-ce joli, la jeunesse !... N'ayez jamais de chagrin. Si vous saviez comme ça vieillit !

LA MÈRE ARCHAMBAUT, qui accourt.

Les v'là !

IDA.

Ah ! mon Dieu.

RIVALS.

Au fait !... Si je lui parlais tout de suite.

IDA.

Oh ! non, docteur, pas maintenant... Ce serait trop brusque... Tantôt, tantôt, ça vaudra mieux.

RIVALS.

Soit, madame, à tantôt... (A part.) Pauvre petit Jack ! (Dargenton chante en dehors à gauche l'air de *Ay Chiquita*. Rivals sort avec Cécile, tourne à droite en dehors.)

IDA tire de sa poche un petit pompon de poudre de riz et se tamponne le visage.

Vite... qu'il ne se doute pas que j'ai pleuré !

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah ! madame, si vous voyiez ces figures qu'il nous amène..... Ben les figures qu'il faut pour y arracher son ennui. Allons, la crise est passée, l'entendez-vous ? Le v'là qui chante comme une guernouille ! (Elle sort à gauche.)

SCÈNE IV

IDA, DARGENTON, puis HIR et LABASSINDRE

(Dargenton paraît sur le seuil, cesse de chanter, voyant Rivals s'éloigner.)

DARGENTON.

Le docteur Rivals sort d'ici, n'est-ce pas ?

IDA.

Oui, mon ami... Je l'avais fait venir pour ta crise... Mais il reviendra... Tu te sens mieux?... Tu es tout à fait remis ?

DARGENTON, allant à elle, la fixant.

Tu as quelque chose, toi ?

IDA.

Oh ! comme tu me vois... comme tu me sais...

DARGENTON.

On t'a encore monté la tête avec Jack...

(On entend Hir.) Chut ! nous recauserons. (Va à droite.)

HIR, entrant.

Dargenton, l'envie franchit ton seuil... Quel luxe !

DARGENTON, le présentant.

Le docteur Hir... de la Faculté de... ?

HIR.

Ne parlons pas de ça.

DARGENTON.

Universaliste, très fort !

IDA.

Je sais... je sais... tu m'as dit... monsieur...

HIR.

Madame, en vous, je salue la compagne du poète.

IDA, lui tend la main, il la baise.

Soyez le bienvenu, docteur.

HIR, à Dargenton.

Tu n'avais pas exagéré.

DARGENTON.

N'est-ce pas ? (Hir remonte au fond à gauche.)

LABASSINDRE, en dehors, à gauche, d'une voix de basse.

Et qui meurt, qui meurt pour toi !

(Paraît sur le seuil.) Beuh ! beuh ! Elle y est, ma note d'en bas, elle y est.

HIR.

Laisse donc ta note tranquille.

LABASSINDRE.

Tu es bon, toi ! ma note, c'est mon pain. Si je la perds... qu'est-ce qu'il me reste ?

DARGENTON, le présentant.

Labassindre, de l'Académie de musique ! Très fort ! (Hir passe au-dessus, va à l'extrême droite.)

LABASSINDRE, au fond.

Et ancien ouvrier, s'il vous plaît. (Tendant la main à Ida.) Madame, carrément, le cœur avec, comme je la serrerais à un brave compagnon du devoir. (Labassindre finit toutes ses phrases en voix de basse profonde.)

IDA, à Dargenton.

C'est monsieur, n'est-ce pas, qui avait bien voulu s'occuper de notre petit Jack ?

LABASSINDRE.

Justement, madame... Et je crois vous avoir donné un conseil d'ami... l'usine, tout est là. (Il tâte sa note... heuh ! heuh !) Mais Dargenton ne mérite pas d'avoir d'ami.

HIR.

Mon cher, on ne se supprime pas comme ça.

LABASSINDRE.

On ne savait plus ce que tu étais devenu. Enfin, voilà six ans... que Hir me demande ton adresse. (A Ida.) Je m'empresse d'ajouter, madame, que, depuis que je vous ai vuc, je n'ai plus la force de lui en vouloir. Je constate le doux servage.

IDA.

Oh! ce n'est pas pour cela. Amaury a tout sacrifié à sa *Fille de Faust*. (Elle remonte au fond à gauche.)

DARGENTON.

C'est vrai! L'art est un grand égoïste. L'homme qui pense est la proie de l'invisible. J'ai énormément travaillé. (Labassindre va au-dessus de la table près du grand fauteuil.)

HIR.

On te pardonne. Mais il nous faut un chef-d'œuvre.

DARGENTON.

Je crois qu'il y est, cher ami.

LABASSINDRE, à Hir.

Docteur, regarde-moi donc ça. (Montrant la table.)
Mâtin! Quel lard!

HIR.

Oui, je crois rêver!... Où suis-je?

IDA, près de la table.

Vous êtes chez vous, messieurs.

LABASSINDRE.

Madame, je compte m'y répandre.

DARGENTON.

Répands-toi, Labassindre, répands-toi... Ida, si tu donnais à ces messieurs des blouses et des chapeaux...

IDA.

Oh! oui... Ce sera tout à fait original. (Elle sort vivement à gauche, Hir traverse, Labassindre descend à droite.)

LABASSINDRE.

La blouse, mon ancien élément!... Ça va.

DARGENTON, prenant le panier à bouteilles qui est au fond,
à gauche de la porte.

Moi, je descends à la cave. Je tiens à choisir
moi-même.

LABASSINDRE.

Tu sais, n'oublie pas le pichet de cidre dont
tu m'as parlé!...

DARGENTON.

Regarde. (Il lui montre un petit fût à droite, entre le premier et
le deuxième plan.)

LABASSINDRE, remontant.

Oh! chic!... Très chic! (Il prend un verre sur la petite
table et tire du cidre en faisant des roulades... Dargenton sort au fond.)

LABASSINDRE, chantant.

Vive la pomme et son pommier!

HIR, venant près de la table.

Tais-toi, Orphée.

LABASSINDRE.

Dis donc, fait-il assez couleur locale chez le
poète... Il a donc de l'argent? (Il passe au-dessus, en
examinant, et descend, son verre à la main.)

HIR.

Il paraît que oui.

LABASSINDRE, finaud.

A elle?...

HIR.

Pour qui me prends-tu! Est-ce que je serais
là?

LABASSINDRE.

Bédame! Dargenton ne nageait pas dans l'or quand il était professeur chez Moronval, le marchand de soupe. J'ai cru qu'il s'était enrichi... par alliance.

HIR.

Non... il a hérité...

LABASSINDRE.

Ah! bien... j'aime mieux ça. On est plus à l'aise. (Il boit.) C'est qu'elle est très bien, dis donc, la bourgeoise. (Il reporte son verre au fond.)

HIR.

Oui, elle est belle comme une oie. (Hir prend quelques crevettes sur la table et traverse à gauche.)

LABASSINDRE.

Tu m'as dit qu'elle s'appelait?... (En redescendant, il prend aussi des crevettes et va près de Hir.)

HIR.

Ida de Barancy.

LABASSINDRE.

Où ça, Barancy?

HIR, s'asseyant à gauche.

Où tu voudras.

LABASSINDRE.

Bon. J'y suis.

HIR.

Non, tu n'y es pas... Et pour t'éviter de faire des impairs, voici l'histoire en deux mots : — Ida de Barancy, personne de mœurs légères, petit hôtel boulevard Malesherbes. Un vieux

protecteur anonyme et blasonné, et un enfant...
filleul de lord Peambock.

LABASSINDRE

Ah ! le gamin que j'ai placé?...

HIR.

Tout juste. L'enfant grandi, devenu gênant, on le met en pension chez Moronval. Drôle de boîte comme on n'en trouve qu'à Paris. Là dedans, Amaury Dargenton enseignait la littérature, qu'il ne sait pas, du reste, à des jeunes Égyptiens, des princes japonais, des petits rois d'Honolulu, ce que Moronval appelle ses petits pays chauds.

LABASSINDRE.

Un vrai pensionnat pour enfant de cocotte.

HIR.

Un jour, Ida de Barancy va voir son fils et découvre un Dargenton de trois quarts, dans une pose irrésistible... Tu sais, le faux artiste, la lithographie de romance, toutes les filles adorent ça : « C'est un artiste, ma chère. » Coup de foudre ! (Se levant.) Suite du coup de foudre : déjeuner chez la dame, dans son petit hôtel... Suite du déjeuner que tu devines. Là-dessus Dargenton hérite. Devenu riche, il devient jaloux, ne veut plus déjeuner au boulevard Malesherbes. La dame lâche son protecteur, laisse vendre l'hôtel et vient déjeuner éternellement dans la maison de son poète. Nous y sommes... Y es-tu?

LABASSINDRE.

Ce Dargenton m'a toujours paru très fort.

HIR.

Pas à moi.

LABASSINDRE.

Il a du talent, voyons. Tu ne peux pas lui ôter ça.

HIR.

Un prodigieux serin!

LABASSINDRE.

Tais-toi donc! Tu guignes la cage... Ça t'irait, hein? de passer ton été ici?

HIR.

Eh bien, et toi?

LABASSINDRE.

Ah! je ne dis pas.

HIR.

Oui, mais il n'y a pas moyen.

LABASSINDRE.

Pourquoi?

HIR.

Ft l'Opéra?... Ah! ah!

LABASSINDRE.

Alors, ni toi non plus.

HIR.

Moi?

LABASSINDRE.

Eh bien!... Et ta clientèle? Ah! ah!

HIR, souriant.

C'est vrai... ma clientèle... J'allais l'oublier.

LABASSINDRE, lui tapant sur le ventre.

Tu vois... pas moyen, mon bonhomme. (Hir va à gauche, Labassindre à droite, Dargentou rentre par le fond.)

SCÈNE V

LES MÊMES, DARGENTON

DARGENTON.

Qu'est-ce qu'on raconte?

HIR.

Rien. — Je traduis à Labassindre, qui a oublié son latin, l'inscription gravée sur ta porte : *Parva domus...*

DARGENTON.

Magna quies : Petite maison, grand repos

LABASSINDRE.

Oui, je comprends bien, c'est dans le genre de *Ludovico magno*, Porte Saint-Denis, quoi!

DARGENTON, débouchant les bouteilles.

Et vous voyez que je ne mens pas à ma devise. La solitude féconde, et la forêt à ma porte... La forêt encombrée de silence... Sans la forêt, je ne serais jamais venu à bout de ma *Fille de Faust*.

LABASSINDRE.

Alors, tu crois qu'à Paris?

DARGENTON.

Non, Paris m'est contraire... Son bruit effare la pensée...

A Paris, pas moyen d'avoir du génie... Trop de fiacres. (Ida arrive avec deux chapeaux et deux blouses.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, IDA, puis LA MÈRE ARCHAMBAUT

IDA, de gauche.

Messieurs... les blouses et les chapeaux demandés...

LABASSINDRE, traversant à gauche.

Merci, m'ame Ida...

DARGENTON, à l'avant-scène, déclamant.

« O Faust! ô vieux lutteur, une fille t'est née! ... »

IDA, allant à lui.

Toujours autant, dis?

HIR, les montrant.

Labassindre? joli!

DARGENTON, embrassant Ida.

Enfant!... Ma chaise... (Ida et Dargenton vont au-dessus, placer la grande chaise.)

LABASSINDRE, chantant.

C'est l'amour qui dore

De reflets joyeux!

Beuh! beuh!

HIR, à Labassindre.

Méfie-toi, tu la tâtes trop, tu l'agaces, elle te lâchera.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, arrivant de gauche, vient au milieu.

V'là la soupe?

DARGENTON.

Messieurs, quand il vous plaira.

HIR, s'asseyant.

Il nous plaît.

LABASSINDRE, passe devant la table en faisant une pirouette.

Eh bien, m'ame Ida, sommes-nous assez rustico-candards comme ça?

IDA.

Charmants.

LABASSINDRE, à la mère Archambaut.

A la bonne heure ! une vraie mère d'ouvrier !...
beuh !... (Il s'assied.)

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Qué drôles d'amis qu'a monsieur... Ben sûr, c'est encore de ceux-là qui travaillent de la tête.

(Elle remonte et va enlever les assiettes à soupe.)

HIR.

Dis donc, poète, il fait joliment bon chez toi.

DARGENTON.

C'est vrai que nous sommes bien heureux...
N'est-ce pas Ida?

IDA.

Oh ! oui, mon ami... bien heureux !

LABASSINDRE.

Et tu ne t'ennuies jamais ?

DARGENTON.

Pas une minute.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, à part.

Eh ben... en v'là un gros, par exemple !

LABASSINDRE.

Cristi ! Quand je pense que demain, pendant que vous dinerez là, à cette même place, avec tout ça devant les yeux (Il fait un large geste en montrant l'horizon et chante.), moi, je serai attablé dans un Duval infâme.

HIR, à part.

Encore si l'on était sûr d'y manger tous les jours, chez Duval.

IDA.

Mais restez donc, qui vous empêche ?

DARGENTON.

La maison est grande.

IDA.

Ça serait gentil. On ferait des excursions. J'adore ça, moi, les excursions.

LABASSINDRE, soupirant.

Ah ! je ne demanderais pas mieux !

HIR, ricanant.

Et l'Opéra ?

DARGENTON.

Ah ! oui, c'est vrai... l'Opéra... Mais toi, Hir ? tu n'es pas sur l'affiche ?

LABASSINDRE, vivement.

Il a sa clientèle... ça revient au même.

DARGENTON.

C'est juste.

LABASSINDRE, à Hir.

Tu ne peux pas tout avoir, tu comprends.

HIR, à Dargenton.

Où comptes-tu donner ta *Fille de Faust*?

IDA.

Oh ! à la Comédie-Française.

DARGENTON.

Ils ont le manuscrit depuis huit jours... Je n'y comprends rien. Ces messieurs en prennent à leur aise.

LABASSINDRE.

Ah ! dame, écoute donc, mon petit, faut le temps, que diable !... Pourvu que ça réussisse, seulement...

DARGENTON.

Oh ! ils ne peuvent pas me refuser... j'ai dit à l'un d'eux, au semainier, ce mot cruel : Passez-moi votre sené, vous aurez de ma rhubarbe... » Il était vexé !

HIR.

Il y avait de quoi.

IDA.

Tu es bien imprudent, aussi.

HIR.

Incorrigible !

DARGENTON.

On ne se refait pas, cher ami.

LABASSINDRE.

Et après la *Fille de Faust* ?

DARGENTON.

Les *Cordes d'airain*... Oh ! ce sera terrible !

créé pour remuer ses jambes, pour se mouvoir. Tu n'agis pas, tu réagis. Les données de la nature sont déroutées.

IDA.

Je me tue à le lui dire. On ne m'écoute pas, moi.

DARGENTON, se levant.

Mais, je suis sûr de mon coffre, que diable !

HIR, se levant.

Nous allons voir (Il remonte et passe entre Ida et Dargentont, en tirant de sa poche un papier et un crayon.)

DARGENTON.

Que vas-tu faire ?

HIR.

Te le démonter, ton coffre !

IDA.

Hein?...

DARGENTON.

Comment?...

HIR.

N'ayez pas peur ; je vais tout simplement vous décalquer la maladie de mon pauvre ami. (Il pose son papier sur la poitrine de Dargentont, *ausculte, percute* et trace des signes au crayon.) Voici où est descendu le foie, et voici où il devrait être. (Il enlève le papier, le pose sur la table.) Je vous fais juges, vous voyez quels désordres dans l'organisme. (Il descend au milieu, un peu à gauche. Dargentont et Ida sont au bout de la table, un peu au-dessus, examinant le papier qu'a posé Hir.)

IDA, effrayée.

Des désordres, tout ça !

HIR.

Tout ça, madame.

LABASSINDRE, à part.

Où veut-il en venir?

DARGENTON, regardant le papier.

C'est effrayant.

IDA.

Tu vois!

HIR.

Et remarquez que les proportions que le foie a prises sont aux dépens des autres organes.

DARGENTON.

Ce Rivals est un aveugle.

IDA.

Oh! nous allons en voir un autre, un grand...
Mon Dieu, mon Dieu, qui se serait douté? Pauvre
cher!

HIR.

Rassurez-vous, madame... Avec ma méthode
de médication indoue, je ne demande qu'un
mois ou deux...

IDA.

Vrai?... Mais alors, vous restez, vous ne nous
quittez plus?...

HIR.

Il faut bien.

LABASSINDRE, à part.

Ah! c'est donc ça!...

DARGENTON, à Hir.

Tu sais, je te tiendrai compte.

HIR.

Pas un mot de plus.

IDA, lui prenant les mains.

Oh! vous êtes un véritable ami.

HIR.

Madame. (A part.) C'est fait...

LE FACTEUR, paraissant à la porte.

Salut bien, la compagnie... une lettre pour M. Dargenton (Ida prend la lettre.) Et puis encore des journaux. (Il remet un paquet de journaux.)

IDA, avec un cri, regardant l'enveloppe.

Théâtre-Français!... Ta pièce est reçue!... On ne la renvoie pas! (Elle lui tend la lettre sans l'ouvrir.)

DARGENTON, triomphant, se lève.

La renvoyer! J'aurais voulu voir ça... (Il va pour ouvrir la lettre.)

LABASSINDRE.

Non, attends... Du champagne, mame Ida... du champagne, faut baptiser la chose.

IDA.

Oui, il a raison, du champagne... (Courant à gauche.) Mère Archambaut, du champagne.

HIR.

Du champagne.

DARGENTON, remontant à son fauteuil.

Eh! mais en voilà du champagne. (Il prend une bouteille sur la table.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, RIVALS

RIVALS, entrant du fond.

Messieurs.

IDA, à part.

Ah! mon Dieu!... Ce n'est pas le moment...
(Rivals descend.)

DARGENTON

Docteur, vous arrivez bien... (Hir va à l'extrême droite.)
 Vous allez boire un verre de champagne avec nous.

RIVALS.

Merci, je n'ai pas soif.

DARGENTON, gaiement.

Bon! on connaît vos vices, vieux loup de mer... Vite un grog au docteur.

RIVALS.

C'est inutile, je ne prendrai rien. (A Dargent.) Je ne croyais pas vous trouver encore à table, j'aurais mieux fait de retarder ma visite.

DARGENTON, toujours gaiement.

Pas le moins du monde... Vous êtes nos nôtres... (A Hir.) Un confrère! (Présentant.) Docteur Hir, docteur Rivals... Monsieur Labassindre, de l'Académie de musique, très fort...

RIVALS.

Messieurs... (Il salue. A demi-voix à Dargent.) Je reviendrai... J'ai besoin de causer avec vous.

DARGENTON, subitement froid et rembruni.

Ah! je devine... Vous savez l'aventure. (Regardant Ida.) Je m'en doutais... (Décidé.) Parfaitement, docteur, veuillez vous asseoir... (Rivals prend la chaise où était assis Hir et la pose au milieu, un peu haut.) Ces messieurs sont mes amis. La mère est présente, formons un conseil de famille. (Labassindre prend une chaise au fond et s'assied.) Et faisons la lumière sur mes actes. Je ne la crains pas...

HIR.

De quoi s'agit-il? (On s'assied, excepté Ida.)

DARGENTON, grave, dans sa chaise Henri II.

A vous, docteur... Vous aviez quelque chose à nous dire...

RIVALS.

Mais, monsieur, je crois qu'en présence de ce qui arrive à ce malheureux enfant, un honnête homme n'a pas le droit de se taire.

DARGENTON.

Eh! qu'y puis-je, moi, si ce garçon a des instincts bas, des goûts de vagabond?

IDA, suppliante.

Oh! mon ami...

DARGENTON.

Est-ce moi qui lui ai dit de quitter Indret, de courir le monde?

LABASSINDRE.

Comment! ton gamin n'est plus à Indret?

DARGENTON.

Monsieur s'est embarqué, monsieur s'est fait chauffeur pour intéresser les âmes sensibles.

LABASSINDRE.

Dans la chauffe!... Mais c'est le dessous de tout, le rebut des ateliers, la chouffique qu'on prend pour ça.

DARGENTON.

Et voilà comme il nous récompense de nos soins, de nos efforts. L'ingratitude est flagrante.

RIVALS.

Ingrat, Jack!... Et envers qui?...

IDA, suppliante.

Oh! monsieur Rivals...

DARGENTON.

Ingrat pour moi, ingrat pour mes amis, pour nous tous qui avons voulu de bonne heure en faire un homme, le bien armer pour la bataille de la vie.

RIVALS.

Oh! oh! il ne me paraît pas que tout le monde s'y batte, à votre bataille.

DARGENTON.

Qu'entendez-vous par là, docteur?

RIVALS.

Que vous n'aviez pas le droit de faire un ouvrier de cet enfant, de livrer aux brutalités de l'usine cette petite nature distinguée et délicate.

LABASSINDRE, à Hir.

L'ouvrier.... Qu'est-ce qu'il dit de l'ouvrier, le bonhomme?

RIVALS.

Puisque l'on ne voulait pas de Jack ici, c'est à l'école qu'il fallait l'envoyer... Je l'ai dit, il y a six ans, mais on ne m'a pas écouté. Et depuis, j'ai toujours cette injustice sur le cœur. Il n'est pas permis de jeter comme ça un être hors la vie.

DARGENTON, contenant d'un geste poseur Labassindre qui veut parler.

Permettez, docteur, je connais le sujet mieux

que personne. Il n'était bon qu'à des ouvrages manuels. Son aptitude était là, rien que là.

RIVALS.

Encore une injustice. Jack était au contraire une petite intelligence très fine, déjà inquiète de savoir; et si vous aviez pris la peine de le faire travailler comme moi...

DARGENTON, se levant.

Avant tout l'artiste se doit à son art!... J'avais mon œuvre.

IDA.

C'est juste.

RIVALS, se levant, face à Dargenton.

Avant tout, monsieur... (Face au public.) Pour l'homme de cœur qui a accepté la tutelle d'un enfant, il y a le devoir de son éducation. (A Dargenton face à face.) Et je ne crains pas qu'un seul vrai poète me contredise. (Il redescend.)

DARGENTON.

Mais, mon ami Labassindre, ici présent, a débuté aux forges d'Indret, et il ne s'en porte pas plus mal.

LABASSINDRE, se levant.

Je crois bien, ma plus belle page!... Vous savez si j'en ai eu de ces succès dans ma carrière théâtrale, si on m'en a offert de ces couronnes... (Rivals descend à gauche.) de ces tabatières...

HIR, à part.

Et le reste...

LABASSINDRE.

Eh bien! les tabatières et les couronnes passeront, mais voilà ce qui ne passera pas. (Il découvre sa manche et montre son bras nu et tatoué.) Tenez, mame Ida... Lisez. N'ayez pas peur... je n'en rougis pas...

IDA, lisant.

« Travail et Liberté! »

LABASSINDRE, à Rivals, descendant à lui.

Voyez-vous ça? C'est plus solide que tous nos arts. (Il retourne à sa place.)

DARGENTON.

Ah! que c'est vrai!...

HIR, à part.

Trop solide... Si tu pouvais l'effacer, comme tu ne t'en vanterais pas.

RIVALS, à Labassindre, en remontant à lui.

Qu'est-ce que cela prouve, monsieur?

LABASSINDRE, s'exaltant.

Ce que ça prouve? C'est que la noblesse de l'avenir, la voilà. (Il tape sur son tatouage.) L'outil sera le régénérateur du monde.

DARGENTON.

A dix ans, Jésus-Christ maniait le rabot.

HIR.

Je l'attendais, celle-là!

IDA.

C'est pourtant vrai qu'à dix ans...

RIVALS.

N'écoutez donc pas ces fariboles, madame.

LABASSINDRE.

Fariboles! l'ouvrier!... La clef de voûte de l'édifice social.

RIVALS.

Eh! monsieur, j'estime l'ouvrier autant que vous... mais... à chacun son métier, les vaches seront bien gardées.

LABASSINDRE, interloqué.

Si vous en êtes aux proverbes, alors... (Il s'assied).

RIVALS, remettant brusquement sa chaise à la table.

La bataille de la vie, parbleu, vous en parlez à votre aise... Vous bataillez à table, vous autres... Et pendant ce temps, Jack est dans la chambre de chauffe, une chambre où vous seriez très mal pour déjeuner, messieurs... (Mouvement de Dargentou.) Oh! il faut que vous m'écoutez, que vous sachiez ce que c'est que cette chauffe... c'est un vieux chirurgien de marine qui vous parle... Et pendant les vingt ans que j'ai tenu la mer, j'ai vu les plus robustes épuiser leur vie dans ces trous de mine embrasée, suer leur sang devant ces gueules d'enfer dont l'haleine est mortelle... Ah! il y est, celui-là, dans la bataille. Nu jusqu'à la ceinture, il active le feu, fouille les cendriers, s'agite entre dix brasiers qui congestionnent sa face ruisselante. A chaque instant le roulis le jette vers la flamme, il s'accroche pour ne pas tomber et lâche aussitôt l'objet qu'il vient de

saisir, car dans la chauffe tout ce qu'on touche est du feu... Après un quart d'heure de ce supplice, aveuglé, sourd, étouffé par le sang qui monte, il s'élançe tout suant sous la manche à air. Cette fois, c'est de la glace qui lui tombe sur les épaules, un courant d'air meurtrier qui arrête son souffle et les palpitations de son cœur. Vite la gourde, il faut boire, boire à mort pour ne pas mourir. Feu dedans et feu dehors, flamme sur flamme, alcool sur charbon. Voilà le sort de votre enfant, madame!

DARGENTON.

Ce n'est pas nous qui le lui avons fait. (Ida, depuis un moment, essuie ses yeux en silence, debout devant la croisée.)

LABASSINDRE.

Et puis, tout cela est bien poussé au noir.

RIVALS.

Vraiment?... Eh bien, je vous dis, moi, qu'un an de cette existence, c'est la mort pour Jack. (Grand mouvement d'Ida.) Oui, madame, la mort... Et même, en admettant qu'il résiste, si vous le laissez là, il n'en est pas moins perdu pour vous! Quand il vous reviendra avec des mains rudes, un langage grossier et des vices de brute, vous vous détournerez avec dégoût et vous ne serez plus qu'une étrangère devant votre fils humilié... déchu.

IDA.

Mon enfant! je veux mon enfant! (Elle crie et pleure comme un bébé.)

DARGENTON, se levant.

Voilà la femme!

RIVALS.

Voilà la mère, monsieur!

DARGENTON, passant.

Vous ne prétendez pas m'apprendre mon devoir, je suppose?... la vie n'est pas un roman!...

RIVALS.

Elle en est, peut-être, un pour vous tous...

IDA, toujours en larmes.

Ah! docteur, je vous en conjure, ne l'irritez pas... il est bon, il voudra, je suis sûre qu'il voudra... Mais ce n'est pas comme cela qu'il faut parler... (A Dargenton.) Mon ami, je t'en supplie. (Au docteur.) Il est un peu nerveux, vous comprenez... un jour pareil!... On vient de recevoir sa pièce à la Comédie-Française. Allons, asseyez-vous, ne partez pas. Nous causerons tout à l'heure...

LABASSINDRE, bon enfant.

Mais oui... mais oui... On fera la paix en buvant à la *Fille de Faust*... Allons, docteur, un verre de champagne.

RIVALS, furieux.

Avec les bourreaux de Jack, jamais! (Il sort en battant les portes.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins RIVALS

IDA, pleurant.

Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... Qu'ai-je donc fait au ciel pour être si malheureuse?

DARGENTON, remontant.

Il a bien fait de s'en aller!... Il me venait des mots cruels.

HIR.

Tu as eu bien tort de les retenir, je t'assure.

LABASSINDRE.

Ah! il ne faudrait pas qu'il blague souvent l'ouvrier devant moi, non!

HIR, à Dargenton.

Dis donc, tu en as oublié la lettre des Français.

LABASSINDRE.

Mais oui, lis un peu, voyons... (Dargenton prend la lettre, et remonte vivement à la porte du fond.)

DARGENTON.

Non, la vie n'est pas un roman!

LABASSINDRE.

Il a son affaire! (Dargenton redescend au milieu en décachant la lettre.)

DARGENTON, lisant.

« Comédie-Française. — 1680. — Administration. — Monsieur, vous êtes prié de faire reprendre votre manuscrit... chez le concierge du théâtre!... »

HIR.

Ah bah!

LABASSINDRE.

Pas possible!

IDA.

C'est une infamie!

DARGENTON.

Voilà ma chambre de chauffe, à moi! chacun la sienne dans la vie...

JACK

HIR.

Très joli!

IDA.

Pauvre cher!

DARGENTON.

C'est la lutte! Eh bien, soit! Ils la veulent, ils l'auront... (Il marche un peu, puis remonte.) Ah! il faut que l'art soit bien bas.

HIR.

Tu le relèveras.

DARGENTON.

Certes! demain ma pièce sera à l'Odéon. Je la porterai moi-même. Nous partons ce soir pour Paris.

HIR.

Hein! pas pour y rester?

DARGENTON.

Si fait, quand ils me sauront dans la place, ils auront peur... Ah! je serai impitoyable.

IDA.

Tu auras bien raison.

HIR.

Et ta santé, ton cerveau, ta force?

DARGENTON.

Le temps des demi-sacrifices est passé. Je me dois tout entier à ma *Fille de Faust*. Nous serons à Paris, demain!

LABASSINDRE, tapant sur le ventre à Hir.

Dis donc, c'est un mot cruel, ça?...

ACTE DEUXIÈME

A Paris, chez Dargenton. Neuf heures du soir. Salon illuminé. — Portrait, bustes de Goëthe et de Dargenton. — Buffet chargé de verres. — Consoles dorées, plantes exotiques. — Tenture de velours, deuxième plan à droite, masquant la salle de spectacle pleine de monde. — Cheminée à droite, premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

DARGENTON, habit noir, cravate blanche; à la main, des programmes qu'il distribue aux personnes qui entrent et qu'il fait placer, paraît MORONVAL.

DARGENTON.

Ah! Moronval... A la bonne heure, je retrouve mon milieu intellectuel...

MORONVAL, l'air pédant, pion râpé, des lunettes.

Il paraît que c'est pour ce soir.

DARGENTON.

Oui, je risque cette grande partie... Aucun directeur n'a osé... Vous savez ce qu'ils jouent... C'est honteux!... Mais je crois que ma protestation aura un retentissement énorme.

MORONVAL.

Nous verrons ça... Je ne vous savais pas installé à Paris...

DARGENTON.

Mon milieu me manquait. Très jôli, mon cher, la campagne, mais je finissais par être sa dupe...

MORONVAL, montrant la salle.

Beaucoup de monde?...

DARGENTON.

Ah! Une corbeille.

SCÈNE II

LES MÊMES, IDA, grande toilette, décolletée.

IDA, très gaie.

Ah! cher ami, quelle foule, quel public!... Je suis fière de mon poète...

DARGENTON, la présentant.

La folle, la chère folle du logis...

MORONVAL, saluant.

Madame...

IDA, tressaille.

Ah!

DARGENTON.

Tu connais Moronval?

IDA, très émue.

Mais, certainement... C'est chez monsieur que mon petit Jack était en pension...

DARGENTON, agacé.

Moronval a quitté l'enseignement depuis des années.

MORONVAL.

En même temps que monsieur votre fils, madame...

DARGENTON.

Mais oui, tu n'es au courant de rien... Moronval dirige maintenant la *Revue des Races futures*.

IDA.

Ah! mes compliments...

MORONVAL.

Et monsieur votre fils est en bonne voie, je suppose?...

DARGENTON.

Pas trop mal... Il est dans la marine...

MORONVAL.

Cela ne m'étonne pas... excellent sujet, du reste...

IDA.

Oh! n'est-ce pas, monsieur?... N'est-ce pas que mon Jack était intelligent?...

DARGENTON.

As-tu bien placé Landouzie?...

IDA.

Oui, mon ami, au premier rang...

MORONVAL.

Landouzie?... Le critique des *Débats*?

DARGENTON.

Il vous précédait...

MORONVAL, Ida passant devant.

Landouzie!... C'est une chance... Si vous me mettiez à côté de lui...

DARGENTON, passant.

Essayez, cher, moi, je ne peux pas bouger. J'attends le directeur du théâtre de Lyon.

MORONVAL.

Oh! restez, restez... Je le reconnâitrai.

DARGENTON

Surtout ne le troublez pas... (Ida est allée à gauche)

MORONVAL.

Au contraire. (Il entre à droite.)

SCÈNE III

IDA, DARGENTON, puis des INVITÉS.

(A mesure qu'ils arrivent, Dargenton les présente à Ida.)

DARGENTON.

Du monde... souris! (Entrée de Daspre.) Daspre! notre grand statuaire, très fort. Tu connais son *Faune en pleurs?*

IDA, elle est triste.

Oui, j'en ai beaucoup entendu parler.

DASPRES, saluant.

Madame... (A Dargenton.) le bruit court que vous avez Landouzie?

DARGENTON.

Absolument... Il est arrivé des premiers. (Daspre fait des gestes d'atelier, en faisant claquer sa langue et ses doigts.)

DASPRES.

Bonne affaire, Landouzie! Sérieux! Rien sans Landouzie. (Il sort à droite, conduit par Dargenton, faisant claquer sa langue. Pendant la sortie, Ida tombe assise sur le pouf; Dargenton revient à elle.)

DARGENTON.

Ah! ça, mais, qu'est-ce que tu as... voyons? Quelle mine fais-tu?

IDA.

C'est d'avoir revu cet homme, ce Moronval. Je pense à mon pauvre Jack.

DARGENTON.

Quelle idée... Dans un moment pareil, où je joue ma vie littéraire! (Bruit dehors.) Voilà du monde, souris! (Entrée de Schubart.) Schubart, l'auteur des *Batraciennes*! Satire féroce! Très fort.

SCHUBART, saluant.

Madame... Cher maître... (Passe au-dessus de Dargentont et sort à droite. Delphine entre tout de suite.)

DARGENTON.

Madame Delphine du Gard, conférencière, très for... Une figure détachée du groupe des Muses...

DELPHINE.

Ce m'est un grand honneur, madame, et vous, cher maître...

DARGENTON, lui offrant le bras.

Vous savez que Landouzie est ici.

DELPHINE.

Ah! est-il de bonne humeur?

DARGENTON, la conduisant à droite.

Un épanouissement. Il est en fleurs. (Elle sort.)

IDA, allant s'asseoir à gauche.

Ah! mon Dieu... mon pauvre petit!

DARGENTON, passant au-dessus du pouf, très nerveux.

Ah! je t'en prie, Ida, souris!...

IDA.

Je fais ce que je peux, je t'assure... Songe! Ce pauvre chéri qui n'écrit plus... Ce *Cydnus* dont on est sans nouvelles

DARGENTON.

Cela se voit tous les jours qu'on soit sans nouvelles d'un navire. D'ailleurs Hir va nous arriver d'Etiolles. Les Rivals ont sans doute une lettre... On doit leur écrire, à eux... (Entrée des Caldelar.) Monsieur et madame Caldelar... (Ida se levant.) fabulistes, membres de l'Athénée.

CALDELAR, après avoir salué Ida.

Recevez, cher maître, mes félicitations... Je viens d'apprendre que votre soirée est honorée de la présence du Bayard de la critique...

DARGENTON.

Encore ! En effet, nous avons Landouzie.

CALDELAR.

Oserais-je solliciter l'honneur de lui être présenté?... J'ai promis à ma femme de le lui montrer. — Nous sommes un peu venus pour cela...

DARGENTON, vexé.

Désolé, cher monsieur, je ne peux pas bouger d'ici, j'attends quelqu'un.

CALDELAR.

Oh ! en ce cas, il serait malséant d'insister...

MADAME CALDELAR, l'entraînant.

Mon ami, n'insistez plus. (Ils sortent à droite.)

DARGENTON.

A-t-on jamais vu !... (Labassindre arrive du fond, très vite.)

LABASSINDRE.

Ah ! mon cher... Quel malheur !

IDA.

Un malheur?... Quoi donc?

DARGENTON.

Qu'est-ce qui t'arrive?

LABASSINDRE.

Flambé, rasé, ratiboisé, nettoyé de l'affiche :
on chante le *Prophète* sans moi.

DARGENTON.

Comment ça ?...

LABASSINDRE.

J'ai perdu ma note... Beuh!... Me voilà sur le
pavé.

DARGENTON.

Heureusement, il te reste la forge... (Il va au fond.)

LABASSINDRE.

Ah! ouiche... Des mots... Je ne peux plus...
Le marteau pèserait cent kilos!

IDA.

Mais pourtant, monsieur, vous disiez...

LABASSINDRE.

Certainement, l'ouvrier!... je ne dis pas... Je
maintiens même ce que j'ai dit : c'est noble!
mais c'est rude...

IDA, soupirant.

Oh! oui... c'est rude.

LABASSINDRE.

Et puis, voyez-vous, le public, quand on en a
goûté... Tu vas savoir ça, toi! .. Est-ce com-
mencé?...

DARGENTON.

Non, mais je t'engage à prendre place... Il y a un monde fou... (Labassindre va à droite et soulève le rideau.)

LABASSINDRE.

Tiens!... vous avez Landouzie? Comment as-tu fait pour le pincer?

DARGENTON.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous, avec leur Landouzie? Je n'ai rien fait qu'envoyer mon programme... La critique se doit à la *Fille de Faust*. (On entend commencer la musique.)

LABASSINDRE.

C'est égal, mon cher, tu as rudement de la veine.

DARGENTON.

Entre vite... Ça commence. (Labassindre sort à droite, Dargenton, très ému, reste à écouter.)

SCÈNE IV

IDA, HIR, DARGENTON. Hir, venant du fond.

IDA, vivement.

Ah! monsieur Hir.

HIR.

Madame...

IDA.

Vous venez d'Etiolles?...

HIR.

Oui, madame, j'en sors...

IDA.

Voyez-vous les Rivals, monsieur Hir?

HIR.

Très souvent, madame.

IDA.

Ont-ils des nouvelles de Jack ?

HIR, embarrassé.

De Jack?... Je ne sais pas. (Il regarde Dargenton, qui lui fait un signe.) Des nouvelles de Jack?... Parfaitement... Il en ont d'excellentes...

IDA.

Il va bien?... Il est content?...

HIR.

Très bien... très content... (Il remonte, passe au-dessus du pouf, va à droite. Dargenton est descendu au milieu.)

IDA.

Ah! quel bonheur!... Depuis un moment, ma pauvre tête broyait du noir. (A Dargenton.) Pardonne-moi, mon ami, maintenant je suis toute à ton succès. (Bravos au dehors). Tu entends?... Tu entends?...

DARGENTON.

Enfin!.. après dix ans de luttes obscures, de nuits blanches, d'efforts, de poison lent, entendre cela!(Il se lève en s'essuyant le front.) Parlons d'autre chose. (A Hir.) Tu viens de là-bas, la maison est-elle louée?

HIR.

Ce sera bien difficile... Elle t'est trop personnelle, cette maison. Des bustes, des inscriptions. Cette harpe éolienne sur le toit. Je crains que tu ne m'aies longtemps pour locataire.

DARGENTON.

Il faudra pourtant la louer, cette bicoque... J'ai un bail de quinze ans sur le dos... Tu comprends qu'après cette soirée, je ne pourrai plus y retourner, je ne m'appartiens plus. (Bravos.)

IDA, affolée.

Embrasse-moi !

DARGENTON, l'embrassant.

Enfant ! (A Hir.) Tu comprends, n'est ce pas ?

IDA.

Viens assister à ton triomphe ! Viens !... (Hir fait signe à Dargenton de rester.)

DARGENTON, à Ida.

Mais je ne peux pas... Tu sais bien que j'attends le directeur...

IDA, remontant.

Moi je n'y tiens plus.

DARGENTON, la suivant.

Sois gentille avec Landouzie... Retiens-le pour le souper.

IDA, lui envoyant un baiser.

Oui, mon poète... Je t'adore. (Ida sort à droite.)

SCÈNE V

HIR, DARGENTON

(Hir va à l'extrême gauche. Dargenton, passant au-dessus du pouf, vient à lui.)

HIR.

Dargenton... J'ai de mauvaises nouvelles.

Hein?...

DARGENTON, inquiet.

HIR.

Le *Cydnus* est perdu corps et biens.

DARGENTON.

Perdu! le *Cydnus*!...

HIR.

C'est officiel.

DARGENTON.

Alors, Jack?... (Hir fait un geste terrible, Dargenton tombe assis sur le canapé.) Ah! le malheureux!...

HIR.

Tu sais, ça date de trois mois.

DARGENTON.

Quelle mort!... Quelle tombe!... Pauvre garçon!

HIR.

Il m'étonne!... (Il prend un verre sur la console et le lui donne.) Tiens, bois ça. (Dargenton, se levant vivement, vient à l'avant-scène, un peu à droite.)

DARGENTON, écoutant les bravos.

Ça doit être la fin du un. (Il remonte à la porte du fond.) Viens, viens féliciter mes artistes. — Pas un mot à la mère. (Il sort au fond.)

HIR.

Tu penses!... (A part.) Je retrouve mon Dargenton. (Il suit Dargenton par le fond.)

SCÈNE VI

UN DOMESTIQUE, LANDOUZIE, IDA

(Landouzie arrive de droite, très mystérieusement; le domestique entré du fond, et se trouve devant la console de droite, au fond.)

LANDOUZIE, au domestique.

Mon ami... pourriez-vous me donner mon pardessus ?

UN DOMESTIQUE.

Ah ! monsieur, ce sera bien difficile, maintenant.

IDA, accourant de droite, au domestique.

Préparez vos plateaux. (A Landouzie.) Vous ne partez pas, monsieur Landouzie ?

LANDOUZIE.

Je suis au désespoir, chère madame.

IDA, ils sont descendus à gauche.

Oh ! mais c'est impossible, vous ne le pouvez pas... C'est le second acte qui est le meilleur.

LANDOUZIE.

Au désespoir...

IDA.

N'est-ce pas qu'il a du génie, que c'est un grand artiste?... Vous savez, il y a un souper... pour quelques amis.

LANDOUZIE.

Vraiment, madame, je suis au désespoir !...

IDA, le retenant.

Non, non, vous ne partirez pas !... Tenez !... un verre de champagne, des sandwichs. Vous

ne pouvez pas me refuser cela, à moi... Asseyez-vous donc ! (Elle le force à s'asseoir.) Je cherche Amaury, il doit être dans les coulisses. Je vais lui dire que vous êtes des nôtres après la pièce... N'est-ce pas que vous parlerez de lui dans votre feuilleton ?... Au souper je vous ai mis à côté de moi... Il a tant travaillé !... J'ai l'œil sur vous... A tout à l'heure. (Elle sort en lui faisant de petites mines, pendant qu'il mange le sandwich d'un air résigné.)

SCÈNE VII

LANDOUZIE, MORONVAL

MORONVAL, sortant à reculons en battant des mains.

Bravo !... bravo !... superbe !... génial !...
(A Landouzie, qui se lève pour filer.) Quelle ineptie !... C'est Goëthe qui rirait, s'il voyait son *Faust* arrangé comme ça.

LANDOUZIE.

Ah ! monsieur... à qui le dites-vous ?... Je n'ai jamais rien entendu de pareil. .

MORONVAL.

Et quel public !...

LANDOUZIE.

C'est ce qui m'a le plus frappé. On se montrait autour de moi des auteurs fameux que j'entendais nommer pour la première fois... On citait des chefs-d'œuvre dont je ne sais pas même les titres...

MORONVAL, baissant la voix.

C'est le monde des ratés... Connaissez pas ?...

mais Paris est la proie de ces avortons de la gloire, et ce salon est un de leurs rendez-vous officiels. Vous avez ici la série complète : ratés actifs, ratés honoraires, ratés de l'art, de la médecine, des lettres, de l'architecture !... Des étiquettes d'idées, des dos de volumes et rien dedans... Et des prétentions ! Tous obscurs et pleins de génie...

LANDOUZIE.

Et Dargenton ?

MORONVAL.

Oh ! celui-là, c'est le prince des ratés, le raté chez qui l'on dîne ; tous les ratés sont du royaume de Dargenton, et je suis étonné d'y rencontrer un homme tel que vous, cher maître...

LANDOUZIE.

Eh ! mon Dieu, je me suis laissé prendre à ce prospectus audacieux, la *Fille de Faust*. Mais je m'étonne que vous-même, monsieur...

MORONVAL, s'inclinant.

Evariste Moronval, publiciste bien connu. Heureux de l'occasion qui m'est offerte de vous soumettre mes études palingénésiques et mes récents travaux d'ethnographie sur la race mongole.

LANDOUZIE.

Sapristi ! (Passant devant lui.) Mais c'en est encore un, celui-là.

MORONVAL, tirant de sa poche un énorme manuscrit très long.

Votre suffrage, monsieur Landouzie, est de ceux... Où allons-nous nous mettre ?

LANDOUZIE, remontant.

Oh ! non, par exemple !

MORONVAL, traversant.

Tenez, là, dans ce coin.

LANDOUZIE.

Je préfère y laisser mon pardessus. (Il sort par le fond, vivement.)

MORONVAL.

Eh ! mais... monsieur !... monsieur !... (Il sort par le fond, en le poursuivant.)

SCÈNE VIII

LABASSINDRE, LES RATÉS, puis DARGENTON,
HIR, IDA, MORONVAL, DOMESTIQUES

(Les ratés viennent de droite, très exaltés, de grands gestes, et se pressent autour des consoles, au fond.)

SCHUBART, entrant.

Superbe ! superbe !

DASPRE, entrant.

Prodigieux !

LABASSINDRE, entrant.

Inouï ! (Tous se mettent à boire et à manger des gâteaux.)

DARGENTON, rentrant suivi de Hir.

Eh bien ! ça vous va, hein ?

TOUS.

Oh ! oh !... je crois bien !

DARGENTON, descendant.

C'est le meilleur de moi que je livre aux ap-
pétits de la foule.

SCHUBART

Le romantisme est mort !

DASPRE.

Ça vaut les Grecs !...

LABASSINDR

Mon vieux, je suis épaté.

DARGENTON.

Où est donc Landouzie ?

MORONVAL, rentrant.

Filé ! ... Vous lui avez fait peur, mon cher.

DARGENTON.

Cet art-là les dérouté.

MORONVAL.

Il m'a avoué ne pas comprendre un mot.

SCHUBART.

Tous les mêmes.

DARGENTON.

Oh ! je sais pourquoi il est parti... Un jour je lui ai dit ce mot cruel... (On entend le piano à droite.)

IDA, arrivant vivement.

Messieurs, messieurs, le second acte. (Tout le monde se précipite dans la salle.)

LABASSINDRE.

C'est sonné, mame Ida ?

IDA.

Mais oui... dépêchez-vous donc, vous allez en perdre.

HIR, courant.

Bigre!

IDA, à Dargentou.

Surtout, ne m'oublie pas dans ton trioupho.

DARGENTON, l'embrassant.

Enfant!

HIR, sur la porte.

Elle aurait sauvé le Capitole à elle toute seule.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur, il y a là quelqu'un... une personne.

DARGENTON.

Je sais... mon directeur... Introduisez...

UN DOMESTIQUE.

Ici, monsieur?... mais c'est que...

DARGENTON.

Allez!... (A Ida,) Trouve-lui vite une place, un bon fauteuil.

IDA.

Oui... oui... Montre-toi exigeant! (Elle sort.)

SCÈNE IX

DARGENTON, puis JACK

DARGENTON, descendant.

Il s'est fait attendre. — Il le regrettera! (Il remonte et va à droite, devant la glace, s'arranger la tête. Jack paraît au fond, s'appuyant contre la porte. Dargentou l'aperçoit dans la glace.) Hein?... Quoi?... (Se retournant.) Jack... vivant!... (Il va vers lui les mains tendues.) Ah! je suis bien heureux, mon enfant. (Jack lui parle sans lui donner la main, d'une voix éraillée.)

JACK, débraillé, casquette américaine, vareuse de travail.

Ma mère!

DARGENTON.

Ta mère... oui, oui... c'est qu'en ce moment elle est très occupée... J'ai tout Paris chez moi, ce soir... Je fais jouer ma *Fille de Faust*.

JACK.

Je veux voir ma mère.

DARGENTON

Sans doute, sans doute, personne ne songe à t'en empêcher...

JACK.

Faudrait pas!... je viens de trop loin, il y a trop longtemps... Je veux la voir... où qu'elle est? (Il passe devant le pouf et va à droite. Dargenton lui barre le passage.)

DARGENTON.

Malheureux!... Tu ne sais donc pas dans quel état... Mais tu as bu?

JACK.

Eh ben, après? Est-ce qu'on ne boit pas quand on est chauffeur? Puis, c'est pas vrai! j'ai pas bu... Seulement, je suis pas encore solide. Je sors de l'hospice. Y voulaient pas me laisser partir... mais fallait que je la revoie... je pouvais pus... je pouvais pus... ainsi...

DARGENTON, le calmant.

Écoute, Jack : J'en appelle à l'affection que tu as pour ta mère. Ta présence ici, en ce moment, peut lui faire beaucoup de mal.

JACK.

Du mal?... Je veux pas lui faire de mal, pour sûr.

HIR, venant de droite.

Dis donc, le fauteuil attend toujours.

DARGENTON, bas.

Tais-toi... Jack.

HIR.

Pas possible!...

DARGENTON, bas.

Il faut que tu m'en débarrasses; emmène-le vite à Étiolles. Tiens, voilà de l'argent. (Passant devant.)

JACK, à part.

Qu'est-ce qui se disent?

HIR, bas.

Compris!... (A Jack.) Bonjour, garçon... Nous sommes donc encore de ce monde?...

JACK, rude.

Je vous connais pas, vous...

HIR, reculant.

Qu'est-ce qu'il a? Est-il bête?

DARGENTON, venant.

Mais non, mais non : Jack est très raisonnable. Il est bon fils. Il comprend que sa mère ne peut pas l'embrasser ce soir. Il faut la préparer à ce grand bonheur. Il va s'en aller avec toi à Étiolles, bien gentiment, se remettre du bon air dans les poumons; et demain, Ida passera la journée avec lui... toute la journée... Entends-tu, Jack?...

JACK, brutalement.

Non, j'irai pas... Vous avez parlé entre vous... vous voulez me tromper.

DARGENTON.

Comment, te tromper?...

JACK.

Oui, oui, vous voulez m'empêcher de la voir. Mais vous serez pas assez forts pour ça... ni vous... ni personne... Faut que je l'embrasse... que je la tienne... je la veux!... Allons, ouste. Il houscule Dargenton et s'élançe. Ida paraît.)

SCÈNE X

LES MÊMES, IDA

(Ida, voyant Jack, reste muette, immobile, et se cache la figure dans les mains.)

IDA.

Jack?... Oh!...

JACK, la tête courbée, comme honteux de lui-même.

Maman... T'as honte de moi, pas vrai?... (Il tombe assis sur le pouf du côté droit.)

IDA.

Honte de toi?... (Elle se jette à son cou.) Oh! non, c'est impossible, tu ne peux pas penser ça... Honte de mon enfant, de mon chéri, que j'aime plus que tout! (Elle l'embrasse avec transport.)

JACK, suffoqué.

Dieu de Dieu!... que c'est bon!...

ACTE TROISIÈME

Chez le docteur, à Étiolles. Un grand parloir de campagne très gai, très clair, rideaux blancs aux fenêtres, vaste poêle de faïence dans un coin. Aux murs, des rayons chargés de livres, fauteuils de forme ancienne. Bureau. — Au lever du rideau, Cécile enveloppe dans un châle l'enfant d'une paysanne pauvre, pendant que la mère Archambaut se chauffe devant le poêle. Grand froid dehors, horizon tout blanc de neige.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉCILE, LA MÈRE ARCHAMBAUT,
UNE PAYSANNE

CÉCILE, à la paysanne, la congédiant.

Là, vous me renverrez le châle quand il fera plus doux. Rentrez bien vite chez vous, que ce petit n'attrape pas froid.... Grand-père ira vous voir... Adieu... j'irai aussi...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, à part, assise près du poêle.

Qué bon monde que ces Rivals! C'est comme si la bonté ne leur z'y coûtait rien.

CÉCILE, au fond à gauche.

C'est un vieux châle de bonne maman. Il était tout saisi de froid, ce pauvre petit.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, se levant.

Ah! mamzelle Cécile! queu misère qu'on voit partout. A Paris, c'est pas croyable. Ah! il en faudrait par là, des mamzelles Cécile et des châles

de bonne maman Rivals. J'vous dis qu'on peut aller où l'on veut, on peut trouver toujours pus pauv' que soi. Pensez si j'en vois, depuis que j' suis porteuse de pain.

CÉCILE.

Comment! vous êtes?...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Un rude métier, dame! on a beau se lever matin comme un coq, on est toujours en retard sur l'appétit du pauv' monde. Ah! faut les voir, tous ces p'tiots, dans les escaliers, quand j'arrive. Ils me guettent, ils se penchent sur la rampe, et quand je crie d'en bas : « V'là le pain », c'est joyeux comme des nids.

CÉCILE.

Vous avez donc quitté M. Dargenton?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! je crois bien! Y n'a pas été sitôt installé à Paris qui m'a cherché noise, ce grand escogriffe... y m'a dit que j'écoutais en dessous tout ce qu'il inventait, et que j'allais raconter ses plans à ses ennemis... des mauvaises raisons, quoi; pour se débarrasser de moi... Ma fine, la moutarde m'a monté, et j'y ai répondu comme il faut, sur ses plans et tout le reste... D'abord, je pouvais pus me faire à ces gens-là depuis qu'ils avaient laissé ce pauv' petit Jack sur les navires, un gentil mignon enfant, qu'était ben fait plutôt pour êt' dans les notaires.

CÉCILE.

Mère Archambaut, vous ne savez pas?... il est ici.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Vous dites?

CÉCILE

Jack est chez nous... depuis bientôt deux mois.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Il est ici?...

CÉCILE.

Il a été sauvé comme par miracle d'une collision en mer..... Ses parents l'avaient envoyé à Etiolles avec M. Hir.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

C'est-y celui-là qu'avait c't' espèce de mauvais air de charlatan?

CÉCILE.

Oh! il a été très raisonnable. Il a compris que Jack serait beaucoup mieux avec nous et il nous l'a laissé.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Quéque finesse là-dessous, mamzelle! un prétexte pour se faufiler dans vot' maison... Y n'me revient pas, c't'homme là, oh! n'me revient-y pas.

CÉCILE.

Grand-père l'aime beaucoup.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Pardine, m'sieu Rivals, y croit tout le monde aussi droit que lui! Il est pourtant payé, lui, pour savoir...

CÉCILE.

Mère Archambaut, entendez-vous dans l'escalier ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Qu'équ'un qui marche.

CÉCILE.

C'est Jack.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Le petit Jack ! mon Dieu ! comme son pas a grossi !

SCÈNE II

CÉCILE, LA MÈRE ARCHAMBAUT, JACK

(Jack, moins balourd, moins délabré qu'à l'autre acte, mais sentant encore la chauffe. En voyant la mère Archambaut, il vient vers elle, les bras ouverts.)

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

C'est pas Dieu possible !... (Cécile lui fait signe de se taire.)

JACK, s'arrête, laisse aller ses bras.

Ah ! je l'ai eu rude, mère Archambaut, ça se voit, pas vrai ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Heulla ! quand je pense que c'est vous le joli petit blondin tout en velours et en frisures ! A vous deux, mamzelle Cécile, avec ce petit air de raison que vous teniez de vot' bonne maman... vous faisiez un gentil couple : à c't'heure, vous êtes ben un peu dépareillés... (Jack, attristé, va prendre un livre, et s'assied près du poêle.)

CÉCILE.

Oh ! Jack va se remettre peu à peu, il a été

bien éprouvé, mère Archambaut... Il est beaucoup mieux depuis qu'il est avec nous... Et puis, il étudie, grand-père est très content de lui.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Bien sûr qu'il était né pour l'intelligence! Avec tout ça, v'là qu'il est mon heure, mamzelle. Le chemin de fer ne connaît personne.

CÉCILE.

Vous n'attendez pas grand-père?...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Je l'voudrais ben, mais, mon ouvrage, aussi!... J'étais venue à Etiolles pour porter un souvenir à mon pauv' défunt qu'est resté là tout seul à présent!... Enfin!... S'il fallait n'écouter que ses peines... (A Jack.) On se reverra, pas vrai, monsieur Jack? Vous n'allez pas retourner sur vos navires?

JACK.

Je ne sais pas, mère Archambaut.

CÉCILE.

Oh! non! jamais plus.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Vaudrait p't'être mieux quèque usine du côté de Ménilmontant, où je reste. C'est moi qui s'rais contente et heureuse d'vous faire vol' fricot, d'vous raccommoier!... je m'figurerais que j'ai un garçon, j'veux pas mourir sans m'figurer ça!

JACK.

Merci, mère Archambaut.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Allons, au r'voir. Je m'en vas contente. J'ai revu mon pauv' petit Jack!... Au revoir, mamzelle... et ben des bonnes choses à m'sieu Rivals, si vous plaît. (Elle sort, Cécile l'accompagne à la porte.)

SCÈNE III

CÉCILE, JACK

CÉCILE, voyant Jack absorbé dans sa lecture, va au pupitre et feuillette un livre de compte.

Oh! ce grand-père, je suis sûre qu'il m'escomote la moitié de ses visites... Hier encore, il m'a soutenu qu'il n'était pas allé chez les Séguin, et puis la minute d'après, il s'est coupé... Vous l'avez remarqué comme moi, n'est-ce pas, Jack? (A part.) Il ne m'entend pas. (Elle l'observe.)

JACK, jetant son livre avec dépit.

C'est impossible... je ne comprends pas, je ne comprendrai jamais.

CÉCILE, se lève et va ramasser le livre.

Qu'est-ce que vous ne comprenez pas, Jack?

JACK.

Il y en a trop, c'est trop tard!

CÉCILE.

Peut-être qu'à nous deux... Voulez-vous?

JACK.

C'est pas fait pour moi, les livres!

CÉCILE.

Je vous croyais du courage, Jack.

JACK.

J'en ai plus, ils me l'ont ôté!

CÉCILE.

Ne dites pas cela devant grand-père, vous le fâchiez.

JACK, se lève et descend peu à peu.

Oh! je sais bien que M. Rivals ne pense pas comme eux, et qu'il voudrait me voir plus haut que je ne suis... Mais c'est pas possible!... Ah! tenez, je n'aurais pas dû venir ici, c'est un grand malheur pour moi!... Avant, je vivais comme une brute, sans songer à rien, je n'avais pas conscience. Ici, j'ai repris du goût pour la vie, et quand il faudra retomber de nouveau...

CÉCILE, ils descendent.

Jack, vous n'écoutez pas assez grand-père. Ne vous laissez pas décourager comme cela. Lisez, étudiez... et petit à petit, vous verrez s'éloigner de votre esprit toutes ces idées qui vous attristent.

JACK.

Lire! c'est mon malheur que je lis partout! Il y a ce livre, sur l'*Enfer*...

CÉCILE.

Le Dante?

JACK.

Je connais ça, l'*Enfer*! y a un passage qui m'a serré le cœur! J'y retourne malgré moi, à ce livre-là... C'est quand y dit : « Je ne sais pas de plus grand malheur que de se souvenir des

temps heureux pendant les jours de misère! »
C'est ça qui est vrai!

CÉCILE.

Vous voyez donc que vous comprenez?

JACK.

Je comprends que le bonheur que j'éprouve
ici, c'est de la souffrance pour ensuite.

CÉCILE.

L'avenir sera meilleur, Jack.

JACK, passant.

Non, c'est impossible. Vous croyez donc que
je ne vois pas ce que je suis devenu? Mais, quoi
que vous fassiez pour me cacher la vérité, est-ce
que les autres ne sont pas là pour me la faire
sentir? Vous l'avez bien entendue, tout à l'heure,
cette femme. Vous aviez beau lui faire des
signes, c'est ses yeux qui voyaient. C'est son
cœur qui parlait tout haut. Et vous-même, mam-
zelle Cécile, vous qui êtes pourtant si bonne, si
modeste, eh ben! j'suis comme gêné quand je
vous parle... je sens que j'parle à plus haut que
moi! Est-ce que cette main-là peut seulement
approcher de la vôtre? C'est-y une main d'homme,
ça? on dirait une pelle à feu rouillée. (Cécile s'émeut,
elle reporte le livre au fond, et redescend.) Ah! j'aurais dû
faire comme les autres camarades... me laisser
couler au fond de la mer... on est plus heu-
reux, après... (Voyant que Cécile met une main sur ses yeux.
Ah! brute que je suis! v'là que je vous fais

encore pleurer. (Il tombe à genoux devant elle, et lui prend la main.) Pardonnez-moi, Cécile!

SCÈNE IV

LES MÊMES, HIR

HIR, entr'ouvrant la porte.

Peut-on entrer?

JACK, se levant brusquement.

Le v'là encore, lui! (Il reprend son livre par contenance.)

CÉCILE.

Entrez, entrez, monsieur Hir... vous cherchez grand-père? il n'est pas là.

HIR, très changé, lui aussi, plus soigné, moins râpé, un paquet sous le bras.

Comment, le docteur court les routes avec une gelée pareille!... A son âge, c'est insensé... Je lui ferai de la morale.

CÉCILE, se levant.

Je lui en fais tous les jours... (Passant.) Si vous croyez qu'il m'écoute...

HIR.

Mais, enfin, pourquoi ne veut-il pas que je l'aide dans ses visites?... ça m'amuserait. (Il pose son paquet sur la table et le développe.)

CÉCILE.

Oh! grand-père ne pourrait pas vivre sans ses malades.

HIR.

Il est bien bon. Je vis parfaitement sans les

miens, moi. (A Jack.) Tiens, serre ça. (A Cécile.) Un bel échiquier tout neuf pour faire la partie du docteur.

JACK, brutalement.

Vous pouvez bien le ranger vous-même. Je ne suis pas votre domestique.

HIR.

Toujours aimable.

CÉCILE.

Donnez, monsieur Hir... Jack ne saurait où mettre cela... (Elle emporte la boîte dans un coin.) Grand-père va être bien content... Vous le gâtez. (Elle le pose sur la console à gauche.)

HIR.

C'est bien le moins... Je lui dois tout, à cet excellent homme. Je m'égarais, il m'a montré la voie; à Paris, je voyais faux, il m'a corrigé de Paris... il m'a donné le goût du travail... (Il se rapproche d'elle.) Et puis il y a vous, près du sage... Mon amitié a donc deux fois raison.

JACK, grondant tout bas.

Je tremble trop... je peux pas lire... (Il laisse le livre sur la table et boude dans un coin.)

HIR, prenant le livre et feignant de se tromper.

Vous lisez le Dante, mademoiselle?

CÉCILE.

Ce n'est pas moi, c'est Jack.

HIR.

Jack... (Il rit.) Mais c'est de l'hébreu pour toi, mon garçon... il fallait me dire ça, je t'aurais

choisi quelques-uns de ces petits livres élémentaires qu'on écrit pour les ouvriers.

CÉCILE.

Je vous assure, monsieur Hir, que Jack comprend très bien.

HIR.

Vous allez me gâter mon Jack, mademoiselle, vous allez en faire un lettré!...

CÉCILE.

Pourtant, s'il veut s'instruire.

HIR.

Ah! voilà... les aspirations!... Prenez garde, ces aspirations-là, c'est de la bonne paresse. On reprend des forces, mais ce n'est pas pour l'outil.

JACK, avec un cri étouffé.

Ah!

HIR.

Qu'est-ce qu'il a? il rugit, maintenant!

CÉCILE, bas.

Oh! laissez-le...

SCÈNE V

LES MÊMES, RIVALS, venant du fond.

CÉCILE.

Ah! grand-père. (Elle va l'embrasser.)

RIVALS.

Bonjour, mes enfants... Vite, mon grog, fillette. (Serrant la main à Hir.) Vous allez en prendre un aussi, docteur; c'est indispensable pour aller

contre le vent. J'ai cru que je n'arriverais jamais, avec cette maudite bise: (A Jack.) Et toi, mon brave, qu'est-ce-que tu fais là, près du poêle? un vrai chat.

HIR.

La chauffe l'a rendu frileux.

RIVALS.

Allons, parle, remue-toi, sapristi... qu'on te voie gai! tu as l'air d'un conspirateur.

CÉCILE, préparant les grogs.

Devine qui est venu?

RIVALS.

Devine, devine... J'en ai pour une heure avec toi. (Passant.) J'aime mieux que tu me dises qui, tout de suite.

CÉCILE.

La mère Archambaut.

RIVALS.

Et tu ne l'as pas retenue?

CÉCILE.

Elle ne pouvait pas rester.

RIVALS.

Tant pis! Ça m'aurait fait plaisir de la revoir. C'est la faute de ce vieil entêté de père Séguin, qui ne veut pas entendre parler de remède.

CÉCILE, riant.

Je t'y prends!... Tu vois bien que tu y es allé.

RIVALS, gaiement.

Pincé... c'est égal, fillette, ne marquons pas la visite. Ça embrouillerait nos comptes.

CÉCILE, gaiement.

Ah! tu as une bonne façon de les tenir, toi, les comptes... (Elle sert les grogs.)

RIVALS, ils vont s'asseoir au fond.

Que veux-tu? Ces gens de campagne... ça aimerait mieux mourir que de se payer une ordonnance...

HIR.

Bah! laissez-les donc... ils s'en iront bien sans vous.

RIVALS.

Mais pas du tout... il a encore dix ans de bon, ce vieux père Séguin, et je ne lui en fais pas grâce... Eh bien, tu ne donnes que deux verres? Et Jack? Tu crois qu'il va nous regarder.

CÉCILE.

Je ne savais pas, grand-père.

RIVALS.

Qu'est-ce que tu ne savais pas?

HIR.

Si ça boit, un chauffeur!

RIVALS.

Ça boit comme le soleil. Allons, donne-lui son grog, et carabiné!

JACK, bas avec rage.

Oh! oui... (Cécile le regarde tristement.) Non, merci, monsieur Rivals, je ne bois plus d'eau-de-vie.
(Vient s'asseoir à droite, en bas.)

HIR, riant très fort.

Et depuis quand? (Regard farouche de Jack.) C'est une conversion. (A part.) Ils s'adorent, décidément.

RIVALS.

Comme tu voudras, camarade. (A Cécile.) Tiens, remets-en un peu par ici, puisque Jack nous donne sa part. Je ne suis pas encore converti, moi. (Buvant.) Cré coquin, c'est chaud comme le Sénégal. (Il s'étale, les pieds au feu.) Avouez, mon cher Hir, qu'il fait bon tout de même dans notre petit coin d'Etiolles, surtout par des temps de belle neige comme celle d'aujourd'hui. (Montrant la campagne.) Tenez, regardez-moi cet horizon-là, est-ce beau? Y a-t-il dans votre Paris une fenêtre capable de vous en faire voir autant?

HIR.

Ne me parlez pas de Paris, docteur. J'en sors, et il y avait un monde... plus moyen de rien faire, tout est pris, du talent partout. On se lève tous les matins trois mille avec la même idée, trois mille cervelles qui s'entre-dévorent. Une forte blague, Paris! une machine à vider les hommes! Non, vraiment, je ne suis pas fâché de goûter d'autre chose, d'un peu de vérité, de bonté, de nature... Tant pis! je tourne au bonhomme... Je rêve d'un petit chez moi en deux parties : d'un côté des choux, de l'autre des roses. Et pas de latin sur ma porte, comme chez les Dargenton.

RIVALS.

Vous êtes à point, mon cher Hir, mariez-vous et venez vivre à la campagne près de nous, nous voisinerons. (Mouvement de Jack qui écoute.)

HIR.

Mariez-moi, docteur. Je n'y arriverai jamais seul. L'ironie m'a séché le masque : ce qu'il y a de tendre et de bon en moi ne peut pas se voir... Et puis, je ne sais pas ce qu'il faut dire pour se faire aimer... Je suis un naufragé, moi aussi, mais mon naufrage ne fait pas tableau... je n'ai pas été dans la chauffe, je ne sais pas me faire plaindre, jouer les jeunes victimes romantiques et les Manfred de la soute au charbon.

JACK, s'élançant sur Hir.

Misérable!

RIVALS, se levant.

Eh bien, Jack!... Jack! deviens-tu fou?

JACK, se débattant.

Non, laissez-moi. J'y veux du mal... Y m'en fait trop.

CÉCILE.

Jack! (Elle le regarde, il s'apaise et passe devant.)

HIR.

Je vous demande pardon de ce qui arrive, mademoiselle... Mais, vous voyez, tout votre charme n'y peut rien, vous ne l'appriivoiserez pas. (Il remonte.)

RIVALS.

Voyons, Hir, vous n'allez pas nous quitter comme cela... Jack regrette, j'en suis sûr... Empêchez-le de partir, fillette. (Cécile descend deux pas e reste immobile.)

HIR.

Non, non, docteur. Je reviendrai quand vous serez débarrassé de votre pensionnaire. (Ricanant.)

La convalescence ne sera plus très longue, j'imagine. Les forces sont revenues. (Cécile passe à gauche. — Il sort au fond.)

SCÈNE VI

RIVALS, CÉCILE, JACK

RIVALS, à Jack.

Il y a donc quelque chose entre vous?... qu'est-ce qu'il t'a fait?

JACK.

Si vous saviez comme cet homme est faux, comme il est méchant! (Passant.) Non, ce n'est pas possible, m'amzelle Cécile, vous ne pouvez pas épouser cet homme-là.

RIVALS.

Epouser? qu'est-ce que tu dis? A-t-il jamais été question?...

JACK.

Ce n'est que pour ça qu'il vient ici, monsieur Rivals! Et ce qu'il dit, et les mines qu'il fait. (Étonné.) Je vous croyais d'accord ensemble.

RIVALS, regardant sa fille.

Cécile?

CÉCILE, très simplement.

Si monsieur Hir a eu cette pensée, il a mal interprété l'accueil que je lui fais, à cause de toi, grand-père, voilà tout.

RIVALS.

Mon Dieu! j'avoue qu'il ne me déplaît pas, cet original. Il a de l'esprit, des idées amusantes...

Mais c'est à Cécile, avant tout, qu'il faut plaire, et tu vois qu'il n'y a guère réussi... Allons, allons, une colère d'enfant que tu as eue là, Jack. Apprends à te maîtriser, que diable!

CÉCILE.

Je t'assure, grand-père, que M. Hir prend plaisir à le tourmenter.

JACK, sombre.

Voyez-vous, c'est pas permis de faire d'un homme ce qu'ils ont fait de moi... M. Dargenton me déteste. Je le gêne dans le cœur de maman... Et ses amis, tous ces meurt-de-faim dont il s'entoure, servent cette mauvaise jalousie... Ah! les misérables!... Ils ne me trouvent pas assez disgracié, assez triste, ils voudraient me faire descendre encore, pour que personne ne puisse plus m'aimer. C'était donc pas assez de m'avoir mis si bas!... Car enfin, qu'est-ce que je suis?... Un propre à rien. Eux y me disent que je sens l'ouvrier, et les ouvriers m'appellent l'aristo. (Il s'approche de la chaise.) J'suis rien, quoi... Je suis Jack... Ah! tonnerre! (Il tombe assis.)

RIVALS, allant à lui.

Bien, mon camarade. C'est de la bonne colère, cela. Laissons ce Hir de côté, il n'est qu'un étranger pour nous. Parlons de toi, Jack. Tu comprends ta position, tu vois clair, cela me suffit. Je ne suis plus inquiet de toi, tout peut se réparer.

JACK, exalté.

Oh! ui, monsieur Rivals, dites-moi que c'est possible, que je peux encore remonter, sortir de mon abaissement. Ils ont eu beau m'éloigner de la vérité, il me semble que je la vois depuis que vous m'avez fait regarder dans les livres. Oui, je crois que je finirai par comprendre tout à fait. Quand j'ai lu un peu longtemps, il y a quelque chose qui me parle au dedans de moi, je sens comme une force... une force qui m'échappe dès que je veux la retenir.

RIVALS.

Elle ne t'échappera pas toujours... rassure-toi.

JACK, se levant.

Oh! si je pouvais devenir un homme, moi aussi, un homme comme vous, monsieur Rivals, utile et respecté! Si je pouvais avoir ce qu'ont les autres, et, dans les yeux qui me regardent, ne pas voir toujours que de la pitié!

RIVALS.

Tu n'as qu'à vouloir, Jack, à vouloir fermement! Et tout ce que tu rêves se réalisera.

JACK.

Vrai?... c'est vrai ça! tout ce que je rêve?...

SCÈNE VII

LES MÊMES, IDA, entrant en coup de vent, très gaie, très oiseau, chapeau à plumes, fourrures.

IDA, entre Cécile et Rivals.

C'est moi... ne vous dérangez pas, docteur...

bonjour, ma belle... J'entre et je sors. Je n'ai pas une minute. (Sautant au cou de son fils.) Mon Jack... gronde-moi, gronde-moi bien fort de ne pas venir plus souvent... Mais si tu savais...

JACK.

Tu viens me chercher?...

IDA.

Te chercher?... Oh! tu es trop bien, ici. Mais qu'est-ce que tu as?... Tu as l'air tout nerveux?... (A Rivals.) Est-ce qu'il est encore malade?

RIVALS.

Non, madame. Nous voilà tout à fait sur pied... C'est la surprise, l'émotion de voir sa mère.

IDA.

Tu ne m'attendais plus, pauvre chéri? que veux-tu? Dans cette vie d'artiste, on ne s'appartient pas... Dieu! qu'elle est jolie, votre Cécile, docteur... C'est tout une beauté, à présent! (Elle tire de son manchon un sac de bonbons.) Pour vous, mignonne.

CÉCILE.

Vous êtes trop bonne, madame. (Bas à son père.) Viens, laissons-les. (Ils sortent.)

IDA, arrangeant son chapeau devant la glace.

Mais non, mais non, je ne suis pas bonne... C'est vous et le docteur qui êtes de véritables amis... Quand je pense à l'embarras que nous vous donnons... (Se retournant.) Tiens, ils ne sont plus là... Tant mieux!... J'ai une foule de petites

choses à te dire... qu'est-ce que tu regardes, mon Jack? C'est mon chapeau? N'est-ce pas qu'il est gentil?... Eh bien, figure-toi qu'il était affreux, ce chapeau, chez la modiste. Une horreur... Plus je l'essayais, moins il m'allait; alors, impatientée, j'ai donné un grand coup de poing dedans, et j'ai fait cette merveille, tu vois...

JACK, un peu gêné.

Peut-être que si tu avais une toilette plus ordinaire, ça conviendrait mieux pour ici, vois-tu, maman.

IDA.

C'est drôle ce que tu me dis... Au fait, nous sommes à la campagne, et ces bonnes gens peuvent croire qu'on veut les éblouir.

JACK.

Non, ce n'est pas cette raison.

IDA.

Tout ce que tu voudras, mon chéri; la prochaine fois, je me mettrai en petite rien du tout... Tu verras comme ça me va bien. Par exemple, pour la première de la *Fille de Faust*, j'ai trouvé quelque chose, quelque chose de mignon, en peluche et satin feu, avec une broderie renaissance. Mais au fait, tu ne sais pas, toi, la *Fille de Faust* va être jouée à Lyon... tu ne peux pas t'imaginer, mon Jack, dans quelle fièvre nous vivons, pendant que tu es là, bien tranquille, au coin de ton feu. Pense, la seconde ville de France! Quelle leçon pour les directeurs de

Paris! Nous partons demain; il faudra bien six semaines, deux mois, pour monter la pièce.

JACK.

Alors, je vais être deux mois sans te voir?

IDA.

Il le faut, mon petit homme chéri. M. Dargenton tient à monter son œuvre lui-même, et tu comprends, je ne peux pas le quitter. Il a tant travaillé, sa santé est si délicate. Maintenant nous avons jusqu'à deux crises par jour... Et puis, c'est si dangereux ce monde des actrices.

JACK.

Oh! tiens! je t'en prie, ne me parle plus de cet homme...

IDA, stupéfaite.

Ce n'est pas gentil ça, Jack... moi qui vous aime tant tous deux. C'est le tourment de ma vie que vous ne puissiez pas vous entendre.

JACK, sans la regarder.

Si tu savais comme ça me gêne quand ce nom-là arrive entre nous... Enfin! tu devrais bien comprendre pourtant.

IDA.

Mais tu es étrange, je t'assure.

JACK.

Vois-tu, maman, j'ai beaucoup réfléchi depuis que je suis dans cette maison... Mes yeux se sont ouverts à bien des choses... Il me vient dans la tête des idées que je n'avais pas... Pourquoi ne me parles-tu jamais de mon père?

IDA, s'éloignant d'un pas.

Ton père? Mais que veux-tu que je te dise?... Ah! mon Dieu, c'est affreux... Voilà qu'il va chercher son père, maintenant.

JACK.

Ecoute, je ne veux pas te faire de peine, mais je ne suis plus un enfant. Il est bien naturel que je demande... Je peux pourtant pas m'appeler Jack toute la vie. Et si je me marie, ma femme s'appellerait donc « madame Jack »? C'est pas un nom à donner, ça, voyons. Je t'en prie, dis-moi où est mon père, que j'aille le trouver, réclamer ce nom, qu'il me doit, que tu m'as dit une fois quand je suis parti pour Indret, et que je n'ai jamais oublié.

IDA.

Ton père est mort, mon pauvre enfant.

JACK.

Mort!

IDA.

Il y a bien longtemps! et d'une façon bien malheureuse; une chute de cheval à Chantilly... Sans cela, il t'aurait reconnu, et tu porterais aujourd'hui un des plus grands noms de France

JACK.

Il était dans l'armée, n'est-ce pas?

IDA.

Non... dans la marine... Enfin, c'est la même chose...

JACK.

Mais tu m'avais dit... Comment s'appelait-il donc, mon père?

IDA.

Le baron de Bulac... lieutenant de vaisseau.

(Elle descend un peu.)

JACK, à part.

C'est pas ce nom-là qu'elle m'avait dit.

IDA, revenant à lui.

Il ne faut pas trop t'attrister avec cela, mon petit Jack. Sois raisonnable, allons ! la vie n'est pas un roman. (Elle s'éloigne d'un pas.)

JACK, à part.

Elle ne sait plus... Ah ! misère !

IDA, regardant sa montre.

Comme le temps passe... Et moi qui ai tant de choses à préparer pour ce départ ? Adieu ! mon chéri, je t'écrirai de Lyon... je t'écrirai beaucoup, pense bien à moi, ne sois plus triste. Que veux-tu y faire ? Surtout, pas un mot de tout ceci aux Rivals... Ils nous croient mariés, tu comprends.

JACK.

Oh ! n'aie pas peur... D'abord, je ne resterai pas ici bien longtemps... Faut que je retourne au travail...

IDA, se pomponnant devant la glace.

Ma foi ! écoute, je n'osais pas te le dire... Mais M. Dargenton ne trouvait pas ton séjour ici très convenable... De quoi a-t-on l'air dans le pays ? On dirait que nous n'avons pas d'argent pour te soigner. C'est lui, tu sais... il est si fier !

JACK, les dents serrées.

Je serai plus fier que lui, va, maman.

IDA.

Ne te fatigue pas trop, surtout ! A propos, convenons d'une chose pour mes lettres... Comme il est toujours là quand je t'écris et que souvent même il me dicte, elles sont quelquefois un peu sévères. Alors, voilà : quand j'aurai été trop méchante, je mettrai une petite croix en bas de la page... Ça voudra dire : « Tout ça ne compte pas. » Tu comprends. (Elle lui prend la tête et l'embrasse.) Adieu ! mon chéri, trésor adoré, je me sauve... (Elle sort en courant.)

SCÈNE VIII

JACK, puis RIVALS

JACK, regardant Ida sortir. Il reste un moment songeur et dit en soupirant.

C'est ma mère ! (Levant la tête avec énergie.) Allons-nous-en d'ici... ce que je rêvais est impossible. (Il va à droite.)

RIVALS, arrivant de gauche.

Ta mère est partie, Jack ?

JACK.

Oui, monsieur Rivals. Et puis, moi aussi, il va falloir que je m'en aille.

RIVALS, descendant.

T'en aller ! qu'est-ce que tu nous chantes ?

JACK.

Je ne peux pas rester tout le temps les bras croisés... Je me sens guéri... je me sens fort. Il faut que je me remette à gagner ma vie.

RIVALS, après l'avoir un moment considéré.

Tu as raison, mon enfant. Te voilà solide, il faut travailler... Seulement, il n'est plus question de t'embarquer, tu as un bon livret, tu auras vite trouvé de la besogne, à Paris, pas loin de nous.

JACK.

Je pensais bien que vous ne me donneriez pas tort de partir. (Silence. Jack est ému, gêné par l'attention avec laquelle le père Rivals le regarde.)

RIVALS.

C'est tout ce que tu as à me dire ?

JACK.

Merci!... merci pour vos bontés.

RIVALS.

Non, non, c'est pas ça... Il y a encore quelque chose par là, dans un coin, que tu oublies.

JACK.

Mais...

RIVALS.

Voyons, puisque tu l'aimes... c'est au vieux grand-père qu'il faut la demander... Elle n'a plus que moi. (Jack se jette en pleurant dans les bras de Rivals.) Qu'est-ce que tu as, Jack ? Pourquoi pleures-tu ? Tu vois bien que tes affaires ne vont déjà pas si mal, nigaud !

JACK.

Est-ce que c'est possible?... Un ouvrier comme moi.

RIVALS.

Tu peux sortir de là, je vais te dire comment.

JACK.

Ah ! monsieur Rivals, s'il n'y avait que ça.. Mais vous ne savez pas le plus terrible. Celle qui sera ma femme, je n'ai pas de nom à lui donner... je suis...

RIVALS.

Bâtard, parbleu ! Eh bien, elle aussi, là !

JACK.

Cécile?...

RIVALS, lui prenant la main.

Nos deux chagrins vont bien ensemble, va... mais à mon âge, c'est plus lourd, plus cruel... Oui, vingt ans bientôt que j'en souffre... Un misérable que j'avais laissé entrer dans l'abri, dans le nid, et qui avait su se faire aimer de ma fille. Pauvre enfant!... C'était à moi de la mieux protéger, de prévoir pour elle. On ne peut pourtant passer sa vie à se défier, on ne peut pas croire que le démon soit partout!... Elle en est morte!... (Il lui quitte la main.) Deux ans après, ma pauvre femme succombait, me laissant seul avec la petite... Et chaque jour l'inquiétude de m'en aller, moi aussi, et d'abandonner cette enfant au gré de la fatalité qui avait frappé la mère... C'est alors que M. Dargenton est venu s'installer à Etiolles. On le croyait marié. Mais j'ai vite compris qu'il n'en était rien... et en te voyant, toi, pauvre gamin, égaré parmi ces fous, je me suis dit : voilà un mari pour Cécile.

JACK.

Vous avez pensé à ça ?

RIVALS.

Je vous voyais à vingt ans, venant me dire : « Grand-père, nous nous aimons. » Et moi je répondais : « Je crois bien qu'il faut vous aimer, pauvres petits sans noms que vous êtes, car, dans la vie, vous serez tout l'un pour l'autre. »

JACK.

Oh ! je l'aime bien, monsieur Rivals.

RIVALS.

Oui, mais il faut la conquérir... Travaille pour être médecin, tu prendras ma suite à Etiolles. J'ai compté. Il te faut quatre ans, en piochant ferme, pour devenir officier de santé.

JACK.

Et vivre, jusque-là?... Je ne veux rien accepter de cet homme !

RIVALS.

Tu feras deux parts de ta vie : ouvrier le jour, tu étudieras le soir, dans ta chambre, aux cours' à la clinique... Ah ! ce sera rude. Mais Velpeau et d'autres l'ont fait avant toi. Le dimanche, tu nous arriveras ici. Je travaillerai avec toi, tu verras Cécile, et Cécile sera ton courage de la semaine... Veux-tu essayer ?

JACK.

Oh ! si j'étais sûr qu'elle veuille... (Cécile entre à gauche.)

RIVALS.

La voilà !

CÉCILE, descendant.

Grand-père ?...

RIVALS.

Demande-lui.

JACK, très ému.

Cécile, je vais partir... Je retourne au travail... C'est pour vous... Votre grand-père m'a permis de vous dire... que je vous aime... Ça ne pourra être que dans quatre ans. (Cécile regarde Rivals et tend la main à Jack.)

CÉCILE.

Je vous attendrai, Jack.

ACTE QUATRIÈME

Une chambre sous les toits. — Petite fenêtre laissant voir d'autres toits et des cheminées se découpant sur le ciel bleu; meubles en bois blanc, chaises de paille, le tout très simple, mais d'une rigoureuse propreté. Contre le mur, une petite table recouverte de papiers et de livres. Porte d'entrée au fond, s'ouvrant sur le palier; porte à droite, donnant dans une autre chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE ARCHAMBAUT, puis RIVALS

LA MÈRE ARCHAMBAUT, assise à droite,
en train de moudre du café.

On marche dans le corridor... c'est peut-être ben Jack... (Elle se lève, pose son moulin sur la table et court ouvrir.) Tiens! monsieur Rivals... en v'là une surprise... Entrez donc, monsieur Rivals.

RIVALS.

Bonjour... J'ai affaire à Paris et j'en profite pour donner un coup d'œil en passant au ménage de mon ami Jack... Allons, tout cela a bon air, et voilà qui vous fait honneur, mère Archambaut, ça sent le travail, ici. (Il descend.)

LA MÈRE ARCHAMBAUT, descendant.

Ah! vous pouvez le dire, m'sieur Rivals, allez!... Il n'est pas sitôt revenu de l'atelier que le v'là installé là, tenez... Il prend à peine le temps de manger... il mange quasi dans les livres. Croyez-vous ben que ça l'y soit si bon

que ça, de tant travailler, après ce mal de poitrine qu'il a eu?

RIVALS.

C'est vrai qu'il avait bien mauvaise mine quand il nous est arrivé dimanche... Cécile en était tout inquiète... C'est même un peu cela qui m'amène aujourd'hui... Est-ce qu'il se plaint quelquefois?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Se plaindre, lui! ah! ben non, par exemple. Tenez, le matin, quand je me lève pour ma tournée de pain, il y a beau temps qu'il est sur pied. « Vous fâchez pas, qu'il me dit, maman Archambaut... Je me reposerai quand Cécile sera ma femme. » Et il y a pas à vouloir le raisonner... Ah! pour sûr que votre demoiselle sera heureuse avec M. Jack... Allons, bon, v'là encore que je dis M. Jack... s'il m'entendait!... mais c'est plus fort que moi, et c'est ben ça qui prouve que je ne suis pas sa mère véritable.

RIVALS.

Taisez-vous donc... c'est vous la maman. Jac n'en a jamais eu d'autre.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Monsieur Rivals, vous ne voudriez pas le croire... y a des moments que je suis comme jalouse... c'est pas des choses à avouer, ça... mais nous faisons si bon ménage!... Tenez! voyez les beaux vases (Elle va à la cheminée) que j'y ai achetées ce matin. J'attends qu'il soit de retour pour

mettre des fleurs dedans, crainte qu'elles soient fanées d'ici là...

RIVALS.

Comment, d'ici là?... Où est-il donc, votre garçon, mère Archambaut?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! c'est vrai, je vous l'ai pas dit. Ça m'est parti en causant. Il est à Lyon depuis trois jours... je l'attends ce matin... Mame Argenton y a écrit par le télégraphe de venir tout de suite, tout de suite... y a du grabuge là-bas, paraît... Ça l'avait tout retourné, ce pauvre enfant.

RIVALS.

Sa pâleur venait de là, sans doute, l'autre jour... (S'éloignant à droite.) Il souffre tant de savoir sa mère avec cet homme... (Il remonte.) Écoutez, mère Archambaut, je ne vais pas l'attendre... Je le verrai dimanche à Etiolles, et si sa mine ne me va pas, je le garderai quelque temps avec nous.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, remontant.

Et que vous ferez ben, m'sieu Rivals... Faut-il y dire que vous êtes venu?

RIVALS.

Non, c'est inutile... Il ne m'a pas dit qu'il allait là-bas. Je ne veux pas avoir l'air de le savoir... (Sortant.) Adieu.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, le suivant.

C'est son chagrin, pardi, cette femme-là... Il n'aime pas en parler... (Rivals disparaît.) A revoir,

monsieur Rivals. (Elle va reprendre son moulin et retourne s'asseoir.)

SCÈNE II

LA MÈRE ARCHAMBAUT

(Continuant à moudre son café, elle s'arrête et réfléchit.)

Pourvu qu'il ne la ramène pas avec lui!...

(Continuant à moudre.) Ah! non, ça ne se peut pas... Elle ne ferait pas long feu, ici... elle aurait ben trop peur de salir sa robe... Tout de même, c'est sa mère! et si a venait me dire : « Vous l'avez assez eu comme ça... c'est mon tour... » je pourrais pas y donner tort, a ne ferait que son devoir... Ah! bon Dieu du ciel! tant désirer un enfant et n'en avoir jamais eu... c'est pour la vie comme un gros trou que j'aurais au milieu du cœur.

SCÈNE III

LA MÈRE ARCHAMBAUT, JACK, IDA

JACK, entrant comme un coup de vent.

Vite, mère Archambaut, quelque chose de chaud pour maman... Elle a eu froid... elle est toute mal à son aise... (Il sort par le fond après avoir posé une couverture sur la commode.)

LA MÈRE ARCHAMBAUT, bas.

Ah! bon Dieu! qu'est-ce qui m'arrive? (Haut.) Voilà, voilà, m'sieu Jack... (Elle entre dans l'autre chambre, à droite.)

IDA, tenue de voyage très élégante, l'air éploré. Entre du fond, soutenue par Jack.

Comme c'est haut chez toi, mon enfant!... Que

d'émotions!... (Jack pose les colis sur la commode, prend la couverture, la déroule, descend la placer sur la chaise à gauche.) Quel voyage!... Ah! je suis brisée...

JACK, la faisant asseoir. Il est à ses genoux, et lui présente un petit banc sous les pieds.

Mets-toi là, ma chérie, tes pieds là-dessus...
Je suis si heureux de te voir chez moi!

IDA.

Mon Jack!...

JACK, bas.

Quelque chose manquait à la dignité de ma vie; tu me l'apportes en entrant ici.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, apportant une tasse de café.

Tenez, tout frais moulu... je viens de le faire.

IDA.

Ah! c'est vous... Merci, bonjour, ma brave femme. (Elle boit.)

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

C'est ben gentil à vous d'être venue... ah! vous lui manquiez, allez! Ça pouvait plus durer, sans la maman ici...

JACK.

Bonne créature! (Il lui tend la main derrière Ida.)

IDA.

Il est excellent, ce café... Où le prenez-vous?... Je suis bête... Ça me vient de mon Jack, c'est pour ça que c'est si bon. (Jack se lève, pose la tasse sur la cheminée.) Hein? Ma pauvre Archambaut, qui m'aurait dit cela? Vous m'avez vue avec M. Dargentou, vous savez si on peut trouver une femme

plus dévouée, plus aimante, et voilà comme ça devait finir. Oh! ce que j'ai souffert, pendant qu'on répétait cette malheureuse pièce...

JACK.

Laisse, maman... ne parle plus de cet homme...

(Il reste à gauche.)

IDA, se levant.

Si, si, je veux... ça me soulage... (Elle prend la mère Archambault par la main, la fait descendre au milieu.) Figurez-vous qu'il avait donné son rôle de la *Fille de Faust* à une espèce de petite femme, un chien coiffé, et sous prétexte de la faire répéter... — Ça a duré six mois, ces répétitions. — Monsieur ne quittait plus cette drôlesse, qui, en définitive, a mis la pièce dedans.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Dans quoi?

IDA.

Un vrai désastre, on n'a pas pu finir... et comme je me suis permis de lui dire que cette créature était cause de tout, monsieur est entré dans une colère terrible... et il a osé lever la main sur moi!

JACK, s'approchant.

Maman!...

IDA, à la mère Archambault.

Cela vous étonne, n'est-ce pas?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ça m'étonne d'un côté; mais de l'autre, ça ne m'étonne pas.

IDA.

Un misérable à qui j'ai tout sacrifié.

JACK, près d'elle.

Je t'en prie...

IDA.

C'est un monstre, je te dis... c'est lui qui m'empêchait de te voir, de t'écrire... Il est si jaloux de toi, il t'en veut tellement de te passer de lui... oh! je veux que tu le connaisses, que tu le juges comme il le mérite... C'est lui qui a fait ton malheur!

LA MÈRE ARCHAMBAULT.

Allons, allons, faut plus y penser... Maintenant que vous êtes avec votre enfant, vous v'là au bout de vos peines, mame Argenton.

IDA.

Oh! ne m'appellez plus de ce nom... appelez-moi Ida, Ida de Barancy. — Je n'ai plus rien de commun avec cet homme!... Ah! j'ai eu un mot cruel en le quittant. Je lui ai dit: « Tout ce que je vous souhaité, monsieur, c'est de trouver une autre Ida parmi vos actrices. » Il était vexé!... Là-dessus, j'ai vite couru au télégraphe, tu es venu au secours de ta mère... oh! quand je suis entrée dans ta petite chambre... elle est bien nue, bien triste, un vrai chenil, n'est-ce pas? eh bien, il m'a semblé que j'arrivais dans le paradis!... Quelle bonne existence nous allons mener tous deux, mon petit Jack!... car c'est que je te dois tout un arriéré de soins, de tendresses... Je veux être ta servante, ta ménagère... Tu verras comme je m'y entends, comme tout ça va devenir gentil... (Furetant sur la table.) Tiens! qu'est-ce que tu fais de tous ces livres?

JACK.

J'étudie, maman. (Il remonte.)

IDA.

Oh ! oui, tu m'as raconté ça en vagon. (S'arrêtant, elle regarde la cheminée.) Quels drôles de petits vases ! (Elle passe devant, et va à la cheminée.) On dirait que tu les as gagnés à la foire, à ces petits machins où l'on tourne.

JACK.

Ah ! mère Archambaut... Et moi qui ne les avais pas vus. Comme ils sont jolis !... Je vous remercie bien.

IDA.

Ah ! c'est de vous, les vases ? Ça ne m'étonne plus...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

J'ai pas mis de fleurs dedans, mais je vas en acheter tout à l'heure.

IDA, passe devant.

Non pas... c'est moi que ça regarde, à présent... J'en prendrai en descendant pour acheter le déjeuner... Mais oui, le déjeuner... et de bons petits plats que je vais te préparer... Je suis forte, tu sais... Il était si gourmand...

JACK.

Dis donc, maman... si tu laissais la mère Archambaut...

IDA.

Non, non, je veux tout faire, moi... autrement ce ne serait plus la peine.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Dame, oui... puisque c'est elle la maman à c'te heure.

IDA.

Tu verras comme je sais mener une maison... avant tout, de l'exactitude... quelles sont tes heures?... Tu déjeunes ?

JACK.

A midi, en venant de l'atelier... Je m'en vais y faire un tour ce matin, montrer que je suis là... Mais je ne reprendrai l'ouvrage que demain.

IDA.

Bon... Je vais avec toi... Il y a un marché, pas loin d'ici.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, remonant.

Oh ! toute la rue Oberkampf, c'est qu'un marché qui roule dans des petites charrettes à bras.

IDA.

Oh ! fi donc... (Regardant sa montre.) J'aurai le temps d'aller aux Halles... Mais au fait, je ne peux pas sortir comme ça... Je suis trop belle... Attends un peu, mon Jack, tu vas voir... où est ma chambre ? (Elle remonte.)

JACK.

Mais...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, bravement.

La v'là !... (En la montrant, elle ouvre la porte de droite. Ida entre avec sa valise.) Vous savez, c'est pas brillant... mais c'est ben en ordre. (Elle descend au milieu.)

SCÈNE IV

JACK, LA MÈRE ARCHAMBAUT

JACK, fou de joie, lui sautant au cou.

Ah ! ma bonne Archambaut, que je suis con-

tent!... Je l'ai, je la tiens... Ça me faisait tant de peine, voyez-vous... Maintenant, elle vivra avec moi. Elle sera digne que Cécile lui dise : « maman ».

LA MÈRE ARCHAMBAUT, très émue.

C'est vrai que c'est un grand bonheur pour tout le monde... Voyons, pendant qu'a va être sortie, je vas vite ramasser mes petites affaires...

JACK.

Comment?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Y faut ben... y a pas place pour trois, ici... puis vous avez ben entendu ce qu'a disait, qu'a voulait tout faire par elle-même.

JACK.

C'est le premier jour... Elle ne sait pas encore... Mais elle ne pourra pas se passer de vous.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Enfin, je vas toujours me chercher un petit garni, pas trop loin... Et vous savez ben que si vous avez besoin de moi, m'sieu Jack...

JACK.

Encore monsieur Jack!... c'est pas bien, je ne mérite pas ça.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, très émue, gonflée de larmes.

Ah! j'sais ben... j'sais ben... faut pas faire attention... j'suis tout comme à l'envers, voyez-vous, mon pauv' garçon... Je m'étais faite à cette idée, n'est-ce pas, de tenir vot' ménage...

(Elle passe devant lui.)

JACK.

Encore trois ans, mère Archambaut, et puis nous irons vivre tous ensemble à Étiolles, et sans nous gêner... Il y a du large là-bas. Étiolles c'est bien plus grand que Paris.

SCÈNE V

LES MÊMES, IDA

(Jupe troussée, petit fichu en pointe sur la tête, à la main un panier.)

IDA.

Voilà ! le marché de Jenny l'ouvrière... (Montrant ses oreilles et ses bras.) Tu vois, plus un bijou... (Elle fait tinter ses bijoux dans le panier.) On va faire de l'argent avec tout ça, se donner un peu de confortable... ça en manque généralement, chez toi.

JACK, remontant à la commode, au fond.

Non, non, je ne veux pas, mais je suis riche. (Ouvrant un tiroir.) Tiens ! prends ce qu'il te faut, achète ce que tu veux.

IDA, remontant à la commode.

Tu es riche, mon Jack ? ça tombe bien... moi je n'ai plus le sou...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Dame ! il se donne du mal, et puis il a ben de l'ordre, allez !...

IDA, prenant l'argent.

Ah ! il en faut ! il en faut. Allons, en route ! (Elle prend le bras gauche de Jack.) Tiens ! c'est gentil... On dirait un de ces petits ménages comme on en

voit le dimanche, sur les Buttes-Chaumont. A revoir, ma bonne femme... Ah! vous savez, prenez votre temps. Restez jusqu'à ce que vous ayez trouvé autre chose. (Ils sortent au fond.)

SCÈNE VI

LA MÈRE ARCHAMBAUT, les regardant.

Ah! ce que je perds là, je ne le retrouverai jamais... allons, quand y faut, y faut. (Elle ouvre la commode et y prend ses affaires.) C'est ma faute aussi... si j'avais eu un enfant à moi, rien qu'à moi, ça ne serait pas arrivé... (Regardant autour d'elle.) Faut pas qu'a compte mettre grand'chose chez nous, avec tous ses rangements qu'elle parle... Voyons, qu'est-ce qu'il y a encore à moi ici?... (Elle regarde la cafetière.) Ben oui, mais si j'y prends ma cafetière, où qu'elle lui fera son petit café, le matin... Faudra donc qu'ils en achètent une autre... Ah! Jésus mon Dieu! c'est y des événements tout ça... Je sais pu où j'en suis... (Elle tombe assise sur la chaise et pleure. Se retournant.) Qui est là? (Elle s'essuie les yeux bien vite, en allant vers la porte qui vient de s'ouvrir.)

SCÈNE VII

LA MÈRE ARCHAMBAUT, HIR

(Hir, inculte et râpé comme au premier acte, s'arrête sur la porte et regarde curieusement.)

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! c'est vous?... qu'est-ce qui vous faut?

HIR, furetant partout du coin de l'œil.

Mais... je viens voir mon ami Jack.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, lui barrant le passage.

Vot' ami!... Si y n'avait que des amis comme vous!... D'abord, y est pas, M. Jack, et je suis ben sûre que vous le saviez d'avant que de monter.

HIR.

Me sera-t-il permis au moins de saluer madame Dargenton?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

N'n'avons pas ce nom-là chez nous. Vous vous êtes trompé d'étage, mon bonhomme. Et puis, vous savez, j'ai pas le temps, laissez-moi tranquille... oh! je comprends ben ce que vous venez faire ici, allez... Vous venez pour fureter, pour espionner... oui, oui... vous êtes de la bande au marchand de phrases.

HIR, ricanant.

Un mot cruel pour Dargenton.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Au fait, à quoi que ça sert de mentir!... Ben, oui, c'est vrai... et vous pouvez y dire... Elle est venue demeurer avec son enfant. Je vous engage pas, ni vous, ni lui, ni personne, à essayer de venir la prendre. (Il descend deux pas.)

HIR.

Avec ça que si on vous en débarrassait vous ne seriez pas contente... Vous croyez donc que je ne vous ai pas vue... Vous étiez là à pleurer

sur votre petit baluchon... Pauvre mère Archambaut! Elle me faisait pitié... Allons, tenez!... donnez-lui cette lettre, sans rien dire au jeune homme, et je vous réponds qu'elle ne sera pas longue à filer.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Par exemple!... Pour qui me prenez-vous donc, espèce de méchant gueux!... C'est vrai que j'ai le cœur fendu en quatre d'être obligée de quitter mon garçon, mais j'aimerais mieux mourir que d'entrer dans vos tripotages... Voulez-vous ben cacher ce papier! Un joli métier que vous faites là. C'est-y du pain gagné, ça, pour un homme de votre âge!...

HIR, un peu gêné.

Rendez donc service aux gens!...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Menteur! Vous vous moquez ben de la mère Archambaut et de ses peines... C'est à mon pauvre Jack que vous en voulez tous, l'autre parce qu'il y prend son Ida, vous, parce qu'il vous a pris Cécile. (Mouvement de Hir.) Dame! ben sûr qu'a n'sera pas pour vot' nez, cette jolie demoiselle.

HIR, touché au vif.

Paysanne, va!... Vous savez bien ce que vous me dites en disant cela. — Avec votre malice de campagne, vous avez deviné que j'aimais cette enfant... (Avec rage.) Oui, je l'aimais; mais la vie

m'en veut... tout me rate... c'est ce qui me rend mauvais...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Je connais ben votre affaire... On vous a crevé l'amer comme à une poule... Ça vous donne un mauvais goût de fiel par tout le corps.

HIR, ricanant.

Comme vous dites, on m'a crevé l'amer... Et puis, je ne suis pas bâtard, mère Archambaut... et c'est un bâtard qu'il voulait, le vieux, pour faire la paire avec la fillette...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, indignée.

Comment que vous dites ça?... Je vas t'en donner, moi, mauvais chien, de venir ici mépriser le monde! (Elle cherche autour d'elle, empoigne une chaise. Quand elle se retourne, Hir a disparu. La mère Archambaut, suffoquée, se trouve en présence d'une fleuriste chargée de plantes vertes et de fleurs.) Eh! bon sang, qu'est-ce que c'est que tout ça?

LA FLEURISTE.

Monsieur Jack? C'est de la part d'une dame.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! oui, je sais... posez ça là.

HIR, montrant sa tête à la porte entr'ouverte.

Ah!... les accessoires de l'idylle...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Comment! te v'là encore, toi? (Hir se sauve en riant. Elle le poursuit le poing tendu.) Eh! va donc, Arlequin! (Revenant vers la fleuriste.) En v'là-t-il des verdure, il

n'en est jamais tant entré ici... C'est pas mes pauvres petits vases qui pourront tenir tout ça. A veut donc s'établir fleuriste? (A la marchande qui se retire.) Bonjour, bonjour... (Réfléchissant.) Tout de même, c'est pas malin ce que j'ai fait là. — Fal-lait-y prendre la lettre et allumer mon poêle avec?... C'est que je la connais, la dame, c'est dans le cas d'y tourner la tête, si a revoit l'écriture de son Ragenton... Faut-y qu'y ait du mauvais monde tout de même!

SCÈNE VIII

LA MÈRE ARCHAMBAUT, IDA, chargée de paquets et suivie d'un garçon traiteur qui porte des paniers de vins et de victuailles.

IDA.

Tenez, mère Archambaut, voulez-vous débar-rasser ce garçon!... Dieu! l'affreux escalier! quelle odeur! quelle marmaille!... (Au garçon qui s'en va.) Attendez, mon ami... (Elle cherche dans sa bourse.) Tiens! je n'ai plus d'argent..... Comment ça se fait-il?... (A la mère Archambaut.) Donnez donc un pour-boire à ce garçon... un fort pourboire... vous comprenez, monter à un sixième... (Le garçon parti, elle se lève vivement.) Ah! maintenant, que je range mes fleurs... De l'eau dans mes vases, ma bonne... ça va sentir un peu moins l'ouvrier, ici. . Voyez-vous comme ça devient gentil tout de suite...

LA MÈRE ARCHAMBAUT l'observe avec des mouvements émus. — Montrant un tas de fleurs.

Et celles-là, où que vous voulez t-y qu'on les mette?...

IDA.

Laissez-les là... On va apporter deux jardinières... Au couvert, à présent. Où est la table?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, montrant la table en bois blanc chargée de livres.

La v'là.

IDA.

Comment! Il n'a qu'une table, mon pauvre Jack... Mais c'est effrayant ce qui manque ici... Il était temps que j'arrive. (Elle bouscule tout ce qu'il y a sur la table et l'emporte au milieu de la scène. A la mère Archambaut, qui ramasse les livres avec précaution.) Qu'est-ce que vous faites?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, avec un grand respect effaré.

C'est ses livres!...

IDA.

Voyons, voyons, nous ne sommes pas là pour nous amuser, mère Archambaut; donnez-moi vile une couverture.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Pourquoi faire une couverture?

IDA.

Pour mettre sous la nappe.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! comme vous faisiez là-bas?... C'est pas besoin, du moment qu'y a pas de nappe.

IDA, effrayée.

Est-ce possible!

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! m'sieu Jack n'est pas exigeant, lui... Et

du moment que vous serez là, y regardera pas à la nappe, allez!...

IDA.

Vous rappelez-vous, chez M. Dargenton, ce luxe de vaisselle et de linge de table!

LA MÈRE ARCHAMBAUT, mettant le couvert.

Il est loin, aussi, m'sieu Dargenton!

IDA.

Oh! pas si loin... Malgré ce qui s'est passé, il ne tiendrait qu'à moi... Voyez donc, mère Archambaut, ce que je viens de trouver chez le concierge...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

La lettre!... Pardine! On sait ben que les phrases ne lui coûtent rien...

IDA.

Je vous prie de croire que je ne l'ai pas lue, et que je ne la lirai pas... Il verra si j'ai du caractère... (Remettant la lettre dans sa poche.) Je n'y pense déjà plus, ainsi... Vous ne me dites rien de mon pâté?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! c'est un pâté qui se porte bien...

IDA.

Dans cette maison-là, ils coûtent quinze sous de moins qu'ailleurs... Déjà quinze sous d'économie... Dites donc que je ne suis pas une bonne ménagère.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, allant, venant pour le couvert.

Faut ben qu'on se rattrape sur quelque chose.

IDA.

C'est que je connais les bons endroits, moi!

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Vous n'avez toujours pas été longtemps?

IDA.

Oh! j'ai pris une voiture... (Regardant sa lettre.) Je serais pourtant curieuse de savoir ce que ce monsieur ose m'écrire, après s'être permis... (Elle va décacheter, puis se retient.) Non, ce serait de la faiblesse.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, venant à elle devant la table.

N'lisez donc pas!... vot' enfant, c'est-y pas pus que tout? C'est votre bien ça, il y a pas de misère qui puisse vous l'ôter... Y vous aimera tout le temps de vot' vie, vot' enfant... Un amant, ça ne vous aime que le temps de votre jeunesse. Et vous savez, quand une fois ces coquins d'hommes vous ont levé la main dessus, c'est des habitudes prises pour la vie. Ah! c'est pas avec toutes les bêtises qu'il met sur le papier qu'il m'en ferait accroire, à moi.

IDA.

Pardon... Monsieur Dargenton n'écrit pas des bêtises... Monsieur Dargenton est un grand poète, sachez-le...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Un homme qui éloigne un enfant de sa mère, ça a beau être un homme de tête et de n'importe quoi, c'est toujours pas un homme qui a de la grandeur dans les idées...

IDA.

Permettez... l'homme! je vous l'abandonne...
mais le poète!... la note émue... personne ne l'a
comme lui, personne!...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

A ce qu'y dit...

IDA.

Ah! c'est trop fort à la fin. (Elle ouvre la lettre.)

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! Elle l'a ouverte! (Elle remonte.)

IDA.

Des vers! ce sont des vers!

Oh! dans le clair matin, quand je te vis partir...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

C'est-y le matin qui vous a battue?

IDA.

Vous êtes insupportable... Je suis bien bonne
de discuter avec vous. (Elle lit tout bas.)

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Madame, voilà monsieur Jack...

IDA, vivement.

Pas un mot de cette lettre (Elle la met dans sa poche.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, JACK

(Il entre bouleversé. — Apercevant sa mère.)

JACK.

Ah!

IDA, allant à lui.

Mais, qu'as-tu? Comme tu es pâle!...

JACK, souriant.

Rien... rien... c'est fini... une bête d'idée qui m'a pris en montant... J'ai eu peur de ne plus te retrouver...

IDA.

Oh! ce n'est pas gentil.

JACK, dans ses bras.

Pardonne-moi... ça ne m'arrivera plus... tu sais, j'ai congé.

IDA.

Tant mieux! nous resterons plus longtemps à table. (Elle lui montre le couvert.)

JACK, s'approchant.

Des huîtres! mais ça ressemble à des folies.

IDA, sentimentale.

Des folies pour mon fils.

JACK, gaiement.

Eh bien, la mère Archambaut, vous disiez quelquefois que vous ne vouliez pas mourir sans avoir mangé votre douzaine d'Ostende... Vous voilà à votre affaire... Allons, mettez-vous là!...

IDA, scandalisée, à mi-voix.

Oh!

LA MÈRE ARCHAMBAUT, tristement.

Non, merci, monsieur Jack, j'ai pas faim... J'ferais pas honneur à vot' politesse. (Très émue.) Puis il faut que je m'occupe pour un garni.

JACK.

Tout près de nous, n'est-ce pas?...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ben entendu... (Regardant autour d'elle.) Ce soir, après mon ouvrage, je viendrai vous débarrasser de toutes mes petites affaires. A revoir, mame Argenton... non... comment que vous dites l'autre? ah! j'aime mieux vous appeler mame Jack. . A revoir, mame Jack, soignez-le, aimez-le ben... Je vous donne pas tort, allez... c'est le vot', n'est-ce pas?

IDA.

Oui, oui, ma bonne... Allons, à table.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, les regarde avec envie. A part,
en sortant.

A ne connaît pas son bonheur.

SCÈNE X

JACK, IDA, ils sont à table.

JACK.

Quel excellent cœur de femme!... Si tu savais comme elle a été tendre, dévouée, comme elle a eu soin de moi!

IDA.

Oui, mais bien commune... Je la connais, tu penses. Nous l'avons eue six ans à notre service... Eh bien, eh bien, qu'est-ce que tu fais? du vin rouge, avec des huîtres?

JACK, gaiement.

C'est que... je vais te dire... je te donne de celui-là... parce que pour le moment...

IDA, se levant.

Tu te figures ça, toi?... Tu crois que je vais te laisser manquer de rien. (Elle pose du vin blanc sur la table.) Tiens!... débouche, c'est du Grave... Il y a aussi du Rœderer pour le pâté... On a beau dire, c'est amusant un peu de champagne.

JACK, stupéfait.

Tu as acheté du champagne?

IDA.

J'ai peut-être trop dépensé, n'est-ce pas?

JACK.

Mais... non.

IDA.

On ne se retrouve pas tous les jours, mon Jack. C'est une petite crémaillère que nous pensions... D'ailleurs, tu vas voir si je suis disposée à être raisonnable. (Elle prend sur la commode un long cahier qu'elle agite triomphalement.) Regarde ce beau livre de dépenses que je viens d'acheter chez Mme Lévêque... mais oui, Mme Lévêque, la papetière d'à côté.

JACK.

Oh! tu as déjà des connaissances...

IDA.

Elle tient aussi un cabinet de lecture, c'est très commode... car, enfin, il faut suivre le mouvement littéraire... En attendant, j'ai toujours pris un livre de dépenses... C'est indispensable, vois-tu mon enfant, dans une maison un peu régulière... Ce soir, après dîner, nous ferons

nos petits comptes... Je n'ai plus d'argent, tu sais, mais tout est écrit.

JACK.

Oh! alors, si tout est écrit!... (Elle se rassied et mange.)

IDA.

Par exemple, le dimanche, tu me mèneras dîner dans les guinguettes avec les ouvriers... Il doit faire drôle là-dedans... Il y a si longtemps que j'en ai envie... Il n'a jamais voulu m'y conduire, lui... monsieur était trop fier...

JACK, embarrassé.

C'est que le dimanche...

IDA.

Tu vas trouver ta petite bonne amie? Elle est gentille?

JACK, très sérieux.

Je vais à Étiolles, maman, voir M. Rivals et... Cécile.

IDA.

Cécile!... ah bah!... Tu l'aimes donc? Oh! il rougit... C'est gentil de voir rougir un jeune homme!... mais que vous devez être mignons, tous deux!... Ça fait penser à Paul et Virginie... Tu vas me conter ça... attends que je débarrasse la table...

JACK.

Non, maman, ne te dérange pas. (Il enlève les huîtres, sert le pâté, change les assiettes. Pendant qu'il a le dos tourné, Ida regarde furtivement sa lettre.)

IDA, cachant la lettre.

A quand le mariage?

JACK.

Peut-être dans trois ans...

IDA.

Tu n'es pas pressé... Et le champagne?

JACK, passant au-dessus.

Tu y tiens, maman?

IDA.

Avec le pâté, voyons... Tu n'es au courant de rien. (Jack veut déboucher le champagne. Elle rit comme une folle.) Ah! ah!... si tu te voyais... Mon Dieu, que tu es drôle!... Donne, va, je vais te montrer... (Il passe devant la table et va s'asseoir. Elle débouche sans faire sauter le bouchon.) Tu n'as que ces verres-là?... Tant pis! (Elle verse.) Fais-moi penser à en acheter d'autres quand nous sortirons... A tes amours, mon Jack!... (Elle boit, chantant.)

On dit que tu te maries,
Tu sais que j'en vais mourir...

Elle sera très jolie, Cécile, en mariée...

JACK.

Dis donc, maman, tu voudras bien venir, le dimanche, à Etiolles, avec moi?

IDA.

Tu penses! Je serai si contente d'embrasser ma petite Cécile, ma bru... Dire que je vais avoir une bru... c'est drôle comme tout... (Jack se tourne vers le public et baisse la tête d'un air triste. Elle continue.)

En passant devant ma porte
Si tu vois prier le soir

Dis-toi : c'est ma pauvre morte...
 Qui voudrait... qui voudrait encor...
 Qui...

(Elle s'arrête, sa voix se brise dans les larmes.)

JACK, inquiet, se lève, remonte.

Qu'est-ce que tu as, maman?

IDA.

Rien... rien...

JACK, il passe.

Tu t'ennuies?... Déjà!...

IDA, assise.

Mais non... C'est la fatigue, les nerfs... et puis, cette romance est si triste... je ne peux jamais la dire sans pleurer. (Elle essuie une larme.)

JACK, au milieu.

Pense au bonheur que tu me donnes... Il n'y aura pas de romance assez triste pour te faire pleurer. (Ida se lève, le regarde, vient à lui, puis s'arrête et va s'asseoir au bout de la table où elle éclate en sanglots.) J'en ai été si longtemps sevré de ce bonheur-là!... Oh! t'avoir à moi, rien qu'à moi, te faire une vie de tendresse, de respect... mais déjà, tout enfant, je n'avais pas d'autre idée. Je voulais grandir, être fort, pour te reprendre à cet homme... Tu sais, quand j'ai quitté l'usine pour entrer dans la chauffe, je ne songeais qu'à ça... gagner plus d'argent, pour te racheter plus vite... Ah! je ne t'ai pas dit tout ce que j'ai souffert, maman!... Enfin, maintenant, c'est fini. Je te tiens, je t'ai conquise... et pour toujours, n'est-ce pas? (A genoux devant elle.) Jure-moi que c'est bien pour toujours,

et que tu ne retourneras plus jamais!... (Ida lui caresse les cheveux.)

IDA.

Comme tu es bébé!... Pourquoi me dis-tu ça?... Je suis venue, ce n'est pas pour repartir...

JACK.

C'est égal, jure-le... jure-le..

IDA.

Eh bien! oui, je le jure... Avec toi, mon Jack avec toi toujours!...

JACK.

C'est que, vois-tu, maintenant que tu m'as fait cette joie, si tu me l'enlevais... (Il l'entoure de ses bras.) Ne t'en vas plus, maman, ne te reprends pas... Sans toi, je ne pourrais plus vivre.

IDA.

Mais puisque c'est juré, voyons... Je ne peux pourtant pas inventer des mots.

JACK, se levant.

Oui, oui, tu as raison... pardonne-moi, je suis fou.

IDA, se levant.

Ne t'exalte donc pas comme ça, mon Jack... Tu te fais mal et à moi aussi... Je suis déjà si fatiguée, si brisée par cette nuit de voyage.

JACK.

Pauvre maman!... Si tu te mettais un peu sur ton lit.

IDA.

Tu veux?... Au fait, une petite sieste après

déjeuner, j'adore ça... Mais, toi, qu'est-ce que tu vas faire pendant ce temps-là ?...

JACK, rangeant la table.

Travailler... travailler pour M. Rivals... c'est après-demain dimanche...

IDA.

Ah! comme l'amour te rend sérieux, toi...
mâtin.

JACK.

Cécile et moi, nous vivons du même espoir... notre avenir dépend de mon courage... Mais va! n'aie pas peur, tu as ta bonne part, toi aussi, dans cet avenir.

IDA, le regardant préparer sa table.

Forgeron le jour, étudiant le soir. Et tout ça par amour... C'est un véritable roman... tu sais qu'on en ferait une machine épatante... Je suis fière de toi, mon Jack...

JACK.

Attends que j'aie réussi pour le dire.

IDA.

Oh! tu réussiras, c'est moi qui t'en répons... et je t'y aiderai de toutes mes forces... Allons, travaille... A tout à l'heure, mon Jack, à tout à l'heure et à toujours.

JACK.

Bien vrai?... à toujours?...

IDA, sortant à droite.

A toujours!

SCÈNE XI

JACK, seul.

Oui, oui, c'est bien moi qu'elle aime à présent... Je ne dois plus douter d'elle... Oh! c'est trop de bonheur tout d'un coup. Ma mère! ma mère digne de Cécile!... Les avoir toutes deux près de moi, pour moi seul... Ah! j'ai souffert!... mais je suis bien payé. (Il s'assied pour travailler.)

SCÈNE XII

JACK, DARGENTON, paraissant au fond.

DARGENTON.

Jack! (Il recule, puis se décide à entrer.)

JACK, le voyant, se lève.

Ah! mon Dieu! (Il donne un tour de clef à la porte de sa mère et met la clef dans sa poche, puis vient vers Dargenton.) Qui demandez-vous? Que venez-vous faire ici?

DARGENTON.

Mais... je croyais...

JACK.

Vous ne comptiez pas me trouver... C'est l'heure de l'atelier, l'heure où la femme est seule, et la clef sur les portes. Tous les rôdeurs du faubourg connaissent ça... (Mouvement de Dargenton.) Allons, le coup est manqué. Il y a un homme à la maison... Allez-vous-en.

DARGENTON.

Eh bien! puisque je rencontre un homme où

je n'avais laissé qu'un enfant, un homme intelligent et fier, ouvert aux choses de la vie...

JACK.

Vos grandes phrases... on n'y croit plus... mais regardez-moi donc bien en face : est-ce là le Jack que vous avez connu, votre dupe, votre victime?...

DARGENTON.

Voyons, écoutez-moi, mon ami...

JACK.

Je ne suis pas votre ami, je ne l'ai jamais été...

DARGENTON.

Mais, depuis quand sommes-nous tant ennemis que cela ?

JACK.

Du plus loin que je me rappelle, je me sens de la haine au cœur contre vous. D'abord, que pourrions-nous être l'un à l'autre, sinon deux ennemis ? Quel autre nom pourrais-je vous donner ? Qui êtes-vous pour moi ? Devrais-je seulement vous connaître?...

DARGENTON.

Jack... Je n'ai jamais voulu que votre bonheur... A ce moment encore j'ai la conviction qu'en vous éloignant du livre et de l'étude, en vous mettant l'outil du prolétaire à la main, j'avais fait plus humain et plus vrai que ce vieux rêveur de Rivals... Je vous épargnais les déceptions d'orgueil, les tortures d'idéal dont j'ai tant souffert moi-même ! Les autres ne sont rien

auprès de celles-là! (Jack a un rire dédaigneux.) En tout cas, quels qu'aient pu être mes sentiments pour vous, j'aimais trop mon Ida, je l'aime trop encore.

JACK.

Assez! je vous défends de parler de ma mère... Je vous défends surtout de l'appeler ainsi devant son fils. Mais si vous l'aviez aimée, vous auriez respecté sa faiblesse en moi, vous l'auriez relevée dans l'estime de son fils pour le jour où il comprendrait; si vous l'aviez aimée, depuis longtemps elle serait votre femme.

DARGENTON froidement.

Je suis marié.

JACK.

Mais alors, que lui voulez-vous, à cette pauvre créature? Elle a été à vous pendant dix ans, votre esclave, votre conquête, une parure à très bon compte, qui vous a fait beaucoup d'honneur... Maintenant, c'est fini, voyons... Elle a des cheveux gris, elle a des rides... Ce n'est plus une maîtresse, c'est une mère; elle n'est plus à vous, elle est à moi, elle m'appartient. C'est maman, laissez-la-moi!

DARGENTON.

Je n'ai qu'un mot à vous répondre, Jack : je l'aime!

JACK.

Taisez-vous, malheureux!

IDA, dans la chambre.

Jack!... (En entendant la voix d'Ida, Dargentton recule.)

DARGENTON.

Elle m'a entendu.

JACK.

Où allez-vous?... Ma mère ne veut plus vous voir... elle vous hait... elle vous méprise...
Allons, dehors!...

IDA.

Ouvrez-moi!

DARGENTON, appelant.

Ida!

IDA.

Jack!... Jack!...

JACK.

Vous voyez bien que c'est son fils qu'elle veut.

DARGENTON.

Ida!...

JACK, brandissant une chaise.

Bon sang de Dieu! je te vas tuer!

ACTE CINQUIÈME

Le décor du troisième acte, par une belle soirée d'automne.
— Au fond, la grande baie est ouverte et laisse voir la campagne dorée par le soleil couchant.

SCÈNE PREMIÈRE

RIVALS, puis LA MÈRE ARCHAMBAUT

RIVALS, guettant, debout devant la fenêtre, regardant sa montre.

Six heures!... personne encore... Pourtant le train de Paris est passé... Et mon pauvre Jack, là-haut, qui attend, qui se désole...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, entrant.

Me v'là...

RIVALS.

Toute seule?... Et la mère?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! oui, la mère... une jolie margot... Ell' veut pas venir, ell' croit pas que c'est vrai, que son enfant soit malade...

RIVALS.

Est-ce que vous l'avez-vue?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Si je l'ai vue? Deux heures qu'il m'a fallu l'attendre devant sa porte... Madame était au concert... J'allais m'en revenir, quand ils sont arrivés, tous deux, en voiture. Elle était mise comme

une reine, c'te sans cœur. Lui, tout en noir, une grande affaire de deuil à son chapeau. Paraît qu'il lui est mort quelqu'un... et toujours ses airs d'archevêque... Oh! je me suis pas laissée intimider. Je saute sur la donzelle : « Venez vite à Étiolles... vot' garçon est au pus mal. » — « Mon Djack! » qu'a me fait. Vous savez comment qu'a dit ça : « Mon Djack! » C'est tout ce qu'elle sait dire... « Oui, vot' Jack, vot' enfant... Voilà deux mois qu'il est malade, depuis le jour où vous l'avez quitté... Maintenant, il va mourir... arrivez, il n'est que temps! »

RIVALS.

Alors?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Alors, le Ragenton répond que c'est des menteries, un coup monté entre nous tous pour y reprendre sa princesse, que si Jack est malade, il vienne se faire soigner chez ses parents.

RIVALS.

Ses parents!

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! le bandit... Je sais pas si j'y ai crié ses vérités, là, en plein trottoir, que le monde s'amasait pour m'entendre. Je me connaissais plus, le sang me partait des yeux... Tout de même, je crois bien qu'ell' serait venue, sans lui; mais l'autre escogriffe y a dit : « Rentrez, ma chère! » Et comme il y fait faire tout ce qu'il veut... Non! voyez-vous, ces femmes-là, c'est

pas des mères!... Ça ne devrait pas avoir d'enfant. (Elle s'éponge le front.)

RIVALS.

Et Jack, maintenant... qu'allons-nous lui dire?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Pas la vérité, ben sûr... Comment qu'il se trouve aujourd'hui, le pauv' mignon?

RIVALS.

Un peu plus mal qu'hier. La vie s'en va, goutte à goutte.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Dieu de Dieu!... Et ne pouvoir rien!... Ah! monsieur Rivals, s'il fallait qu'un malheur comme celui là nous arrive... (Elle sanglote dans son tablier.)

RIVALS, brutalement.

Oh! non, non, pas de larmes... Je ne veux pas de ça ici... Est-ce que je pleure, moi?... Pourtant je suis doublement frappé dans cet enfant dont j'avais fait mon fils, et ma pauvre petite qui veille là-haut près de lui, sans se douter de rien encore...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Elle ne le voit donc pas?

RIVALS.

Elle l'aime... Et puis, quand on est très jeune, il y a de ces injustices auxquelles on ne peut pas croire.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, s'essuyant les yeux.

Pauvres enfants!... C'est bon... monsieur

Rivals... Je vas faire ben attention... ben attention...

SCÈNE II

LES MÊMES, CÉCILE

CÉCILE, entrant, très calme, mais très pâle.

Mère Archambaut, montez vite. Il vous a entendue. Il veut vous parler.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! mon Dieu... vous y avez donc dit, que j'étais allée vers sa maman?

CÉCILE.

Il fallait bien... Depuis deux jours, c'est comme une fièvre, une idée fixe... Il la veut, il la demande... Je n'ai eu qu'à lui dire : « Elle viendra demain... » il a dormi d'un trait, toute la nuit, comme un enfant.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ben oui... mais c'est que... j'ai pas pu l'amener...

CÉCILE, à Rivals.

Je te l'avais dit... Je savais qu'il ne la laisserait pas venir... Elle est si lâche !

RIVALS.

J'irai demain, moi... nous verrons bien si elle ne marche pas.

CÉCILE.

Oui, mais jusqu'à demain!... Il faut dire que vous ne l'avez pas vue... qu'elle viendra plus

tard, dans la soirée... Il s'endormira peut-être comme hier, en l'attendant.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Voyez-vous, c'est què je suis pas forte, moi, sur la menterie.

CÉCILE, gravement.

Il le faut... Allez... Je monte avec vous. (La mère Archambaut sort en se tamponnant les yeux.)

SCÈNE III

CÉCILE, RIVALS

(Minute de silence et de gêne. Rivals se remet à marcher de long en large, la tête basse, regardant du coin de l'œil Cécile, qui a pris une fleur dans un vase et se la pique dans les cheveux.)

RIVALS, souriant.

Tu es gentille comme ça... coquette.

CÉCILE.

Tu trouves? (Elle le regarde un instant avec un sourire navré, puis elle tombe dans ses bras en sanglotant.)

RIVALS, très ému, retenant ses larmes.

Eh bien! quoi donc?... Qu'est-ce qui te prend?...

CÉCILE, à demi voix.

Ne dis rien... ne me parle pas... laisse-moi pleurer...

RIVALS, sanglotant.

Mais pourquoi?... Qu'as-tu?... Il n'y a pas de quoi se désoler, voyons...

CÉCILE.

Je voulais me tenir, jusqu'au bout... pour lui,

pour toi... Mais je ne peux plus... Ça m'étouffe!

RIVALS.

Comment! tu savais donc?...

CÉCILE.

Depuis le premier jour...

RIVALS.

Tu le sauveras, ma fille...

CÉCILE.

Oh! je n'y peux rien, moi.. c'est une autre qu'il faudrait... Il ne pense qu'à elle... Cette nuit, il parlait dans son sommeil, j'ai cru qu'il m'appelait. Il disait: « Mère, mère, viens donc... » Moi qui l'aime tant!...

RIVALS.

Oui, parce que tu es là, parce qu'il est sûr de ton amour... mais, dans son malheur, à qui a-t-il pensé, où s'est-il réfugié bien vite?... Est-ce que ce n'est pas toi, toi seule qu'il a voulu pour le guérir?

CÉCILE.

Le guérir!... (Le regardant bien en face.) Voyons, ne mens pas, combien de jours encore?

SCÈNE IV

LES MÊMES, JACK, LA MÈRE ARCHAMBAUT

CÉCILE, stupéfaite en voyant entrer Jack.

Comment?...

RIVALS.

Debout?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, effarée.

J'y ai pas eu plus tôt dit que sa maman allait peut-être venir... il a voulu se lever tout de suite.

JACK.

Ça l'aurait trop saisie de ne pas me trouver sur pied.

CÉCILE.

Quelle imprudence!...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Pas vrai, mamzelle Cécile?... Au lieu de dormir ben sagement, comme j'y conseillais...

JACK, gaiement.

Dormir... ah bien, oui!... Je suis trop content... L'idée qu'elle va venir, qu'elle sera là tout à l'heure.

RIVALS.

Allons, allons, du calme.

JACK.

Ne me grondez pas, mon ami... Je vous assure, je vais mieux, je me sens solide. (A Cécile.) C'est vrai...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, à Rivals.

Ben sûr qu'il n'a pas l'air malade...

JACK.

Comme on est bien ici!... On ne voit que fleurs et bons visages... Puis, j'aime cette salle... Tout ce que j'ai eu d'heureux dans la vie, je l'ai eu là.

CÉCILE, bas.

Moi aussi, Jack.

JACK, à la mère Archambaut qui veut fermer la croisée.

Oh ! ne fermez pas... Laissez-moi voir encore le ciel... c'est si beau ! Sentez-vous la bonne odeur que la forêt nous envoie?... (Une cloche sonne au lointain.) Ah ! la cloche d'Etiolles... Je la connais, c'est une amie... Quand j'étais le plus perdu, le plus abandonné, là-bas sur la mer, il y avait, tout au bout du navire, une cloche de quart qui sonnait un peu comme ça. La nuit, je l'entendais dans le bruit du vent, des machines... Tout de suite je voyais la maison du grand-père, le verger, la petite porte sur le bois, et Cécile qui m'attendait... Ah ! maison bénie ! refuge, refuge !

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Eh ben, et moi ?... Vous y pensiez donc jamais à vot' mère Archambaut ? Elle vous était donc pas un petit quéque chose ?

JACK.

Vous savez bien que si... (Il lui prend la main et l'attire vers lui.) Ah ! mes amis, mettez-vous là, près de moi, tous... Entourez-moi... Je veux qu'elle voie qu'on m'aime bien, que votre tendresse lui fasse envie.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

C'est ça... et pas plus tôt entrée, nous fermons la cage sur elle pour qu'elle puisse plus s'envoler.

JACK.

Regardez donc... On dirait que quelqu'un monte la route.

CÉCILE, sans regarder.

Non, Jack. C'est encore trop tôt.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ça serait impossible qu'elle soit déjà là...

JACK.

Elle vous a dit qu'elle viendrait... n'est-ce pas?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Pour sûr... Il faudrait un grand empêchement.

JACK, très inquiet.

Un empêchement!...

CÉCILE.

Mais non... mais non... Elle viendra, mon ami.

JACK.

N'est-ce pas, Cécile?... Rien ne peut l'empêcher de venir... Elle aime son enfant, voyons... Sans doute, elle m'a fait un gros chagrin, quand elle est partie... mais c'est l'autre, avec ses phrases, ses grimaces. Il l'a prise par la pitié... Elle est si naïve, si bonne... D'abord, si elle était méchante, est-ce que j'aurais le cœur que j'ai? est-ce que je l'aimerais, est-ce que je vous aimerais tous comme je vous aime?

RIVALS.

Oui, oui, calme-toi... tu parles trop fort, sois raisonnable, mon fils.

JACK.

Oh!... votre fils! que ce mot-là me rend heu-

reux!... Oh! maintenant que me voilà debout, c'est moi qui vais bien travailler... Il vous fera honneur, allez, votre fils!... — Dites donc, mère Archambaut, il me semble qu'elle devrait être ici... Il y a bien près de deux heures que vous êtes arrivée.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah ben! s'il y avait deux heures, le temps marcherait d'un fameux pas!... Qu'est-ce qu'on deviendrait?... S'il y a une demi-heure, c'est tout au large...

JACK.

Voyez comme il fait nuit déjà!... Si vous alliez un peu au-devant d'elle, sur le chemin? Qu'est-ce que vous voulez? Je suis comme vos petits du faubourg, le matin, quand ils attendent la becquée... vous savez bien, mère Archambaut : « V'là le pain! »

LA MÈRE ARCHAMBAUT, très émue,
après un peu d'hésitation.

Allons, j'y vas... puisque ça vous fait plaisir.

RIVALS.

Seulement, toi, pendant ce temps, tu vas monter te remettre au lit.

JACK.

Oh! non, je vous en prie, encore une minute...
(A la mère Archambaut, qu'il suit d'un œil inquiet.) Par où allez-vous donc, mère Archambaut?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, étouffée de larmes.

Je vas... je vas... (brusquement :) Faut p'l'être pas que je prenne une lanterne? (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE V

JACK, CÉCILE, RIVALS

RIVALS.

Allons, Jack, ce n'est plus le grand-père, c'est le médecin qui parle à présent. Il faut monter.

(Jack s'est levé sans rien dire. Il fait presque nuit dans la chambre. La lumière d'un falot passe au fond, dans le jardin.)

JACK, debout, la regardant.

Pauvre mère Archambaut ! Elle m'amuse avec sa lanterne. Si elle croit que ça la fera venir. (Rire amer.) Et moi, je vous dis qu'elle ne viendra pas. Je la connais bien, allez... C'est une mauvaise mère!... Toute la misère de ma vie m'est venue d'elle. Mon cœur n'est qu'une plaie, de tous les coups qu'elle lui a portés... Elle a cru à ce faux poète, à ce faux malade... Elle n'aime que ce qui est faux, je vous dis... Quand l'autre a fait semblant de vouloir mourir, elle a couru vers lui, tout de suite, elle ne l'a plus quitté... Moi, je meurs pour de vrai ! et elle ne vient pas... Ah ! la méchante... c'est elle qui m'a tué... et elle ne vient pas seulement me voir mourir!...

RIVALS.

C'est toi qui es un méchant, Jack... (Lui montrant Cécile.) Mais regarde-la donc!...

CÉCILE.

Je ne veux pas que tu meures, tu es mon bien... celle qui t'aime, c'est moi, Jack... Je suis plus

qu'elle, je suis ta femme! Et je ne t'ai jamais trompé, et je ne t'ai jamais menti, moi!

JACK.

Ah! c'est vrai! je suis un ingrat... pardon, pardon... Est-ce que j'ai besoin de quelqu'un quand tu es là?... Tout me manquait dans la vie, tu m'as tout donné... tu as été tout pour moi, mon amie, ma sœur, ma femme, ma mère... Ne pleure plus, Cécile... parle-moi... redis ce que tu viens de dire... Je n'ai jamais souffert... nous sommes toujours aimés... prête-moi ton épaule... Dormir là, dans tes cheveux... longtemps... toujours... Dieu! que je suis bien!

(Un silence.)

CÉCILE, tout bas, effrayée.

Père, père... j'ai peur!...

RIVALS, penché sur Jack.

Non... il dort.

JACK, comme halluciné.

Ecoutez... dans le jardin... on marche... c'est elle!... La voilà!... Oh! maman, comme tu viens tard!... (Il retombe et semble dormir.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA MÈRE ARCHAMBAUT, IDA

LA MÈRE ARCHAMBAUT, sur le perron.

Pleure pas, m'ami... la v'là, ta maman, la v'là... (Poussant Ida.) Allez donc, voyons!...

IDA.

Jack, mon chéri? C'est donc vrai que tu es

malade?... Et moi qui ne le croyais pas... Je suis venue tout de même. J'avais une si bonne nouvelle à t'apporter!... il est libre... il m'épouse!... Tu ne lui en veux plus, j'espère?... Nous allons être heureux, va! Nous viendrons vivre tous ensemble à Etiolles... Ça te fera-t-il plaisir, dis, mon chéri? Jack, réponds-moi donc? (Elle lui prend la main, en interrogeant le docteur. — Silence et immobilité de tous.) Ah!... (Elle recule épouvantée, et va tomber à genoux à l'autre bout de la scène.)

RIVALS, à demi voix.

Madame, c'est vous qui l'avez tué.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Pauv' petit!... Mais, bon sang de Dieu! il y a donc pas un châtiment pour des mères comme celles-là! (On voit Dargenton passer sur le perron.)

RIVALS.

Si, il y en a un!... (Dargenton entre, tout en noir, le pardessus sur le bras, regarde Jack, se découvre, s'approche d'Ida et lui pose la main sur l'épaule. Rivals, désignant Dargenton.) Le voilà, le châtiment.

A

EDMOND GONDINET

LE NABAB

PIÈCE EN SEPT TABLEAUX

Représentée pour la première fois sur le théâtre du VAUDEVILLE
le 30 janvier 1880.

Collaborateur : M. PIERRE ELZÉAR.

PERSONNAGES

JANSOULET	MM. ADOLPHE DUPUIS.
MARQUIS DE MONPAVON	DIEUDONNÉ.
DE GÉRY	PIERRE BERTON.
JOYEUSE	BOISSELOT.
HÉMERLINGUE, banquier	ANDRÉ MICHEL.
CANILHAC, directeur de théâtre . . .	VOIS.
GOESSARD, rédacteur du <i>Messageur</i> .	COLOMBEY.
PASSAJON	DANIEL BAC.
JENKINS, médecin irlandais	A. GEORGES.
BOISLHÉRY	GABRIEL ROGER.
IBRAHIM, colonel tunisien	CASTEL.
PIEDIGRIGGIO, gouverneur de la Caisse territoriale	FAURE.
ALEXANDRE, valet de chambre du duc de Mora	DE WAILLY.
NOEL, valet de chambre de Jansoulet.	JOLLY.
BOMPAIN, intendant de Jansoulet . .	ALBIN.
FRANCIS, domestique	ALEXANDRE MICHEL.
TOM, groom de Boislhéry	ROCHE.
BARREAU, cuisinier du <i>Nabab</i>	MOISSON
JOSEPH	BOURCE.
WILLIAMS, suisse chez le duc de Mora	AIMÉ.
UN SERGENT DE VILLE	
UN EMPLOYÉ DU TÉLÉGRAPHE	
UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.	
FÉLICIA RUYS	M ^{mes} BLANCHE PIERSON.
FRANÇOISE, mère de Jansoulet . . .	ALEXIS.
LA BARONNE HÉMERLINGUE	HÉLÈNE MONNIER.
ALINE JOYEUSE	ALICE LODY.
ÉLISE JOYEUSE	LINCELLE.
YAÏA JOYEUSE	GOPY.
CONSTANCE CRENMITZ	SAINTE-MARC.
ADELE	LAMARE.
ROSA	ABADIE.
JUSTINE	WEGLER.
AMY FÉRAT	MONGET.
ROSE FÉRAT	STAIRS.

Second Empire.

LE NABAB

PREMIER TABLEAU

CHEZ LES JOYEUSE

Petit salon très simple, au cinquième étage, aux Ternes : aspect très propre et très soigné. — Des petits tapis de pied devant les fauteuils; des petites housses au crochet sur les meubles. — Au milieu, une table à ouvrage; des travaux d'aiguille, broderies, etc..., sur la table. — Au fond, fenêtre avec balcon, entourée de plantes grimpantes. — Au pan coupé de droite et au premier plan de gauche, portes intérieures. — Au pan coupé de gauche, porte donnant sur le palier.

SCÈNE PREMIÈRE

ALINE, ÉLISE, YAÏA. Aline travaille à l'aiguille. Élise étudie, près de la table, son histoire de France. Yaïa regarde à la fenêtre, au fond.

ÉLISE, apprenant ses dates.

Louis, dit le Hutin : 1314-1316... Philippe V, dit le Long : 1316-1322... (S'interrompant tout à coup.)
Quand je serai mariée, je n'aurai jamais plus de trois enfants : un garçon pour le nom et deux filles pour les habiller pareilles.

ALINE, sévère.

Eh bien, Élise ! Est-ce de l'histoire de France, cela ?

ÉLISE, confuse.

Non, bonne maman. Philippe V...

ALINE.

Dit le Long : 1316-1322... Après?

ÉLISE.

Charles IV, dit le Bel : 1322... Oh! bonne maman, je suis perdue : jamais je ne saurai.

ALINE.

1322-1328.

ÉLISE.

Ah! oui. Valois : Philippe VI — Pourquoi M. Paul de Géry ne vient-il plus nous voir?

ALINE, sans lui répondre.

Philippe VI?

ÉLISE.

1328-1350.

ALINE.

M. de Géry ne peut pas venir; il est allé passer un mois dans le Midi. — Après Philippe VI?

ÉLISE.

Il est avocat, M. de Géry?

ALINE.

Mais certainement, il est avocat, et même excellent avocat.

ÉLISE, pointe de malice.

Ah!... Il a déjà plaidé?

ALINE.

S'il a plaidé!... C'est même ce qui nous a fait faire sa connaissance. Ayant à défendre un malheureux comptable, il voulait se renseigner

près de quelque employé d'une grande maison de banque; on lui a indiqué notre père.

ÉLISE.

Je l'aime bien, moi, M. de Géry. (Petit regard en dessous.) Et toi?

ALINE.

Nous en sommes à Philippe VI.

ÉLISE.

Ah! oui, c'est vrai... Philippe VI. C'est si difficile, les dates.

ALINE.

Quand papa rentrera de son bureau et qu'il me demandera si Élise a bien travaillé, que lui répondrai-je?

ÉLISE, se levant.

Ne gronde pas, bonne maman : aujourd'hui, je suis un peu troublée parce que c'est la fête de papa.

ALINE.

Tu ne l'as pas oublié?

ÉLISE.

Oh! non. Le dix mars, voilà une date que je sais par cœur.

YAÏA, de la fenêtre.

Comment! Vous saviez? Et moi qui voulais être la première à lui souhaiter sa fête!

ALINE.

Voilà pourquoi tu l'attendais à la fenêtre?

YAÏA, descendant.

Oui : j'avais caché mon bouquet, et retourné

le calendrier contre le mur, pour que vous ne voyiez pas la date.

ALINE.

C'est très mal, cela, Yaïa.

YAÏA, pleurant presque.

Oh! bonne maman...

ALINE.

C'est un mauvais sentiment. Allons, ne pleure pas : je te pardonne, parce que tu aimes bien notre père... Et il faut bien l'aimer, vois-tu, en ce moment surtout.

ÉLISE.

On monte l'escalier... C'est lui. (On sonne. — Avec désappointement.) Non, on sonne : une visite,

YAÏA.

Ah! quel malheur! (Elle va ouvrir. — Avec un joyeux sourire.) M. de Géry.

ALINE.

Ah!

SCÈNE II

LES MÊMES, DE GÉRY

DE GÉRY.

Oui, mademoiselle, c'est bien moi. M. Joyeuse n'est pas ici?

ALINE, vivement.

Papa n'est pas encore rentré de son bureau.

DE GÉRY, étonné.

De son bureau?

ALINE, embarrassée.

Vous savez bien qu'il est employé de la maison

de banque Hémerlingue et C^{ie}. (Gaiement.) Faut-il qu'une absence de quinze jours vous ait fait perdre la mémoire? Vous avez fait un bon voyage?

DE GÉRY.

Le meilleur des voyages. J'ai passé ces quinze jours dans mon pays natal, à Saint-Romans. Je suis revenu hier soir, et ma première visite est pour vous. Comment allez-vous? Comment va M. Joyeuse? (A Élise.) Et cet examen?

ÉLISE.

Dans trois semaines. J'ai une peur!

ALINE.

Nous étions en train de réciter notre histoire de France quand vous êtes entré.

DE GÉRY.

Si je déränge, je m'en vais.

TOUTES.

Ah! mais non... Ah! mais non!

ALINE.

Elise va finir de réciter dans sa chambre. Yaïa me remplacera.

YAÏA, avec importance.

Je m'en charge.

ÉLISE.

Vous ne partirez pas sans nous dire adieu, monsieur de Géry.

DE GÉRY.

Non, certainement.

YAÏA.

Il faudra être là quand nous souhaiterons la fête à papa.

DE GÉRY.

Ah! C'est aujourd'hui la fête de M. Joyeuse?

ÉLISE.

Mais oui.

YAÏA.

Mais oui : mon bouquet est prêt. (Se reprenant.) Nos bouquets sont prêts.

ÉLISE, bas à Yaïa.

Va demander pardon à bonne maman.

YAÏA.

Tu ne m'en veux plus, bonne maman?

ALINE.

Non, Yaïa, non. Je t'ai dit que je t'avais pardonné.

DE GÉRY, à part, les regardant et un peu ému.

Est-il rien de plus charmant?

ÉLISE, à Aline.

Cela ne te fâche pas que nous t'appelions bonne maman devant les étrangers?

ALINE, gaiement.

Oh! Dieu non, par exemple!

ÉLISE, à de Géry.

C'est un nom que nous lui donnions déjà quand elle était petite fille, et nous pas plus hautes que ça... Avec son bonnet à ruches, son air sérieux, elle avait une drôle de petite figure

si raisonnable, si bonne!... A tout à l'heure bonne maman.

DE GÉRY, à lui-même.

C'est adorable!

(Élise et Yaïa sortent par la gauche.)

SCÈNE III

ALINE, DE GÉRY, puis ÉLISE ET YAÏA

ALINE, à de Géry.

Vous m'avez effrayée... Vous avez failli apprendre à ces enfants que notre père n'était plus chez Hémerlingue.

DE GÉRY.

Elles ne le savent pas?

ALINE.

Non, elles ne le savent pas : moi aussi je suis censée l'ignorer; mon père nous le cache.

DE GÉRY.

Comment?

ALINE.

De peur de nous inquiéter. Il est si bon! Il part tous les matins à l'heure habituelle, sa serviette sous le bras, et il rentre comme autrefois, exactement. Il est en retard aujourd'hui, par extraordinaire. Il nous parle de son bureau, comme s'il en revenait, toujours gai, toujours souriant. Par moments même il se figure qu'il en vient... Il a l'imagination si vive, si féconde... Tout ce qu'il invente, tout ce qu'il suppose, tout ce qu'il bâtit de romans dans sa tête à la journée,

il se le représente... Vous le connaissez bien... c'est le dormeur éveillé.

DE GÉRY.

Mais enfin... depuis trois semaines qu'il est sans place, comment?...

ALINE, le devinant avec un sourire.

Comment vivons-nous? Je le trompe un peu : je lui explique que tout diminue en ce moment, qu'on vit pour rien, et je fais, en m'amusant, des travaux d'aiguille, que je vends très cher

DE GÉRY.

Oh! très cher!

ALINE.

Très cher. Et je vous prie de ne pas me plaindre. Je n'ai jamais été si heureuse : je vois que je peux être utile à mon père et à mes sœurs.

DE GÉRY.

Oh! quelle charmante jeune fille vous êtes! Et qu'il va bien à votre jeunesse ce nom de bonne maman! Je venais aussi, moi, pour essayer d'être utile à votre cher père.

ALINE, souriant.

Vous voyez bien que jè ne suis pas à plaindre. Lui tendant la main.) On ne nous abandonne pas.

DE GÉRY, avec chaleur.

Non certes. Malheureusement, mon pouvoir n'est pas grand. Je ne compte guère dans cet immense Paris. J'y ai des relations, quelques amis influents... Mais s'il fallait tout de suite en

nommer un sur lequel je pourrais compter, j'aurais quelque embarras.

ALINE.

Ah ! le vilain qui doute de ses amis !

DE GÉRY,

Hélas !

ALINE.

Eh bien ! moi, j'ai meilleure opinion de l'espèce humaine. Aujourd'hui même, il y a quelques heures, j'ai tenté une démarche... Vous me promettez de ne pas le dire à papa ?

DE GÉRY.

Je vous le jure.

ALINE.

Je suis allée chez une amie de pension qui était ma voisine de pupitre à l'institution Belin... et que je n'avais jamais revue.

DE GÉRY, souriant,

Ce n'est pas très compromettant.

ALINE.

J'y suis allée toute seule.

DE GÉRY, de même.

Ce n'est pas encore très grave.

ALINE.

Oh ! mais maintenant ce n'est plus une petite personne comme moi. Elle est dans une grande situation, elle est belle, elle est fêtée ; voilà où a été mon audace.

DE GÉRY.

Et elle vous a bien reçue ?

ALINE.

Oh ! on ne peut mieux. Malheureusement, il y avait là beaucoup de monde ; nous n'avons pas pu causer.

DE GÉRY, avec un sourire.

Ah !

ALINE, fâchée.

Je vous dis qu'elle a été excellente. Elle m'a promis de faire tout ce qu'elle pourrait pour mon père, et comme elle a beaucoup de relations, des amis très haut placés, très puissants...

DE GÉRY.

Comment se nomme-t-elle ?

ALINE, le regardant.

Vous me demandez son nom avec un air de méfiance.

DE GÉRY.

Pas du tout.

ALINE.

Si vous la jugez mal d'avance, je ne vous la nommerai pas.

DE GÉRY.

Je la juge très bien, au contraire.

ALINE.

C'est Félicia Ruys.

DE GÉRY.

Félicia !

ALINE.

Vous la connaissez ?

DE GÉRY.

Oui : je lui ai été présenté il y a un mois.

ALINE.

Une grande artiste, n'est-ce pas !

DE GÉRY.

Vous êtes allée chez Félicia Ruys, vous ?

ALINE.

Oui, moi.

DE GÉRY.

Dans son atelier ?

ALINE.

Oui ; elle travaillait au buste d'un personnage...

DE GÉRY.

Qui était là ?

ALINE.

Non, il n'y était pas. Une grosse tête avec des cheveux crépus. J'ai entendu un monsieur qui disait à un autre : c'est le Nabab.

DE GÉRY.

M. Bernard Jansoulet ?

ALINE.

Il paraît que l'année dernière elle a eu un très grand succès avec le buste du duc de Mora.

DE GÉRY.

Vous savez cela ?

ALINE.

On le racontait devant moi. Il a suffi de ce buste pour la placer au premier rang de nos sculpteurs. C'est beau, le talent !

DE GÉRY.

Oui... oui...

ALINE.

Vous avez l'air de m'en vouloir de ce que je suis allée chez Félicia ?

DE GÉRY.

Vous en voulez ? Eh bien oui, peut-être.

ALINE, très étonnée.

Pourquoi donc ? Nous nous aimions beaucoup à la pension, quoiqu'elle fût dans les grandes et moi dans les petites... Une nature un peu folle, un peu décousue, mais si bonne ! si supérieure à nous toutes ! Oh ! quand elle me parlait de son art, comme j'étais heureuse de l'entendre ! Que de choses j'ai comprises par elle, dont je n'aurais eu aucune idée ! Encore maintenant, quand nous allons au Louvre le dimanche, avec mon père, devant une belle sculpture ou un beau tableau, je songe tout de suite à Félicia. Je l'ai toujours admirée, moi.

DE GÉRY.

Je comprends qu'on l'admire. Je comprends que vous ayez gardé d'elle ce charmant souvenir. On n'est pas plus artiste que Félicia Ruys, et dans le laisser-aller de son existence, il n'y a pas un reproche sérieux à lui adresser. Mais elle a été élevée dans l'atelier de son père, un grand sculpteur aussi...

ALINE, gaiement.

Oh ! oui. Elle nous en parlait sans cesse, et quand elle avait passé un jeudi chez lui, elle revenait avec une fièvre, une animation qui nous amusait toutes.

DE GÉRY.

Elle est toujours dans cet état de surexcitation

nerveuse qui lui donne un attrait de plus. Mais ce n'est pas là ce qui est dangereux pour vous. Ce n'est pas elle, c'est l'atmosphère de son atelier, c'est le monde qu'elle y reçoit, c'est ce milieu qui n'est pas le vôtre. Vous êtes si bien ici dans votre cadre, bonne maman... Me permettez-vous de vous appeler bonne maman ?

ALINE.

N'est-ce pas mon nom ? Je suis très contente, parce que malgré votre petit sermon...

DE GÉRY.

Oh !

ALINE.

Je vois que vous aussi vous admirez Félicia... Nous causerons d'elle.

DE GÉRY.

Non, nous causerons de vous.

ÉLISE, entrant avec Yaïa.

Aline, Aline... voici papa !

YAÏA.

Il monte ; vite, nos bouquets... (A Aline.) C'est toi qui l'embrasseras la première.

ALINE.

Non, ma petite Yaïa, ce sera toi.

SCÈNE IV

DE GÉRY, JOYEUSE, ALINE, ÉLISE, YAÏA

JOYEUSE, entrant par le pan coupé de gauche, une serviette sous le bras.

Cet Hémerlingue n'en finit pas. Ah ! mon bon

monsieur de Géry, vous voilà de retour. Hémerlingue m'a retenu dans son cabinet pour une affaire importante.

ALINE, gaiement.

Et puis, avoue que tu n'étais pas fâché d'être en retard aujourd'hui.

JOYEUSE.

Pourquoi aujourd'hui ?

ALINE.

Pour nous donner le temps de...

YAÏA, poussée par Aline.

Papa, je vous souhaite une bonne fête.

ALINE et ÉLISE.

Et nous aussi, papa.

JOYEUSE.

Ah! mes chères petites! Ah! mes mignonnes chéries! Venez là toutes les trois, mes trésors... Vous me pardonnez, monsieur de Géry? (Il embrasse ses trois filles.)

DE GÉRY.

Mais je suis resté, parce qu'on m'a permis de vous souhaiter aussi une bonne fête.

JOYEUSE, allant à lui.

Mon cher ami! J'avais absolument oublié que c'était aujourd'hui ma fête. J'oublie tout maintenant. (Vivement.) Ce sont les affaires. Cet Hémerlingue m'accable. Ordinairement, le jour de ma fête, j'apportais une petite friandise.

Nous l'avons. ÉLISE, bas.

Ah! JOYEUSE.

Une surprise. YAÏA.

JOYEUSE.

Ne me dites rien.

ÉLISE.

C'est bonne maman qui l'a préparée.

JOYEUSE.

Elle n'oublie rien, bonne maman.

YAÏA, bas.

Un gâteau à la reine. Chut!

JOYEUSE.

Chut! Vous êtes des anges.

ALINE, du fond.

Maintenant vous allez vous occuper un peu du ménage. (Elle se dirige à droite.)

ÉLISE.

Oui.

YAÏA, revenant à son père.

Et tu verras, il y a encore autre chose que tu aimes bien.

ALINE, bas à Joyeuse.

Tu n'invites pas M. de Géry à dîner?

JOYEUSE.

Si, si! (D'un ton cérémonieux.) Monsieur de Géry, bonne maman vous invite...

ALINE, bas.

Mais non... c'est toi.

JOYEUSE.

Ah! oui. Voulez-vous me faire l'honneur de dîner avec mes filles?

ALINE, bas.

Ce n'est pas encore ça...

JOYEUSE, gaiement.

Tu penses bien qu'il ne resterait pas pour moi.

DE GÉRY.

Si, monsieur Joyeuse, je resterai pour vous.

ÉLISE et YAÏA, qui écoutaient au fond, redescendent.

M. de Géry accepte!

DE GÉRY.

Et croyez bien que jamais invitation ne m'a été plus agréable.

ALINE.

Vous restez?

DE GÉRY.

Eh bien! oui, je reste.

ALINE, bas.

Viens vite, Elise; nous allons nous surpasser.

(Elle sort la première.)

YAÏA, de même.

C'est moi qui vais battre les œufs à la neige.

(Elise et Yaïa sortent, derrière Aline, par la porte de droite.)

SCÈNE V

DE GÉRY, JOYEUSE

JOYEUSE.

Vous comprenez, monsieur de Géry, qu'on ne

peut jamais se dire malheureux quand on a trois filles comme les miennes.

DE GÉRY, avec effusion.

Non, mon bon monsieur Joyeuse, non...

JOYEUSE.

Elise et ma petite Yaïa sont parfaites; mais si vous connaissiez comme moi mon Aline...

DE GÉRY.

Oh! je la connais. (Baissant la voix.) Je suis passé aujourd'hui chez Hémerlingue pour vous voir.

JOYEUSE, effrayé.

Et vous avez appris? (Vivement.) Vous n'avez rien dit à mes filles?

DE GÉRY.

Rien, absolument rien.

JOYEUSE.

Elles seraient inquiètes, et je ne veux pas les inquiéter, mes pauvres chéries. Je les trompe; oui, monsieur de Géry, le baron Hémerlingue m'a renvoyé.

DE GÉRY.

Vous, l'employé modèle?

JOYEUSE.

Comme un simple valet, sans pitié pour mes trois petites mignonnes que mon emploi faisait vivre, sans penser que je suis vieux, et qu'il n'est pas facile de se caser à mon âge... (S'animant.) Oh! il y a des hommes bien méchants! Justement, ce jour-là, le jour où l'on m'a renvoyé,

j'allais au bureau plein d'espérance... Je me figurais — vous savez, quand on marche, la tête travaille — je me figurais que j'allais recevoir une gratification : je ne sais pourquoi... une idée... je me voyais revenant le soir en triomphe à la maison, annonçant la nouvelle à mes chéries : « Vite, habillez-vous... nous allons au théâtre. » Dieu! qu'elles étaient jolies sur le devant de leur loge, les chères petites! un bouquet de têtes vermeilles!... et puis, le lendemain, voilà l'ainée demandée en mariage.

DE GÉRY, vivement.

En mariage?

JOYEUSE.

Oui, dans mon rêve... et il faut croire que je rêvais tout haut, selon mon habitude, car dans la rue les gens me regardaient avec un drôle d'air... J'arrive au bureau. « Joyeuse, le baron vous demande », me dit notre caissier en me voyant entrer. Il est un peu souffrant : allez le voir dans sa chambre ; il veut vous parler de nos dernières opérations sur la place de Tunis. » J'en rêvais, moi, de ces opérations ; j'y avais vu vaguement des manœuvres frauduleuses contre un autre grand financier, M. Jansoulet.

DE GÉRY.

Celui qu'on appelle le Nabab?

JOYEUSE.

Oui; cette idée me poursuivait pendant que je traversais les riches salons d'Hémerlingue. Je

me croyais chez le Nabab ; je lui prends le bras, et je lui dis : « On vous vole, M. Jansoulet ! »

DE GÉRY, riant.

C'était Hémerlingue ?

JOYEUSE.

Non, c'était sa femme.

DE GÉRY.

Madame Hémerlingue !

JOYEUSE.

Oui.

DE GÉRY.

N'allez pas plus loin, pauvre dormeur éveillé... Il n'en fallait pas tant pour vous perdre. La baronne Hémerlingue exècre Bernard Jansoulet.

JOYEUSE.

Pourquoi ?

DE GÉRY,

Parce qu'il l'a connue à Tunis. C'était une ancienne esclave arménienne vendue au bey... Hémerlingue l'a épousée à sa sortie du sérail. Elle est venue en France avec son mari, s'est enfermée quelques mois dans un couvent, et s'est fait baptiser en grande pompe : ce qui lui a ouvert tous les salons du faubourg Saint-Germain. Très séduisante d'ailleurs, et menant son mari à l'assaut de la colossale fortune du Nabab, qu'elle hait d'une haine sauvage. Vous ne rentrerez pas aisément en grâce auprès d'elle. Mais le malheur qui vous arrive peut devenir pour vous une source de fortune. Vous êtes renvoyé

par Hémerlingue : voulez-vous entrer chez Jansoulet ?

JOYEUSE.

Non, non. — Comment m'y présenter, d'ailleurs ?

DE GÉRY.

Je m'en charge.

JOYEUSE.

Vous ?

DE GÉRY.

Je ne connais pas Bernard Jansoulet, mais nous sommes du même pays, du même village, de Saint-Romans : je voyais tous les jours sa brave vieille mère qui garde encore sa coiffe de paysanne. Elle m'a offert de me donner une lettre pour son fils. Je n'ai pas osé refuser, mais je ne songeais guère à me servir de cette lettre. Il fallait une occasion. J'irai voir Jansoulet ; je lui parlerai de vous.

JOYEUSE.

Non, non, monsieur de Géry ; je vous remercie.

DE GÉRY.

Vous avez donc une place en vue ?

JOYEUSE.

J'ai un ami, M. Passajon, qui s'occupe de me chercher quelque chose : je l'attends. Ah ! si j'étais seul... La vie est à si bon compte, maintenant, à ce que dit Aline.

DE GÉRY.

Pourquoi ne pas profiter de l'occasion que je vous offre ?

JOYEUSE.

Parce que... on parlait beaucoup de Jansoulet chez Hémerlingue. J'ai des histoires sur lui qui me hantent la cervelle, et puis il me vient des manies de vieillard. Je veux que l'argent que je gagne soit de source pure ; c'est pour mes fillettes.

DE GÉRY.

Mais si le Nabab est un honnête homme ?

JOYEUSE.

Il est si riche ! Il s'est enrichi si vite ! Si loin !

DE GÉRY.

Comme Hémerlingue.

JOYEUSE.

Aussi j'aurais quitté Hémerlingue. (A de Géry.)
 Oui, je t'aurais quitté, misérable ! (Revenant à lui.)
 Oh ! pardon, monsieur de Géry : c'est toujours ma maudite imagination qui m'emporte.

DE GÉRY.

J'ai entendu parler de Bernard Jansoulet par sa mère, qui est la plus droite et la plus scrupuleuse des femmes. Je ne puis pas croire que ce soit un coquin. J'irai lui porter cette lettre, je le verrai de près, je l'étudierai, et si je vous affirme que vous pouvez entrer chez lui...

JOYEUSE.

Je vous croirai... mais je le verrai toujours comme on me l'a dépeint, et je ne pourrai pas... c'est plus fort que moi.

DE GÉRY.

Eh bien ! cela ne fait rien... je vais chez lui tout de même. Ce n'est plus pour vous, c'est pour moi. Voilà une heure qu'il me prend l'envie d'être riche. Je ne l'ai jamais eue, cette envie, mais aujourd'hui je l'ai, et je l'ai résolu-ment.

JOYEUSE.

Cela vous sera facile ; vous ferez un riche mariage.

DE GÉRY.

Non, précisément, ce n'est pas un riche mariage que je veux faire.

JOYEUSE.

Ah ! (On sonne à la porte.) Sans doute mon ami Passajon qui m'apporte peut-être une bonne nouvelle.

DE GÉRY.

Ah !

JOYEUSE, allant ouvrir.

Passajon est garçon de bureau à la Caisse territoriale.

DE GÉRY.

Oh ! en voilà une caverne, par exemple !

JOYEUSE.

Oui, je sais... Mais cela n'empêche pas Passajon d'être un très brave homme... Un peu solennel... vous comprenez ; il a été appariteur à la Faculté de Dijon. (Ouvrant.) Entrez, mon cher monsieur Passajon.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PASSAJON, costume de garçon de bureau,
un parapluie à la main, puis ALINE

PASSAJON, entrant.

Monsieur Joyeuse, mon respect.

JOYEUSE.

Je vais vous présenter à M. de Géry, avocat.

PASSAJON, s'inclinant profondément.

Ah ! maître de Géry, mon respect.

JOYEUSE, avec anxiété.

Eh bien ? Cette place de quinze cents francs
dans une fabrique ?

PASSAJON.

Vous l'aurez si vous voulez.

JOYEUSE.

Si je le veux ! vous n'avez pas conclu ?

PASSAJON.

J'ai demandé à réfléchir jusqu'à ce soir sept
heures.

JOYEUSE.

Pourquoi ?

PASSAJON.

Parce que j'ai mieux à vous proposer.

JOYEUSE.

Ah !

PASSAJON.

Etre caissier vous siérait-il ?

JOYEUSE.

Où ?

PASSAJON.

A la Caisse territoriale,

DE GÉRY, riant.

Ah ! la Territoriale... Le coffre-fort a toujours été vide.

PASSAJON.

Oui, cela m'était même commode... J'y serrais les reliefs de mon repas, mon fromage de Gruyère ou mon veau à la vinaigrette, mais maintenant qu'on y met de l'argent... (Il soupire. — A Joyeuse.) Vous siérait-il huit mille francs d'appointements ?

DE GÉRY.

Qu'on ne paye pas...

PASSAJON, avec dignité.

On paie depuis ce matin, monsieur.

JOYEUSE.

On paie!... Alors vous êtes remboursé de vos avances pour voitures, cigares, grogs américains ?

PASSAJON.

La Compagnie m'a tout payé ; mais je lui laisse mes fonds, puisqu'elle devient solide.

DE GÉRY, à part.

Pauvre bonhomme !

PASSAJON.

M. Piedigriggio, le gouverneur, a trouvé une nouvelle combinaison...

DE GÉRY.

Encore une ! et voilà ce qui nous inspire de la confiance...

PASSAJON.

Non ; ce qui me rassure, c'est que notre caissier a appelé M. le gouverneur : « Fleur de Mazas. »

DE GÉRY.

Ah !...

PASSAJON.

Et qu'on a flanqué notre caissier à la porte (Appuyant.) en lui réglant son compte. Je me suis dit tout de suite : Il y a du nouveau. Je ne me trompais pas. Bernard Jansoulet entre dans l'affaire.

DE GÉRY.

Jansoulet ?

JOYEUSE, à de Géry.

Vous voyez ! Votre Nabab... cet homme intègre.

PASSAJON.

Oui, celui qu'on appelle le Nabab. J'ai l'honneur de connaître M. Noël, son premier valet de chambre. Il m'a fait visiter l'hôtel de Jansoulet, et je m'explique à présent qu'on l'appelle le Nabab. Chez lui tout est en or.

JOYEUSE.

Eh bien, mon cher Passajon... Allons arrêter tout de suite la petite place de quinze cents francs.

PASSAJON.

Vous avez tort, monsieur Joyeuse, mais cela vous regarde... Je suis nonobstant à vos ordres.

JOYEUSE, à de Géry.

Vous nous attendez là ?

Non ; j'ai justement une course à faire. (A part.
Il m'intéresse, moi, le fils de la vieille Françoise.

JOYEUSE, appelant à la porte de droite.

Aline ! (Aline se montre à demi avec un tablier blanc de
ménagère.) Nous sortons pour un instant.

ALINE.

Qu'est-il arrivé ?

JOYEUSE.

Rien... rien... c'est ce bon Passajon...

PASSAJON.

Mademoiselle Aline, mon respect.

JOYEUSE.

Qui a besoin de nous pour un moment. Il lui
faut deux témoins, pas pour un duel, non... pour
un passeport.

ALINE.

Mais le dîner ?

JOYEUSE.

Nous allons rentrer tout de suite ; tu le retar-
deras un peu.

ALINE.

Dépêchez-vous alors.

DE GÉRY, la regardant.

Comme ce petit tablier blanc lui va bien ! Ah !
si je pouvais apporter la joie dans cette maison,
la vraie joie ! et les vrais sourires !

PASSAJON.

Mademoiselle Aline, mon respect...

DE GÉRY, serrant la main d'Aline.

A tout à l'heure.

(Ils sortent tous les trois.)

SCÈNE VII

ALINE, puis YAÏA

ALINE, seule.

Tant mieux ! j'aurai le temps de faire un peu de toilette. C'est la fête de papa, et puis nous avons un étranger. (A la porte de gauche.) Elise, ralentis le fourneau ; nous dînerons un peu plus tard.

ÉLISE, à la cantonade.

Bon.

YAÏA, paraissant à la porte en battant des œufs.

Eh bien ! et mes œufs à la neige ?

ALINE, riant,

Dame, tu les battras plus longtemps.

YAÏA, les battant.

Mais je ne peux plus m'arrêter, maintenant.

ALINE.

Oh ! ma pauvre Yaïa, que tu es à plaindre !

YAÏA.

En voilà un exercice ! (Elle rentre.)

ALINE, à elle-même.

Je mettrai M. de Géry à ma droite ; non, je le mettrai à la droite de papa ; c'est la première fois qu'il dîne à la maison. Moi, je serai en face. (On sonne.) Qui est-ce qui peut bien nous arriver maintenant ?

(Elle va ouvrir et se trouve en face d'un monsieur très élégamment vêtu.)

SCÈNE VIII

ALINE, JENKINS

JENKINS, léger accent irlandais.

M. Joyeuse?

ALINE.

Il est absent, monsieur.

JENKINS.

Mademoiselle Aline Joyeuse?

ALINE.

C'est moi, monsieur.

JENKINS.

Mademoiselle, ma visite, qui pourrait vous surprendre un peu, ne vous étonnera plus tout à l'heure. Vous ne savez pas qui je suis? Le docteur Jenkins. Vous ne me connaissez pas? J'ai pourtant quelque renom à Paris et en Angleterre. L'inventeur des perles Jenkins.

ALINE.

Nous sommes si loin de Paris dans ce faubourg des Ternes, à notre cinquième étage; il faut m'excuser.

JENKINS.

Vous avez eu pour amie de pension mademoiselle Félicia Ruys?

ALINE.

Oui, monsieur, je suis allée chez elle aujourd'hui. (Elle offre un siège à Jenkins.)

JENKINS, avec un geste de refus.

Je le sais... Félicia — elle a conquis une telle

célébrité en quelques mois qu'on peut maintenant l'appeler ainsi — Félicia s'intéresse beaucoup à vous.

J'en étais sûre.

ALINE.

JENKINS.

Très sincèrement, je m'y connais, et je suis certain de lui être agréable en faisant quelque chose pour monsieur votre père.

ALINE.

Oh ! monsieur, laissez-moi vous dire d'abord que mon père est le meilleur des hommes, le plus honnête, le plus loyal, le plus scrupuleux !

JENKINS.

C'est bien quelque chose.

(On sonne.)

ALINE, étonnée.

Ah ! vous permettez...

(Elle va ouvrir et se trouve en face d'une dame en grande toilette de ville.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA BARONNE HÉMERLINGUE

LA BARONNE.

M. Joyeuse ? — (Apercevant Jenkins.) Tiens ! le docteur !

JENKINS, lui serrant la main.

Baronne...

LA BARONNE.

Vous venez de la part de Félicia ?

JENKINS.

Vous aussi, baronne ?

LA BARONNE, s'approchant de lui, sans plus faire attention à Aline, qui reste à l'écart, stupéfaite.

Certainement. Félicia Ruys est en train de devenir une puissance que l'on cherche à flatter de toutes les façons. Elle m'a recommandé la fille de M. Joyeuse. Je suis très contrariée, mon cher... Figurez-vous que le bonhomme était employé chez mon mari. C'est moi qui l'ai fait renvoyer. Je le crois un peu fou.

JENKINS, bas, montrant Aline.

C'est sa fille.

LA BARONNE, changeant de ton immédiatement.

Ah ! mademoiselle, je vous demande pardon. Je vais prier mon ami Jenkins de me présenter, puisqu'il a l'avantage et le plaisir de vous connaître.

JENKINS.

La baronne Hémerlingue.

ALINE, très surprise, indiquant un siège.

Madame...

LA BARONNE, s'asseyant.

Félicia m'a fait de vous un éloge mérité, je le vois déjà.

ALINE.

Nous étions très bonnes amies à la pension.

LA BARONNE.

Et pour lui prouver tout l'intérêt que je prends à sa recommandation, je suis venue moi-même.

ALINE.

C'est beaucoup d'honneur pour moi... Chère Félicia, j'irai la remercier.

LA BARONNE.

Vous lui ferez certainement le plus grand plaisir. Quant à la rentrée de votre père chez M. Hémerlingue, avec de l'avancement, c'est chose faite.

ALINE.

Oh ! madame, que vous êtes bonne !

JENKINS.

Je venais proposer à M. Joyeuse une situation beaucoup plus avantageuse, je crois, à la villa Bethléem, dans l'établissement que je fonde avec Jansoulet.

ALINE.

Monsieur...

LA BARONNE, se levant, féroce, les lèvres pincées.

Avec Jansoulet ! Ah ! docteur, prenez garde, il faut choisir et choisir vite entre Jansoulet et Hémerlingue ; ami ou ennemi, je ne connais pas d'indifférents.

JENKINS, la main sur le cœur.

Même pour faire le bien ?

LA BARONNE.

Même pour faire le bien. (On sonne.) Je parie que c'est Monpavon.

JENKINS.

Monpavon ?

LA BARONNE.

Il entrait chez Félicia comme j'en sortais.

JENKINS.

Il est incapable de monter ces cinq étages.

LA BARONNE.

Quel âge a-t-il donc ?

JENKINS.

C'est le secret de ses cosmétiques.

(Aline va ouvrir la porte ; Monpavon paraît, essoufflé et pouvant à peine parler.)

LA BARONNE, à Jenkins,

Que vous disais-je ?

SCÈNE X

LES MÊMES, MONPAVON, un instant ÉLISE et YAIA

MONPAVON.

C'est ici monsieur... chose... comment donc ?

JENKINS, allant à Monpavon.

M. Joyeuse ? Il est absent, Monpavon.

MONPAVON.

Jenkins !

JENKINS.

Toujours jeune, marquis...

MONPAVON.

Oui, grâce à vos perles, docteur... effet prodigieux. (Apercevant la baronne.) La baronne ! Étonnant... tout le monde ici... tout le monde...

LA BARONNE, présentant Aline.

C'est mademoiselle Aline Joyeuse qui vous reçoit.

JENKINS, à Aline.

Le marquis de Monpavon.

MONPAVON.

Mademoiselle Félicia Ruys... parlé de vous... vif intérêt... piqué ma curiosité... (A part.) Très gentille... de la saveur...

ALINE.

Je vous remercie, monsieur, pour mon père.

MONPAVON.

Ah! oui, votre père, M. Machin. Félicia m'a expliqué. Parlerai au duc... pour la prochaine fournée... Préfet...

LA BARONNE.

Vous n'y êtes pas du tout, Monpavon.

MONPAVON.

Ou conseiller d'État... Le duc n'a rien à me refuser.

ALINE.

Le duc?

MONPAVON.

Oui, Son Excellence le duc de Mora... Connaissez pas Mora?... Prodigieux, baronne. Tout-puissant le duc, mon enfant; personne au-dessus de lui, personne!

(Élise et Yaïa se précipitent en scène toutes les deux, venant de droite.)

ÉLISE.

Le rôti sera brûlé!

YAÏA.

Mes œufs à la neige ne tiendront pas!

TOUTES LES DEUX, interdites.

Ah!

ALINE, les présentant.

Mes sœurs...

JENKINS.

Elles sont charmantes...

MONPAVON, à Jenkins.

N'est-ce pas?... de la saveur,

LA BARONNE.

Ne soyez pas intimidées, mesdemoiselles ; vous n'avez devant vous que des amis.

ÉLISE et YAÏA, confuses.

Madame...

(Elles rentrent précipitamment à droite.)

LA BARONNE.

Allons bon !... elles se sauvent.

ALINE.

Pardonnez-leur, madame ; nous voyons si peu de monde...

LA BARONNE.

Elles sont ravissantes, dans ces petites robes simples.

JENKINS.

Vous avez l'air stupéfait, Monpavon.

MONPAVON.

Stupéfait, docteur. Ces jolies figures-là, à un cinquième étage !...

JENKINS.

Vous ne vous doutiez pas qu'il existait de par le monde de jolies fillettes comme celles-ci, occupées seulement à faire le ménage de leur vieux bonhomme de père ?

MONPAVON.

Très singulier. Connaissons pas notre Paris... Raconterai ça au duc. Très singulier.

SCÈNE XI

LES MÊMES, JOYEUSE. Joyeuse entre et s'arrête stupéfait.

ALINE.

Voici papa. (Très embarrassée.) Mon père, madame la baronne Hémerlingue.

JOYEUSE, ahuri.

Ah!

ALINE.

M. le docteur Jenkins.

JOYEUSE.

Ah!

LA BARONNE.

Je regrette beaucoup, mon cher monsieur Joyeuse, le malentendu qui vous a fait quitter la maison Hémerlingue.

JENKINS.

Nous cherchons, mon ami Jansoulet et moi, pour notre Œuvre de Bethléem, un comptable intelligent.

MONPAVON.

M'êtes très recommandé, mon cher. Parlerai pour vous au duc de Mora... Rien à me refuser.

JOYEUSE.

Je suis confus, madame... Je ne sais, messieurs, à qui je suis redevable de tant de bienveillance, mais je n'ai besoin de rien, de rien absolument. J'ai une place dont je suis très satisfait.

TOUS.

Ah!

JOYEUSE.

Je ne vous en suis pas moins reconnaissant de vos bonnes intentions.

JENKINS, à Monpavon.

S'il croit que c'est pour lui...

LA BARONNE, à Aline.

S'il n'y a rien à faire en ce moment, j'espère, mademoiselle, que vous ne m'oublierez pas.

ALINE.

Oh! non, madame.

(Elle reconduit la baronne.)

JENKINS, à Monpavon.

Voilà un homme qui n'a rien et qui est satisfait de ce qu'il a.

MONPAVON.

Etrange! Tout étrange, ici! Connaissons pas notre Paris. Raconterai ça à Mora. (A Joyeuse.) Au revoir, mon cher. Si vous avez besoin du duc... Marquis de Monpavon... Tout le monde me connaît.

JOYEUSE.

Vous êtes trop bon, monsieur le marquis.

(La baronne, Monpavon et Jenkins sortent.)

SCÈNE XII

JOYEUSE, ALINE, puis DE GÉRY, puis ÉLISE
ET YAÏA

JOYEUSE.

Qui m'a envoyé tous ces gens-là?

ALINE.

C'est une personne qui s'intéresse à nous.

JOYEUSE.

Mais nous n'avons pas besoin de tout ce beau monde. Nous sommes si bien ensemble, rien qu'entre nous...

ALINE.

C'est ma faute, vois-tu, mon petit père. J'avais écrit à une amie de pension pour te faire obtenir une place.

JOYEUSE.

Tu savais donc que j'avais perdu la mienne?

ALINE.

Depuis trois semaines.

JOYEUSE.

Et tu me trompais?

ALINE.

Tu me trompais bien, toi!

JOYEUSE, la serrant dans ses bras.

Mon Aline! Ma bonne Aline! Voilà mon bien, voilà ma fortune! (De Géry paraît.) M. de Géry... Ne lui dis rien.

ALINE.

Oh! non.

JOYEUSE.

Mon cher monsieur de Géry, vous nous trouvez dans la joie, J'ai une place, une place excellente... vous savez, celle dont me parlait Pasajon.

DE GÉRY, à part.

Quinze cents francs.. (Haut.) Moi, je n'ai pas trouvé M. Jansoulet.

JOYEUSE.

Ah! Vous y êtes allé?

DE GÉRY.

Mais je le verrai ce soir. Il paraît qu'il donne un grand dîner, pour fêter sa croix.

JOYEUSE, naïvement.

On décore le Nabab! Mais alors c'est un honnête homme! Enfin, puisque j'ai ma place...

ÉLISE, arrivant de droite, une serviette à la main.

C'est servi.

YAÏA, entrant derrière Élise.

A table!

JOYEUSE.

Allons, à table!

ALINE, à part.

Il faudra pourtant que j'aïlle remercier Félicia.

JOYEUSE.

Aline, prends le bras de M. de Géry; moi j'aurai celui de ma petite Yaïa... comme dans le grand monde.

ÉLISE, à part, regardant de Géry.

Quel joli mari cela ferait pour Aline!

JOYEUSE, faisant passer Aline et de Géry.

Allons... allons... avec cérémonie.

(Ils se dirigent vers la salle à manger, à droite.)

DEUXIÈME TABLEAU

Chez le Nabab, place Vendôme.

Un riche salon très éclairé attenant à d'autres salons. — Luxe de mauvais goût; trop d'or. — Grande baie au fond avec des tentures relevées. — Porte au fond à droite et au fond à gauche. — Une petite porte au premier plan à droite. — Au milieu du théâtre une grande table chargée de liqueurs, tasses, cigares, etc... — A gauche, cheminée — A droite, vers le fond, un riche piano. — Divans à droite et à gauche. — Vautré sur un pouf, devant la table; Ibrahim fume une pipe turque. — Les autres boivent, fument et causent près de la cheminée et autour du piano.

SCÈNE PREMIÈRE

CANILHAC,
AMY FÉRAT, ROSE FÉRAT,
BOISLHÉRY, PIEDIGRIGGIO, GOESSARD,
IBRAHIM, BOMPAIN

CANILHAC, cherchant.

Qu'est donc devenu le patron? on demande le patron.

BOMPAIN, coiffé d'un fez rouge, accent du midi.

M. Jansoulet cause dans la galerie de tableaux avec M. Schwalbach.

CANILHAC.

Qui est en train de lui colloquer quelque merveilleuse croûte... Inouï, ce Schwalbach... il ne prend même pas la peine de digérer les

dîners qu'on lui offre ; sitôt la dernière bouchée, vite le trafic... Pourtant on dîne bien, chez le Nabab.

AMY FÉRAT, prenant son café à gauche.

Je te crois, ma biche, qu'on dîne bien.

CANILHAC.

Voyons, Amy Féral, je te prie d'être distinguée.

AMY FÉRAT.

Distinguée!... Dans une maison où l'on dîne sans savoir pourquoi.

CANILHAC.

Comment ça ! sans savoir pourquoi ?

AMY FÉRAT.

Tu ne m'as même pas présentée.

CANILHAC.

C'est comme cela que cela se passe ici. C'est plus commode. Si l'on présentait ces gens-là les uns aux autres, ils ne voudraient pas dîner ensemble. (Ibrahim se lève.)

AMY FÉRAT.

Très joli. Tu sais qu'il ne m'a pas dit un mot, ton Nabab...

CANILHAC.

Il ne parle pas à table. Monpavon, qui aime à dîner tranquille, lui a dit que c'était mauvais genre. Mais après le café, tu vas l'entendre. Compte les bêtises.

AMY FÉRAT.

Voilà un plaisir!

ROSE FÉRAT, au fond à droite, à Piedigriggio.

Finissez donc, vous êtes insupportable.

CANILHAC, montrant Rose.

Et prends modèle sur ta sœur. Quelle décence !
Vois-moi cette décence !

AMY FÉRAT.

Je crois bien. Elle veut jouer les grûes.

CANILHAC, d'un ton Régence.

S'il ne faut que du naturel...

BOISLHÉRY, s'avançant.

Mon cher Canilhac, voulez-vous me présenter
à votre jolie pensionnaire ?

CANILHAC.

A mon étoile, dites à mon étoile (Le présentant.) Le
comte de Boislhéry. (Amy Féral salue à peine.) Un ami
du duc de Mora. (Amy Féral salue avec un sourire. Présentant
Rose.) Mademoiselle Rose Féral, qui passera étoile
l'année prochaine. (A Rose.) Le comte de Bois-
lhéry.

ROSE, faisant la révérence, en baissant les yeux.

Monsieur...

BOISLHÉRY.

Si ces demoiselles voulaient se faire entendre
chez le duc de Mora ?

CANILHAC.

Comment, si elles veulent... Elles ne veulent
que ça, mais c'est déjà convenu.

BOISLHÉRY.

Ah ! oui, j'oubliais... vous connaissez Son
Excellence ?...

CANILHAC.

Nous sommes intimes... Mais en attendant Mora, je les ai fait dîner chez le Nabab. Il faut avoir passé dans le salon du Nabab ; ça pose une femme.

BOISLHÉRY, à mi-voix.

Ça la pose mal.

CANILHAC.

Mal ou bien ; l'important, c'est qu'elle soit posée. (Il va remettre sa tasse sur la table.)

PIEDIGRIGGIO, accent corse, allant à Boishéry.

Quel est ce monsieur qui paraît ici comme cez loui ?

BOISLHÉRY.

Canilhac, le directeur des Fantaisies.

PIEDIGRIGGIO.

Ah ! oui. Je sais... très bien... illustre directeur...

BOISLHÉRY.

Pas de sens moral... bon garçon tout de même, quand il a le temps.

PIEDIGRIGGIO.

Il est très occupé, n'est-ce pas ? Je vous remercie. (Il s'éloigne.)

GOESSARD, à Boishéry.

Quel est ce monsieur avec qui vous causiez ?

BOISLHÉRY.

Je ne le connais pas ; il doit être Italien ou Corse ; Canilhac va nous le dire. (Appelant.) Canilhac !

CANILHAC.

Mon cher comte? — Ah ça, Goëssard, vous m'en voulez donc toujours, vous?

GOESSARD.

Pourquoi, cher ami?

CANILHAC.

Vous m'avez éreinté ce matin dans votre journal.

GOESSARD.

Permettez, comme critique, je ne dois de compte qu'à ma conscience.

CANILHAC, se tordant.

Ah! ah! la conscience de Goëssard... très joli!...

GOESSARD, sans avoir l'air d'entendre.

Nous voulions vous demander...

CANILHAC.

Mon cher, vous êtes tous les mêmes. Vous me reprochez de ne plus jouer que de l'opérette, de ne pas jouer de bonnes comédies... je n'en joue pas parce qu'il n'y en a plus... il faudrait les faire, et je n'ai pas le temps...

GOESSARD, continuant.

Nous voulions vous demander quel est ce monsieur, décoré de trente-six ordres étrangers, là-bas, devant la cheminée...

CANILHAC.

Vous ne connaissez pas? Piedigrioglio.

GOESSARD.

Le gouverneur de la Caisse territoriale?

CANILHAC.

Parfaitement. C'est Monpavon qui l'a amené ici.

BOISLHÉRY.

Parbleu! Monpavon est membre du conseil d'administration.

CANILHAC.

Il l'avait déjà présenté au duc, mais Mora, qui a le nez fin, n'a pas gobé le Piedigriggio... Bon pour le Nabab, qui a toujours quelques millions à perdre.

BOISLHÉRY.

Alors, Piedigriggio? Un coquin?

CANILHAC.

Ah! coquin... vous savez... tout est relatif.

GOESSARD.

Vous me présenterez.

CANILHAC.

Volontiers.

(Ibrahim, qui depuis quelque temps faisait la cour à Amy Férat, la quitte et va à Goëssard.)

AMY FÉRAT.

Est-il ennuyeux, ce vieux Tunisien!

IBRAHIM, vieux colonel tunisien, figure rouge, moustache blanche en brosse; petits yeux éraillés, démarche automatique, léger tremblement. — A Goëssard.

Pardon, monsieur, quel est le personnage avec qui vous causiez tout à l'heure?

GOESSARD, montrant Canilhac.

Celui-ci?

IBRAHIM.

Non. (Il désigne Boislhéry.)

GOESSARD.

Ah! le comte de Boislhéry, du cercle des Trompettes. Un maquignon du grand monde.

IBRAHIM.

Il m'a dit à table qu'il était l'ami du premier ministre,

GOESSARD.

Cela vous étonne parce que vous êtes étranger. Mais en France tout le monde est toujours l'ami d'un ministre.

IBRAHIM.

Ah! (Il s'éloigne.)

CANILHAC, allant à Goëssard, et désignant Ibrahim.

Vous connaissez ce militaire exotique?

GOESSARD.

Ma foi! non,

CANILHAC.

Les soirs de première, c'est très utile d'avoir de ces gens-là... on les colle dans une avant-scène; c'est pittoresque. Je vais demander à Bompain.

GOESSARD, souriant.

Bompain?...

CANILHAC, montrant Bompain.

Voilà l'intendant que j'aurai quand je serai millionnaire. Assez de tenue pour faire honneur à la maison, et plus idiot qu'il ne faut pour être honnête... Bompain, quel est ce Turc?

BOMPAIN.

Monsieur Canilhac, c'est un colonel tunisien qui revient de Tunis; je me suis laissé dire que

M. Jansoulet l'avait chargé d'une mission importante pour le bey et qu'il rapporte sa réponse.

CANILHAC.

Vous êtes très bien renseigné, aujourd'hui.

BOMPAIN.

C'est un bruit d'antichambre ; sans ça je ne me serais pas permis de le répéter.

CANILHAC.

Si vous vouliez jouer les confidents d'opérette, je vous engagerais tout de suite.

BOMPAIN.

Monsieur me flatte. (Il remonte.)

CANILHAC, se retournant vers Goëssard.

Vous n'avez pas salué Amy Férat ?

GOESSARD.

Nous sommes fâchés.

CANILHAC.

Allons donc !

GOESSARD.

Parole ! (Il va s'asseoir sur le canapé à droite.)

CANILHAC.

Je vais voir ça. (Allant à Amy Férat, qui depuis un instant roule une cigarette, près de la table.) Tu es brouillée avec Goëssard, toi ?

AMY FÉRAT.

Je crois bien... je l'ai mis à la porte de chez moi.

CANILHAC.

Ah ! si tu mets à la porte les journalistes !

AMY FÉRAT.

Un journaliste, ça? Allons donc! Et puis tu ne sais pas ce qu'il m'a demandé?

CANILHAC.

Je m'en doute.

AMY FÉRAT.

Eh bien! mais... tu m'as dit cent fois qu'au théâtre le public aimait la vertu.

CANILHAC.

Quand la vertu signifie quelque chose, mais tu n'en es pas là.

AMY FÉRAT.

Insolent!

CANILHAC.

Je vais te racommoder avec Goëssard; je veux bien t'aider à réussir, moi, mais je ne peux pas tout faire. (Il prend le bras d'Amy Féral.) Oh! le marquis de Monpavon, de la tenue.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONPAVON

MONPAVON, allant vivement à Goëssard.

Goëssard!

GOESSARD.

Marquis!

MONPAVON.

Me dites pas que chose... machin... est décoré?

GOESSARD.

Jansoulet?

MONPAVON.

Oui, J'ai l'air de ne pas m'y intéresser.

GOESSARD.

D'abord, ce n'est pas fait. On disait à cinq heures que le décret était signé et que les journaux de neuf heures l'annonceraient. Ils n'ont pas encore paru : la séance a été longue. Et puis, mon cher marquis, je vous ai parfaitement dit qu'on songeait à décorer Jansoulet.

MONPAVON.

Vous croyez?

GOESSARD.

A propos de l'Œuvre de Bethléem.

MONPAVON.

Ah! oui, l'idée de Jenkins... allaitement par les chèvres... Diable de docteur! Il n'est pas là?

GOESSARD.

Il viendra apporter la bonne nouvelle. Le docteur ménage ses effets. Vous imaginez-vous la joie de notre Nabab?

MONPAVON.

Et moi, j'ai l'air indifférent... Très contrarié... Vous croyez que vous m'avez prévenu?

GOESSARD.

Ce matin encore.

MONPAVON.

Je deviens distrait... petites filles qui me trottent... et pourtant une mémoire!... Sais par cœur le nom des sept sages de la Grèce, et je peux vous les dire dans l'ordre : chose... machin... comment donc? et les quatre autres... Très curieux... petites filles qui me trottent...

GOESSARD.

Comment ça?

MONPAVON.

Figurez-vous... j'ai découvert à un cinquième étages, des fillettes... inouï... Connaissons pas notre Paris, mon cher.

SCÈNE III

LES MÊMES, JANSOULET

JANSOULET, entrant par le fond, épanoui et expansif.

Ah! me voilà! me voilà! (Tout le monde se lève.) Je vais donc pouvoir prendre mon café. Pardonnez-moi, mes bons amis, Schwalbach me montrait un tableau pas plus grand que cela... que le duc voulait pour sa galerie... un *Nobbema* superbe, paraît-il. Je l'ai enlevé au duc... ça me coûte cher, mais j'ai le *Nobbema*.

GOESSARD, railleur, à Boisilhéry.

Oh! le *Nobbema*! Il a le *Nobbema*!...

CANILHAC, à Jansoulet.

Rien ne vous résiste.

JANSOULET.

Rien, c'est vrai, rien, mais j'y mets le prix.

MONPAVON, à Jansoulet.

Peux vous féliciter maintenant, cher ami... vous l'avez, la... le... le petit machin rouge...

JANSOULET.

La croix! (Avec transport.) Vous êtes sûr que je l'ai?

MONPAVON.

Mora m'a dit tantôt : « Eh bien... vous êtes content... Fait ce que vous vouliez... votre ami Jansoulet est décoré... »

TOUS.

Ah!

JANSOULET, à Monpavon.

C'est à vous que je le devrai!

MONPAVON.

Tout naturel, mon cher; il faut servir ses amis...

GOESSARD, à part.

Il a de l'aplomb, le marquis!...

BOISLHÉRY.

Voilà une décoration, mon cher Jansoulet, qui comble de joie tous ceux qui vous aiment.

CANILHAC.

Et ils sont nombreux.

PIEDIGRIGGIO.

Oune joie ouniverselle...

IBRAHIM.

A Paris et à Tunis!

JANSOULET.

Mon bon Ibrahim!

GOESSARD, à part.

Il sera toujours décoré un jour ou l'autre
(Haut, avec effusion.) Mon article est prêt!

JANSOULET.

Votre article?

GOESSARD.

Pour le *Messenger*. — Ce n'est pas vous que je félicite, c'est le gouvernement qui sait enfin rendre justice aux hommes supérieurs, aux vastes intelligences, aux natures d'élite...

JANSOULET.

Ah! mon bon Goëssard! c'est trop! (Distribution de poignées de main.) Mes amis, mes chers amis, quand je me regarde là, dans ce grand Paris, entouré de tout ce qu'il contient de noms illustres, d'esprits distingués, et puis que je me souviens de l'échoppe paternelle, car je suis né dans une échoppe, monsieur de Monpavon. (Geste de Monpavon, très contrarié.) Mon père vendait des vieux clous au coin d'une borne, au Bourg-Saint-Andéol, et nous n'avions pas de fricot tous les dimanches. Ah! oui, pécaïre! J'en ai fait de la misère, j'en ai fait, et de la vraie, et pendant longtemps! J'ai eu faim, j'ai eu froid, j'ai passé des journées au lit faute d'un paletot pour sortir; heureux encore quand j'avais un lit! A Marseille, j'ai demandé mon pain à tous les métiers, et ce pain m'a coûté tant de mal, il était si noir et si dur que j'en ai encore un goût amer et moisi dans la bouche. Et comme ça jusqu'à trente ans... Oui, mes amis, à trente ans — et je n'en ai pas cinquante — j'étais encore sans le sou, sans avenir, avec le remords de la pauvre maman devenue veuve, qui crevait la faim, là-bas, toute seule, au pays... Ah! tonnerre!

MONPAVON.

Vous manquez de tenue, Jansoulet, vous manquez de tenue.

JANSOULET, continuant, vauté sur un canapé.

Un jour, mes bons amis, je flânaï sur le port avec un camarade aussi gueux que moi, qui s'est enrichi chez le bey, lui aussi... mais, après avoir été mon copain, il est arrivé à me détester... affaires de femmes... Oh! je peux vous dire son nom, pardi!... Il est assez connu... Hémerlingue! (Mouvement.) Oui, messieurs, le chef de la grande maison de banque Hémerlingue et fils n'avait pas, en ce temps-là, de quoi se payer deux sous de moules.

MONPAVON, très choqué.

Ah!

CANILHAC, à part

Des moules, maintenant.

JANSOULET, continuant.

Un matin... Là-bas, voyez-vous, sur le quai, il souffle comme un air voyageur... Un matin, l'idée nous vint de partir, d'aller chercher notre vie dans quelque pays de soleil... Mais où aller? Nous fîmes comme font les marins pour savoir dans quel bouge manger leur paye. On colle un bout de papier sur le bord de son chapeau. On fait tourner le chapeau sur une canne; quand il s'arrête, on prend le point. Pour nous, l'aiguille en papier marquait Tunis! — Huit jours après, je débarquais à Tunis avec deux écus dans ma poche, et j'en reviens aujourd'hui avec cinquante millions. (Sensation.)

AMY FÉRAT.

Cinquantè millions!

CANILHAC.

Mazette!

JANSOULET, se levant.

Oui, mes enfants, cinquante millions liquides, sans parler de tout ce que j'ai laissé à Tunis, de mes deux palais du Bardo, de mes deux navires dans le port de la Goulette, de mes diamants et de mes pierreries. Et vous savez, quand il n'y en aura plus, té! il y en aura encore.

TOUS.

Bravo! ah! bravo!

IBRAHIM.

Superbe!

CANILHAC.

Très chic! très chic!

AMY FÉRAT.

Ça, c'est envoyé.

GOESSARD.

Un homme comme celui-là devrait être à la Chambre!

BOISLHÉRY.

Il y sera.

AMY FÉRAT.

Député! allons donc! c'est ministre qu'il devrait être.

JANSOULET.

Mademoiselle...

ROSE, avec extasé.

Oh! oui, ministre!

CANILHAC.

En voilà un qui met les pieds dans ses plats d'argent!

MONPAVON, prenant Jansoulet à part.

Cher, je m'intéresse à vous... fond du cœur. Vous me faites de la peine.

JANSOULET.

Moi?

MONPAVON.

De la tenue, mon cher... Cet étalage de votre ancienne misère... goût déplorable... Affligé sincèrement.

JANSOULET, honteux.

Que voulez-vous? Je suis du midi, moi!

MONPAVON, sévère.

Vous avez tort. On ne doit pas être du midi.

GOESSARD, à Jansoulet.

Voulez-vous que je vous lise mon article?

CANILHAC.

Non, non, plus tard.

JANSOULET.

Pourquoi?

CANILHAC.

Après le thé.

JANSOULET, à Canilhac.

Ah! mon ami, quand je pense que je suis décoré, moi, le fils de la vieille Française!

CANILHAC, à part.

Il va encore dire des bêtises. (Haut.) Mon cher Jansoulet, si vous ne dédaignez pas de faire

attacher votre ruban par la main des Grâces, voici Amy Férat et sa jeune sœur.

JANSOULET.

Ah! oui : les petites Férat. Dites donc, Canilhac, je suis gauche avec les femmes, moi.

CANILHAC.

Jamais gauche, Jansoulet, quand on a des diamants plein les poches — fourrez-vous ça dans la tête. Vous êtes en ce moment l'homme le plus séduisant de Paris.

JANSOULET.

C'est qu'il me le ferait croire, ce serpent de Canilhac. (A Amy et à Rose Férat.) Je tiens à vous remercier, mesdemoiselles, du plaisir que vous m'avez fait en venant dîner sans façon...

AMY FÉRAT.

Le plaisir est pour nous. (Regardant une bague de Jansoulet.) Ah! c'est très curieux, ce que vous avez là?

JANSOULET.

Un cadeau du bey. (Il retire la bague de son doigt, et offre à Amy Férat.) Un peu grande... Vous en ferez une ceinture.

AMY FÉRAT.

On n'est pas plus galant.

ROSE FÉRAT, remarquant une autre bague.

Tiens... c'est gentil, ça!

JANSOULET, ôtant une autre bague pour la donner à Rose.

Encore un cadeau du bey.

ROSE.

Oh! monsieur.

AMY FÉRAT, bas à Canilhac.

Il est joliment bien, ton bonhomme.

CANILHAC.

Quand je te le disais. (A Jansoulet.) Comment les trouvez-vous?

JANSOULET.

Très bien, mon bon Canilhac.

MONPAVON, bas à Jansoulet, derrière le canapé de droite.

Laissez pas pincer par les petites Férat... mangerez de l'argent sans chic... Très bête...

JANSOULET.

N'ayez pas peur, mon cher marquis, je suis pris, et sérieusement, encore.

MONPAVON.

Allons donc! (Il s'assied près de Jansoulet.)

JANSOULET.

Mais oui, je suis amoureux fou!

MONPAVON.

De la tenue, Jansoulet, de la tenue, je vous en prie.

JANSOULET.

C'est plus fort que moi. — Je ne connaissais pas vos femmes de Paris. — Mais aujourd'hui je donnerais des millions...

MONPAVON.

M'inquiétez, Jansoulet, m'inquiétez sérieusement.

JANSOULET, se levant.

Et que voulez-vous, marquis, c'est votre faute, c'est vous qui m'avez présenté.

Félicia?

MONPAVON, descendant.

JANSOULET.

Oui! — la belle Félicia! — Elle a consenti à faire mon buste pour l'Exposition.

MONPAVON.

Piquant, très piquant! vous voilà rival de... chose... machin... le duc!

JANSOULET.

Oui, elle a fait le buste du duc de Mora, l'année dernière. — Est-ce qu'il l'a aimée?

MONPAVON.

Autant que vous... inouï!

JANSOULET.

Et dites-moi, elle lui a cédé?

MONPAVON.

Mais non... puisqu'il l'aime encore...

JANSOULET.

Ah!

MONPAVON.

Cédera pas... jamais... pauvre duc... je n'ose pas lui dire ça.

JANSOULET.

Alors, elle est vertueuse?

MONPAVON.

Oh! oh! vertueuse... un mot bête... s'emploie plus. Capricieuse!... s'estime trop pour qu'on

puisse l'acheter. — C'est égal, Jansoulet ; faites-lui la cour... très bien porté... Ah ! mon cher Nabab, si vous pouviez la compromettre... cette femme-là vous ferait beaucoup d'honneur, comme la... le petit machin rouge... dans un autre ordre d'idées.

JANSOULET.

Que m'importerait de la compromettre ? je la voudrais... à moi !

MONPAVON.

Pas dégoûté, vous. Ah ! vous êtes mordu...

JANSOULET.

Songez que je passe des heures entières, quand je pose, en face d'elle... mes yeux dans ses yeux, et quelquefois ses petites mains effleurent mon visage... Ah ! c'est à rendre fou...

MONPAVON.

De la tenue, allons, de la tenue !

JANSOULET.

Oui, vous avez raison, je dois lui paraître gauche, n'est-ce pas ?

MONPAVON.

Dame ! vous ne suivez pas mes conseils.

JANSOULET.

Oui, conseillez-moi, marquis, vous êtes ma Providence. — A propos, j'ai su que vous aviez perdu hier au club...

MONPAVON.

Oh ! non, cher, laissons cela. — Assez fait pour moi... m'adresserai au duc.

JANSOULET.

Pas du tout, pas du tout. (Appelant.) Bompain !

MONPAVON.

Si, si.

JANSOULET.

Ah ! je vais croire que vous m'en voulez. Bompain ! Le carnet de chèques ! (Bompain s'approche avec un livre de chèques. Jansoulet, qui a griffonné, tendant le chèque à Monpavon.) Voilà.

MONPAVON, empochant le chèque avec une dignité sévère.

De la tenue, je vous en supplie, de la tenue.

PIEDIGRIGGIO, à Monpavon.

Avez-vous parlé de moi ?

MONPAVON.

C'est vrai... oubliais. (A Jansoulet.) Vous avez causé avec chose... machin... la Territoriale ?

JANSOULET.

Pas encore.

MONPAVON, à Piedigriggio,

Gouverneur, expliquez donc votre affaire. (Il va vers la cheminée.)

PIEDIGRIGGIO.

Oh ! oune souperbe combinazione ! Oune affaire colossale ! Nous monopolisons l'exploitation de toute la Corse... mines de fer, de soufre, de couivre, marbres, houïtrières, eaux sulfouereuses et ferrouzineuses... immenses forêts de thouyas...

JANSOULET.

Le marquis m'a dit tout cela.

PIEDIGRIGGIO.

De plous, grande sitouation politique à prendre... Conseiller zénéral ! Dépouté...

JANSOULET.

Député !

PIEDIGRIGGIO.

Oui, dépouté ! Sur oun signe de moi, toute la Corse il se lève comme oun seul homme !

JANSOULET,

Je pourrais toujours vous faire un premier versement.

PIEDIGRIGGIO.

Comment ! tout de souite ?

JANSOULET.

Tout de suite, si vous voulez. (Appelant.) Bompain ! (Il donne un chèque à Piedigriggio, qui lui baise la main avec effusion.)

CANILHAC.

La scène du carnet... La curée commence.

PIEDIGRIGGIO.

Oh ! grand homme ! grand homme ! (Il remonte.)

JANSOULET.

Ces Corses sont enthousiastes ! J'aime ça, moi !

CANILHAC.

A mon tour, maintenant.

BOISLHÉRY, le prévenant.

Mon cher Jansoulet...

CANILHAC.

Ah ! il est en main.

BOISLHÉRY.

Vous avez remarqué mes deux chevaux, hier?

JANSOULET.

Ils sont très beaux ; je m'y connais.

BOISLHÉRY.

Je me résigne à m'en défaire : trente mille francs.

JANSOULET.

Diab!e ! c'est pas pour rien.

BOISLHÉRY.

Mon cher, il faut être Parisien pour apprécier ces bêtes-là. Je les cède à Hémerlingue qui en a envie.

JANSOULET.

A Hémerlingue ! Donnez-moi la préférence.

BOISLHÉRY.

Je ne peux pas, je me suis presque engagé.

JANSOULET.

Trente-deux mille.

BOISLHÉRY.

Pour qui me prenez-vous ? Au même prix, cher ami.

JANSOULET.

C'est fait. (Appelant.) Bompain ! (Il prend le carnet de chèques et en donne un à Boislhéry.) C'est très délicat, ce qu'il fait là... (Apercevant Ibrahim.) Ibrahim, mon cher Ibrahim, nous avons à causer.

IBRAHIM.

On ne peut pas vous approcher ; ils sont tous là autour de vous comme des chacals.

JANSOULET.

Des amis, tous des amis. Comment vont nos affaires, là-bas ?

Mal. IBRAHIM.

Allons donc ! JANSOULET.

IBRAHIM.

Hémerlingue vous a calomnié auprès du bey.

JANSOULET.

Nous empêcherons ça. J'irai plutôt à Tunis.

IBRAHIM.

J'ai trouvé mieux... Je veux que ce soit le bey qui vienne en France.

JANSOULET.

Cher ami ! Ah ! mon bon Brahim, si tu obtenais ça !

IBRAHIM.

C'est une question à traiter avec les ministres.

JANSOULET.

Avec les ministres ? (Appelant.) Bompain ! Hémerlingue et sa femme en crèveraient. (Remettant un chèque à Ibrahim.) A la turque.

IBRAHIM.

C'est la diplomatie de là-bas.

CANILHAC, à Jansoulet.

Mon cher ami, je voudrais vous parler un peu de la situation de mon théâtre.

JANSOULET.

Très volontiers, mon cher.

CANILHAC

Ce sera un peu long. Asseyons-nous. (Jansoulet et Canilhac vont s'asseoir sur le divan à gauche près de la cheminée.)

AMY FÉRAT, poursuivie par le colonel, à Rose.

Oh ! il m'assomme, le colonel. Mets-toi au piano, et dis-lui de tourner les feuillets.

ROSE.

Colonel, voulez-vous tourner les pages ?

IBRAHIM.

Volontiers, mais je ne suis pas musicien.

ROSE,

Je vous ferai signe.

IBRAHIM.

Alors... (Il avait une tasse de café dont il était embarrassé après un moment d'hésitation, il la met dans la main d'Amy Férat pour aller tourner les feuillets.)

AMY FÉRAT.

Il n'est pas gêné, le militaire. A Goëssard qui vient de s'approcher d'elle.) Tenez, Goëssard, débarrassez-moi de ça. (Elle lui donne la tasse d'Ibrahim. Goëssard, avec un regard tendre, porte la tasse à ses lèvres.) Vous êtes galant, mais c'est la tasse du colonel. — (A Piedigriggio.) Gouverneur, si nous faisons un besigue ? (Elle va à la table de jeu. Rose joue du piano.)

AMY FÉRAT.

A qui fera ?

GOESSARD, près du piano.

C'est du Chopin.

CANILHAC, à Jansoulet, à gauche.

J'ai le plan sur moi.

MONPAVON, au milieu, à Boislhéry.

Courses dimanche ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, DE GÉRY

DE GÉRY, entrant et paraissant chercher une figure de connaissance

Personne pour m'annoncer ? Quel drôle de salon ! Quel drôle de monde !

MONPAVON, l'appelant.

Ps... ps...

DE GÉRY.

Monsieur de Monpavon !

MONPAVON.

Tiens, vous aussi, jeune homme, chez le Nabab ?

DE GÉRY.

Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

MONPAVON,

Je vous présenterai.

DE GÉRY.

Non, merci. Je crois que je me suis trompé en venant ici : la maison a un drôle d'air ; je préfère me retirer.

MONPAVON.

Restez donc ; très amusant... très curieux.

PIEDIGRIGGIO, jouant au fond à gauche.

Cinq cents...

CANILHAC, à Jansoulet, sur le canapé.

Voilà le plafond du théâtre...

MONPAVON, à de Géry.

Asseyez-vous donc. Jansoulet est entrepris par Canilhac ; ce sera long. Tout disposé à vous servir, mon cher.

DE GÉRY.

Vous êtes trop bon.

MONPAVON.

M'avez été recommandé très chaleureusement.

DE GÉRY.

Moi ?

MONPAVON.

Par qui donc ? — Attendez... une femme.

DE GÉRY.

Une femme ?

MONPAVON.

Ah ! oui... oui... chose... notre grande artiste... Félicia !

DE GÉRY.

Mademoiselle Ruys ?

MONPAVON.

M'a prié de parler de vous au duc.

DE GÉRY.

Mais je n'ai autorisé personne à faire cette démarche : je suis très contrarié.

MONPAVON.

Bêta !... Pardonnez ce terme de sympathie. Vous plaisez à Félicia... mes compliments. Plus de chance que Mora et que Jansoulet... Jansoulet... donnerais cinquante louis pour entendre une déclaration de Jansoulet... mais... mettrais dans votre jeu.

DE GÉRY.

Je ne suis pas amoureux de mademoiselle Ruys.

MONPAVON.

Oh ! oh ! vous ai vu devant elle.

DE GÉRY.

Vous vous trompez, monsieur... C'est vrai, j'éprouve pour mademoiselle Ruys une sympathie très vive, très sérieuse. Je m'intéresse à cette pauvre enfant restée seule dans la vie et s'y débattant comme un homme. J'admire sa beauté, son courage, son génie. De mon côté, je crois que je lui plais, parce que je ne suis pas de son monde et que je ne la flatte pas. Mes façons la changent un peu des coups de pouce en zigzag de ses camarades d'atelier ou des fadeurs complimenteuses dont la gratifient tous les gandins qui viennent l'après-midi chez elle mâchonner la pomme de leur canne. Mais de l'amour ! Entre nous il ne saurait y en avoir. Félicia Ruys n'aime que son art, et moi je n'aime pas Félicia Ruys.

MONPAVON.

Vous avez tort... faut aimer toutes les femmes. Si gentil, ce petit animal-là... comme dit chose... et toujours nouveau... Connaissez-vous Paris, vous ? Non, vous ne le connaissez pas, mon cher. Découvert aujourd'hui trois jeunes filles... ravissantes... une saveur... une succulence... qui s'occupent de leur vieux père, à un cinquième étage.

Ah !

DE GÉRY.

MONPAVON.

Comme si nous n'existions pas, nous autres...
Très singulier.

DE GÉRY.

Vous savez le nom de ces trois jeunes filles ?

MONPAVON.

Parfaitement... Mesdemoiselles... machin...
Je ne trouve plus. Mon cocher a l'adresse.

DE GÉRY.

Ah !

MONPAVON.

Elles me trottent par la cervelle, ces petites.
— Très singulier... Attendez donc... un nom
gai... Content... Rieuse...

DE GÉRY.

Joyeuse ?

MONPAVON.

Précisément.

DE GÉRY.

Vous connaissez mesdemoiselles Joyeuse ?

MONPAVON.

Suis allé de la part de Félicia... y retournerai... mon cocher...

DE GÉRY.

C'est inutile. Mesdemoiselles Joyeuse ne reçoivent personne, et j'ai l'honneur de connaître beaucoup leur père.

MONPAVON.

Ah ! vraiment ? Dites-moi, cher, qu'est-ce que

ça devient, de jolies demoiselles comme celles-là?

DE GÉRY.

Cela devient d'honnêtes femmes.

MONPAVON.

Oh! bien dommage.

JANSOULET, qui causait avec Canilhac.

Bompain!

MONPAVON.

Ah! Jansoulet va être libre.

CANILHAC.

Les arts à encourager... (Jansoulet lui donne un chèque.)
Et une clef de communication pour les coulisses.

JANSOULET, avec exaltation.

Oh! oui, les coulisses, les comédiennes! (Il regarde les petites Férat, Goëssard joue du piano.) Voyez-vous, moi, cette atmosphère, ce mouvement, cette musique, tout cela me grise, m'électrise...

CANILHAC.

Encore un accès!

JANSOULET.

La vie élégante... la grande fièvre de la capitale!... c'était mon rêve à moi!...

AMY FÉRAT, à Jansoulet.

Voulez-vous nous permettre de vous offrir une avant-scène?

ROSE, de l'autre côté.

Pour le bénéfice de ma sœur.

AMY FÉRAT.

On la paie le prix qu'on veut.

JANSOULET.

Ah!

AMY FÉRAT, appelant.

Bompain!

ROSE, appelant.

Bompain!

(Bompain arrive.)

JANSOULET.

Elles appellent Bompain : elles sont drôles! (Il donne un chèque à Rose.) Voilà, mademoiselle... est-ce assez?

ROSE.

Oh!

JANSOULET.

Elles sont étonnées... ça m'amuse.

AMY FÉRAT.

Ma chère, il ne faut pas rire... c'est un vrai nabab.

MONPAVON.

Mon cher Jansoulet, voulez-vous me permettre de vous présenter un de mes amis? monsieur... trouve pas le nom.

DE GÉRY, le soufflant.

Paul de Géry.

MONPAVON.

Paul de Géry. (Il les laisse.)

JANSOULET.

Enchanté, monsieur, de vous recevoir.

DE GÉRY.

Je suis chargé, monsieur, de vous remettre une lettre.

JANSOULET, appelant.

Bompain! (Mouvement de de Géry. Jansoulet regardant l'enveloppe.) Té! c'est de maman! (Il déchire l'enveloppe.)

CANILHAC, à Monpavon.

Qui diable avez-vous présenté encore à Jansoulet?

MONPAVON.

Chose... machin... sans importance...

CANILHAC.

Vous présentez trop de monde au Nabab? on nous le dévorera.

MONPAVON.

Il vous restera bien un os à ronger.

CANILHAC.

Il a des moments, le marquis, où il est presque insolent.

JANSOULET, à de Géry, après avoir lu quelques lignes.

Vous êtes le fils du juge de paix du Bourg-Saint-Andéol, qui a été si bon pour nous. Et vous allez voir maman quelquefois, quand vous êtes au pays. C'est gentil, ça. (Lisant.): « Il me cause de ton grand Paris où tu es si heureux que tu m'oublies un peu, méchant garçon. » Oh! non, va, je ne t'oublie pas, bonne chérie. (Lisant. « Et toi, est-ce que je ne t'embrasserai pas bientôt, mon cher petit? — Ta mère qui se languit de toi, Françoise ». — Pécaïre! Pauvre femme! Donnez-moi votre main. Vous avez vu maman, vous lui avez parlé, elle vous a pris la main aussi. Vous et votre lettre, c'est comme

une bonne odeur de lavande qui me vient de là-bas. — Voyons, monsieur de Géry, qu'est-ce que je peux?... (A Bompain planté devant lui.) Va-t'en, toi. (A de Géry.) Voyons, qu'est-ce que je peux faire pour vous?

DE GÉRY, embarrassé.

Mais rien, monsieur.

JANSOULET.

Cependant vous êtes amoureux?

DE GÉRY, étonné.

Mais, monsieur...

JANSOULET.

Maman me le dit dans sa lettre.

DE GÉRY, stupéfait.

Comment?

JANSOULET, lisant.

« Je crois qu'il a un grand amour, le pauvre, et il n'est pas assez riche, sans doute, pour celle qu'il aime. »

DE GÉRY.

Je n'ai jamais parlé de cela à madame votre mère.

JANSOULET.

Elle l'a deviné, pardieu! Les femmes comprennent ces choses-là. Cela m'est si facile à moi de faire des heureux; je peux, sans qu'il m'en coûte un sou, vous attacher à ma fortune.

DE GÉRY.

Que vous apporterais-je?

JANSOULET.

Rien... je n'ai besoin de rien. Vous serez mon secrétaire.

Je ne peux pas accepter dans de pareilles conditions.

JANSOULET.

On voit bien que vous n'êtes pas de Paris, vous. Je donne de l'argent à tout le monde; ça n'embarrasse personne. Allez, nous avons des millions à remuer. Restez avec moi.

DE GÉRY.

J'ai la conscience que je vous serais inutile.

JANSOULET.

Vous refusez?

DE GÉRY.

Mon Dieu, monsieur, je ne refuse pas; je vous avoue même que je songeais peut-être à vous demander une situation — mais je suis un peu dérouté; je ne me sens pas dans mon milieu...

JANSOULET.

On m'a calomnié près de vous... on vous a dit que ma fortune... Eh bien, vous allez voir! (A Bompain.) Le *Moniteur du soir* a paru. Donne-le-moi donc. — Il ne voit pas que j'ai la fièvre! (Prenant vivement le journal des mains de Bompain.) Voici ma réponse à toutes les calomnies, monsieur. Le gouvernement vient de me décorer, moi, Bernard Jansoulet... Voici le *Moniteur*.

TOUS.

Ah! (On se rapproche.)

MONPAVON.

Ah! quelle joie, cher ami...

CANILHAC, à Goëssard, pendant que Jansoulet déplie le journal.

Organisons un peu la claque.

GOESSARD, à Canilhac.

Pas si vite : il n'y est pas.

CANILHAC.

Bah !

JANSOULET, lisant.

Ah ! Je vois au bas de la page... Légion d'honneur... Œuvre de Bethléem, ça doit être ça. (Il retourne le journal.) Services exceptionnels.

MONPAVON.

Parfaitement, c'est ça.

TOUS.

Oui, c'est ça.

JANSOULET, lisant.

« M. le docteur Jenkins, président fondateur de l'Œuvre de Bethléem. » Jenkins !

CANILHAC.

Elle est bonne, celle-là.

GOESSARD.

Elle est excellente.

JANSOULET.

Et je n'y suis pas ! — Marquis ?

MONPAVON.

Abominable ! Comprends pas.

CANILHAC, à Goëssard

Et votre article ?

GOESSARD.

Il servira pour Jenkins

JANSOULET.

Je n'y suis pas. Non, non ! Voilà leur liste tout entière !... Je n'y suis pas !

JENKINS, à la cantonade.

Où est-il ?

CANILHAG.

C'est Jenkins.

SCÈNE V

LES MÊMES, JENKINS

JENKINS, entrant précipitamment.

Où est-il ? où est-il ? (Jansoulet contient sa colère et ne bronche pas.) C'est une infamie ! une infamie épouvantable ! — Cela ne peut pas être ! — Cela ne sera pas ! — Voilà ma croix et mon brevet ; je ne saurais les conserver ! (Il présente une grande enveloppe et un petit écriin à Jansoulet.)

JANSOULET.

Comment !

JENKINS.

C'est pour vous que je l'ai demandée, cette croix ; elle devrait vous appartenir.

JANSOULET.

Je suis de votre avis, elle devrait... mais elle ne m'appartient pas.

JENKINS.

Eh bien ! je ne la porterai que lorsque j'aurai vu le ruban rouge à votre boutonnière.

MONPAVON.

Pour le quinze août.

JENKINS.

Oh ! ça, j'en prends l'engagement sacré !

Vrai?

JANSOULET.

Sur l'honneur.

JENKINS.

JANSOULET.

Portez-la, Jenkins, portez-la... je ne vous en veux pas.

MONPAVON.

Très fort, ce Jenkins. S'en défier. (On remonte vers le fond.)

DE GÉRY, à part.

Pauvre homme ! il me fait pitié ! (A Jansoulet.) Monsieur, vous m'avez offert d'être votre secrétaire ; j'hésitais tout à l'heure, maintenant j'accepte.

JANSOULET, très ému.

Oh ! merci, monsieur de Géry, merci !

AMY FÉRAT, au piano.

Une valse ?

PIEDIGRIGGIO, à la table de jeu.

Un bac ?

MONPAVON.

Un bac ? cinq cents louis en banque.

JANSOULET, à gauche, près de la cheminée, à de Géry.

Asseyons-nous, nous autres, et causez-moi un peu de maman.

(Canilhac joue une valse. On danse. — Chant, tapage.)

TROISIÈME TABLEAU

Chez Félicia.

Atelier élégant, rue François 1^{er}. — Un buste commencé et recouvert. — Des groupes, des tableaux, des objets d'art, des étoffes. — Bibelots japonais. — Grande cheminée Louis XIII. — L'atelier est éclairé à droite par un vitrage devant lequel se trouve un grand marchepied. — Au fond, quatre ou cinq marches tenant toute la largeur du théâtre; sorties sur l'estrade à droite et à gauche. — Porte au premier plan à droite. — Du même côté, un divan. — En face du buste, vers la gauche, une petite estrade avec un fauteuil. — Au premier plan à l'extrême gauche, une petite table. — Au lever du rideau, Félicia, debout près du divan à droite, joue avec Kadour, son grand lévrier.

SCÈNE PREMIÈRE

FÉLICIA, CONSTANCE

FÉLICIA, à son lévrier.

Allons, Kadour... assez... laisse-moi travailler.

(Elle renvoie le chien et va au buste.) Pas de jour... (Elle monte sur le marchepied pour tirer un rideau, regarde au dehors par le vitrage et reste pensive.)

CONSTANCE, qui brode près de la petite table à gauche.

Que regardes-tu, Félicia ?

FÉLICIA.

Rien, la pluie. Voilà bien le temps qu'il me fallait aujourd'hui. Si tu les voyais patauger... Sont-ils vilains!... Sont-ils sales!... Que de fange!

Il y en a partout, dans les rues, sur les quais, jusque dans la Seine, jusque dans le ciel. Oh ! c'est bon la boue quand on est triste... Je voudrais tripoter là-dedans, faire de la sculpture avec ça, une statue de cent pieds de haut qui s'appellerait : « Mon ennui ». (Elle descend du marchepied.)

CONSTANCE, elle se lève sans quitter sa broderie, et va vers Félicia.

Mais pourquoi t'ennuies-tu, ma chérie ? N'as-tu pas tout ce qu'il faut pour être heureuse ?

FÉLICIA.

Oui, tout ce qu'il faut. — Il paraît que cela ne suffit pas.

CONSTANCE.

Tu as le talent, la gloire ; tu as la beauté. Tous les hommes sont à tes pieds, les plus riches, les plus puissants... (Insistant.) les plus puissants...

FÉLICIA, avec violence.

Tais-toi, tu m'agaces. (Constance baisse la tête et reprend tranquillement sa broderie.) Pardon, ma bonne Crennitz ! je suis folle, tu le sais ; je te récompense bien mal de ton sacrifice ; cela doit te coûter d'abandonner pour moi ton petit coin de Fontainebleau.

CONSTANCE, avec douceur.

Je songeais à me fixer près de toi.

FÉLICIA.

Tu ferais cela ?

CONSTANCE.

Tu sais, je ne suis pas gênante. Tu feras ta sculpture, je mènerai ta maison. — Ça te va-t-il ?

FÉLICIA.

Ah! marraine, que tu es bonne!... Oui, oui, ne me quitte plus, reste toujours avec moi. La vie me fait peur.

CONSTANCE.

C'est pourtant une bien douce chose que la vie, même quand elle s'achève.

FÉLICIA.

Oh! toi...

CONSTANCE.

J'ai été malheureuse quelquefois, rarement. Je ne m'en souviens plus. — Je vieillis maintenant, mais que m'importe? Je suis toujours, pour moi — pour moi seule — la Crennitz aînée, l'illustre danseuse que l'Europe entière a applaudie.

FÉLICIA.

Et tu revis dans ton bonheur d'autrefois, sans un regret?...

CONSTANCE, souriant.

Ah!

FÉLICIA.

Sans une pensée d'amertume?...

CONSTANCE.

J'ai vu à mes pieds des princes, des rois. Un soir, je venais de danser *Giselle*. — Mais je t'ai déjà raconté cette histoire-là. — Sais-tu quand l'idée m'est venue de te proposer de tenir ta maison? Ce matin, quand tu as reçu ce billet du duc de Mora.

FÉLICIA.

Cela t'a étonnée, n'est-ce pas, ce sans-façon de grand seigneur? « Nous avons à causer de cette Exposition: il nous faut la grande médaille;

j'irai dîner chez vous demain. » Que veux-tu? je suis artiste, moi; j'ai accepté. Et tu as pensé?...

CONSTANCE.

J'ai pensé que, seule, tu n'aurais jamais su recevoir le duc...

FÉLICIA.

Ah!

CONSTANCE.

Moi, j'ai déjà tout préparé sans que tu t'en aperçoives. Ce sera un peu dépareillé, mais ça aura grand air. Un soir, je revenais de danser *La Sylphide*; on me fait dire qu'un prince me demande à souper. — Que devenir? On ne refuse pas sa porte à un prince, surtout à cette heure-là — et je n'avais rien. — Je lui ai fait faire des crêpes à lui-même. — C'a été le plus beau jour de sa vie. — Mais sois tranquille; ce n'est pas le cas. — Le duc sera ravi... Je lui ai préparé un plat de pâtisserie dont il raffolera, ton duc, si c'est un homme de goût. Je vais surveiller ça.

FÉLICIA.

Va, ne te gêne pas, ma bonne.

CONSTANCE.

Des gâteaux viennois, mignonne, faits par la Crenmitz aînée! Ah! autrefois, lors de mes débuts là-bas, on se serait battu pour en avoir un.

(Elle sort légèrement, en danseuse, par la petite porte de droite.)

SCÈNE II

FÉLICIA, seule.

Voilà ce que j'ai eu de meilleur, de plus sé-

rieux dans la vie... ma seule amitié, ma seule sauvegarde... C'est ce papillon qui m'a servi de mère. (Elle s'approche du buste, se prépare à travailler et s'arrête énermée.) Ah! non. (En allant s'étendre sur un canapé.) Je l'envie, cette pauvre Crennitz, qui passe des journées entières sur sa chaise, souriant toute seule à son passé. Je n'ai même pas cela, moi, de bons souvenirs à ruminer. (De Géry entre doucement. — Elle ne se retourne pas.) Qui vient là? je ne reçois pas.

SCÈNE III

FÉLICIA, DE GÉRY

DE GÉRY.

J'aurais bien voulu vous parler, cependant.

FÉLICIA.

Tiens, c'est vous! Depuis quand êtes-vous revenu?

DE GÉRY.

Depuis deux jours.

FÉLICIA.

Deux jours?... c'est beaucoup. Je suis heureuse de vous voir. Vous venez du midi?

DE GÉRY.

Je viens de mon pays, du village où je suis né; mais je vais vous dire tout de suite ce que j'ai à vous dire. Dans un moment, je ne pourrai plus... Vous n'êtes jamais seule.

FÉLICIA.

Attendez. (Elle va vivement au fond.) Je n'y suis pour

personne. (Revenant.) Là, maintenant, causons. (Elle le fait asseoir près d'elle.)

DE GÉRY.

J'ai rencontré hier le marquis de Monpavon.

FÉLICIA.

Ah! oui... (L'imitant.) Chose... machin... ps... ps...

DE GÉRY.

Il m'a confié qu'en mon absence vous aviez bien voulu vous occuper de moi.

FÉLICIA.

C'est un indiscret.

DE GÉRY.

Et que vous m'aviez recommandé au duc de Mora.

FÉLICIA.

Cela vous a déplu?

DE GÉRY.

Je vous l'avoue.

FÉLICIA.

On vous a raconté qu'il m'aimait?

DE GÉRY.

Oh! ce n'est pas cela.

FÉLICIA.

Si, si, dites-moi que c'est cela... vous avez raison. Moi, cela me paraissait si naturel de recommander un ami à un ami. Je ne pense jamais à toutes vos petites susceptibilités. J'ai tort.

DE GÉRY.

Je voulais vous apprendre seulement que j'ai maintenant une très belle situation.

FÉLICIA.

Vous? Vraiment? Oh! la bonne nouvelle! Que faites-vous?

DE GÉRY.

Je suis secrétaire de Bernard Jansoulet.

FÉLICIA.

Du Nabab?

DE GÉRY.

Oui.

FÉLICIA.

Tenez, le voilà. (Elle découvre le buste.)

DE GÉRY.

Ah! oui... vous faites son buste.

FÉLICIA.

C'est Monpavon qui me l'a présenté. Il m'a plu tout de suite... Ce masque d'Éthiopien blanc sera superbe en marbre... et pas banal au moins, celui-là. (Allant au buste.) N'est-ce pas?... Ce sera bien, avec quelques retouches là et là... Ce n'est pas fini, vous savez?

SCÈNE IV

LES MÊMES, CONSTANCE

CONSTANCE, entrant de droite, avec une assiette de pâtisserie.

Je crois, ma mignonne, qu'il serait bon de songer à ta toilette. Ah! pardon. Tiens, c'est M. Paul! Je vais vous faire goûter un de mes gâteaux.

FÉLICIA, tranquillement.

Laisse-le donc; tu lui en offriras à dîner.

CONSTANCE, stupéfaite.

A dîner?

FÉLICIA.

Mais, oui; je le garde à dîner avec nous.
 (A de Géry.) Oh! je vous en prie, ne me dites pas non. C'est un service véritable que vous me rendez en restant ce soir.

DE GÉRY.

On a parlé de toilette. C'est un dîner où vous aurez du monde?

CONSTANCE, naïvement.

Oui.

FÉLICIA.

Mon dîner? Mais je le décommande. — Voilà comme je suis... Nous serons seuls, tous les trois, avec Constance.

CONSTANCE.

Félicia, mon enfant, tu n'y songes pas. Eh bien! Et le personnage qui va venir tout à l'heure?

FÉLICIA.

Je vais lui écrire de rester chez lui, parbleu!

CONSTANCE.

Mais il est trop tard.

FÉLICIA, écrivant sur un coin de table.

Pas du tout. Tu vas lui faire porter ça.

CONSTANCE.

Quelle étrange fille! Mon Dieu! mon Dieu!

DE GÉRY.

J'ai, ce soir, de graves occupations.

FÉLICIA.

Vous êtes libre jusqu'à sept heures et demie.

DE GÉRY.

Mais...

FÉLICIA.

Oh ! je n'admets pas d'excuse. (Pliant sa lettre.) Là. La migraine n'a pas été inventée pour Kadour... La bonne soirée que nous allons passer? — Embrasse-moi donc, Constance. Cela ne nous empêchera pas de faire honneur à tes gâteaux. (A de Géry.) Vous ne trouvez pas cela très correct, n'est-ce pas? Vous êtes un affreux bourgeois, mon cher de Géry. Mais c'est ce qui me plaît en vous... par opposition, sans doute, parce que je suis née sous un pont, dans un coup de vent.

CONSTANCE.

Oh ! ma fille, est-ce que tu vas faire croire à M. Paul que tu es née sous un pont ?

FÉLICIA.

Laisse-le croire ce qu'il voudra. Ma lettre n'est pas partie ?

CONSTANCE.

Ah ! je l'oubliais. Moi aussi, un soir, je venais de danser *La Péri*... j'écrivis à un prince du sang que j'avais la migraine, pour souper seule, avec un étudiant. Il était charmant. (Elle sort par le fond, à droite.)

SCÈNE V

FÉLICIA, DE GÉRY

FÉLICIA.

Oh ! que je suis contente.

DE GÉRY.

C'est le duc de Mora qui devait dîner ici ?

FÉLICIA.

Oui... Je m'ennuyais... Un jour de pluie... Ces journées-là sont mauvaises pour moi.

DE GÉRY.

Est-ce que la duchesse devait venir?

FÉLICIA.

La duchesse? non. — Je ne la connais pas.

DE GÉRY.

Eh bien, à votre place, je ne recevrais jamais chez moi, à ma table, un homme marié dont je ne verrais pas la femme. Vous vous plaignez d'être une abandonnée. Pourquoi vous abandonner vous-même? Quand on est sans reproche, il faut se garder du soupçon. Est-ce que je vous fâche?

FÉLICIA.

Non, non, grondez-moi. Je veux bien de votre morale; elle est droite et franche, celle-là. Voyez-vous, j'ai besoin qu'on me conduise. (Elle lui tend la main. — Jansoulet paraît au fond, à gauche.)

SCÈNE VI

FÉLICIA, DE GÉRY, JANSOULET

FÉLICIA, stupéfaite, se levant.

Qui est là? ...qui se permet?...

JANSOULET, un peu interdit.

Je supposais que la consigne n'était pas pour moi.

FÉLICIA.

Ah... vraiment!

JANSOULET.

N'est-ce pas l'heure de la séance?

FÉLICIA, très contrariée, nerveusement.

Oui, vous avec raison. (Allant au fond.) J'y suis pour tout le monde.

JANSOULET, apercevant de Géry.

Té! Vous ici! Vous connaissez donc mademoiselle Ruys?

FÉLICIA, ironique.

M. de Géry a cet honneur.

DE GÉRY.

Mais je vous laisse...

FÉLICIA.

Oh! vous pouvez rester; je travaillerai devant vous, cela ne me dérange pas.

DE GÉRY.

J'ai quelques affaires urgentes.

JANSOULET.

Pour moi. (Reprenant son aplomb). M. de Géry vous a-t-il appris, mademoiselle, que je lui faisais une situation superbe?

DE GÉRY.

Oui, monsieur, j'ai fait part à mademoiselle Ruys de la bonne chance qui m'arrivait.

JANSOULET.

Il m'a été recommandé par ma pauvre bonne femme de mère, et il peut dire que sa fortune est faite.

FÉLICIA, à Jansoulet.

C'est vous que je félicite, monsieur.

JANSOULET, à de Géry.

Vous avez vu mon buste? Est-ce beau, hein? est-ce beau? Ah! mademoiselle, je le couvrirais d'or et de pierreries, il ne serait pas encore payé ce qu'il vaut.

FÉLICIA.

Il vaut ce que je l'estime : pas davantage.

JANSOULET.

Et l'honneur que vous me faites! C'est tout pour moi. Quand on a ma fortune, l'argent ne compte plus. (A de Géry.) A propos, j'ai une bonne nouvelle. Le bey viendra en France, et il s'arrêtera chez moi à mon château de Saint-Romans.

DE GÉRY.

C'est décidé?

FÉLICIA.

C'est un grand honneur qu'il vous fait.

JANSOULET.

Immense... Hémerlingue en crèvera de jalousie. Je ferai au bey une réception grandiose. (A de Géry.) Et je vous prie, cher ami, de passer chez Canilhac ou à son théâtre; c'est lui qui organisera ça.

FÉLICIA.

Vous voulez un metteur en scène?

JANSOULET.

Comment ferais-je, moi? J'inviterai Monpavon. J'inviterai Boishéry.

FÉLICIA.

Comme figuration.

JANSOULET.

Goëssard...

FÉLICIA.

Pour le compte rendu aux journaux.

JANSOULET, naïvement.

Il le faut bien.

FÉLICIA, à de Géry prêt à partir.

Au revoir, monsieur de Géry.

DE GÉRY.

Au revoir, mademoiselle.

JANSOULET.

N'oubliez pas de passer chez Canilhac.

DE GÉRY.

Je crois qu'il suffira de lui écrire.

JANSOULET.

Si vous voulez.

FÉLICIA, bas à de Géry.

A sept heures et demie ; soyez exact. (De Géry sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE VII

FÉLICIA, JANSOULET

JANSOULET, posant son chapeau, quittant ses gants.

Il est très bien, ce jeune homme.

FÉLICIA.

Mais ne lui faites pas trop sentir qu'il est votre obligé.

JANSOULET, montant sur la petite estrade.

Oui, je ne sais pas dire les choses, moi. Il a une nature fière, ce Géry.

FÉLICIA.

Très fière!

JANSOULET. Il s'assied et cherche sa pose.

Je l'ai bien vu, et c'est ce qui m'a plu en lui. Je voudrais ne blesser personne, moi ; mais il est si simple de donner quand on est riche.

FÉLICIA.

Oubliez donc quelquefois votre fortune.

JANSOULET.

Je n'ai que ça.

FÉLICIA.

Vous êtes mal posé.

JANSOULET.

Il nous est difficile à nous autres méridionaux de nous tenir en place.

FÉLICIA.

Essayez pourtant. (Jansoulet change de pose.) Là... c'est mieux.

JANSOULET.

Oh ! ce sont les meilleurs moments de ma vie que je passe là, en face de vous.

FÉLICIA, souriant.

Et de mon ébauchoir.

JANSOULET.

Oui, de votre ébauchoir. Je trouve cela poétique, moi.

FÉLICIA.

Ne parlez plus, j'en suis à la bouche.

JANSOULET, après une pause.

C'est que j'aurais tant de choses à vous dire.

FÉLICIA.

Eh bien ! vous me les direz plus tard.

JANSOULET.

Il va venir des indifférents, comme toujours. Je ne vous vois jamais seule.

FÉLICIA.

Heureusement qu'il vient des indifférents ; ils vous occupent, vous ne parlez pas, et je peux travailler.

JANSOULET.

Je ne parlerai plus. (Une pause.) Quand vous faisiez le buste du duc de Mora...

FÉLICIA.

Ah ! ah ! Il était beaucoup plus sage que vous, M. de Mora.

JANSOULET.

On raconte pourtant...

FÉLICIA.

On raconte tant de choses... Je prends le coin de la lèvre.

JANSOULET.

Il vous aime, n'est-ce pas ?

FÉLICIA, impérieusement.

Taisez-vous ! (Elle travaille.) Là... maintenant, vous pouvez parler tout à votre aise.

JANSOULET.

Je ne saurai plus...

FÉLICIA.

Si... parlez... mais ne faites pas de sentiment. Cela ne vous va pas... Je veux vous avoir gai, vivant... votre nature.

JANSOULET, embarrassé.

Bon... très bien... ma nature. Ah! vous ne voudriez pas venir à Saint-Romans, assister aux fêtes du bey?

FÉLICIA.

Quelle partie de plaisir me proposez-vous là?

JANSOULET.

Cela vous amuserait.

FÉLICIA, sérieuse.

Oh! moi, rien ne m'amuse. Ah, mon Dieu! quelle cravate m'avez-vous apportée aujourd'hui? (Elle va à lui.) Défaites-moi donc ça. (Elle lui arrange sa cravate, rabattant la chemise autour du cou. Jansoulet ferme les yeux, extasié, au contact de la main de Félicia, puis brusquement lui saisit le poignet, et l'embrasse.) Eh bien!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HÉMERLINGUE, LA BARONNE

LA BARONNE, entrant vivement, suivie d'Hémerlingue, qui souffle.

Ma chère Félicia... (S'arrêtant en voyant Jansoulet.) Ah!

JANSOULET, déconcerté.

Té! té! Les Hémerlingue!

FÉLICIA.

Entrez donc, madame. L'atelier d'une artiste est un terrain neutre.

LA BARONNE.

Mais je ne suis pas le moins du monde embarrassée, ma chère; le baron non plus.

HÉMERLINGUE.

Je suis heureux au contraire de cette rencontre...

LA BARONNE, bas.

Taisez-vous. (Haut.) Je venais, ma chère Félicia, vous présenter le baron; il n'a qu'un désir, c'est d'avoir, lui aussi, son buste à l'Exposition par Félicia Ruys.

FÉLICIA.

Vous avouerez, madame, que vous venez bien tard.

LA BARONNE.

Je l'ai compris en entrant, et c'est là ce qui vous explique mon petit mouvement de désappointement. (Examinant le buste.) C'est très bien, ce que vous avez fait là.

FÉLICIA.

Vous trouvez, madame.

HÉMERLINGUE.

Oui, c'est très ressemblant.

LA BARONNE.

C'est d'une vérité... cruelle. Vous voyez, monsieur Hémerlingue, vos rêves ne peuvent pas se réaliser; vous n'êtes plus nécessaire. Je vous laisse aller à la Bourse. Je veux parler à

Félicia d'une petite protégée qu'elle m'a recommandée hier.

JANSOULET.

Au revoir, Hémerlingue.

HÉMERLINGUE, retenu par le regard de la baronne, cachant sa main, et très froidement.

Au revoir, Jansoulet... au revoir. (Hémerlingue sort.)

SCÈNE IX

FÉLICIA, LA BARONNE, JANSOULET

LA BARONNE.

Au fait... je vous dérange peut-être?

FÉLICIA.

Mais du tout, madame... je peux causer en travaillant.

LA BARONNE, s'asseyant.

Savez-vous que les artistes ont de bien grands privilèges? Vous étiez là en tête-à-tête...

FÉLICIA, riant.

Mon Dieu! oui, et nous causions même des choses les plus indifférentes.

LA BARONNE.

C'est vous qui le dites.

FÉLICIA, avec un peu de malice.

M. Jansoulet m'invitait à aller assister, à Saint-Romans, aux fêtes qu'il donne en l'honneur du bey.

LA BARONNE.

Comment?

JANSOULET.

Oui, le bey vient en France.

LA BARONNE.

Et mon mari ne le sait pas!

JANSOULET.

Et il s'arrête à mon château de Saint-Romans.

LA BARONNE.

Chez vous?

JANSOULET.

Chez moi.

LA BARONNE.

Il n'ira pas!

JANSOULET.

Pourquoi?

LA BARONNE.

Parce que je ne veux pas qu'il y aille.

JANSOULET, bondissant.

Vous ne voulez pas?

LA BARONNE.

Je vous demande pardon, ma chère Félicia, si je vous expose aux emportements de M. Jansoulet.

FÉLICIA.

Oh! moi, je ne vous entends pas. Je travaille, je m'occupe des vêtements, je n'ai pas besoin de mon modèle. Prenez-le.

JANSOULET, descendant de l'estrade, et s'approchant de la baronne.

Vous voyez bien que je suis calme, Yamina. Hémerlingue avait un bon mouvement tout à l'heure; c'est vous qui l'avez retenu.

LA BARONNE.

Moi... j'ai retenu... Avez-vous remarqué, ma

chère Félicia, que j'aie retenu M. Hémerlingue?

(Silence de Félicia.)

JANSOULET.

Enfin, voyons... expliquons-nous une bonne fois... Qu'est-ce que je vous ai fait?

LA BARONNE, à Félicia.

Il vous a raconté, n'est-ce pas, que je sortais du harem? que j'avais été esclave?

JANSOULET.

Jamais, Yamina.

LA BARONNE.

Et tu m'appelles encore par mon nom d'esclave!

JANSOULET.

Jamais je n'ai parlé de cela à âme qui vive.

LA BARONNE.

Et comment tout Paris le sait-il? Qui aurait pu le dire? Est-ce moi ou le baron? (Assise sur le divan à droite. — A Félicia.) La vraie histoire, la voici: Je l'ai aimé, moi, ce Jansoulet. Je le voyais au palais, chez le bey. Au milieu de cette indolence africaine, ce Français remuant, audacieux, ce Père du bonheur, comme on l'appelait là-bas, m'avait pris le cœur. Je savais qu'il me trouvait belle. J'obtins l'affranchissement, et un soir je vins trouver cet homme et je lui dis: Epouse-moi. Il me regarda comme si j'étais folle, éclata de rire, et me jeta en arabe une injure grossière.

JANSOULET.

Mais, Yamina, vous connaissez maintenant nos mœurs et nos préjugés.

LA BARONNE.

Il a été mieux avisé que vous, votre ami Hémerlingue.

JANSOULET.

Ne me pardonnerez-vous jamais?

LA BARONNE.

Jamais! Je suis devenue chrétienne, mais je n'ai pas appris le pardon..... (Plus bas.) Vous ne connaissez que Yamina, vous connaîtrez la baronne Marie.

JANSOULET, menaçant.

Oh! ne me regardez pas avec ces yeux mauvais...

LA BARONNE, d'une voix sourde.

Je te poursuivrai de ma haine, et je ne m'arrêterai que lorsque je t'aurai vu humilié, ruiné, déshonoré...

JANSOULET, menaçant.

Taisez-vous, ou j'oublie que vous êtes une femme!

LA BARONNE, sans s'émouvoir, ironique.

Vous voyez : le portefaix de Marseille.

JANSOULET.

Ah! vipère!

FÉLICIA.

Voulez-vous me permettre de reprendre mon modèle?

LA BARONNE.

Je vous demande pardon, Félicia; je me suis laissée aller à mon ancienne nature. Vous venez de voir la baronne avant sa conversion, mais vous me comprenez, n'est-ce pas, toute Parisienne que vous êtes?

FÉLICIA.

Non, nous n'avons pas, nous, de ces haines-là
(Il remonte sur l'estrade. — A Jansoulet.) Allons. La tête un
peu plus à gauche.

(Monpavon entre. — Félicia ne tourne même pas la tête.)

SCÈNE X

LES MÊMES, MONPAVON

JANSOULET, encore ému.

Ah! c'est vous, marquis; vous voyez, je pose :
je ne peux ni parler, ni remuer, ça me gêne un
peu.

MONPAVON.

Oui, le Midi.

JANSOULET.

Vous m'excusez?

MONPAVON.

Ne vous dérangez pas... Parlerai tout seul.
Ça va bien? Tant mieux! Bonjour, Félicia.

FÉLICIA.

Asseyez-vous.

MONPAVON, apercevant la baronne.

Madame Hémerlingue... Oh! pardon, pardon :
j'arrive trop tard, moi. — La baronne vous a
raconté notre visite chez... Vous savez? vous
vous intéressez... chose... machin... les petites...
mon cocher a l'adresse.

LA BARONNE.

Les demoiselles Joyeuse.

FÉLICIA.

Vous avez vu Aline?

MONPAVON.

On ne vous l'a pas dit?

LA BARONNE.

Pas encore, marquis; j'arrive.

MONPAVON.

Adorable!

FÉLICIA, travaillant.

N'est-ce pas qu'elle est charmante?

MONPAVON.

Robes de dix sous, cheveux à la diable, et une saveur... à un cinquième étage... (A Jansoulet.) Mon cher... j'ai raconté ce matin au duc... Pas étonné, lui... il sait tout, ce diable d'homme.

JANSOULET.

Vous avez vu le duc de Mora ce matin?

FÉLICIA.

Avez-vous pu faire quelque chose pour le père d'Aline?

MONPAVON, se retournant vers la baronne.

Avons-nous fait quelque chose? Me souviens plus.

LA BARONNE.

M. Joyeuse a froidement accueilli nos offres.

MONPAVON.

Ah! oui... Joyeuse... c'est ça : mon cocher a l'adresse.

LA BARONNE.

Il venait de trouver une place de commis à quinze cents francs.

FÉLICIA.

Par mois?

Par an.

LA BARONNE.

MONPAVON.

Et il y a des gens qui vivent très bien avec ça...
Tout à fait singulier.

JANSOULET.

Mais envoyez-le-moi donc. Je lui donnerai ce qu'il voudra sans le connaître. Je ne lui demanderai même pas de travailler.

FÉLICIA.

Il refuserait peut-être.

JANSOULET.

Lui? Pourquoi? J'ai beaucoup d'employés qui ne font rien.

LA BARONNE.

Mais oui, Félicia, puisque vous avez le Nabab, qu'avez-vous besoin de simples mortels comme nous?

MONPAVON.

Je voulais lui donner une préfecture, moi; un père qui a trois filles comme ça, voilà des choses que le gouvernement devrait encourager.

FÉLICIA.

Un intérieur bien modeste, n'est-ce pas?

LA BARONNE.

Plus que modeste.

MONPAVON.

Oui, mais particulier; pas de meubles lourds, pas de rideaux épais. Chose... machin... le soleil pas gêné pour entrer; de l'air, du jour...

une saveur de... de printemps... Très curieux...
il faut voir ça.

FÉLICIA.

Voilà l'émotion qu'il en rapporte, lui.

LA BARONNE.

Monsieur Jansoulet ira... le Père du bonheur!
et tout sera transformé. Au revoir, ma chère
Félicia. (Bas, au fond, à Félicia qui la reconduit.) Vous savez,
ce buste, il vous portera malheur.

FÉLICIA, souriant.

Oh! je ne suis pas superstitieuse.

LA BARONNE.

Vous avez tort. Au revoir, marquis. (Elle sort.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins LA BARONNE

MONPAVON, à Jansoulet, qui est descendu de l'estrade.

Vous êtes donc bien maintenant avec la...
comment donc? qui sort d'ici?

JANSOULET.

Oui, très bien.

MONPAVON.

Ah! ah! Tant mieux, très forte... cette petite
femme-là. On dit qu'elle a été chose... machin...
comment donc? odalisque... Ça me monte l'ima-
gination, moi, ces choses-là. Je le dirai à Mora.
On n'aime pas tous les jours une esclave armé-
nienne.

FÉLICIA.

Heureusement pour nous, marquis.

MONPAVON.

Oh! vous, Félicia, c'est vous qui faites des esclaves. (Bas.) Je vous jure que Mora en deviendra fou.

FÉLICIA.

Laissez-moi donc tranquille avec votre due.

(Elle fait signe à Jansoulet, qui reprend sa place.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, CANILHAC et GOESSARD

CANILHAC, entrant avec Goëssard.

J'ai rencontré Goëssard qui venait vous demander pour son journal des notes sur le buste... (S'arrêtant comme pétrifié.) Oh! admirable!

GOESSARD.

Extraordinaire!

CANILHAC, extasié.

Un mouvement!

MONPAVON.

Un... oui, c'est cela... une... Comment donc?

FÉLICIA.

Ne cherchez pas, marquis.

CANILHAC.

Ma chère Félicia, tout ce que vous avez fait jusqu'ici, c'était bien... mais ça... prodigieux.

GOESSARD.

Le succès du salon. Je l'écrirai demain dans mon journal.

JANSOULET, ravi.

Ah! mon cher Goëssard!

FELICIA, qui travaille, à Canilhac et à Goëssard.

Vous avez des cigares.

CANILHAC, s'asseyant.

Dites donc, mon cher Jansoulet, j'ai rencontré M. de Géry; il m'a parlé de Saint-Romans. Bravo! Bravo!

JANSOULET.

Oui!

FÉLICIA.

Chut!

CANILHAC.

Je m'occuperai de tout, c'est entendu. Vous viendrez marquis? et vous aussi, Goëssard? (A Félicia.) A propos, avez-vous vu le second article de Goëssard sur ma nouvelle pièce?

MONPAVON.

Un chef-d'œuvre.

CANILHAC.

Et Amy Férat la plus grande comédienne des temps modernes.

GOESSARD.

C'est ma conviction.

CANILHAC.

La mienne aussi.

FÉLICIA.

Elle n'est pas amusante, votre pièce...

CANILHAC.

Très amusante pour moi, si elle fait de l'argent.

MONPAVON.

Amusante... non, pas amusante, mais honnête.

On ne peut pas, comme dit chose..., être amusant et honnête... Une pièce honnête... voyez-vous... c'est bon... ça repose...

FÉLICIA, toujours à sa sculpture.

Ah! oui. Ça été le cri général, un frémissement d'aise, une pâmoison de bien-être! Oh! c'est bon! ça repose! Ça le reposait, ce gros Hémerlingue, soufflant dans son avant-scène de rez-de-chaussée comme dans une auge de satin cerise.

JANSOULET, avec joie.

Oh! oui... oui... c'est bien cela... une auge...

FÉLICIA.

Ça la reposait, la grande Suzanne, coiffée à l'antique, avec des frisons dépassant son diadème d'or; et près d'elle, mademoiselle je ne sais qui, tout en blanc, comme une mariée, des brins d'oranger dans ses cheveux à la chien; ça la reposait bien, allez. Ça reposait Monpavon, Goëssard, et vous aussi, n'est-ce pas, mon cher Nabab? mon Dieu! comme ça vous reposait!

CANILHAC.

Je vous prie de ne pas blaguer ma pièce tant qu'elle est sur l'affiche.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ALINE, YAÏA

(Aline et Yaïa viennent d'entrer et s'arrêtent stupéfaites devant tant de monde.)

FÉLICIA.

Aline! Entre donc, ma bonne Aline. Ah! que

c'est bien de revenir. Une amie de pension, messieurs. (Appelant.) Constance!

MONPAVON.

Les petites Machin... habillées! Ça ne les gête pas.

CANILHAC.

Très gentilles, ces deux fillettes-là.

GOESSARD.

Voulez-vous que nous les lancions?.

CANILHAC.

Si elles avaient de la voix...

GOESSARD.

Le *Messageur* dira qu'elles en ont.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CONSTANCE

CONSTANCE, entrant avec cérémonie.

Ah! monsieur le marquis...

FÉLICIA.

Ma bonne Crenmitz, voici Aline Joyeuse dont je t'ai si souvent parlé. Et sa sœur Henriette... Yaïa, n'est-ce pas?... Je vous demande pardon, messieurs... Je voudrais bien rester un moment seule avec Aline... Marraine, veux-tu reconduire ces messieurs?

JANSOULET.

Mais notre séance n'est pas terminée, et je m'étais arrangé pour vous donner toute ma journée.

FÉLICIA.

Eh bien ! restez dans le salon, avec marraine. Elle vous racontera ce qui lui est arrivé à Vienne, un soir où elle dansait *Giselle*.

CONSTANCE.

Nous pourrons causer de choses plus actuelles.

FÉLICIA, aux autres.

Maintenant, n'est-ce pas ? nous supprimons les formules. Au revoir.

CANILHAC.

Elle vous a une façon de renvoyer les gens en tas. Je noterai ça pour le théâtre ; ça simplifiera bien les sorties.

MONPAVON, regardant Aline et Yaïa.

M'ont reconnu. — Charmantes.

(Canilhac, Monpavon et Goëssard sortent par le fond à gauche.)

JANSOULET, faisant passer Constance.

Comment font-ils, eux, pour dire à cette femme-là : « Je vous aime » ? (Jansoulet et Constance sortent par le fond à droite.)

SCÈNE XV

FÉLICIA, ALINE, YAÏA

FÉLICIA, avec un soupir de soulagement.

Ah ! nous sommes seules.

YAÏA, regardant l'atelier.

Ah bien ! c'est beau ici.

ALINE.

Comment as-tu renvoyé tous ces messieurs pour moi ?

FÉLICIA.

Ces messieurs! mais ce n'est rien, ces messieurs; un Monpavon, un Jansoulet...

ALINE.

Le Nabab... C'était le Nabab...

FÉLICIA.

Tout cela ne compte guère pour moi, va. Hier, j'étais en plein travail... un peu nerveuse... je t'ai mal reçue.

ALINE.

Mais non, au contraire.

YAÏA, regardant le buste.

Bonne maman, vois donc le gros monsieur, comme il est ressemblant!

FÉLICIA, l'embrassant.

Ah! tiens, tu me fais plaisir, toi!

ALINE.

Quel talent tu as! Comme tu dois être heureuse!

FÉLICIA.

Heureuse surtout de te retrouver, petite Aline. Il y a si longtemps.

ALINE.

Je crois bien.

FÉLICIA.

Qu'as-tu fait, toi, mignonne?

ALINE.

Oh! moi, toujours la même chose; rien dont on puisse parler.

FÉLICIA.

Oui, oui. Nous savons ce que tu appelles ne

rien faire, petite vaillante; c'est donner ta vie aux autres, n'est-ce pas!

YAÏA.

Oh! oui, bonne maman est si bonne.

FÉLICIA.

Bonne maman... c'est vrai, on t'appelait bonne maman. A quinze ans, toi, tu avais déjà cet air de douceur et de gravité qui m'imposait un peu. Tu comprenais déjà la vie, une tâche à remplir gaiement. Hélas! toujours un peu folle, tu sais, ta Félicia. — Ah! ma chérie, quelle joie de te retrouver! C'est ma jeunesse qui refleurit... Te les rappelles-tu, nos rondes du pensionnat? (Elle fredonne.)

Ma sœur aînée est mariée...
C'est à mon tour de garder l'âne.
Mais quand mon tour viendra,
Gardera, gardera, gardera, garde,
Mais quand mon tour viendra,
Gardera l'âne qui voudra.

(Embrassant Aline.) Ah! comme ça me fait du bien de te revoir.

ALINE.

Moi, je suis comme étourdie de joie, et depuis que je suis entrée, je ne t'ai pas encore remerciée.

FÉLICIA.

Pour quelques personnes qui sont allées te voir de ma part, cela ne vaut vraiment pas la peine. Il paraît, d'ailleurs, que ton père avait déjà une place.

ALINE.

Oui, ma démarche était inutile, mais je ne la

regrette pas, puisqu'elle m'a prouvé que tu étais toujours la bonne Félicia d'autrefois.

FÉLICIA.

Regarde donc les albums, Yaïa... (Se rapprochant d'Aline.) Mais cette place, ce n'est pas la fortune, ce n'est même pas l'aisance.

ALINE.

C'est bien assez pour nous. Ah! si tu savais comme notre vie de famille est douce, et comme il suffit d'un sourire du père pour rendre toute la maison heureuse!

FÉLICIA.

Ah! chère petite... (Plus bas.) Mais toi, tu ne songes donc pas à te marier?

ALINE, souriant.

Moi, je suis la bonne maman.

FÉLICIA.

Oh! que tu es jolie ainsi. Attends... trois coups de crayon.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, CONSTANCE

CONSTANCE, revenant.

Ma chère, tu oublies que M. Jansoulet est là. Il est très bien, ce Nabab, mais il ne soutient pas du tout la conversation, et à moins de lui dicter mes mémoires...

FÉLICIA.

Eh! mais c'est une idée, cela. — Ramène-lé moi.

CONSTANCE,

Je te remercie. Je ne savais plus que dire. Autrefois, ce n'était jamais moi qui faisais les frais de la conversation. (En sortant.) Sauf une fois seulement, avec un prince étranger...

FÉLICIA.

Nous savons... Va, marraine.

ALINE.

Nous nous en allons.

FÉLICIA.

Comment! déjà?

ALINE.

Oui, mon père nous attend. Mais je suis bien contente de t'avoir revue...

FÉLICIA.

Et moi donc! J'irai te voir chez toi; je m'en fais une fête! Adieu, ma petite Yaïa. (Au fond, les reconduisant.) Et Elise? Vous ne m'avez pas parlé d'Elise.

YAÏA.

Elle a été refusée pour l'histoire. Chut! il ne faut pas le dire. (Aline et Yaïa sortent.)

SCÈNE XVII

FÉLICIA puis JANSOULET

FÉLICIA, après la sortie d'Aline et de Yaïa.

Aline... le doux visage, si chaste... si fier... si bon... (Elle est revenue à son dessin.)

JANSOULET, entrant du fond, à droite.

Nous reprenons la séance?

FÉLICIA, dessinant.

Non, c'est fini : assez pour aujourd'hui.

JANSOULET.

Ah!... mais je croyais... on vient de me dire...

FÉLICIA.

Oh! avec moi, vous savez?... les caprices...

JANSOULET.

C'est que je vais partir pour Saint-Romans.

FÉLICIA.

A votre retour alors?

JANSOULET.

Il faut que je m'en aille?

FÉLICIA.

Dame! (Jansoulet très ému, hésitant, a rajusté sa cravate devant une petite glace, repris son chapeau, etc... Félicia dessine toujours. — Un silence.)

JANSOULET, à part.

Nous sommes seuls... si j'osais... (S'approchant de Félicia.) Je m'en vais... je m'en vais. (Bas.) C'est pour me punir, n'est-ce pas?

FÉLICIA.

Vous punir?

JANSOULET.

Oui, tout à l'heure... un mouvement dont je n'ai pas été le maître.

FÉLICIA.

Ah! vous êtes bien bon de vous en excuser. Une fille comme Félicia... élevée à l'atelier, pêle-mêle avec les modèles, les maîtresses de son père... Quelles maîtresses, mon Dieu! Est-ce qu'on a besoin de se gêner?

JANSOULET.

Pardonnez-moi... je... je vous aime.

FÉLICIA.

Ah! oui... je sais... Comme tout le monde.

JANSOULET.

Non... non... pas comme tout le monde... mais depuis que je vous ai rencontrée, le premier jour... quand je suis entré dans cet atelier... vous n'avez pas vu?

FÉLICIA.

Je vous croyais plus honnête que Mora, vous.

JANSOULET.

Vous ne m'avez pas compris? Je suis bien bête et bien maladroit, décidément... Félicia, voulez-vous être ma femme? (Mouvement de Félicia.) Oui, ma femme. Écoutez. Voilà trente ans que je ne vis que pour l'argent. J'en suis las, de la vie de mercanti. Il y a quelque chose de meilleur que l'argent, c'est vous qui me l'avez appris. Je ne suis ni beau ni jeune, parbleu! mais à Félicia Ruys, la grande artiste, il faut une existence splendide, luxueuse, à la taille de son génie et de ses caprices, il faut à ses côtés une ambition qui double la sienne; à nous deux, que ne ferions-nous pas? Vous avez la beauté et la gloire; moi, les millions et la volonté. Oh! si tu m'aimais, vois-tu, je te mettrais si haut, si haut que nulle femme au monde...

FÉLICIA.

Si haut que ça? Vous allez me donner le vertige.

JANSOULET, changeant de ton.

Vous riez! Je suis donc bien ridicule en vous parlant de mon amour?

FÉLICIA.

Monsieur Jansoulet...

JANSOULET, très ému.

Oh! je vous en prie... ne me répondez pas encore! Si vous me disiez non, je serais capable de pleurer devant vous comme une bête. Attendez... vous réfléchirez quand je serai parti, et vous me répondrez à mon retour de là-bas... Adieu... adieu. (Il sort.)

SCÈNE XVIII

FÉLICIA, seule.

(De temps à autre elle donne nerveusement un coup de crayon à son dessin.)

Pauvre homme! Il me fait cet honneur... Il m'élève jusqu'à lui... Sa femme... Madame Jansoulet! Félicia Ruys vendue pour des millions! Oh! non, non... donnée, donnée quand je voudrai, à celui que j'aimerai! (Paraît de Géry.)

SCÈNE XIX

FÉLICIA, DE GÉRY

DE GÉRY.

Je ne suis pas en retard?

FÉLICIA:

Ah! je regrette que vous ne soyez pas revenu

plus tôt; vous auriez vu une vraie jeune fille, la jeune fille, celle que nous ne voyons pas assez, ni moi, ni vous peut-être. (Présentant son dessin.) Tenez... regardez.

Ah!

DE GÉRY, très bas.

FÉLICIA.

N'est-ce pas ravissant?

DE GÉRY.

Oui... cette jeune fille?

FÉLICIA.

Une amie de pension à moi.

DE GÉRY, très ému.

Voulez-vous me donner ce croquis.

FÉLICIA.

Très volontiers. J'en ferai un autre. (Montrant son front.) Elle est là. (Elle donne le dessin à de Géry.)

DE GÉRY, à part, regardant le dessin.

Chère Aline... Oh! non, je ne t'oublierai pas.

FÉLICIA.

Elle est gentille, n'est-ce pas?

DE GÉRY.

Oui, oui... Ah ça! qu'est-ce qu'il est arrivé à mon pauvre Nabab? Je viens de le rencontrer tout ému.

FÉLICIA.

Je crois bien, il m'a fait une déclaration...

DE GÉRY.

Vous deviez bien vous y attendre.

FÉLICIA.

Oh! mais lui, c'est pour le bon motif; il m'offre d'être sa femme.

DE GÉRY.

Et vous hésitez?

FÉLICIA.

Si j'hésite?

DE GÉRY.

Dame! un honnête homme! Une fortune colossale!...

FÉLICIA, le regardant en face.

Ah! vous pensez que sa fortune... C'est là l'opinion que vous avez de moi, vous? Alors ce buste, je l'ai fait pour plaire à ce Nabab! Eh bien, tenez! (Elle va au buste et le renverse. — Il s'écrase en un tas de boue.)

SCÈNE XX

LES MÊMES, CONSTANCE

CONSTANCE, entrant de droite.

Ah! mon Dieu! qu'as-tu fait, mignonne?

FÉLICIA.

Rien, c'est un accident. Le dîner est prêt, n'est-ce pas? Votre bras, monsieur de Géry.

QUATRIÈME TABLEAU

Chez le Nabab.

Décor du deuxième tableau.

SCÈNE PREMIÈRE

NOEL, PASSAJON, un instant BARREAU

(Noël, en grande tenue de soirée, avec un gardenia à la boutonnière, allume le lustre.)

PASSAJON, entrant.

Personne pour m'annoncer... Monsieur Noël, mon respect.

NOEL.

Oh ! monsieur Passajon... excusez-moi.

PASSAJON.

J'ai été très surpris — agréablement d'ailleurs — en recevant votre gracieuse invitation : « M. Noël prie Monsieur Passajon de venir dîner chez lui, hôtel Jansoulet. » Ah çà, mais c'est donc dans le salon des maîtres que vous recevez ?

NOEL, allumant toujours.

Je crois bien... Ils en ont bien vu d'autres, nos salons... Il y a ici un gâchis.

PASSAJON.

Je vais vous aider, mon cher monsieur Noël... Quand j'étais appariteur à la faculté de Dijon, c'était toujours moi qui allumais les bougies de

M. le Doyen. (Il monte sur une chaise, et allume les candélabres sur la cheminée à gauche.) Je vous croyais à Saint-Romans. J'ai lu dans mon journal que M. Jansoulet devait recevoir en son château de Saint-Romans le bey de Tunis.

NOEL.

C'est l'exacte vérité. Il est parti avec toute la bande, Canilhac, Boishéry, Goëssard... mais il n'a pas emmené ses gens.

PASSAJON.

Pas même vous, son valet de chambre ?

NOEL.

Il a ses raisons ; sa mère est une simple paysanne, et vous comprenez que pour nous... la position serait embarrassante... une femme en bonnet...

PASSAJON.

Je comprends, monsieur Noël.

NOEL.

D'ailleurs, j'aimais mieux rester... j'avais à rendre quelques invitations...

BARREAU, entrant par le pan coupé de gauche, en grande tenue de soirée, sauf qu'il porte son habit sous le bras et qu'il a un tablier blanc.

J'ai été obligé de mettre la main à la pâte. Oh ! quelqu'un ! (Il enlève vivement son tablier.)

NOEL, à Passajon.

M. Barreau, notre cuisinier en chef.

PASSAJON, saluant.

Monsieur, mon respect...

NOEL.

M. Passajon, employé à la Caisse territoriale.

BARREAU.

Oh ! (Il salue.)

PASSAJON.

Ancien appariteur à la faculté de Dijon.

BARREAU.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'aller faire un tour dans mon laboratoire.

NOEL.

Vous deviez vous en rapporter à l'homme de génie qui vous remplace.

BARREAU.

Un idiot — pas d'initiative — pas d'idées — pas de main — une cuisine de cochers. Et je tiens à faire bien dîner, moi, les gens que j'in vite.

NOEL.

Mieux que les amis du patron.

BARREAU.

Je t'écoute. Sapristi ! j'ai taché mon plastron en fignant ma genevoise : ah ! au fait, où met-il ses chemises, votre Jansoulet ?

NOEL.

Vous n'avez pas sa taille.

BARREAU.

C'est égal, je couperai un devant.

NOEL.

Dans l'armoire de son cabinet de toilette. (Bar-

reau sort.)

PASSAJON.

Il est très bien.

NOEL.

N'est-ce pas ? On est heureux de trouver dans sa carrière des collaborateurs aussi distingués.

PASSAJON.

Aurez-vous beaucoup de monde ?

NOEL.

Quelques amis de choix : Monpavon.

PASSAJON.

M. le marquis vous fait l'honneur ?...

NOEL.

Je parle de son valet de chambre, M. Francis.

PASSAJON.

Comment ?

NOEL.

C'est un usage du grand monde : les gens de maison prennent les noms et qualités de leurs maîtres.

PASSAJON.

Ah ! vraiment ?

NOEL.

Et ils y perdent souvent, monsieur Passajon.

PASSAJON.

Vous êtes mordant, monsieur Noël. Vous aurez donc monsieur Monpavon...

NOEL.

Hémerlingue — le petit Boislhéry — la petite Hémerlingue — la petite Jenkins — la petite Ruys... très gentille, vous verrez...

SCÈNE II

NOEL, PASSAJON, JOSEPH, ADÈLE

(Joseph et Adèle paraissent à la porte. — Joseph se campe immédiatement dans la position d'un valet qui annonce, avec une exagération comique.)

JOSEPH.

Le baron et la baronne Hémerlingue !

ADÈLE.

Mais ne m'annoncez donc pas comme ça : j'ai l'air d'être votre femme.

JOSEPH.

Eh bien, Adèle ?

NOEL, présentant.

M. Passajon, de la Caisse territoriale. (On se salue.)

PASSAJON.

Mademoiselle, mon respect.

NOEL, serrant la main de Joseph.

Ce bon Hémerlingue... Je désespérais de vous voir.

JOSEPH.

Le patron est parti pour Marseille.

NOEL.

Bah !

ADÈLE.

Il est allé couper l'herbe sous le pied à votre Nabab.

NOEL.

Quelle herbe ?

ADÈLE.

C'est le mot de Madame. Il ne voulait pas partir, le gros bonhomme, mais Madame l'avait

mis dans sa tête, et elle est forte, Madame, cristi ! qu'elle est forte ! Elle fait quelquefois semblant d'aimer Monsieur. Il y a de quoi rire ! Elle...

NOEL.

Adèle, ne racontez pas. M. Passajon est un homme chaste.

PASSAJON.

Je le fus, mais l'air de Paris, les relations... Je sens que l'atmosphère enfiévrée de la moderne Babylone me déprave.

NOEL.

Oh ! père Passajon !

PASSAJON, à Adèle.

Vous disiez, ma belle enfant ?

ADÈLE, en minaudant.

Polisson !

SCÈNE III

LES MÊMES, FRANCIS

FRANCIS, à la porte, s'annonçant.

Le marquis de Monpavon.

NOEL.

Ah ! voici Monpavon.

FRANCIS, imitant Monpavon.

Bonjour, cher... Chose... Machin... Cuisinier en chef... Barreau... Va bien ? (Changeant de ton) Je l'ai envoyé à Saint-Romans, le patron.

NOEL.

Lui aussi. — Il y sont tous.

FRANCIS.

Il voulait m'emmener, mon bonhomme. Va te faire fiche! — Je lui ai collé une blague; je lui ai dit que je mariais ma sœur. (Il prend la taille d'Adèle.)

ADÈLE, avec dignité.

Marquis, nous sommes dans le monde.

FRANCIS.

Je l'oubliais. (Il l'embrasse sur le cou.)

(Rosa paraît à la porte du fond.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSA

ROSA.

On peut entrer?

NOEL, annonçant.

Mademoiselle Ruys.

FRANCIS.

Oh! la petite Félicia. — Tu vas bien?

ROSA.

Je vous prie, Monpavon, de ne pas me troyer.

PASSAJON, à Noël.

Voulez-vous me présenter?

ROSA.

Bonjour, Hémerlingue.

NOEL.

M. Passajon.

PASSAJON.

Ancien appariteur à la faculté de Dijon.
Trente-deux années de services académiques.

ADÈLE, à Rosa.

Plus que ça de chic ! Ta maîtresse se met mieux que la mienne.

ROSA.

Elle n'a que cette robe-là d'un peu distingué. — Mes enfants, j'ai failli ne pas venir...

TOUS.

Oh !

ROSA.

La patronne a eu une crise de nerfs.

TOUS.

Félicia ?

ROSA.

Elle est pincée, vous savez. — Elle se met à rire toute seule, comme une toquée. — Et puis tout à coup : V'lan. Oh ! la la. . Oh ! la la.. de l'air... de l'eau... des sels... (Passajon saisit une carafe.) Mais non, mais non, vieux serin, ce n'est pas moi. (A Noël.) Dites donc, Jansoulet, il est amoureux de nous, votre patron ?

NOËL.

Qui ne le serait, bel astre ?

ROSA.

A bas les pattes ! je ne parle pas de moi.

NOËL.

Vous avez cassé son buste, la semaine dernière. — Il est navré, le pauvre bonhomme.

ROSA.

Ne dites rien, nous le refaisons en cachette.

NOËL.

Bah !

ROSA.

C'est une surprise que nous vous ménageons pour l'Exposition.

NOEL.

Alors, vous nous aimez?

ROSA.

Non, mais nous aimons votre amour de secrétaire.

NOEL.

Le petit de Géry?

ROSA.

Qui ne s'en aperçoit pas. — Il n'aurait qu'à dire un mot. Mais il a peur, le chérubin! Bonté du ciel! que les hommes sont bêtes!

NOEL.

A qui le dis-tu, Rosa?

ROSA.

Je vous prie, Jansoulet, de ne pas me tutoyer.

SCÈNE V

LES MÊMES, JUSTINE

JUSTINE, à la porte.

Personne pour m'annoncer? Vous êtes polis, vous autres.

FRANCIS.

Oh! la petite Jenkins! (Noël va prendre le troisième bouquet.)

JUSTINE.

Ma chère Adèle, j'ai une lettre pour vous.

JOSEPH.

Pour nous?

JUSTINE.

Les concierges m'ont remis ça en passant.

ADÈLE, prenant la lettre.

Donnez, ma chérie.

JUSTINE, à Noël.

Ils ne sont pas gênés, vos concierges.

NOËL.

Oh! madame... des mufes! (Il lui donne le bouquet.)

ADÈLE, qui a ouvert la lettre.

Tiens! C'est de la cuisinière.

JOSEPH.

De Gertrude?

ADÈLE, lisant.

« Venez vite. Il y a du nouveau. »

TOUS.

Oh!

PASSAJON.

Voilà un fâcheux contre-temps.

ADÈLE.

Dites donc une fichue guigne, homme respectable.

ROSA.

Moi, à votre place, je n'irais pas.

JUSTINE.

Moi non plus.

ADÈLE.

Oh! si, ma chère; oh! si. La maison est bonne; madame a deux robes à donner. Sapristi! j'ai renvoyé la voiture.

JOSEPH.

Prenons un fiacre.

ADÈLE.

Soit. — Je reviens.

JUSTINE.

Nous ne vous attendons pas. Ça vous fera revenir plus tôt.

ADÈLE, en sortant.

Gardez-moi des truffes. (Elle sort avec Joseph.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins ADÈLE ET JOSEPH,
puis BARREAU, puis TOM

PASSAJON.

Elle est très bien, cette jeune personne.

BARREAU, revenant en mettant son habit.

J'ai été obligé de remettre la main à la pâte.

TOUS.

Monsieur Barreau...

BARREAU.

Mais vous aurez un dîner ! je ne vous dis que ça ; ne craignez pas de prendre quelques apéritifs.

NOEL.

Absinthe, vermouth, bitter ; tout est prêt.

BARREAU.

On trouve ça commun dans le monde, parce qu'on n'a pas confiance dans son cuisinier. (A Francis.) Mais tu peux t'ouvrir l'appétit, ma vieille, je répons de tout.

FRANCIS, buvant l'absinthe.

Est-ce que le vin est bon chez vous ?

BARREAU.

Je vous ferai boire de ma réserve.

FRANCIS.

C'est que je suis habitué, moi, à boire le vin du patron.

TOUS,

Parbleu!

FRANCIS.

Mais ça ne lui coûte pas un sou de plus... Je lui fais boire le mien.

TOUS.

Ah!

FRANCIS.

Avec des eaux minérales, tout passe. — Quand je voyais avaler comme ça un Médoc de premier ordre, moi, vrai, ça me faisait de la peine. Il y a des choses qu'il faut respecter.

PASSAJON.

Oui, monsieur, oui, c'est le respect qui manque le plus à notre époque. Quand j'étais appariteur à la faculté de Dijon... (Rires.)

NOEL, à Rosa.

Un peu de bitter?

ROSA, minaudant.

Volontiers!

TOM, entrant vivement par le fond.

Après vous, messeigneurs...

NOEL, présentant.

Tom Boishéry.

TOM.

Du vermouth, sans vous commander. Je crève de soif.

FRANCIS.

De la tenue, jeune homme.

TOM.

On en aura, Monpavon. A la santé des dames...

JUSTINE.

Il est gentil, ce crapaud.

TOM, l'embrassant.

Tu trouves, toi?

JUSTINE.

Monsieur, nous ne sommes pas seuls.

TOM.

Je viens de me faire flanquer à la porte.

NOEL.

Tu quittes les Boislhéry?

TOM.

Je me le demande, si je les lâche! J'en ai assez de leur baraque.

JUSTINE.

J'ai toujours rêvé d'être chez un comte.

ROSA.

Poseuse, va...

TOM.

Je t'en souhaite... comte et comtesse de Boislhéry!... Je la connais celle-là... Les journaux ne parlent que des robes de madame et du chic épatant de monsieur! Tout ça, mes enfants, c'est du flâs, c'est du plaqué! Madame est une lanceuse, la couturière lui fournit ses robes à l'œil. Quant à monsieur... pas le sou... il se nourrit de carottes. Les Boislhéry... Oh! la la! (Il s'allonge sur un divan, une jambe sur les genoux de Passajon.)

PASSAJON, se levant, son verre d'absinthe et sa carafe à la main.

Jamais à la faculté...

ROSA.

Aurons-nous M. Alexandre?

NOEL.

Non; une déception. Il soupe à l'ambassade.

TOUS.

Oh!

TOM.

A l'ambassade? Oh! chaleur! fait-il sa tête!

PASSAJON.

M. Alexandre?

NOEL.

Le valet de chambre du duc de Mora.

ROSA.

Un gaillard qui, avec douze cents francs d'appointements, s'est fait trente mille livres de rente.

BARREAU.

Il aura craint de se compromettre en venant chez un parvenu.

FRANCIS.

Je vous crois; un homme qui a été portefaix à Marseille.

NOEL, à Francis.

Eh, eh! Monpavon, vous êtes bien content de l'avoir pour payer vos cuites de bouillotte, le portefaix de la Cannebière... On t'en collera, des parvenus comme nous, qui prêtent des millions aux rois et qui reçoivent des beys...

PASSAJON.

Parvenu ne saurait être une injure dans ce siècle d'égalité.

TOM, à mi-voix.

Jobard !

PASSAJON, qui n'a entendu qu'à moitié.

C'est la seconde fois de la journée qu'on me compare à ce marin célèbre.

JUSTINE.

Quel marin ?

PASSAJON.

Jean-Bart. Je ne sais quel rapport...

SCÈNE VII

LES MÊMES, ADÈLE

ADÈLE, revenant brusquement du fond.

Me revoilà.

TOUS, avec joie.

Ah!!!

ADÈLE, prenant des mains de Passajon le verre d'absinthe qu'il vient de se préparer pour la seconde fois, et buvant.

Je vais vous en raconter une bonne... Madame est revenue de Marseille.

TOUS, se rapprochant.

Ah !

ADÈLE.

Avec le bey. Il ne s'est pas arrêté à Saint-Romans.

NOËL.

Allons donc !

ADÈLE.

Il faut voir la joie de madame... Non, vrai, ça fait plaisir. Votre Nabab avait mis son château à l'envers. La vieille maman, avec sa coiffe, était sur les dents. On avait caché l'idiot. (A Noël.) Vous savez bien, le frère aîné ?

TOUS.

Le frère aîné?

ADÈLE.

Oui, le frère aîné est idiot. Branle-bas général. Canilhac avait organisé des arcs de triomphe. avec des lampions. Monpavon commençait à déteindre. Il faut entendre raconter ça à madame... On avait habillé des danscuses en Arlésiennes. Jansoulet s'était fait fabriquer un discours par Goëssard... On siffle. C'est le train. Frou, frou, frou, frou... Il ne s'arrête pas !

TOUS.

Oh !

ADÈLE.

Quel nez, mes enfants ! Et par là-dessus, une averse... une averse du Midi. — Non, non : il faut entendre raconter ça à madame.

NOEL.

A-t-il dû être embêté, le patron ! J'aurais voulu y être.

BARREAU.

Et moi donc !

ADÈLE.

Ce n'est pas tout : Jansoulet s'est brouillé avec Goëssard.

NOEL.

Ah ! bah !

ADÈLE.

Qui lui a flanqué un article dans le *Message*. Je vous l'apporte. — Lisez-nous ça, monsieur Passajon. (A Noël.) Eh bien, il est joli, votre patron ! Il en a fait de belles, à Paris, il y a dix ans.

NOEL.

Mon maître n'a jamais mis le pied à Paris avant cette année. De Marseille à Tunis, de Tunis à Marseille... voilà tous ses voyages.

ADÈLE.

Lisez : vous verrez.

NOEL.

Je ne verrai pas autre chose.

ADÈLE, à Passajon.

Lisez donc, homme d'âge!

JUSTINE.

Mais oui.

PASSAJON, qui regarde l'article.

Je ne le puis devant des dames.

ADÈLE.

Est-il bégueule!

ROSA.

Alors passez-nous le journal.

PASSAJON.

On y parle d'un mandarin chinois qui tenait un bateau de fleurs, près d'une barrière fréquentée par les guerriers.

JUSTINE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

(Passajon impose silence aux hommes.)

ROSA, à Passajon.

Ah! bien, si ça vous fait rougir, donnez donc le journal!

(Elles lui arrachent le journal des mains.)

FRANCIS.

Mais oui, oui... Quand j'étais au 9^e dragons, j'ai connu, près de l'École militaire, le bal Jansoulet — un sale bastringue...

NOEL.

Je vous dis, moi, que c'est de la blague! Mon patron n'est jamais venu à Paris. Jamais! jamais! jamais!

FRANCIS.

Prouve donc ça, ma vieille.

BARREAU.

Ces dames sont servies.

TOUS.

Ah!

NOEL, montrant Rosa.

Monsieur Passajon, voulez-vous offrir le bras à une de ces dames?

PASSAJON.

Volontiers. (Il est devancé près des trois femmes par Francis, Barreau, etc. — A part, vexé). Il me semble que mon titre d'ancien appariteur et mes cheveux blancs...

TOM, à Passajon.

Allons, Jean-Bart, donnez-moi votre bras.

PASSAJON, en sortant.

Je vous affirme qu'à la Faculté de Dijon... quand il y avait des dames...

(Tous, sauf Noël, sont entrés au pan coupé gauche. — Coup de timbre.)

NOEL.

C'est le secrétaire; n'ouvrons pas. (Plusieurs coups de timbre.) C'est le patron! (A Barreau, qui passe la tête, à gauche.) C'est le patron!

BARREAU.

Il est donc revenu?

NOËL.

Il va entrer... Il a sa clef... Dépêchez-vous de filer.

TOUS.

Oh!

Débâcle générale. — Ils sortent de la salle à manger en désordre, emportant au hasard un pâté, des bouteilles, des cigares, etc. — Noël les pousse vers la petite porte de droite, souffle précipitamment les bougies et enlève le plateau d'absinthe, bitter, etc.)

TOM, enlevant la boîte de cigares.

Sauvons la caisse!

PASSAJON, passant le dernier avec une bouteille de champagne qui lui part à la figure.

Jamais à la Faculté de Dijon!...

(Noël sort à son tour par le pan coupé de droite. — La scène est vide.)

SCÈNE VIII

JANSOULET, seul, puis NOËL. Jansoulet entre par le fond et va sonner à la cheminée.

JANSOULET.

Quel voyage! Enfin, me voici chez moi. Chez moi! C'est ça, chez moi, c'est ça! Ces meubles neufs déjà fanés, ces taches sur les tapis, la poussière, le désordre, une horrible odeur d'absinthe et de tabac... Un salon de paquebot, un grand wagon de première classe, avec des cousins où tous les voyageurs ont essuyé leurs bottes! C'est là mon intérieur, mon foyer... Une halle! Le voilà, le Nabab... Le voilà! Quel écœurement! (Il sonne encore, et casse le cordon de la sonnette.) On

n'entend donc pas ! Il n'y a donc plus personne !

NOEL, paraissant du pan coupé de droite ; il a remplacé en hâte son habit par une vareuse.

Monsieur...

JANSOULET.

Ah ! c'est vous !

NOEL.

Je m'étais couché. Je n'attendais pas monsieur ce soir.

(On entend un coup de timbre.)

JANSOULET.

Qui peut venir à cette heure ? (A Noël.) Je n'y suis pas. Allez ! Mais allez donc !

NOEL, sortant.

Mais on m'a changé mon Nabab !

(Il va pour sortir. — De Géry paraît à la porte.)

SCÈNE IX

JANSOULET, DE GÉRY

JANSOULET.

Vous, mon cher de Géry ! (Noël sort.)

DE GÉRY.

J'ai reçu une dépêche de Bompain. Je sais ce qui s'est passé.

JANSOULET, éclatant.

Ah ! mon ami... J'ai été bafoué, humilié ! Ils ont tous été témoins de ma honte... Monpavon, Boishéry, Canilhac, Goëssard...

DE GÉRY.

Goëssard y était ?

JANSOULET.

Tous, tous ! Et ils me consolaient ! Et leur consolations banales me levaient le cœur. (Un silence.) Vous ne me dites rien, vous ; je vous remercie. (Il serre la main à de Géry.)

DE GÉRY.

Qu'est-ce que vous avez eu avec Goëssard ?

JANSOULET, cherchant.

Goëssard ? Il est venu m'apporter un article ignoble contre la baronne, et m'a demandé cinquante mille francs pour cela. Les Hémerlingue sont mes ennemis, et ils viennent de me porter un coup terrible ; mais je ne me sers pas de ces armes-là. Goëssard est une canaille !

DE GÉRY.

Et vous le lui avez dit ?

JANSOULET.

Oui, je le lui ai dit.

DE GÉRY.

C'est un ennemi dangereux que vous vous êtes fait là.

JANSOULET.

Eh ! que m'importe Goëssard ? On le paye pour parler ; on le payera pour se taire.

DE GÉRY.

On a si vite lancé une calomnie...

JANSOULET.

Je n'ai peur de rien. Sans le sou, ou de l'argent plein les poches, à Tunis comme sur le quai de Marseille, j'ai toujours vécu au grand jour.

DE GÉRY, vivement.

Vous n'étiez jamais venu à Paris? Et vous pourriez le prouver, n'est-ce pas?

JANSOULET.

Est-ce donc nécessaire?

DE GÉRY.

Tenez... Lisez.

JANSOULET.

Quoi?

DE GÉRY.

Le *Messenger* de ce soir. Lisez. Lisez jusqu'au bout. (Un silence.)

JANSOULET, après avoir lu, se lève.

Tonnerre de Dieu! Les misérables! Qui a écrit cela?

DE GÉRY.

Ce n'est pas pas signé, mais c'est dans le journal de Goëssard, et je jurerais...

JANSOULET.

Je l'étranglerai.

DE GÉRY.

Ce ne sera pas une réponse.

JANSOULET.

Ce sera la mienne, la seule!

DE GÉRY.

Il vaudrait mieux vous justifier... Cela vous est si facile.

JANSOULET.

Pardieu! à cette époque dont on parle là, je ne quittais pas Tunis; mais pour me justifier, mon cher de Géry, il faudrait... Non, je ne peux

pas... Et il sait bien que je ne peux pas, le misérable... Ah, c'est une infamie! une infamie!

(Il froisse et jette le journal.)

DE GÉRY.

Ah! monsieur Jansoulet, voilà qui devrait vous ouvrir les yeux. — Vous voyez où vous êtes, en plein bois: vous êtes entouré d'embûches, de mensonges, de trahisons... Tout le monde vous vole, et quand on ne peut plus vous voler, on vous diffame... On vous compromet dans des spéculations véreuses... Cette Caisse territoriale...

JANSOULET

Oui, vous avez raison... et savez-vous ce que je leur reproche le plus? C'est de me rendre méchant; oui, méchant et soupçonneux...

DE GÉRY.

Tenez, laissez-moi vous donner un conseil d'ami sûr et désintéressé... Retirez-vous de ce guêpier; liquidez votre situation. — Elle est encore superbe. — Renoncez à Paris, à ce monde pour lequel vous êtes si peu fait...

JANSOULET.

Quitter Paris? Je ne peux pas.

DE GÉRY.

Vous ne pouvez pas?

JANSOULET.

Je ne peux pas parce que j'aime... Oui, j'aime... et au moment où je sens tout crouler autour de

moi, cet amour seul reste debout. Je ne partirai pas.

DE GÉRY.

Je suis trop votre ami, et je vois le danger trop grand pour ne pas insister...

JANSOULET.

Ils m'ont dit que je pourrais faire ma maîtresse de Félicia. — Ma maîtresse... Je n'ai pas su... Je veux en faire ma femme.

DE GÉRY.

Vous ?

JANSOULET.

Oui, c'est pour elle que je veux lutter encore, pour elle que je veux être quelque chose dans mon pays. Quand je lui ai offert de l'épouser, elle n'a pas répondu. Si je réussis, elle cédera peut-être, à moins qu'elle en aime un autre plus jeune... Et pourtant, je ne peux pas renoncer à cette femme... Puis-je y renoncer, je vous le demande ? vous qui savez ce qu'elle est, vous qui la connaissez, car vous la connaissez... je vous ai vu chez elle... (Changeant de ton.) Oui, je me souviens, je vous ai vu chez elle, la porte fermée pour tout le monde... Et vous me conseillez de partir!... Mais le jour où mon buste a été brisé, vous étiez là...

DE GÉRY.

Oui, j'y étais.

JANSOULET

Comment cela s'est-il fait ?

DE GÉRY.

Un accident...

JANSOULET, le regardant dans les yeux.

Êtes-vous bien sûr que c'est un accident?

DE GÉRY, embarrassé.

Mais...

JANSOULET, avec éclat.

Allons donc! Elle l'a brisé pour vous plaire!
Vous l'aimez, et elle vous aime!

DE GÉRY.

Il n'a jamais été question d'amour entre nous.

JANSOULET, sans l'écouter.

Mais c'est bien évident qu'elle vous aime!
Comment ne vous aimerait-elle pas? Vous êtes
jeune, vous êtes beau, vous! et vous me con-
seillez de partir, vous voulez que je disparaisse!
vous voulez me la prendre!

DE GÉRY.

Monsieur...

JANSOULET, avec une violence croissante.

Vous me la prendrez, et je vous enrichis pour
que vous me la preniez!...

DE GÉRY.

Assez, monsieur; je n'aurais qu'un mot à dire
pour me justifier, mais je ne m'abaisse pas
jusque-là. Il est grand temps que je vous quitte,
en effet. Je vous remercie de me le rappeler. —
Depuis longtemps déjà ma conscience d'honnête
homme me reproche de rester inutile à mon
poste. — J'assiste à un désastre, à un pillage
contre lesquels je ne puis rien. Je donne à vos
parasites des poignées de main qui me désho-

norent. J'étais votre ami, et je pouvais paraître leur complice. Le ciel m'est témoin, monsieur Jansoulet, que je désirais ardemment vous être utile. Vous êtes injuste envers moi. Je vous pardonne. Adieu! (Il sort.)

SCÈNE V

JANSOULET, puis NOEL, puis UN FACTEUR
DU TÉLÉGRAPHE

JANSOULET.

Non... il n'est pas parti... c'est impossible. Je l'aimais comme un fils, et il s'en va ainsi tranquillement! Sa fierté... Allons, c'est bien, il n'a pas de cœur... Il ne vaut pas mieux que les autres. (Il tombe sur sa table, accablé.) Seul! me voilà bien seul, cette fois! (Avec fureur, à Noël qui paraît au fond.) Qui vient là?

NOEL.

Une dépêche, monsieur. (Paraît un employé du télégraphe.)

JANSOULET.

Qu'est-ce que c'est encore? Ah! mon Dieu! quelque malheur... (Regardant la signature de la dépêche.) Le duc de Mora? « Il y a une élection en Corse; vous êtes candidat officiel: venez causer avec moi demain matin. — Duc de Mora. » Le duc! Le duc qui refusait de me voir! c'est le duc qui a écrit cela? O mon duc! mon sauveur! Tiens, toi!.. (Il fouille dans ses poches et remplit d'or la casquette du facteur ahuri.) Député! je serai député! Tiens, toi, prends encore. (Il lui donne encore de l'or à poignées.)

NOEL.

Il est fou!...

JANSOULET.

Député! ministre peut-être! Et j'aurai Félicia!
Tonnerre de Dieu!

CINQUIÈME TABLEAU

A l'Exposition. — Un coin du jardin du Palais de l'Industrie, le jour de l'ouverture du Salon. Grands massifs de plantes exotiques et de fleurs ; allées sablées. — Plâtres et bronzes. — Le buste du Nabab en terre cuite, par Félicia. — Du côté opposé une grande figure drapée. — Vers le centre, le groupe de Carpeaux, en plâtre : Les quatre parties du monde. — Au fond, le grand vitrail. — Bancs et sièges. — De temps à autre, pendant tout le tableau, des visiteurs, plus nombreux vers la fin.

SCÈNE PREMIÈRE

GOESSARD, AMY FÉRAT, ROSE FÉRAT, puis LA BARONNE, par instants, CONSTANCE, rôdant parmi les groupes. Goëssard prend des notes, près du buste du Nabab. Amy Féral et Rose Féral passent.

ROSE FÉRAT.

C'est assommant, les jours d'ouverture... On ne regarde que ce qui est exposé.

AMY FÉRAT.

Tiens ! Goëssard. (Regardant le buste du Nabab.) Décidément, il n'y a que ça de chic pour une femme, la sculpture. (A Goëssard.) Je m'en vais faire ton buste.

GOESSARD, prenant toujours des notes.

Ça sera du propre... (Les deux femmes passent. La baronne entre de gauche.)

GOESSARD, l'apercevant.

Madame la baronne...

LA BARONNE.

Ah ! c'est vous?...

GOESSARD.

Vous venez de bonne heure au Salon.

LA BARONNE.

Oui, les jours d'ouverture, l'après-midi est tellement cohue... et puis je voulais m'assurer...
(Montrant le buste du Nabab.) Ah! on me l'avait bien dit.

Le voilà. Est-il laid!

GOESSARD.

Horrible! un Kalmouck!

LA BARONNE.

Ce n'était donc pas vrai, cette histoire de ce buste brisé?

GOESSARD.

Et refait en huit jours... Allons donc... une réclame... De la banque d'artiste... Ça empoigne toujours les bourgeois, ces choses-là. Mais je m'en vais vous l'éreinter.

LA BARONNE.

Éreinter qui? Le buste ou le modèle?

GOESSARD.

Tous les deux... Le Nabab, surtout: je ne le lâche pas. Vous avez été contente de mon article de l'autre jour?

LA BARONNE.

Oui, pas mal... mais ce n'est pas encore ça... vous le rendez odieux... je le voudrais ridicule.. ridicule par la boutique paternelle... par sa mère, la vieille paysanne...

GOESSARD.

Le fait est qu'elle a un bon petit bonnet, la

mère Françoise!... Je l'ai vue à Saint-Romans...

LA BARONNE, souriant.

Il n'y a que les femmes qui s'entendent à faire ces piqûres-là. Je vous donnerai des notes.

GOESSARD.

Mais vous m'en donnez...

LA BARONNE.

Quant à son passé parisien... le bal Jan-soulet...

GOESSARD.

Une trouvaille...

LA BARONNE.

Ne l'escomptez pas trop... Ce sera bon à la Chambre, pour faire annuler son élection, s'il est nommé.

GOESSARD.

Il sera nommé.

LA BARONNE.

Est-ce que vous savez?

GOESSARD.

Non. La dépêche n'est pas encore arrivée au journal, mais il a le duc pour lui.

LA BARONNE.

C'est vrai!

GOESSARD.

Et quand on a le duc dans son jeu... Mora, voyez-vous, baronne, c'est la plus brillante incarnation du régime actuel. Ce qu'on voit de loin dans un édifice, ce n'est pas la base solide ou fragile; c'est la flèche dorée et fine, brodée,

découpée à jour, ajoutée pour la satisfaction du coup d'œil. Ce qu'on voit de l'Empire, en France et dans toute l'Europe, c'est Mora.

LA BARONNE.

Un homme comme lui, faire son ami de ce marinier du Rhône...

GOESSARD.

C'est Félicia Ruys qui...

LA BARONNE.

Vous le lui ferez payer, n'est-ce pas?

GOESSARD.

Attendez un peu. Vous allez lire mon article dans une heure. D'abord, je la trouve infecte, cette sculpture : c'est flou... (Avec un coup de pouce en zigzag.) Ça manque de modelé...

CONSTANCE, s'approchant.

On parle d'elle!

GOESSARD, apercevant près de lui Constance, et s'interrompant tout à coup.

Superbe! superbe! prodigieux! (La figure de Constance s'épanouit.)

LA BARONNE.

Qu'est-ce qui vous prend?

GOESSARD, bas.

La Crenmitz qui rôde pour savoir ce qu'on pense de sa filleule. (Haut.) Ce n'est pas du talent... c'est du génie!...

LA BARONNE, à Constance.

Ah! c'est vous, ma bonne demoiselle Crenmitz?

CONSTANCE.

Oui, j'attends Félicia qui cause là-bas avec des messieurs du jury. N'est-ce pas que c'est bien?

GOESSARD et LA BARONNE.

Merveilleux!

CONSTANCE.

Elle a tant de talent... Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce buste a été refait en huit jours.

GOESSARD, jouant la stupeur.

En huit jours?

LA BARONNE.

Cela tient du prodige.

CONSTANCE.

N'est-ce pas? (Elle s'éloigne, et va vers un autre groupe.)

GOESSARD.

Elle est bien montée, la réclame... Ah! Canilhac!

SCÈNE II

LES MÊMES, CANILHAC

CANILHAC, entrant de droite.

Madame... mon cher Goëssard... Avez-vous vu la peinture?

LA BARONNE.

Non, pas encore.

CANILHAC.

J'en viens... Il n'y a rien, cette année.

GOESSARD.

Comme toujours, du reste.

CANILHAC.

Le grand art est fini... Je m'en moque, mais je le constate... (Voyant le buste.) Ah! ah! voilà notre Nabab!... Parfait... cette tête d'aventurier... cette grosse lèvre retroussée... ce sourire bon enfant... une vraie revanche du désastre de Saint-Romans.

LA BARONNE.

Vous trouvez cela bien, vous?

CANILHAC.

Moi? ça m'est égal. (Apercevant Constance.) Superbe! superbe! (A Constance, feignant la surprise.) Ah! c'est vous, mademoiselle Crenmitz?

CONSTANCE.

Et figurez-vous, mon cher monsieur Canilhac, que le buste avait été brisé. En huit jours, Félicia l'a refait de mémoire.

CANILHAC.

C'est inouï!

LA BARONNE.

Inouï!

CANILHAC, à la baronne.

Je voudrais avoir une tante comme ça, moi, mes soirs de premières. (Constance va se mêler à d'autres groupes.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MONPAVON, BOISLHÉRY

MONPAVON, conduit par Boishéry, qui lui montre le buste de Jansoulet.

Ah! très bien, merci... Je le vois. Le Nabab... (Il regarde autre chose.) Très ressemblant... frappant...

BOISLHÉRY.

Mais non, marquis, par ici, par ici.

MONPAVON, regardant le buste.

Ah! oui... frappant... très fort.

LA BARONNE.

Vous êtes connaisseur, marquis?

MONPAVON.

Moi, pas du tout... suis comme le duc... plus commode d'admirer que de juger... Et ça ne blesse personne... (A Constance.) Ah! ma chère demoiselle... Tous nos compliments à notre grande artiste... mais vous-même... grande artiste aussi.

CONSTANCE, modeste.

Marquis...

MONPAVON.

Je me souviens encore de vos jambes... dans le *Corsaire*. La première fois que je vous ai revue... chez Félicia... montiez un petit escalier... vous ai reconnue tout de suite.

BOISLHÉRY, à Canilhac.

Vous savez? Félicia a aussi une grande machine en bronze... (Constance les rejoint.) C'est à voir.

CANILHAC.

Montrez-moi ça.

CONSTANCE.

Messieurs, je vais vous indiquer. (Elle s'éloigne avec eux.)

LA BARONNE, à Goëssard.

Envoyez-moi donc mon mari.

GOESSARD.

Mais où le trouverai-je?

LA BARONNE.

Vous le trouverez devant une Vénus sortant
de l'onde ou une Phryné devant ses juges.
Pauvre homme!

GOESSARD.

Je vous l'envoie, et je vais m'assurer si l'ar-
ticle a paru.

LA BARONNE.

Des nouvelles de l'élection surtout.

GOESSARD.

Parbleu!

(Il s'éloigne.)

SCÈNE IV

LA BARONNE, MONPAVON

LA BARONNE, rejoignant Monpavon.

Marquis, je vous en veux, vous...

MONPAVON.

A moi, baronne?

LA BARONNE.

Pourquoi n'avez-vous jamais demandé au duc
de lui présenter M. Hémerlingue?

MONPAVON.

Ah! oui... Sans doute... Présenter Hémer-
lingue... C'est que vous savez? Le duc... pas
facile pour les présentations...

LA BARONNE, montrant le buste.

Eh bien! Et celui-là?

MONPAVON.

Jansoulet? Mais ce n'est pas moi... Ce n'est pas moi, c'est Félicia... Diable de Mora!... Dès qu'il y a une jolie femme dans l'affaire...

LA BARONNE.

La baronne Hémerlingue n'est donc pas une jolie femme?

MONPAVON.

(Moment d'absence.) La baronne Hémerlingue?...
(Vivement.) Ah! oui! Mille pardons... femme charmante... adorable!

LA BARONNE, montrant le buste.

La duchesse me connaît... Nous sommes voisines de loges au Conservatoire... Il vous serait facile...

MONPAVON, sans conviction.

Parfaitement... Mais comment donc? Enchanté...

SCÈNE V

LA BARONNE, MONPAVON, HÉMERLINGUE

(Hémerlingue arrive en soufflant.)

LA BARONNE.

Venez donc, baron; venez donc! Voilà M. de Monpavon.

HÉMERLINGUE.

Ah!

MONPAVON.

Mais oui... certainement, il faudra prendre jour.

LA BARONNE.

Demain, par exemple.

MONPAVON.

Pas demain, non. Mora un peu souffrant, ce matin...

LA BARONNE.

Il sera guéri.

MONPAVON.

Eh! eh!... Bien fatigué... Se surmène... Mais le docteur irlandais est là... les perles Jenkins...

LA BARONNE.

Quelles perles?

MONPAVON.

Tous anémiques... gens du monde... Perles... donnent du montant. Nous en prenons tous.. Le baron aussi.

LA BARONNE, à elle-même, regardant son mari.

Est-ce qu'il en prend?

MONPAVON, à Hémerlingue.

En prend trop, le duc... Lui jouera un mauvais tour... Mais... mille pardons... prendrons jour... prendrons jour...

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VI

HÉMERLINGUE, assis, LA BARONNE,
puis CONSTANCE, au fond.

LA BARONNE.

Eh bien! Vous restez là, vous? Vous ne dites rien... Vous serez donc toujours le même? Ah! mon cher, que vous êtes lourd à remuer!

HÉMERLINGUE, se levant.

Ma bonne Yamina... Pardon, ma chère Marie... qu'est-ce qu'il fallait dire?

LA BARONNE.

J'avais mis l'affaire en train... Il fallait l'achever, décider le marquis.

HÉMERLINGUE.

Mais comment?

LA BARONNE.

Vous savez bien que Monpavon est criblé de dettes. Il y a des arguments. Soyez tranquille. Jansoulet sait en user, lui.

HÉMERLINGUE.

Vous tenez donc bien à ce qu'on me présente chez le duc?

LA BARONNE.

Si j'y tiens! Oui. Je me suis juré de vous faire parvenir. Oh! je sais bien, vous, mon cher... pourvu qu'on vous laisse digérer tranquillement sur vos sacs d'écus... Mais j'ai fait d'autres rêves, moi... Je ne veux pas que ce mercanti vous écrase.

HÉMERLINGUE.

Tu lui en veux toujours, à ce pauvre Bernard? Ce n'est pas un méchant homme.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous avez donc dans les veines, vous? Eh bien! tenez, il va venir, votre Nabab. Il viendra jouir de son triomphe; attendez-le, donnez-lui la main, et vous ne me reverrez jamais.

(Elle s'éloigne. Constance paraît.)

HÉMERLINGUE, suivant sa femme.

Yamina... Voyons... Yamina... Mais tu sais

bien que je ferai tout ce que tu veux... Ah!
quelle femme, quelle femme!

(Il s'en va derrière elle.)

SCÈNE VII

CONSTANCE, VISITEURS, au fond.

CONSTANCE, qui suivait tout le temps le baron Hémerlingue
des yeux.

Il n'a pas regardé le buste une seule fois. —
Oh! les banquiers! Je ne me rappelle pas en
avoir jamais aimé un. — Ah! si... quand j'étais
toute jeune. — Mais où est donc Félicia? (Regardant
au fond, à droite.) Ah! la voilà au bras de cet excel-
lent Jenkins.

SCÈNE VIII

CONSTANCE, FÉLICIA, JENKINS

CONSTANCE, à Jenkins.

Hein! docteur... Quel succès!

JENKINS.

Ah! c'est divin! c'est divin! (La main sur le cœur.)
Depuis Michel-Ange...

FÉLICIA, quittant son bras.

Quel beau menteur que ce Jenkins!

CONSTANCE.

Mais je t'assure... C'est ce que tout le monde
dit.... je suis là, moi... je n'ai l'air de rien...
j'écoute dans les groupes... Par exemple, on en
voit de drôles de figures... des chapeaux, des
cheveux... des barbes...

JENKINS, dédaigneux.

Oui, les jours d'ouverture, toute la Bohème est dehors.

FÉLICIA, assise dans un grand fauteuil.

Ah! çà, dites donc, Jenkins, qu'est-ce que vous appelez la Bohème? Mais la vraie Bohème, aujourd'hui, c'est vous, c'est votre monde; vraiment, je vous conseille d'en parler avec mépris. Toute votre clientèle de médecin à la mode n'est faite que de cela. Bohème de l'Industrie, de la Finance, de la Politique, des déclassés, des parvenus... et plus on monte, plus il y en a... Qu'est-ce que c'est que Canilhac?... Et Bois-lhéry?... Et Monpavon!... Et les autres?...

(Elle hausse les épaules.)

JENKINS.

Vous arrangez bien mes clients.

CONSTANCE.

Viens vite, ma fille. Écartons-nous un peu.

FÉLICIA.

Quoi donc?

CONSTANCE.

Voilà M. Jansoulet. Il ne s'attend pas à voir son buste. Nous allons jouir de sa surprise.

(Les deux femmes se tiennent un peu à l'écart.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, JANSOULET, IBRAHIM,
PIEDIGRIGGIO, MONPAVON,
CANILHAC, BOISLHÉRY

JANSOULET, triomphant, une dépêche à la main.

Oui, messieurs, c'est fait... je suis député...
une majorité de 2,000 voix!

BOISLHÉRY.

Bravo! bravo!

JENKINS, serrant avec effusion les mains de Jansoulet.

Ah, mon ami!

JANSOULET, un peu protecteur.

Bonjour, mon bon Jenkins.

JENKINS.

Son élection l'a refroidi.

JANSOULET.

Piedigriggio m'a apporté la nouvelle à déjeuner... Pourquoi n'étiez-vous pas là pour boire avec nous à cette brave petite île de Corse?

PIEDIGRIGGIO, très animé, criant.

Evviva la patria del gran Napoleone! ((Il agite son chapeau.))

MONPAVON, à Piedigriggio.

De la tenue, gouverneur... (A Jansoulet.) Mon bon, mon cher bon, suis heureux... peux pas dire.

CANILHAC, enthousiasmé.

Enfin, on va voir un homme dans cette Chambre de mannequins!

JANSOULET.

A coup sûr, je tâcherai de me rendre utile... Mais je ne suis pas un orateur, (gaiement) et l'eau sucrée de la tribune...

PIEDIGRIGGIO, exalté.

De l'eau soucrée... zamais!

IBRAHIM, rouge comme son fez, éclatant de nourriture et de vin.

Jamais!

MONPAVON.

Jansoulet, mieux qu'un orateur... homme pratique... remueur d'affaires... le duc l'a bien dit.

JANSOULET.

Oh! le duc! quel homme, ce duc!... Avec un protecteur pareil, je n'ai rien à craindre... ni personne. (Apercevant Félicia.) Mademoiselle Ruys! (Il va vers elle.) Méchante! Enfin, je vous trouve... je suis allé chez vous hier, avant-hier... vous ne m'avez pas reçu... ce n'est pas bien... Qu'est-ce que je vous ai fait? (Félicia lui montre le buste.) Ah!

FÉLICIA, passant à gauche.

Voilà ma réponse.

JANSOULET, stupéfait.

Mon buste! comment! est-ce possible? Mais alors ce qu'on m'avait dit? Mon buste à l'Exposition... mon buste par Félicia Ruys... Oh! c'est trop de bonheur! (S'avançant vers le buste.) Le voilà donc ce Jansoulet, cet enfant de la rue, le voilà, cet ancien gueux, le fils du marchand de ferraille... Il est là, rayonnant, transformé par la puissance du génie... Et tout Paris vient pour le

voir... Ah! mademoiselle, comment m'acquitter envers vous? Je voudrais vous dire ma reconnaissance et ma joie... je ne peux pas... je ne peux pas...

FÉLICIA.

Votre émotion me suffit, monsieur... elle est ma meilleure récompense... D'ailleurs, ce n'est pas moi, c'est M. de Géry surtout que vous devez remercier.

JANSOULET.

De Géry?

FÉLICIA.

Il était là quand l'accident est arrivé.

JANSOULET.

L'accident? C'était donc vrai?

FÉLICIA.

Sans doute... Et ce travail à refaire, si près de l'Exposition, me semblait impossible... mais on m'a parlé si éloquemment du chagrin que vous auriez... (Regardant autour d'elle.) Il n'est donc pas ici, M. de Géry? Je ne l'aperçois pas. (Elle s'assied.)

JANSOULET.

Je ne l'ai pas revu depuis quelques jours.

FÉLICIA.

Est-il souffrant?

JANSOULET.

Non... Il y a eu entre nous un malentendu; j'ai dû me séparer de lui.

FÉLICIA.

Ah!

JANSOULET, s'approchant d'elle et s'asseyant, à voix basse.

J'ai cru qu'il vous aimait et que vous l'aimiez.

FÉLICIA, souriant, mais très émue.

M. de Géry, m'aimer? moi! Où avez-vous vu cela?

JANSOULET.

On est inquiet de tout, quand on aime... et moi, je vous aime, vous le savez, Félicia... Et voilà que maintenant l'admiration, la reconnaissance s'ajoutent à cet amour.

FÉLICIA, souriant.

Nous ne sommes pas seuls.

MONPAVON, regardant Jansoulet.

Une déclaration en plein jardin... pas idée de ça... aucune tenue...

FÉLICIA, à Jansoulet.

Alors vous croyez que M. de Géry?...

JANSOULET.

Eh bien! oui, je suis sûr qu'il vous aime... C'est pour cela qu'il a refusé de venir à Saint-Romans, pour cela qu'il m'engageait à partir, à m'éloigner de vous...

FÉLICIA, avec un intérêt marqué.

Vraiment?

JANSOULET.

Mais qu'avez-vous à faire d'un amour pareil? C'est un homme comme moi qu'il vous faut.

(Depuis un instant, la famille Joyeuse a paru au fond. Félicia aperçoit Aline, qui hésite à s'approcher d'elle.)

SCÈNE X

LES MÊMES, ALINE; au fond, JOYEUSE, ÉLISE
et YAÏA

ALINE.

Félicia!

FÉLICIA.

C'est toi! (A Jansoulet.) Pardon, vous m'excusez...
une amie, la meilleure de toutes.

JANSOULET.

Et ma réponse? Je l'attends toujours.

FÉLICIA.

Tout à l'heure, je vous la promets.

JANSOULET.

Oh! je ne m'éloigne pas. (Il va rejoindre Monpavon,
Canilhac, etc.)

FÉLICIA.

Ma bonne Aline!

ALINE.

Que c'est beau, ma chère! quel succès! Comme
tu dois être fière?

FÉLICIA.

Laisse donc, cela m'est bien égal.

ALINE.

Qu'est-ce que tu dis? Mais tous ces éloges, tous
ces compliments, c'est la gloire, cela.

FÉLICIA.

La gloire! Un bien grand mot pour une petite
chose... Après quelques satisfactions d'amour-
propre, combien de lendemains amers, d'heures

lasses et vides!... Mais ne parlons plus de moi. Qu'est-ce que tu as aujourd'hui, ma petite Aline? tu es toute souriante, toute illuminée...

ALINE.

Moi?

FÉLICIA.

Oh! n'essaie pas de le cacher.

ALINE.

Mais, je t'assure... (Sur un regard de Félicia.) Eh bien! oui... C'est que, vois-tu, je vais me marier.

FÉLICIA.

Et tu ne me l'avais pas dit, sournoise!

ALINE.

Je ne le sais que depuis ce matin... On m'aime!... Comprends-tu cela? Moi, la bonne maman? Par exemple, il faudra attendre un peu... Il avait une position... Il vient de la perdre... mais je serai patiente.

FÉLICIA.

Tu l'aimes, ce jeune homme?

ALINE.

Oh! de toute mon âme. Il est si bon... Il consent à rester avec nous, à ne pas me séparer de mes sœurs.

FÉLICIA.

Chère mignonne! Comme tu vas être heureuse! Ah! s'épouser quand on s'aime; vivre l'un près de l'autre, l'un pour l'autre...

ALINE.

Comme tu dis cela! Et moi qui croyais que tu ne te marierais jamais.

Qui sait?

FÉLICIA.

Comment?

ALINE.

FÉLICIA.

Est-ce que tu crois que l'art suffit à une femme? Est-ce que c'est sérieux seulement, cette existence que je mène? On me fait un succès maintenant; c'est une mode, un caprice, pour un jour, un an peut-être ou deux, et l'idée que cela finira m'en ôte toute satisfaction.

ALINE.

Je ne te reconnais plus.

FÉLICIA.

Et puis... pourquoi n'aurais-je pas, comme toi, une bonne tendresse dans le cœur?

ALINE.

Ainsi, tu songerais à te marier, toi, Félicia? Avec un homme très riche, alors?

FÉLICIA.

Oh! non. A quoi bon? Avec un homme qui m'aimerait comme on ne m'a jamais aimée encore, qui comprendrait...

ALINE.

Il existe, cet homme?

FÉLICIA.

Peut-être. Oui, ce serait si bon, un mari qui me défende des autres et de moi-même; quelqu'un qui m'aime pendant que je travaille et relève de faction ma pauvre vieille Constance

qui n'en peut plus. Et puis, le bruit du foyer, des rires et des petits pas d'enfants autour de moi, quand le soir tombe et que la mélancolie de l'artiste s'éveille devant l'œuvre inachevée... Oh! que tout cela serait bon!

(Elles continuent à causer.)

SCÈNE XI

FÉLICIA, ALINE, JOYEUSE, ÉLISE, YAÏA
puis DE GÉRY

(Joyeuse, Élise et Yaïa se rapprochent.)

ÉLISE.

C'est Félicia! Oh! je voudrais bien la voir de près.

YAÏA.

Viens... je la connais... je te présenterai.

ÉLISE.

Oh! je n'ose pas.

YAÏA, d'un ton d'importance.

Viens donc... toi aussi, papa.

JOYEUSE.

Mais... mes enfants...

ALINE, à Félicia.

Dis-moi, comment s'appelle-t-il?

FÉLICIA.

Et le tien?

YAÏA, s'avancant.

Mademoiselle, voilà toute la famille Joyeuse qui vient vous présenter son compliment. Vous voulez bien, n'est-ce pas?

FÉLICIA.

Comment donc! Bonjour, monsieur Joyeuse.

(Elle embrasse Elise et Yaïa. Apercevant de Géry.) M. de Géry!

DE GÉRY, désignant le buste.

Ah! mademoiselle, c'est une belle œuvre et une bonne action.

FÉLICIA.

Vous êtes content, c'est tout ce que je voulais... (Montrant Aline.) Mon amie Aline... Vous savez... dont je vous ai parlé.

YAÏA.

Oh! il y a bien longtemps que ma sœur connaît M. Paul.

FÉLICIA.

Ah!

ALINE.

Mais oui... c'est lui... (Félicia frémissante se lève.)

JOYEUSE.

Un beau jour pour vos amis, mademoiselle Ruys... Ah! si votre père était là, comme il serait heureux!

DE GÉRY.

C'est un vrai triomphe.

FÉLICIA.

Oui, un vrai triomphe. (Elle retient ses larmes.)

ALINE.

Félicia, qu'as-tu?

FÉLICIA.

Rien, ce n'est rien...

ÉLISE, bas, à Joyeuse.

Aussi tu vas lui parler de son père!

FÉLICIA.

Je vous en prie, ne faites pas attention... la chaleur... les nerfs... tout ce monde.

— ALINE.

Veux-tu?...

FÉLICIA.

Non, laissez-moi. (A Aline.) Emmène-les, je t'en prie, je voudrais rester seule...

ALINE.

Allons, mon père, continuons... il faut voir le groupe maintenant.

ÉLISE.

Tiens! Elle pleure... C'est drôle, ces artistes... pleurer un jour comme celui-ci... (Joyeuse s'éloigne avec Élise et Yaïa. — De Géry prend le bras d'Aline et les suit.)

SCÈNE XII

FÉLICIA, puis MONPAVON ET JANSOULET

FÉLICIA.

(Un silence. — Elle suit des yeux la famille Joyeuse et de Géry qui s'éloignent.)

Il a raison! Est-ce que c'est fait pour moi, ce bonheur-là? On vient de me l'apprendre; on n'épouse pas Félicia Ruys. Allons, ma chère, il n'y a pas à dire, il faut que tu sois une fille, si tu veux être quelque chose. (Elle tire de sa poche un petit carnet, et se met à écrire.)

MONPAVON, s'approchant.

Tiens! Félicia! Toute seule?

FÉLICIA.

Ah! c'est vous, Monpavon?

MONPAVON.

Vous prenez des notes?

FÉLICIA.

Non; j'ai reçu un mot de votre duc, ce matin. Eh! tenez... vous voyez, je suis en train de lui répondre...

MONPAVON.

Je vous laisse.

FÉLICIA.

Il n'y a pas de mystère... c'est un rendez-vous que je lui donne pour demain.

MONPAVON.

Bonne nouvelle... (Il va s'éloigner.)

FÉLICIA.

Non, non, Monpavon; votre bras.

JANSOULET, s'approchant.

Je suis là, moi : j'attends.

FÉLICIA.

Ah! vous voilà, vous... Eh bien! ne soyez plus jaloux de M. de Géry, il épouse Aline Joyeuse.

JANSOULET.

Vraiment? Eh bien, et moi?... Et mon mariage?

FÉLICIA.

Comment? C'est sérieux? D'où revenez-vous, grand naïf que vous êtes? M'épouser! Ah, mon Dieu! que c'est drôle... Ah! ah! ah! (Rire nerveux.)

(Elle sort avec Monpavon.)

SCÈNE XIII

JANSOULET, GOESSARD,
AMY FÉRAT, IBRAHIM, BOISLHÉRY,
CANILHAC, PIEDIGRIGGIO

JANSOULET.

Qu'est-ce qu'elle a ? Pourquoi me refuser ?

AMY FÉRAT, au fond, à Goëssard, un journal à la main.

Pauvre Nabab ! Ah ! que c'est amusant !

JANSOULET, apercevant Goëssard.

Goëssard ! Encore une calomnie ! (Il s'élançe sur lui.)
Ah ! te voilà, canaille ! (Il saisit brusquement Goëssard à la
gorge.)

AMY FÉRAT.

Eh ! dites donc, vous.

JANSOULET, la repoussant.

Tais-toi, coquine ! (Secouant Goëssard.) Je vais t'ap-
prendre à traîner l'honneur d'un brave homme
dans la boue.

GOESSARD.

Au secours ! j'étouffe ! au secours !

AMY FÉRAT.

A l'assassin ! (On arrache Goëssard à demi évanoui à Jansoulet.
La foule s'amasse.)

GOESSARD, à Jansoulet.

Vous me rendrez raison.

JANSOULET.

Te rendre raison, canaille ! (Il lui jette son journal au
visage.)

GOESSARD, à Amy Féral.

Viens... viens... ce n'est rien... (Il l'entraîne.)

CANILHAC, regardant Goëssard.

Eh bien, vrai ! Il ne l'avait pas volé.

UN SERGENT DE VILLE, à Jansoulet.

Votre nom, monsieur ?

JANSOULET.

Bernard Jansoulet, député de la Corse. (Il donne

sa carte au gardien.)

SIXIÈME TABLEAU

Vestibule du duc de Mora.

Au fond, grand escalier; à droite, hautes portes-fenêtres, donnant sur le perron du parc. — A gauche, grande porte donnant sur une autre pièce où se trouve l'escalier d'honneur. — Au fond, à gauche, le suisse Williams, en grand costume, sa hallebarde auprès de lui, se tient debout près d'un grand registre ouvert sur une table; près du suisse, un valet de pied en grande livrée. — Un autre valet de pied se tient près de la porte-fenêtre donnant sur le perron. — Ameublement de velours rouge.

SCÈNE PREMIÈRE

ALEXANDRE, FRANCIS, WILLIAMS,
DOMESTIQUES en grande livrée, puis GOESSARD

ALEXANDRE, montrant le registre.

Williams, voici le registre... On viendra s'inscrire.

FRANCIS, arrivant de droite.

Eh bien, mon cher Alexandre?

ALEXANDRE.

Cela va mal... Le duc a passé une mauvaise nuit.

FRANCIS.

Fichu, n'est-ce pas?

ALEXANDRE.

C'est probable.

FRANCIS.

Tous mes regrets, mon pauvre ami...

ALEXANDRE.

Ah! moi, mon affaire est faite. (Goëssard entre.) Ça commence. Voilà Goëssart qui vient chercher des nouvelles pour jouer à la Bourse. Attends un peu...

GOËSSARD, affairé.

Ah! monsieur Alexandre. Eh bien? Quoi de nouveau? Tout Paris ne parle que de cette maladie.

ALEXANDRE.

Le duc va beaucoup mieux. Il montera à cheval ce soir.

GOËSSARD.

Oh! mais voilà une nouvelle inespérée.

WILLIAMS.

Monsieur veut-il s'inscrire?

GOËSSARD.

Volontiers. (Il écrit sur le registre.) Je cours faire tirer une édition spéciale du *Messenger*. (Il sort.)

ALEXANDRE, regardant sur le registre.

« Goëssard, avec toutes ses félicitations. »

(Il rit.)

FRANCIS.

Pourquoi donc lui dites-vous?...

ALEXANDRE.

Laissez donc : c'est un filou. C'est moi qui lui donnais les nouvelles de la Bourse. Nous étions associés, et il gardait tout.

SCÈNE II

LES MÊMES, CANILHAC, puis BOISLHÉRY

CANILHAC, à Alexandre.

Eh bien? Ce n'était rien, j'espère.

(Entrée de Boislhéry, qui va s'inscrire.)

ALEXANDRE.

Son Excellence va beaucoup plus mal. Le marquis de Monpavon a passé la nuit.

CANILHAC.

Ah diable!... Le docteur Jenkins est là-haut?

ALEXANDRE.

Oui. Il n'a pas encore donné son bulletin.

(Williams est debout près du registre. — Pendant les scènes suivantes, divers personnages entrent et s'inscrivent au fond, sur le registre.)

CANILHAC, à Boislhéry, qui s'est inscrit.

Ah! C'est vous, Boislhéry.

BOISLHÉRY.

C'est donc vrai? Comme cela l'a pris subitement?

CANILHAC, après s'être inscrit.

Mon cher, il abusait des perles Jenkins... Ces derniers temps surtout.

BOISLHÉRY.

Diable! Mais moi... j'en prends aussi.

CANILHAC.

Changez de régime.

SCÈNE III

LES MÊMES, JENKINS, puis MONPAVON

(Jenkins paraît au bas de l'escalier.)

CANILHAC.

Voilà le docteur... Enfin, qu'est-ce qu'il a, ce pauvre duc?

JENKINS.

Ce qu'il cherchait, parbleu! On n'est pas impunément jeune, à son âge. *(Changeant de ton.)* Ah! mes amis, je suis désespéré. *(Il leur prend les mains.)*

CANILHAC.

Mon cher Jenkins, vous prenez une responsabilité terrible. Comment... Le duc est si mal que cela... vous ne voyez personne? Vous ne consultez pas?

JENKINS.

A quoi bon?

CANILHAC.

Prenez garde.

(Monpavon est entré, non maquillé, décrépité, affaissé, méconnaissable.)

ALEXANDRE, qui était sorti un instant, à Jenkins.

Monsieur Jenkins...

JENKINS.

Qu'est-ce que c'est?

ALEXANDRE.

On vous demande là-haut. MM. Jouselin et Bouchereau viennent d'arriver pour la consultation.

JENKINS.

Qui les a fait prévenir?

Moi. MONPAVON, se redressant.

JENKINS.

Vous? (Il retient un mouvement de colère. — A Alexandre.) J'y vais.

CANILHAC. (Ils sortent.)

Il est dans ses petits souliers, l'homme aux perles...

IBRAHIM, entrant, à Canilhac.

Vous n'avez pas vu M. de Monpavon?

CANILHAC.

Non. (Ibrahim va s'inscrire sur le registre.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins JENKINS, plus IBRAHIM

BOISLHÉRY, montrant Monpavon à Canilhac.

Qu'est-ce que c'est que ce vieillard?

CANILHAC, lorgnant.

Je ne connais pas.

IBRAHIM, qui vient de s'inscrire, à Monpavon.

Pardon, monsieur. Vous n'avez pas vu M. de Monpavon?

MONPAVON.

Ah ça! Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, colonel?

IBRAHIM.

Vous, marquis?

CANILHAC, s'approchant.

Quoi, c'est vous!...

MONPAVON, la voix éteinte.

Eh bien! oui... Un peu fatigué... J'ai veillé près de ce pauvre chose...

CANILHAC.

Il est navrant, avec son pauvre chose... Mais vous n'êtes pas présentable...

BOISLHÉRY.

Vous avez l'air de votre grand-père...

CANILHAC.

Allez vite vous arranger, mon cher. Et cette tenue...

MONPAVON.

Oui, j'ai oublié... Vous avez raison... Toujours sur la brèche... toujours... J'y vais, messieurs... j'y vais.

(Redressant son plastron chiffonné, il se dirige vers le fond.)

CANILHAC, le suivant des yeux.

Encore un qui s'écroulera avec le duc.

BOISLHÉRY.

Saprelotte! Je ne l'avais jamais vu en négligé.

SCÈNE V

LES MÊMES, JANSOULET

JANSOULET, entrant de droite.

Qu'est-ce que j'apprends? Il est malade?...

TOUS.

Chut!

JANSOULET.

Est-ce que je puis le voir?

ALEXANDRE.

Demandez à M. le marquis.

MONPAVON.

Ah! C'est vous, Jansoulet?

JANSOULET, allant à Monpavon.

Je puis monter, n'est-ce pas?

MONPAVON.

Impossible... Il ne peut voir personne.

JANSOULET.

Il est donc bien mal... Eh bien! Et moi?

CANILHAC.

C'est le cri du cœur!... Et moi?

JANSOULET.

Et mon élection? Elle sera cassée! Avec ce rapport dicté par les Hémerlingue... Je n'avais que le duc pour me défendre. (Allant à Canilhac.) Mon cher Canilhac... (On entend trois coups de timbre.) Qui donc passe là-bas, à l'escalier d'honneur? (Il regarde vers la gauche.)

CANILHAC.

On vient de l'archevêché.

JANSOULET.

Ah! mon Dieu... Quel désastre!

BOISLHÉRY, à Monpavon.

Je vois que Mora meurt en chrétien.

MONPAVON.

Question de convenance, cher... Mora est un épicurien élevé dans les idées de chose... ma-

chin... comment donc? dix-huitième siècle...
Mais très mauvais pour les masses, si un homme
dans sa position... Ah! notre maître à tous,
celui-là... Tenue irréprochable.

(Jenkins a paru au bas de l'escalier. — Il va vers le fond.)

JENKINS.

Monpavon... Il vous demande.

MONPAVON.

C'est bien.

(Il sort par l'escalier.)

SCÈNE VI

JENKINS, JANSOULET, BOISLHÉRY,
CANILHAC, IBRAHIM, ALEXANDRE, WILLIAMS,

DIVERS PERSONNAGES

puis PIEDIGRIGGIO et HÉMERLINGUE

JENKINS.

Pauvre duc! Quel courage! Quel sang-froid!
Il a pensé à tout.

JANSOULET, s'approchant.

Vraiment?

JENKINS.

Papiers secrets, lettres de femme, Monpavon
et moi avons tout brûlé devant lui.

CANILHAC.

Il devait y en avoir?

JENKINS.

Des lettres d'amour?... Plein une caisse... Et
des couronnes, et des armoiries, et des bande-
rolles à devises!... Tout a flambé d'un coup...

CANILHAC.

Comme les ruches d'une robe de bal.

JANSOULET.

Est-ce qu'il vous a parlé de moi?

JENKINS

De vous? Oui... oui...

JANSOULET.

Ah!

JENKINS

Il a dit tout à l'heure : « Et ce pauvre Nabab, où en est son élection? »

JANSOULET.

C'est tout?

JENKINS.

Oui, c'est tout.

JANSOULET.

Rappelez-vous bien... Il n'a dit que ça?

JENKINS.

Pas autre chose.

CANILHAC, prenant Jenkins à part.

Mon cher docteur, si le malheur arrive... qu'on me prévienne tout de suite... A un deuil pareil, il faut une grande mise en scène... J'ai une idée qui ferait sensation...

(Piedigriggio est entré et s'est inscrit.)

PIEDIGRIGGIO.

Eh bien, mon cher Nabab, quelle perte pour le pays! Mais vous ne vous êtes pas inscrit?

JANSOULET.

Ah! oui, c'est vrai.

SCÈNE VII

LES MÊMES, HÉMERLINGUE,
DIVERS PERSONNAGES

(Jansoulet va au registre et signe. Hémerlingue est entré et s'est approché du registre. Jansoulet lui offre la plume. Les deux hommes se reconnaissent. Sur un geste de Jansoulet, Hémerlingue signe.)

(Nuit graduelle.)

JANSOULET.

Lazare ! (Hémerlingue cherche à fuir, effrayé, comme s'il craignait un coup de poing.) Oh ! Lazare, pourquoi te sauves-tu ? (Hémerlingue recule devant Jansoulet. Ils se trouvent seuls sur le devant de la scène.) Tu as peur que je te batte, que je t'étrangle, comme ce gueux de Goës-sard?... Malgré tout le mal que tu m'as fait, je ne pourrais pas... nous avons trop de bonnes choses entre nous... Pourquoi me détestes-tu ainsi ? (Ils s'asseyent sur une banquette.)

HÉMERLINGUE.

Ce n'est pas moi.

JANSOULET.

C'est vrai... quand j'y songe, cela ne peut pas être toi... Voyons, Lazare, assez de mauvaises rancunes. C'est toi qui es le plus fort à cette guerre que nous nous faisons depuis si longtemps... je suis à terre... j'y suis... les deux épaulés ont touché... maintenant, sois généreux : épargne ton vieux copain.

HÉMERLINGUE.

Mais ce n'est pas à moi qu'il faut dire tout cela ; c'est à Yamina. C'est elle que tu as blessée...

c'est elle qui t'a valu l'affront de Saint-Romans...
c'est elle qui va faire casser ton élection. S'il
n'y avait que moi...

JANSOULET.

Tu ne peux donc pas être le maître ?

HÉMERLINGUE.

Non. Vois-tu, c'est bon les souvenirs, c'est
bon l'amitié, mais ce qui est encore meilleur
que tout, c'est d'avoir la paix dans son ménage.

(On apporte des lampes.)

JANSOULET.

Dis donc, je nous vois encore flânant tous
deux sans le sou, sur le port de Marseille...
c'était peut-être notre meilleur temps, mon
vieux. Et nos projets, nos rêves, notre départ
pour là-bas... Et cette couverture trouée où nous
dormions tous deux sur le pont du *Sinaï*, est-ce
que tu as oublié tout cela, dis, Lazare ? Moi, cela
me traverse le cœur chaque fois que je te ren-
contre. C'est cela qui me rend lâche avec toi.
Vois-tu, des chutes terribles comme celles de
Mora, cela vous émeut, cela vous remue...

HÉMERLINGUE.

Tu perds le duc, mais si tu me retrouves.

JANSOULET.

Vrai ? Tu me rendrais ton amitié !

HÉMERLINGUE.

Mais oui, tu me fais de la peine, à la fin. Vois-
tu, mon vieux, tu ne te méfies pas assez de

Paris. Ici, il n'y a qu'une chose qui compte, les apparences... Tiens, celui qui meurt là-haut s'y entendait, lui, à garder les apparences...

JANSOULET.

Tu as raison. Moi, je n'y comprends rien, à votre Paris... C'est bon tout de même de se retrouver.

(Il serre la main d'Hémerlingue. La baronne, qui est entrée, a été s'inscrire sur le registre.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA BARONNE

LA BARONNE, à Hémerlingue.

Baron...

HÉMERLINGUE.

Ma femme ! (Il quitte Jansoulet et prend le bras de la baronne qui l'entraîne, sans prendre garde à Jansoulet.)

JANSOULET, à lui-même.

Tant que j'aurai cette femme contre moi!...

(On entend sonner de nouveau le gros timbre de la grande porte.)

HÉMERLINGUE, comptant les coups.

Trois... quatre... cinq... mais on ne sonne ainsi que pour...

BOISLHÉRY, à Jansoulet.

Oui, on vient des Tuileries.

(Le suisse a pris son chapeau et sa hallebarde et est sorti à gauche avec les valets de pied. On entend deux coups de hallebarde sonnant sur les dalles. Tout le monde regarde vers la gauche et salue. Hémerlingue et la baronne sortent.)

SCÈNE IX

JANSOULET, JENKINS, MONPAVON,
CANILHAC, BOISLHÉRY, PIEDIGRIGGIO,
IBRAHIM, FRANCIS,
ALEXANDRE, WILLIAMS, puis FÉLICIA

JANSOULET, ému.

Oh, mon duc! mon pauvre duc! Voyons, voyons, du calme... tout n'est pas terminé, là-haut. Mora va mieux peut-être... (Allant à Canilhac, qui arrive par l'escalier.) Il y a de l'espoir encore, dites, mon cher Canilhac? (Canilhac fait un geste, et montre Monpavon qui descend l'escalier.)

MONPAVON, en grande tenue, maquillé, plastron irréprochable.

Fini... Plus rien à faire ici, mon vieux. (Saluant du bout des gants vers l'escalier, la main un peu tremblante, avec un petit sanglot.) Adieu, cher!

JANSOULET.

Oh! je suis perdu.

(Félicia paraît à gauche, en toilette élégante et claire. Elle s'arrête, étonnée.)

MONPAVON.

Félicia!... Elle vient à son rendez-vous... elle ne sait pas...

FÉLICIA, regardant autour d'elle, à Monpavon.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MONPAVON.

Vous venez pour le duc?... Il est mort...

FÉLICIA.

Mort!

MONPAVON.

Voici votre lettre. (Il présente une lettre à Félicia.)

FÉLICIA.

Je me suis donnée : je ne me reprends pas.

(Un silence. Monpavon déchire la lettre.)

JANSOULET, à Félicia.

Félicia !... où allez-vous ?

FÉLICIA.

Inscrire Félicia Ruys, la maîtresse du duc de Mora.

(Elle va au registre.)

SEPTIÈME TABLEAU

Corps législatif.

Salle des Pas-perdus, au Corps législatif. — Au fond, à droite et à gauche, portes avec tambours de velours rouge. Celle de droite conduit à la salle des séances, qu'on aperçoit; celle de gauche aux tribunes. Grandes portes à droite et à gauche, donnant dans d'autres salles. — Dallage en mosaïque. — Trois statues colossales, en bronze noir : au fond Minerve, à droite le groupe de Laocoon, à gauche Aria et Pœtus. — La séance est commencée.

SCÈNE PREMIÈRE

CANILHAC, PASSAJON, huissier de la Chambre.

PASSAJON, assis près d'une petite table recouverte d'un tapis vert, à droite.

Votre carte?

CANILHAC.

Voilà... Tiens... c'est Passajon!

PASSAJON.

Monsieur Canilhac, mon respect.

CANILHAC.

Vous êtes donc à la Chambre, maintenant?

PASSAJON.

Oui, monsieur Canilhac, à la Chambre. Grâce à mon ami, M. Alexandre, j'ai enfin une situation plus en rapport avec mes aptitudes.

CANILHAC, montrant la salle des séances.

Que fait-on?

PASSAJON.

Rien encore d'important... des lois d'utilité publique.

CANILHAC.

Pourtant, c'est bien pour aujourd'hui l'élection Jansoulet?

PASSAJON.

Certainement, c'est aujourd'hui qu'on vérifie les pouvoirs.

CANILHAC.

Il sera invalidé, n'est-ce pas?

PASSAJON.

Je ne préjuge jamais le vote de la Chambre... En tout cas, on s'attend à un grand scandale : les tribunes sont bondées.

CANILHAC.

Une belle recette, hein?... Vous faites le maximum?

PASSAJON.

Le maxi...?

SCÈNE II

LES MÊMES, HÉMERLINGUE, LA BARONNE

LA BARONNE.

Vite, vite, nous sommes en retard.

CANILHAC.

Non, non, madame; ce n'est pas commencé.

LA BARONNE.

Ah! monsieur Canilhac... Vous venez jouir du triomphe de votre ami Jansoulet.

CANILHAC.

Croyez-vous que ce soit un triomphe? A propos, baron, vous savez le bruit de la Bourse de ce matin?

Quoi donc?

HÉMERLINGUE.

CANILHAC.

On dit que la Territoriale est poursuivie.

PASSAJON, qui entend.

Ah! mon Dieu!...

CANILHAC.

Que Piedigriggio est en fuite...

PASSAJON.

Pardon, monsieur Canilhac, le gouverneur vient de passer. — Il est dans une tribune.

HÉMERLINGUE.

Il ne sait rien encore, sans doute.

LA BARONNE.

Le rapport sur l'élection Jansoulet va tout lui apprendre.

HÉMERLINGUE, présentant les cartes.

Voilà.

PASSAJON.

Tribune diplomatique... Par ici, monsieur le baron. (Il se dirige vers la porte des tribunes.)

CANILHAC, à la baronne.

On dit qu'il est très méchant, le rapport de votre ami Sarigues?

LA BARONNE.

Vraiment? si méchant que cela?

CANILHAC, à part.

Bonne pâte... c'est elle qui l'a fait. (Il entre aux tribunes, derrière le baron et la baronne.)

SCÈNE III

LES MÊMES, JOYEUSE, ALINE, ÉLISE,
YAÏA, arrivant de droite. Un instant IBRAHIM

PASSAJON.

Eh! là-bas... Où allez-vous?

JOYEUSE.

Nous allons...

ALINE.

Mais c'est M. Passajon.

PASSAJON.

M. Joyeuse... Mesdemoiselles, mon respect.

JOYEUSE.

Je viens assister à la séance avec mes filles.

YAÏA, venant s'appuyer à la chaise de Passajon.

On va parler de papa.

PASSAJON.

Comment?... de vous?...

JOYEUSE.

Où, le juge d'instruction m'a désigné comme expert dans l'affaire de la Territoriale.

PASSAJON.

C'est donc vrai? La Caisse territoriale... Est-ce qu'on poursuivra tout le monde?...

JOYEUSE.

Non. Le Nabab n'a rien à craindre. Les livres

prouvent son aveugle, mais parfaite honnêteté.

PASSAJON.

Oui... mais moi?

JOYEUSE.

Rassurez-vous. Il n'y a réellement de compromis que le gouverneur et M. de Monpavon.

PASSAJON.

Le marquis aussi?

JOYEUSE, s'animant.

Ah! il a été bien léger. Vous comprenez... tous ces marquis, tous ces comtes qui vendent leurs blasons et leurs titres pour amorcer le gogo. (A Passajon, d'un air menaçant.) Oui, monsieur le marquis, il vous faut une leçon... (Il s'arrête, fait un geste d'excuse et va pour entrer.)

PASSAJON, souriant.

Vous avez des cartes?

JOYEUSE.

Non.

PASSAJON.

Alors, comment voulez-vous?...

ÉLISE.

Oh! vous nous trouverez bien un petit coin.

JOYEUSE.

Songez donc, mon ami... dans le rapport Sarigues, il y a des citations de mon expertise. Tous ces messieurs m'en ont fait compliment. Je veux que mes enfants entendent prononcer le nom de leur père à la tribune.

ÉLISE et YAÏA.

Oh oui! Oh oui!

PASSAJON.

Mais c'est impossible... les règlements de la Chambre... (Ibrahim passe et présente sa carte.) Tribune des députés... à gauche. — Vous voyez... mon devoir me retient ici. Adressez-vous donc à mon collègue, là, dans la salle des Colonnes. Il vous conduira à M. le questeur.

JOYEUSE.

Eh bien, mes enfants, restez un instant avec Passajon. (Joyeuse sort à gauche.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANÇOISE, UN HUISSIER

FRANÇOISE entre et va droit devant elle en saluant tout le monde.
Un huissier la poursuit.

UN HUISSIER.

Madame... madame...

PASSAJON.

Votre carte... votre carte, ma bonne femme.

FRANÇOISE, accent provençal.

Ma carte?

PASSAJON.

Vous n'avez pas de carte? Alors vous ne pouvez pas entrer.

FRANÇOISE.

Mais je suis la maman...

PASSAJON.

La maman de qui?

FRANÇOISE.

La maman du député.

PASSAJON.

Ils sont quatre cent cinquante.

FRANÇOISE.

Tant que ça? — Mais il n'y a qu'un Bernard Jansoulet, et c'est moi sa mère.

ALINE, s'approchant.

M. Jansoulet?

FRANÇOISE, qui a entendu.

Vous connaissez mon fils, mademoiselle. Oh! du reste, tout le monde le connaît.

ALINE.

M. de Géry nous a parlé de lui.

FRANÇOISE.

M. Paul?... Mais alors nous sommes en pays de connaissance. — Voyez-vous, moi, je viens embrasser mon garçon... c'est une surprise... il ne sait pas que je suis à Paris... une envie de le voir qui m'a pris quand j'ai su qu'il était député.. Il était parti si triste, là-bas, après l'histoire de son bey, vous savez, ce prince ture qui nous avait tous mis sens dessus dessous et puis qui n'est pas venu... Tout à l'heure, j'arrive à la maison de mon fils... Je trouve un grand caramantran de domestique qui me dit : « Ah! mais il est à la Chambre, votre garçon, on juge son affaire. » Alors je me suis fait montrer la Chambre, et me voici. — Qu'est-ce que c'est que cette affaire qu'on lui juge?

ALINE.

On décide aujourd'hui si M. Jansoulet sera ou non député.

FRANÇOISE.

Il ne l'est donc pas encore? — Et moi qui l'ai dit partout dans le pays, moi qui ai tout illuminé Saint-Romans?... C'est donc un mensonge qu'on m'a fait faire? (Joyeuse revient.)

SCÈNE V

LES MÊMES, JOYEUSE

JOYEUSE, arrivant de gauche.

Ah! mes enfants... je suis désolé... le questeur est à la buvette.

PASSAJON.

Tout le monde est entré, j'y vais moi-même.

YAÏA.

Vous serez bien gentil.

PASSAJON, à Françoise.

Je verrai pour vous, madame, en même temps.

(Il lui offre sa chaise.)

FRANÇOISE.

Faites, faites, mon garçon. (Passajon sort.)

SCÈNE VI

FRANÇOISE, JOYEUSE, ALINE, ÉLISE, YAÏA,
puis MONPAVON, puis PASSAJON

FRANÇOISE, à Joyeuse.

Elles sont à vous, ces jolies demoiselles?

ALINE, à Joyeuse.

La mère de M. Jansoulet.

FRANÇOISE.

Je vous fais mon compliment... c'est gentil... c'est brave... c'est bien tenu, et ça a l'air de bien vous aimer. Ah! c'est pareil à mon Bernard... Si vous saviez, monsieur, comme cet enfant est bon... pour moi... pour son frère... Tout petit déjà, il travaillait pour la maison... et le soir, quand il rentrait, savez-vous son repos, sa récompense?... c'était de mettre sa grosse tête frisée sur mes genoux, quand celle de son frère ne tenait pas toute la place... Mon pauvre aîné! Nous étions aveugles, nous l'aimions mieux, parce que c'était notre premier. Ah! il faut que les parents soient justes, voyez-vous, autrement c'est Dieu qui fait la justice. Ceux qu'on a le plus choyés, dorlotés... c'est pitié, comme il vous les arrange! (A Joyeuse.) Croyez-moi, aimez-les toutes les trois de même.

JOYEUSE.

Oh! soyez tranquille.

FRANÇOISE.

Mais il ne revient pas, ce brave garçon. — C'est que mon estomac commence à se creuser. Heureusement que j'ai mes petites provisions de voyage. (Elle ouvre son panier, et s'installe.) Une figue? (Elle offre une figue à Yaïa.)

YAÏA.

Merci. (Elle prend la figue. Élise en prend une aussi. Aline fait à ses sœurs un petit signe de gronderie.)

FRANÇOISE, voyant entrer Monpavon.

Té! monsieur le marquis... Je vous ai vu à Saint-Romans.

La mère!

MONPAVON, à part.

FRANÇOISE.

Vous ne me reconnaissez pas?

MONPAVON.

Si, madame, si.

FRANÇOISE.

Vous voyez... je casse une croûte en attendant ma carte. Si le cœur vous en dit.

MONPAVON, à part.

Pitoyable... effet désolant... la fin de tout.

PASSAJON, revenant.

Voici. J'ai vos cartes. On commence le rapport Jansoulet.

FRANÇOISE.

Mon Dieu!... (Elle referme son panier.)

JOYEUSE.

Ah! venez vite... Élise, Yaïa... mon nom prononcé à la tribune de mon pays! Vous ne l'oublierez jamais, n'est-ce pas, mes enfants? (Joyeuse et ses filles sortent. Passajon remet une carte à Françoise.)

MONPAVON, à Françoise.

Vous entrez là?... inutile... pas votre place... pouvez entendre choses... qui vous feront de la peine.

FRANÇOISE.

Des choses?... On va dire du mal de mon Bernard? allez... allez... mon bonhomme... je

sais ce que vaut mon petit... ce n'est pas ce qu'ils diront... (Elle passe devant Monpavon, qui la suit.)

PASSAJON.

Pauvre marquis ! c'est lui qui va en entendre des choses désagréables.

SCÈNE VII

PASSAJON, puis GOESSARD

GOESSARD, arrivant de droite.

C'est commencé. Nous allons rire. (Il allume un cigare.)

PASSAJON.

Vous n'entrez pas, monsieur Goëssard ? Vous n'êtes pas curieux.

GOESSARD.

Oh ! merci... Je la connais, la tribune des journalistes. (A part.) Et puis, je sais ce qu'on va dire. (Passajon sort par la porte des tribunes. — Rires et bruits dans la salle.)

SCÈNE VIII

JANSOULET, un instant GOESSARD

JANSOULET, sortant par la porte des députés, tête nue, s'essuyant le front.

Ah ! c'est affreux d'entendre cela... je ne peux pas rester là plus longtemps... non...

GOESSARD.

Bigre ! le Nabab ! (Il disparaît.)

JANSOULET.

Indigne !... Indigne de siéger avec eux, moi !

Indigne ! et tout ce Paris qui riait dans les tribunes ! Mais je vauz cent fois mieux que vous tous, misérables ! Et vous le savez bien ! Toi, compagnon lâche et traître, qui caches là-haut dans un coin ton obésité de pacha malade, j'ai fait ta fortune avec la mienne, au temps où nous partagions en frères... je t'ai couverte de diamants, drôlesse, et je ne t'ai rien demandé en échange... Et toi, journaliste effronté, qui as toute la bourbe de ton encrier pour cervelle, tu trouves que je ne t'ai pas payé ton prix, et voilà pourquoi tes injures ! (Rires au fond.) Oui, oui, riez canailles ! je suis fier ! je vauz mieux que vous ! (Applaudissements.) Qu'est-ce qu'ils ont inventé encore ? Oh ! je ne peux pas... je ne peux pas... Il faut que j'entende !

(Il rentre dans la salle des séances.)

SCÈNE IX

PIEDIGRIGGIO, MONPAVON, puis PASSAJON

PIEDIGRIGGIO, sortant de la porte des tribunes,
filant sur la pointe du pied.

En voilà oune histoire... la Caisse est pour-souivie...

MONPAVON, sortant derrière lui.

Etonnant... très sérieux... m'en doutais pas.

PIEDIGRIGGIO, gesticulant.

Des gens d'honneur comme nous...

MONPAVON.

Pas gens d'honneur... grand mot... gens de tenue, cela suffit.

PIEDIGRIGGIO.

Vous venez, marquis ?

MONPAVON.

Où ?

PIEDIGRIGGIO.

Eh ! Perdio ! En Belzique.

MONPAVON.

Ah fi !... j'ai mieux que cela...

PIEDIGRIGGIO.

Quoi ?

MONPAVON.

Pas pour vous. (Piedigriggio disparaît. — Passajon entre.)
 Un Monpavon à la sixième chambre... Jamais...
 Passajon, vous préviendrez Francis, mon valet
 de chambre. Je ne rentrerai pas ce soir... ni
 demain... qu'il ne s'inquiète pas. (En sortant.) Mora
 perdu... Jansoulet par terre... finirai comme
 chose... machin... philosophes de l'antiquité...
 dans un bain... M'en irai crânement... à l'an-
 glaise... (Un silence.) De la tenue... de la tenue...
 jusqu'à la mort. (Il se redresse et sort par la gauche. — De Géry
 arrive précipitamment par la droite.)

SCÈNE X

PASSAJON, DE GÉRY, puis CANILHAC

PASSAJON.

Ah ! monsieur de Géry...

DE GÉRY.

Où en est-on ?

PASSAJON.

On va terminer le rapport.

DE GÉRY.

J'arrive à temps. Vite, Passajon, appelez
M. Jansoulet. (Passajon sort par la porte du fond, à droite.)

CANILHAC, qui est entré par la porte des tribunes.

Il est bien bas, notre pauvre Jansoulet.

DE GÉRY.

Je vais le relever, moi, et répondre d'un mot
à toutes les accusations.

CANILHAC.

Comment cela ?

SCÈNE XI

LES MÊMES, JANSOULET

(Jansoulet paraît, amené par Passajon.)

DE GÉRY, à Jansoulet,

Défendez-vous... voici de quoi faire taire la
calomnie.

JANSOULET.

Quoi donc ?

DE GÉRY.

J'ai découvert et j'apporte la preuve qu'il y a
eu à Paris un autre Jansoulet...

JANSOULET, vivement.

Malheureux !... (Bas.) C'est mon frère...

DE GÉRY.

Comment ! ce pauvre être que j'ai vu là-bas...

JANSOULET.

Hélas ! mon cher Géry, il y a dans les familles
des solidarités cruelles... Mon frère aîné, l'enfant
chéri du père et de la mère, a vécu à Paris pen-

dant dix ans... Est-il descendu à ce point d'abjection où l'on m'a mis à sa place ? Je n'ai pas osé m'en convaincre... En tout cas, je ne pourrais me défendre qu'en l'accusant.

DE GÉRY.

Qu'en saura-t-il ?... A peine s'il existe encore...

JANSOULET.

Ma mère existe, elle, ma mère qui ne sait pas le déshonneur de l'aîné... Songez à la douleur de la pauvre femme !... Les deux enfants couverts de honte du même coup... le nom, seule fierté de la vieille paysanne, à tout jamais sali... Non, non, ce n'est pas possible. (De Géry lui serre la main.) Merci... Je n'oublierai jamais ce que vous avez voulu faire pour moi.

DE GÉRY.

Mais vous n'y songez pas... mais votre mère est là-bas, à Saint-Romans... Elle ne lit pas les journaux...

JANSOULET

C'est vrai.

DE GÉRY.

Et toute la France les lit. On ne vous invalide pas... On vous déshonore. Il faut parler, il le faut.

CANILHAC.

Pas de faiblesse, Nabab... Allons.

JANSOULET.

Eh bien ! oui, vous avez raison... oui, je vais demander la parole. Je suis un pauvre bègue, moi... Je ne sais pas dire trois mots de suite...

mais j'aurai l'éloquence d'un honnête homme qu'on calomnie... et je ferai entrer la vérité dans leur cervelle. Je leur crierai : Mais ce n'est pas moi, ce n'est pas Bernard... c'est... (Apercevant Françoise.) Ma mère ! (Il court à elle.) Toi, ici !...

SCÈNE XII

LES MÊMES, FRANÇOISE

FRANÇOISE.

Oui, je suis là, et j'entends tout. Oh ! les méchants... Qu'est-ce qu'ils ont inventé contre toi ? Toi, si bon, si courageux ? (Un pas vers le fond.) Ah ! vous ne le connaissez pas, mon enfant ! vous ne savez pas comme il a grand cœur, cet homme que vous insultez ! Mais on ne vous croit pas. Personne ne vous croit. (Très exaltée.) Vous mentez ! vous mentez ! vous mentez !

PASSAJON.

Madame, je vous en prie... les règlements de la Chambre...

JANSOULET, doucement.

Tais-toi.

FRANÇOISE.

D'abord, nous sommes honnêtes gens dans la famille ! et si je savais avoir mis au monde un enfant capable de pareilles infamies, je tomberais raide morte, ici, devant tous ! Va, mon fils, va leur dire ça !

CANILHAC.

Allez vite.

PASSAJON.

On va voter.

DE GÉRY.

Le temps presse.

JANSOULET, à de Géry.

Vous voulez donc que je la tue, alors ! (A Françoise.)
Non, maman, non, vois-tu, je ne rentrerai plus là dedans. J'en ai assez de Paris, et de la Chambre, et de tout ce qui n'est pas toi... Tu sais que ce n'est pas vrai tout ce qu'ils disent ! — Tu me sais honnête, toi... tu me sais un brave homme... tu sais que je ne t'ai jamais fait de mal... Eh bien, c'est tout ce que je demande.

PASSAJON, qui a ouvert la porte du fond.

L'élection Jansoulet est annulée.

FRANÇOISE.

Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il dit de toi encore ?...

JANSOULET.

Rien, rien... Ah ! tenez, messieurs, j'ai connu la misère... Je me suis pris corps à corps avec elle, et c'est une atroce lutte... je vous jure... mais lutter contre la richesse, défendre son repos, son honneur, mal abrité derrière des piles d'écus qui vous croulent sur la tête... Jamais aux plus sombres jours de ma détresse, je n'ai eu les peines, les angoisses, les insomnies dont la fortune m'a accablé, cette horrible fortune qui s'acharne après moi, qui m'écrase, qui m'étouffe... Ah ! vous m'appelez le Nabab... Ce n'est pas le Nabab qu'il faudrait dire, mais le paria, un pau-

vre paria au cœur tendre, ouvrant ses bras tout grands à un monde qui ne veut pas de lui!...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, HÉMERLINGUE, LA BARONNE, JENKINS, BOISLHÉRY, IBRAHIM, JOYEUSE, ALINE, ÉLISE, YAÏA, DÉPUTÉS, PUBLIC, etc.

(Mouvement dans la salle. Les portes de la salle et des tribunes se sont ouvertes; les députés sortent, causent, saluent des dames. — La séance est suspendue.)

DE GÉRY, amenant le Nabab sur le devant de la scène.

Venez, monsieur, venez... ne restez pas là.

JANSOULET.

Ah! mon cher... vous l'avez dit... je sors d'ici déshonoré.

DE GÉRY.

Non... non... ne dites pas cela. La vérité se fera un jour, malgré vous... et vous aurez une réhabilitation éclatante.

JANSOULET.

Vrai? Eh bien, cette réhabilitation, c'est à vous que je la demande, à vous qui êtes l'honneur et la loyauté même. — Vous connaissez ma vie... vous savez si j'ai travaillé... si ma fortune est légitimement acquise... si je suis l'homme qu'on vient de condamner... Eh bien... prouvez-le moi... Acceptez...

ALINE, à son père, bas.

Pauvre homme...

LE NABAB

JANSOULET, apercevant Aline.

Vous allez vous marier, je le sais... laissez-moi doter votre femme.

DE GÉRY.

Monsieur...

JANSOULET.

Je vous en supplie... cela me suffira pour me croire un honnête homme. (De Géry lui tend la main sans rien dire.) Merci, merci. (A Passajon.) Ma voiture...

PASSAJON, appelant vers la gauche.

La voiture de M. Bernard Jansoulet. (Tout le monde regarde Jansoulet et Françoise.)

JANSOULET, bas à sa mère, dont il a pris le bras.

Maman!... maman!...

FRANÇOISE.

Mon petit!...

JANSOULET, bas.

Oh! comme je vais pleurer quand nous serons seuls...

(Il sort avec Françoise au milieu de la foule qui s'écarte avec curiosité et respect.)



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
SAPHO.	1
JACK.	153
LE NABAB.	291

